

# Pour que tout Change



NESTI  
VEQENEN  
Editions

Peinture : Philippe Jozelon

ARMAND  
CABASSON

**Pour que  
tout change**

roman

Armand Cabasson

Du même auteur :

- *Un monde hostile*, Éditions Largo, 1998 (Sous le nom de Jack Ayston)
- *Les Proies de l'officier*, NiL Éditions, 2002. Réédition 10/18, collection « Grands Détectives », 2005 – Prix spécial de la Gendarmerie Nationale
- *Chasse au loup*, 10/18, collection « Grands Détectives », 2005 – Prix de la fondation Napoléon
- *Loin à l'intérieur*, Éditions de l'Oxymore, 2005 (recueil de nouvelles) – Prix Littéré
- *La Mémoire des flammes*, 10/18, collection « Grands Détectives », 2006
- *Le Poisson bleu nuit*, Éditions Nuit d'avril, 2007 (recueil de nouvelles) – Prix Charles Brisset
- *Par l'épée et le sabre*, Éditions Thierry Magnier, 2007 (recueil de nouvelles)
- *Noir américain*, Éditions Thierry Magnier, 2008 (recueil de nouvelles)
- *La Dame des MacEnnen*, Éditions Glyphe, 2008
- *La Reine des mots*, Éditions Flammarion, 2011
- *La Chasse Sauvage du Colonel Rels*, Éditions ActusF, 2013 (recueil de nouvelles)

*Collection Fractales/ Science-Fiction dirigée par Chrystelle Camus*

NESTIVEQEN Éditions

67, cours Mirabeau

13100 AIX-EN-PROVENCE

[www.nestiveqen.com](http://www.nestiveqen.com)

**Tous droits réservés pour tous pays**

Dépôt Légal : septembre 2017

ISBN : 978-2-915653-81-6

## Deuxième époque

## Chapitre I

Vendredi 25 avril 2027

Ce voyage en Floride est une folie ! Ruineux et merveilleux. Christie a passé douze jours délicieux, plages, fêtes, soleil couchant gobé par l'Atlantique, shopping, rencontres, restaurants américains ou cubains, excursion dans les marais des Everglades... Mais, en vérité, si elle a parcouru 7400 kilomètres pour venir jusqu'ici, c'est pour deux raisons majeures. La première : transplanter des fleurs rares dans le jardin d'un millionnaire de Miami, car elle est une paysagiste en vogue. La seconde : réaliser un rêve fou, et tel est son projet d'aujourd'hui.

Depuis un long moment déjà, les côtes de Miami et la digue les protégeant de la montée des eaux se sont fondues dans le lointain. Le bateau continue de filer vers le large. Le vrombissement du moteur et le bruit liquide des remous bercent l'âme. Les bleus des eaux sont de plus en plus sombres, le noir des abysses les obscurcit depuis les profondeurs.

Christie achève de se préparer pour la plongée. Elle vérifie l'équipement, s'habitue au matériel... Son souffle s'est accéléré. Sa respiration inquiète semble lui murmurer : « Tu es vraiment sûre de ce que tu veux faire ? » Oh que oui ! Ernando, le propriétaire du bateau, l'observe tandis qu'elle lui tourne le dos. Elle est superbe, cette jeune française. De plus, il y a en elle quelque chose d'indéfinissable, un intrigant parfum de l'âme. Sur son dos se déploie le tatouage d'un

grand poisson bondissant, mais l'œuvre n'est pas encore achevée. Ernando remarque aussi des cicatrices, nombreuses. Qu'est-ce qui a bien pu causer de telles lésions ? Elle ressemble à une sirène blessée.

Enfin, il coupe le moteur.

— Nous sommes arrivés, mais il faut attendre, explique-t-il. Les requins fuient le bruit des hélices.

Elle hoche la tête, pensive. Il ajoute :

— Vous ne vous éloignez pas du bateau, nous sommes bien d'accord, mademoiselle ?

Nouveau hochement de tête. On dirait que son esprit a déjà plongé et glisse sous la surface. Ernando aurait voulu qu'elle lui réponde, il aime quand elle s'exprime dans cet anglais à l'accent français. De son sac à dos, elle sort une ceinture munie d'un couteau de plongeur logé dans une gaine. Ernando s'inquiète.

— Mais c'est quoi, ça ? C'était pas prévu !

— C'est par sécurité.

— Sécurité de quoi ?

— Si les requins m'attaquent.

Il éclate de rire, c'est nerveux. Ah oui, sûrement, tiens ! Si un requin l'attaque, elle va le tuer à coups de couteau...

— Les requins n'attaquent jamais les gens. Vous les regardez et c'est tout. La seule chose dangereuse, c'est le *shark feeding* !

— Je sais, vous me l'avez répété dix fois, je ne dois pas nourrir les requins.

— Les malins qui s'amuse à tendre des poissons aux requins, à la fin, c'est eux le repas ! Moi, je n'organise pas ce genre de sorties. Il y en a d'autres qui le font, moi pas. C'est illégal en Floride et c'est dangereux.

La voilà qui hoche à nouveau la tête, absorbée, ailleurs, enroulant la ceinture autour de sa taille. Ernando hésite, il pourrait encore tout annuler, la rembourser et la ramener à Miami. Mais bon, à chacun ses folies. Évidemment qu'il y a eu des blessés par attaque de requin, et même quelques morts. C'est pour cela que les lois de Floride se sont durcies concernant ce genre d'excursion, et qu'il faut emmener les amateurs de sensations fortes du côté des Bahamas. Mais la

majorité des attaques sont liées au *shark feeding*. Et puis, lui n'a jamais eu de problème en deux cents sorties de ce type.

— Pourquoi est-ce que vous avez voulu louer mon bateau pour vous toute seule ? Cela vous aurait coûté moins cher si vous aviez accepté d'autres plongeurs. En plus, cela aurait été plus prudent...

— J'aime la solitude.

Quittant la barre, il la rejoint tandis qu'elle enfile le harnais de plongée aux bouteilles jaune fluorescent.

— Vous voulez de l'aide ? propose-t-il.

— Non merci. Jamais d'aide !

Elle balaie la surface du regard.

— Je ne vois pas d'aïlerons...

— Oh, ils sont là. Cela fait vingt ans que je navigue dans ces coins. La première fois que je suis monté sur un bateau, c'était le jour de mes cinq ans. Mon père a fêté mon anniversaire en pêchant un espadon. Quand la bête a enfin cessé de bouger, il a allumé cinq bougies dessus...

Un espadon d'anniversaire... Elle éclate de rire, cela la rend plus belle encore. Ernando songe que, une fois qu'ils seront rentrés à Miami, il l'invitera à dîner. Acceptera-t-elle ? Oui ? Non ? Il a du succès auprès des femmes, pourquoi ne lui plairait-il pas ? Elle désire tant voir des requins que, si elle en rencontre bel et bien, cela la mettra d'humeur joyeuse, un « oui » viendra plus facilement.

Enfin prête, Christie vient s'accroupir sur la plage de bain. Derrière le masque, ses yeux brillent d'excitation et de peur. Dos tourné à la surface miroitante, elle tarde un instant, fait durer le plaisir de l'attente. Puis elle bascule en arrière et c'est l'immersion, dans un fracas d'éclaboussements. Tête la première, agitant lentement ses palmes, elle plonge, coule.

Grisante est la sensation de se sentir portée par les eaux. Elle songe au saumon tatoué sur son dos : animé par les mouvements de sa nage, celui-ci doit être devenu vivant ! Ses yeux s'habituent à la clarté marine. Les ombres s'éclaircissent, pâlisent et bleuissent, c'est comme une aurore des profondeurs. Quand elle expire, la libération des bulles paraît assourdissante. Elle regarde ces perles brillantes filer vers la surface.

Elle se remémore une comptine que sa mère lui fredonnait, le soir, pour l'endormir – elle était vraiment petite, pas plus de quatre ans. À l'époque, elle avait peur des loups, des chiens aboyants, des sorcières et des inconnus aux grosses voix, elle les fuyait. Aujourd'hui, au contraire, elle plonge vers les monstres.

Un banc de poissons s'approche. Leurs écailles reflètent par à-coups les rayons du soleil, c'est une nuée scintillante. Ils se mettent à tourner près d'elle. Le soleil, grossi par la loupe des eaux, est un disque gigantesque aux bords irréguliers. Il semble s'être décroché du ciel pour se rapprocher de la terre. Christie imagine que, si elle remontait maintenant vers cette tache éblouissante, son corps s'ébouillanterait dans l'océan en ébullition.

Une ombre apparaît, lointaine. Indifférent, le banc de poissons poursuit son lent tournoiement argenté. La silhouette se rapproche. Un requin, enfin ! Son corps massif, d'une couleur sombre, tranche sur le bleu moyen des eaux. Il passe de profil, sa queue ondulant pour le propulser. Le voilà qui remonte vers la surface. Lorsqu'il traverse ces eaux baignées de lumière, cet azur aquatique, sa peau devient grise tandis que son ventre prend la couleur du lait. Chaque détail se distingue, son œil, la ligne de sa gueule, les stries de ses branchies. Ses nageoires sont tachées de blanc à leur extrémité. Un requin longimane, l'un des plus dangereux. Si on ne le provoque pas, le risque qu'il attaque est très faible, dit-on, mais il vaudrait mieux regagner le bateau. Christie n'en fait rien et le suit des yeux. L'eau semble s'être glacée, mais en réalité c'est la peur qui givre sa peau. Son cœur s'emballé, elle respire trop vite, l'air lui manque, les successions rapides de bouquets de bulles trahissent son affolement. Elle est effrayée, c'est exquis !

Il doit mesurer trois mètres, mais c'est difficile à évaluer. Des poissons-pilotes l'accompagnent, d'un gris argenté aux épaisses rayures noires verticales. Trois d'entre eux nagent contre son flanc gauche, deux autres juste en dessous de lui. Quels que soient les mouvements du requin, ses brèves accélérations, ses ralentissements, ses

changements de cap, tous évoluent de conserve. Leur synchronisation est déroutante.

Le longimane ne semble pas s'intéresser à elle. Christie lève la tête. Là-haut, la quille du bateau tangue doucement, telle une ombre protectrice. Elle exhale une série de bulles qui filent aussitôt vers la surface, feu d'artifice de points lumineux. Le banc s'affole, les poissons filent au-dessus d'elle en une coulée argentée, plongent et disparaissent. En un instant, l'océan autour d'elle a perdu tous ses poissons, tel un arbre ses feuilles dans un coup de vent d'automne. Le longimane s'éloigne et se fond dans le bleu opaque. Christie se tourne dans la direction opposée et voit surgir une silhouette massive. C'est un être étrange à la tête en forme de « T » aplati, un requin-marteau. La forme se dédouble, un second requin le suit, d'autres ombres se matérialisent. Christie en compte douze. Elle halète, libère des paquets de bulles. L'air des bouteilles lui semble appauvri en oxygène. Elle inspire avec force mais continue à suffoquer. Ses dents mordent l'embout du détendeur. De stress, ses muscles se contractent, son corps se raidit. Elle commence à nager vers son embarcation. Une forme bleu sombre passe au-dessus d'elle, avec lenteur, sa silhouette se détachant sur l'azur brillant des eaux de surface. Le requin vire brusquement, irrité par un jaillissement de bulles.

Les requins sont de plus en plus nombreux, une trentaine, peut-être. Mais ils ne se montrent pas hostiles. Ils nagent autour d'elle selon une logique qui lui échappe. D'autres squales frôlent un haut-fond sableux parsemé d'algues, à la recherche de proies. Le banc de poissons est de retour. Lorsque des requins-marteaux s'en approchent, il s'enfuit en un nuage aux scintillements argentés.

Christie s'apaise, elle ne semble pas les intéresser. Sa respiration se modère, ses muscles se détendent. Le spectacle de ces requins la fascine, elle nage au cœur des eaux dévorantes.

Finalement, le banc commence à s'éloigner, mais elle en veut plus ! Elle sait comment les faire revenir. Remontant vers la surface, elle se rapproche du bateau. Elle dégaine le couteau à sa ceinture et se lacère l'avant-bras. Un sang bleu

aux reflets rougeoyants s'écoule d'elle. Elle fixe sa blessure, consternée par sa propre folie. L'angoisse et l'adrénaline la submergent. Le banc, là-bas, subitement, est comme frappé par la foudre. Des requins ont réagi, alertant les autres. Le groupe s'est désorganisé. Des squales s'agitent avec incohérence, changeant sans arrêt de direction, d'autres paraissent tressauter. Leurs mouvements sont différents de ce qu'elle avait observé jusqu'à présent. Les requins semblent exaspérés. Ils font volte-face en tumulte et foncent dans sa direction. Elle s'empresse de nager vers l'embarcation, si proche. Elle essaie d'inspirer mais l'air se bloque dans sa gorge. Elle fixe l'ombre de la coque, qui tangue là-haut. Quand elle hasarde un coup d'œil vers les prédateurs, elle aperçoit la meute qui arrive sur elle. Christie essaie de progresser encore plus vite, sa blessure continue de saigner, l'écoulement sombre se dilue autour d'elle, elle a l'impression de nager dans son propre sang. Quelque chose d'énorme la frôle. Elle perçoit d'autres mouvements, proches, partout. Ses bras jaillissent hors de l'eau, elle attrape l'échelle et grimpe, terrorisée. Ernando, le visage déformé par la terreur, l'agrippe par un bras et la tire de toutes ses forces pour la hisser à bord. Aussitôt à l'abri sur le pont, Christie, engoncée dans son équipement et les muscles tétanisés, s'effondre. Ernando se précipite sur le tableau de bord pour lancer le moteur. La surface grouille de nageoires. Les requins passent et repassent autour d'eux à toute vitesse, certains émergent et leurs mâchoires claquent à la surface comme s'ils dévorait des nageurs fantômes. Un squalo jaillit gueule ouverte. Ses immenses dents blanches contrastent avec le rose vif de ses gencives. Il vient mordre la plage arrière, arrachant et brisant les planches en teck dans un vacarme effrayant, et Christie a l'impression que le monstre lui croque les tibias. Le moteur démarre, Ernando le pousse à pleine puissance, l'embarcation s'élance comme un chien dont la laisse vient de rompre. Les squales nagent à sa poursuite, mais le bateau les distance peu à peu. De soulagement, Christie éclate de rire, des larmes roulent sur ses joues. Son avant-bras continue de saigner, répandant sur le pont un sang rouge vif.

## Première époque

## Chapitre II

Jeudi 30 avril 2017

**A**u sortir du lycée, Jérémie a quitté Chantilly pour se rendre à vélo sur le site industriel de Carfys Tech. Le mur d'enceinte s'orne de banderoles « EN GRÈVE ! » Devant l'entrée principale, des vigiles au brassard de gréviste font face à des policiers. À distance, trois cars de CRS sont garés sur le bas-côté. À travers les vitres grillagées, on distingue des silhouettes qui vont et viennent. Au poste de garde, il montre sa carte d'identité que l'on photocopie, puis on le laisse passer.

Puisque ce site est classé Seveso, c'est-à-dire qu'il présente un risque chimique, il est exceptionnel que l'on puisse ainsi y entrer. Mais ici le conflit social a pris une grande ampleur, les journaux en parlent, le gouvernement se préoccupe de la situation... Les salariés ont donc obtenu d'ouvrir à tout le monde la réunion d'aujourd'hui avec les représentants du siège. Ils espèrent que la mobilisation de l'opinion publique leur donnera plus de poids. C'est la discussion de la dernière chance pour éviter la fermeture.

Ce pôle industriel est immense. La direction a mis des bus à disposition, afin de conduire les gens jusqu'au lieu de la réunion. Jérémie est en retard, mais peu importe. Il monte dans un car, accompagné d'un vigile qui doit s'assurer qu'il ne tentera pas de se rendre ailleurs sur le site. Le chauffeur démarre, il ne roule que pour Jérémie.

Autrefois, six mille personnes travaillaient ici. Il n'en reste que mille neuf cents. Dont ses parents. Son père est ingénieur en robotique. Quand Jérémie était petit, il croyait que celui-ci fabriquait des androïdes et il l'imaginait au milieu des robots de *Star Wars*. En réalité, il travaille sur l'automatisation des chaînes de montage et des tâches dangereuses, comme le découpage au laser. Ce n'est pas avec ça qu'il va conquérir la galaxie... Sa mère, elle, est responsable commerciale. Par le passé, ce pôle industriel se composait de trois groupes, Vank Trucks, qui adaptait des camions pour l'armée française, Solfi Chemicals, qui produisait des peintures et des pesticides, et Carfys Tech. Seule cette dernière entreprise a survécu. Mais en 2008 a débuté cette crise économique qui n'en finit plus. En l'espace de quelques années, le monde s'est transformé en hôpital psychiatrique. Pays après pays, les gens ont sombré collectivement dans la folie, frappés par une sorte de peste mentale. Tous fous. Cette maladie, on l'appelle « la crise ». « La crise », « la crise », « la crise », on entend cette expression partout, sans arrêt. La crise détruit tout et propage la peur, et cette peur vous pollue la vie, vous gaze l'esprit. Sept milliards d'êtres humains comme autant de petits poissons agonisant dans leur aquarium à l'eau fétide. Depuis 2008, donc, pour Carfys Tech comme pour tant d'autres, l'activité plonge. Le site de Chantilly est pareil à un homme qui a coulé à pic dans un fleuve. Le voilà donc, immergé, luttant contre les courants, se démenant pour tenter de rejoindre la surface, et chaque client perdu est une bulle d'air qui s'échappe de sa bouche...

Le risque de faillite se faisant de plus en plus menaçant, ces trois dernières années ont été particulièrement rudes. Plusieurs plans ont été mis en œuvre : on a réduit le personnel, coupé dans les dépenses, les salariés ont accepté de multiples concessions... Tout cela, ce fut comme courir dans un labyrinthe semé d'embûches, à sauter par-dessus des chausse-trappes et à affronter des Minotaures, pour aboutir au panneau : « *Game Over* ». Le siège berlinois a annoncé qu'il allait être obligé de fermer

le site, alors que l'on fait encore (certes peu, mais tout de même un peu !) des bénéfiques. La réaction a été immédiate : une grève. Elle dure depuis un mois.

Le site, aussi vaste qu'un aéroport, est organisé en secteurs classés par couleur. Il y a encore dix ans, la vie grouillait ici, on croisait partout des employés, des voitures, des camions de livraison, des fourgonnettes, des chariots élévateurs déplaçant des caisses et des fûts chimiques... Aujourd'hui, la zone jaune, abandonnée, ressemble à une ville fantôme. Les hangars s'alignent, vides et vains. Le vent y souffle comme dans les tuyaux d'un orgue oublié dans une église en ruine. Autrefois, des colonnes de camions conduits par des militaires y faisaient des va-et-vient. On réparait aussi les véhicules abîmés par les accidents, et ceux à la tôle déchiquetée parce que la guerre y avait planté ses crocs pour les dévorer.

Dans les zones orange et rouge, au milieu des bâtiments désaffectés, se dressent de hautes cheminées qui ne fument plus, ce sont les mégots laissés par la faillite de Solfi Chemicals. Avec leur structure métallique inoxydable, elles ressemblent à des clous plantés pour crucifier cet endroit. Reliant des cuves vides et des édifices désertés, les centaines de canalisations sont des veines où le sang ne coule plus.

La zone verte, elle aussi, s'est figée. C'était l'unité de dépollution. Dans ses larges bassins, on traitait les eaux souillées par les produits chimiques, on les dégraissait des résidus huileux... L'incinérateur réduisait des montagnes de déchets en petits tas de cendres. On le surnommait « l'allume-cigare », il vous aurait cramé le monde comme une clope.

La zone violette, c'était le parc des inflammables. On y stockait les gaz combustibles liquéfiés et les liquides inflammables. Les cuves aux parois renforcées et les sphères aériennes se succèdent, séparées par des murs coupe-feu et des talus anti-éclats. Les abris de confinement sont enterrés comme des bunkers. Il s'agissait de la zone la plus dangereuse, elle se trouve donc à l'écart et éloignée des habitations, des routes et des voies ferrées.

Mais tout y a été vidé depuis longtemps, et les panneaux à tête de mort vous font une peur de pacotille, ce ne sont plus que des épouvantails osseux. Toutes ces zones éteintes sont les organes morts de cette baleine à l'agonie.

Cependant, les zones bleue et blanche fonctionnent encore, ainsi que la marron, mais celle-ci à vingt pour cent seulement. Carfys Tech fabrique du matériel informatique, en sous-traitance pour différentes marques. On y produit puces électroniques, souris, claviers, webcams, casques Internet, haut-parleurs pour PC, GPS pour l'industrie automobile, clés USB... La zone bleue, en particulier, intéresse Jérémie. C'est là que ses parents travaillent. Son père a un bureau dans le laboratoire de contrôle et de recherche. Il intervient également dans la zone blanche, le pôle de production, lorsqu'une panne survient. La zone bleue abrite aussi le réfectoire, le service hygiène et sécurité, la caserne des pompiers du site, le service médical et les locaux de la direction, où travaille sa mère. La zone marron regroupe le garage chargé de l'entretien des véhicules de l'usine, l'aire de stockage et la plate-forme logistique. Les caristes y entreposent les matières premières et chargent la production dans des poids lourds.

La réunion a lieu dans l'un des hangars désaffectés de la zone marron. Ce bâtiment frappe par ses dimensions : cent mètres de large sur deux cents de long et trente de haut. Mais il ne produit plus rien et le matériel a été emporté depuis longtemps. On dirait la coquille vide d'un mollusque monumental, le fossile d'une époque disparue. Des multitudes de chaises pliantes ont été alignées et un millier de personnes assistent aux échanges. Outre des employés et leurs proches, on aperçoit des journalistes et des habitants de Chantilly. Si ce site vient à fermer, on craint une réaction en chaîne : faillites de restaurants, cafés, clubs de sport, buralistes, librairies, épicerie de proximité... L'appauvrissement est une gangrène : vous effleure-t-elle le doigt ? Elle vous bouffera les membres et fera de votre cœur une pomme pourrie !

Jérémie s'assoit au fond. Il essaie de suivre les discussions, mais son intérêt s'épuise vite. Face au public, leurs

chaises perchées sur une estrade, quinze personnes débattent dans un climat tendu. Les quatre envoyés du siège berlinois et le directeur du site répondent aux questions des délégués syndicaux et des représentants du personnel. De temps en temps, un spectateur lève le bras pour réclamer la parole, alors un micro circule de main en main pour arriver jusqu'à lui. On parle de reclassements, de plans de formation, de préretraite, d'offres de mutation mais celles-ci seront peu nombreuses et les postes se situent en Allemagne ou en Pologne où le groupe possède des usines plus performantes... La foule réagit de façon houleuse. Les envoyés du siège, dont on attendait des propositions pour sauver le site de Chantilly, ont bien peu à offrir. Ils ne sont que des Rois mages de la Misère, des Pères Noël aux hottes vides, leurs paroles ont un parfum de chrysanthème. Cette réunion c'est l'oraison funèbre, ce hangar la fosse commune des derniers espoirs. Quelqu'un lève la main, prend le micro et pose sa question : Comment dit-on « Allez vous faire foutre en polonais ? » Cacophonie mêlant éclats de rire, applaudissements et appels au calme. Le médiateur envoyé par le gouvernement essaie d'apaiser les esprits, soyons constructifs : à l'étranger il peut y avoir des opportunités à saisir, on ne forcera personne, faisons le point sur les possibilités réelles au lieu de s'accrocher à des espoirs irréalistes...

Jérémie n'écoute plus. Cassant son cou en arrière, il regarde le plafond. Là-haut pend un énorme crochet métallique, immobilisé sur son rail couvert de poussière. Il doit mesurer trois mètres de haut et peser plusieurs tonnes. Que pouvait-on bien transporter avec un crochet pareil ? Des cuves de produits chimiques ? Des carcasses de camions en cours de montage ? On pourrait s'en servir pour déplacer des baleines. Il imagine que, plus tard, il rachètera cette usine. Ruinée, elle ne coûtera qu'une bouchée de pain. Dans dix ans, il sera devenu un célèbre biologiste spécialiste de la faune marine. De temps en temps, entre deux expéditions à bord de bateaux scientifiques, il viendra travailler dans ce hangar. Il y fera l'autopsie des

animaux décédés de cause mystérieuse. C'est lui qui identifiera les nouvelles substances polluantes meurtrières, les effets des champs électromagnétiques, les maladies inconnues... Ces découvertes permettront d'interdire les molécules industrielles nocives, de repenser les interventions de l'homme dans le monde sous-marin, de soigner les animaux malades recueillis... Il voit maintenant une énorme baleine bleue suspendue par des câbles en kevlar au crochet. Une télécommande dans les mains, il la déplace vers l'aire de dissection où s'équipent ses collègues biologistes. Autour de lui s'alignent des cuves de formol contenant des dauphins, des orques, des baleines à bosse, des cachalots, des requins, des espadons, des narvals, des phoques, des otaries, des morses... C'est un aquarium-cimetière, mais de cette mort-là on fera rejaillir la vie. Évidemment, des baleines volant dans des hangars, ce n'est pas très crédible, mais c'est un rêve agréable.

Jérémie sursaute, il a reconnu la voix de son père au micro. Les applaudissements crépitent. Qu'est-ce qu'il a dit ? Celui-ci parle à nouveau : « Arrêtez de prétendre que vous êtes désolés, parce que ce n'est pas vrai ! Et cessez de répéter que nous n'avons pas le choix, car ça aussi, c'est faux. Il existe une autre solution, et vous le savez ! » Nouvelle salve d'applaudissements, plus forte encore, des gens crient « Oui ! », « Bien parlé ! », « Il a raison ! »... Jamais Jérémie n'a entendu son père s'exprimer ainsi. « Nous avons consenti à de nombreux sacrifices : travailler plus sans augmentation de salaire, la flexibilité des horaires, l'adaptation du temps de travail aux flux des commandes, les périodes de chômage technique, tout ça et bien plus encore. Nous avons joué le jeu, VOTRE jeu selon VOS règles, et, maintenant, vous nous annoncez que la partie est perdue ? Ah, non, ça ne va pas se passer comme ça, je suis désolé ! Comme vous le savez, une quinzaine d'employés du site représentant toutes les fonctions a constitué un groupe de travail. Le but de ce groupe de réflexion est de formuler des propositions pour sauver ce site industriel. Ces propositions émanent de la base, c'est-à-dire des employés, alors que, jusqu'à

présent, toutes les actions mises en œuvre ont été décidées par le siège, à Berlin. Mon nom est Vincent Dane, j'ai l'honneur de faire partie de ce groupe et mes collègues m'ont accordé leur confiance en me choisissant pour être leur porte-parole. À vous entendre, on dirait que la réunion est finie, mais notre groupe n'a même pas eu la parole ! Nous avons des propositions à vous faire, elles sont réalistes, rapides à mettre en œuvre et elles seront efficaces ! Donc nous allons continuer à jouer le jeu, mais cette fois-ci ce sera NOTRE jeu selon NOS règles. La partie n'est pas terminée, et c'est à notre tour de lancer les dés. Nous pouvons sauver ce site ! Nous avons besoin de vous comme vous, vous avez besoin de nous. Alors arrêtez de clouer le couvercle du cercueil, parce que nous ne sommes pas encore morts ! » On l'applaudit une nouvelle fois, des gens l'invitent à se lever, il ne veut pas on l'y oblige, un délégué syndical lui fait signe de venir les rejoindre sur l'estrade, face au public, aux côtés des envoyés du siège médusés. Ceux-là étaient venus achever la bête, ils devaient lui loger une balle dans la nuque pour en finir une bonne fois pour toutes, mais voilà que l'éléphant se relève, barrit et baisse la tête pour menacer de ses défenses...

Il poursuit son discours, maintenant visible de tous. Animé par l'émotion, il préfère parler debout. « Sachez que nous ne vous laisserons pas fermer ! Ça : jamais ! Nous nous battons s'il le faut mais, quoi qu'il nous en coûte, nous ne céderons pas ! » Il détaille les propositions du groupe de travail. C'est assez technique, Jérémie ne comprend pas toujours cette langue-là, mais qu'importe ? Lui est fasciné par l'image de son père qui va et vient sur l'estrade, tel un général haranguant ses troupes, et l'armée l'applaudit et l'acclame. C'est une guerre qui s'annonce.

## Chapitre III

Samedi 2 mai 2017

Ce samedi, voici « le Club », une nouvelle idée de Théo. Encore une. Il en a sur à peu près tous les sujets, elles crépitent dans sa tête telles les lueurs d'un feu d'artifice. Mais, celle-ci, Jérémie a hâte qu'elle se concrétise ! Théo est son meilleur ami depuis le collège. Au lycée, ils se sont retrouvés dans la même classe, mais, ces derniers mois, leurs liens se sont tendus. Entre eux, ce n'est plus l'amitié « belle et claire » d'autrefois, la rivière aux eaux pures s'est troublée, des ombres rôdent. Théo est devenu plus sombre, surtout depuis ces dernières semaines, depuis les menaces de fermeture du site (son père travaille lui aussi pour Carfys Tech). Et puis, il y a Christie... Jérémie est tombé amoureux de cette fille. Elle est en seconde, comme lui, dans le même lycée mais dans une autre classe. C'est la première fois qu'il est amoureux, amoureux à penser sans cesse à elle, à rêver d'elle, à en être perdu dans sa propre vie... Mais il la connaît peu, tandis que Théo, lui, la côtoie un peu plus. Et Théo, le brillant Théo, a du charme. On dit que la jalousie est un poison, oh que c'est vrai ! Quand il y songe, Jérémie sent ce venin couler dans ses veines. Ces temps-ci, il a le cœur empli de guêpes.

La veille, Théo lui a proposé de se réunir chaque samedi, en fin d'après-midi, avec quelques amis – pas beaucoup ! – pour former un club. Où cela ? Dans la

forêt de Chantilly, on y sera tranquille et, là-bas, en cette saison, c'est grandiose ! Jérémie hésitait. Pour faire quoi exactement ? Des tas de trucs, avait répondu Théo. Ah, c'est plus clair... Théo avait ajouté : « C'est comme tu veux... Mais sache qu'il y aura Christie, l'idée lui plaît. »

C'est donc pour elle que Jérémie pédale sur ce sentier. Et aussi pour Théo, dont il apprécie le côté stimulant. Les idées de Théo sont des cachets effervescents tombant dans l'eau de vos pensées : voilà que tout s'emballe et frétille, et il vous vient à votre tour des rêves, des déductions, des spéculations...

Les feuillages de mai sont d'un vert déjà vif. Les rayons de soleil, rubans dorés obliques, se faufilent par les trouées. On dirait des toiles d'araignées tissées de fils d'or. Jérémie les disloque, elles se reforment aussitôt après son passage. Il suit les instructions de Théo : pars du grand cercle, la Route Ronde de la Table, prends la Vieille Route en direction de l'ouest, arrête-toi au bout de cinquante mètres et envoie-moi un SMS, je viendrai te chercher.

Débouchant de son raccourci, il atteint le point de rendez-vous. Étrangement, il n'y a aucun sentier par ici. Comme convenu, Théo le rejoint, mais en surgissant des fourrés. Il a jailli de la forêt comme un cerf ! Ici, quelquefois, surtout la nuit, une biche ou un cerf peut surgir à l'improviste et vous couper la route, traversant avec majesté. Si l'animal prend peur, il se figera sur place, tétanisé, et vous regardera fixement, vos phares illumineront ses yeux d'une lumière jaune irréaliste, et vous pilerez dans un grand bruit de pneus dérapant sur l'asphalte.

— Il n'y a pas de chemin ? s'étonne Jérémie.

— Surtout pas ! Comme ça, personne ne viendra nous déranger. Viens, je vais te montrer où tu peux planquer ton vélo.

Ils s'engagent dans la forêt, ou plutôt s'y engloutissent. Ils y disparaissent aussi parfaitement que s'ils avaient sombré dans un marais, la vase et les lentilles d'eau flottant en surface se refermant sur les deux trous d'eau noire.

Jérémie dissimule son vélo derrière un foisonnement de buissons, où se trouvent déjà le scooter de Théo, le vélo bleu de Christie et une moto de cross cabossée. Pour se frayer un passage, il faut repousser des branchages, contourner les arbres qui se dressent comme des géants-rois aux couronnes végétales, enjamber des racines noueuses qui ressemblent à des bras de sorcières, se faufile entre les ronces... Pour ne pas s'égarer, Théo a placé des repères : un bâton planté, un bout de tissu noué autour d'une branche, quelques cailloux alignés. Les feuillages bruissent dans le vent, le monde semble instable et mouvant. Le regard ne porte pas loin, glisse sur les feuilles et se perd. Partout ce sont des millions de taches vertes comme autant de touches de pinceau, et tout cela s'agite et désoriente. Les troncs des vieux chênes, à l'écorce creusée et délabrée, sont des visages de vieillards de cinq cents ans. Jérémie marche sur un morceau de bois pourri qui se pulvérise sous son poids, exhalant une odeur de pourriture musquée. De sous les débris jaillissent des scarabées noirs et luisants.

Sur le visage de Théo apparaît un sourire. Il aime maîtriser les situations et, en cet instant, il se sent tel un magicien qui s'apprête à réaliser l'un de ses meilleurs tours. Un prestidigitateur, en smoking et ganté de blanc, présente ses mains pour montrer au public qu'elles sont vides, il les contorsionne et voilà qu'apparaît entre ses paumes une colombe ! Eh bien Théo, lui, repousse des feuillages et fait surgir un frêne titanesque. On dirait l'un de ces séquoias géants que l'on voit dans les reportages. Si des gens voulaient s'amuser à l'encercler en se tenant par la main, dix personnes n'y suffiraient pas. Il se dresse à une hauteur de soixante ou soixante-dix mètres, à moins que ce ne soit plus encore. Observée ainsi en contre-plongée depuis le sol, la cime semble se plier contre le plafond du ciel. Ce frêne ressemble à un pilier monumental soutenant la voûte céleste, le jour où il s'abattra ce sera la fin du monde. À le voir, on comprend mieux les Gaulois, leurs arbres divinisés et les cultes dans les forêts. Leurs druides seraient venus déposer des offrandes au pied de cet Arbre-Dieu.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? murmure Jérémie

— Tu vois que tu as bien fait de venir !

— Comment as-tu découvert cet endroit ?

— Quand j'étais petit, mon père m'emmenait chasser. Ça m'a donné le goût des balades en pleine nature. Depuis, j'aime marcher seul dans les forêts. Et, à force de me perdre, un jour, je suis arrivé ici.

Christie s'avance vers eux, suivie de Kévin, un garçon qui est dans sa classe et que Jérémie connaît superficiellement, au lycée c'est : « bonjour, ça va ? », « oui moi aussi, je dois y aller, salut ».

Le visage de Christie paraît songeur, souvent elle semble ailleurs, où vont donc ses rêves ? Si elle a seize ans comme lui, elle en paraît dix-neuf, on la dirait déjà étudiante. Quand le vent la décoiffe, elle replace une mèche derrière l'oreille. Ses lèvres sont fines et pâles, Jérémie voudrait les embrasser et voir si elles rosissent.

— Bonjour Jérémie, je suis heureuse que tu sois venu. Mon père aussi travaille chez Carfys Tech. Ma mère et lui étaient à la grande réunion et ils ont trouvé génial le discours de ton père. Tu pourras le lui dire de leur part ?

— Oui, bien sûr.

*Mon père, mon père, mais qu'est-ce qu'ils ont tous avec mon père, en ce moment ?* songe Jérémie.

Ils vont s'installer près du tronc, sur une couverture apportée par Théo. Les racines sont si énormes que l'on peut s'y adosser.

— Alors, Théo, c'est quoi, ton idée ? demande Jérémie.

— Je vous propose de constituer un groupe, un club, une sorte de société secrète, un réseau d'amis.

— Seulement nous quatre ?

— Pour l'instant. Mais, à quatre, nous sommes déjà une armée.

— Une armée ? Mais... Pour quelle guerre ?

— Tu vas toujours trop vite, Jérémie.

Jérémie s'étonne de cette remarque, lui trouve que tout va toujours trop lentement. Il est en classe de seconde, mais cette seconde-là dure une éternité ! Théo aime à faire durer son mystère.

— La première question, ce n'est pas quoi mais qui ? Pourquoi vous ai-je choisis, vous ? La réponse est simple : parce que vous êtes tous les trois extrêmement intelligents. Moi, je peux m'en rendre compte puisque, comme tout le monde le sait, je suis un génie.

Kévin prend un air consterné, il n'a pas l'habitude des vantardises de Théo. C'est sûr, Théo est brillant. Il a perpétuellement vingt en maths et en physique, résout les problèmes les plus ardu, jongle avec les nombres complexes que l'on est pourtant supposé apprendre seulement en terminale, développe des démonstrations par l'absurde, prend des chemins créatifs... Les professeurs de maths et de physique lui conseillent de tenter d'intégrer Polytechnique, celui de français le pousse à viser HEC ou l'ESSEC, tous les enseignants l'adorent.

— Et puis, nous avons un point commun, poursuit-il. Chacun de nous a un ou deux parents qui travaillent pour Carfys Tech.

— Encore ! s'exclame Jérémie. Mais il n'y a pas que Carfys Tech sur terre ! Chez moi, ces temps-ci, mes parents parlent sans cesse du travail, et nous on va se réunir pour en remettre une louche ?

— Justement, non ! Moi aussi, j'en ai par-dessus le crâne. Mon père est bouffé par cette histoire. Carfys Tech, c'est un python qui avale nos parents et tous les autres, et même la ville de Chantilly : gobée un œuf !

L'ambiance s'est assombrie. Christie enserre ses genoux et se recroqueville. Son père travaille là-bas. Sa mère, elle, est très impliquée dans une association d'aide à la lecture aux enfants en difficulté. Mais cela coûte de l'argent, et la mairie est désolée mais si le site de Carfys Tech ferme, ce sera une telle perte de revenus pour la ville qu'il y aura des coupes franches dans toutes les dépenses. Plus question de mettre gratuitement des locaux à disposition, d'acheter des livres, de rembourser les frais des bénévoles... Son père perdra son emploi, sa mère son activité favorite (elle-même n'a réussi à apprendre à lire qu'à l'âge de neuf ans, et maintenant elle dévore des romans le week-end). Les salariés seront mille neuf cents dominos s'écroulant, et

leur chute renversera d'autres dominos, le monde s'effondrera de proche en proche.

— Que proposes-tu ? lui demande-t-elle d'un ton sombre, comme si le soleil venait de se coucher sous son crâne.

— J'aimerais que l'on imagine une autre société. Un monde différent du monde moderne, de ce système libéral qui broie les gens. Mais je ne veux pas non plus d'un système communiste, socialiste, centriste ou je ne sais quoi... Non, je propose que l'on crée quelque chose ! On jette tout à la poubelle et on repart d'une feuille blanche.

Kévin soupire.

— Ne le prends pas mal, mais ton idée ne me tente pas. Ton projet de club philosophico-politico-machin, désolé, je n'accroche pas...

— Ça ne va pas être ça, oh que non ! Je veux du créatif et du concret. Mais si tu penses que tu t'amuseras plus dans un club gothique, une société sataniste, un groupe de metalleux, un gang de gamers, vas-y, pas de problème. Je te demande juste de m'écouter quelques minutes.

— J'adore le black metal, mais je ne suis pas sataniste... précise Kévin.

Ses parents se passionnent pour l'opéra. Dès son plus jeune âge, il a commencé à suivre des cours de musique. Un professeur lui enseignait le violon, sa mère le piano. Son père rêve de le voir un jour jouer dans l'Orchestre de l'Opéra National de Paris. Ah, si son fils pouvait jouer à l'Opéra Bastille, voilà ce qui s'appellerait prendre la Bastille ! Cette belle mécanique a volé en éclats à l'adolescence. Kévin n'écoute plus que du heavy metal, il s'est mis à la guitare électrique, des posters de Cradle of Filth, Dimmu Borgir, Marilyn Manson et Nightwish tapissent les murs de sa chambre, il est guitariste et chanteur dans un groupe de black metal symphonique et il espère en vivre, il jouera devant des milliers de fans déchaînés, à l'Opéra Bastille si son père y tient tant (mais cela bousculera un peu les programmations habituelles...).

— Je rêve d'un autre monde, poursuit Théo. J'essaie d'imaginer l'avenir. J'aimerais une société infiniment plus écologique, la Nature serait à la première place.

Christie pose sur lui un regard vif. Ces paroles l'ont touchée, cela, Jérémie le repère et s'en inquiète. Il faut qu'il réagisse, qu'il s'implique. Théo propose une sorte de jeu, et si Christie veut y jouer, alors lui aussi sera de la partie ! *Vas-y, Théo, rêve d'un autre monde et de Nature, moi, l'avenir proche, je le rêve avec Christie... Je veux juste être avec elle, je te laisse tout le reste : le monde entier, les étoiles, les trous noirs, l'univers infini et les voyages spatio-temporels.*

— C'est-à-dire ? Tu peux être plus précis ? lui demande Christie.

Théo tente d'exprimer son rêve, mais ce n'est pas facile de le mettre en mots. Il considère que le monde moderne est en faillite, et il imagine *autre chose*, qu'il appelle le monde de demain. La Nature sera au premier plan. Les villes seront végétalisées, avec partout des parcs, des jardins sur les toits, des coulées vertes... La lutte contre la pollution sera une priorité absolue, des milliers de produits chimiques seront interdits, les véhicules polluants seront détruits, la vie quotidienne s'organisera autour du concept de la plus petite empreinte écologique possible, on gèrera les ressources de la planète de manière à ne pas les épuiser, on utilisera l'énergie renouvelable... Mais, dans ce monde hautement écologique, la Technologie occupera elle aussi la première place. L'humanité entière sera connectée à Internet, on « n'oubliera plus » des pays entiers d'Afrique, d'Amérique du Sud, d'Océanie... Tous les enfants iront à l'école avec un ordinateur portable. Peut-on imaginer combien d'Einstein indiens, de Marie Curie afghanes, de Pasteur nigériens, de Bill Gates yéménites, de Léonard de Vinci boliviens, de Chopin indonésiens n'ont pas accès actuellement à l'éducation ? Si ton cerveau est plein et ton ventre vide, alors le ventre avale le cerveau : tu ne penses qu'à manger. Dans ce monde futur, les grandes multinationales ne feront plus la loi. Elles ne croqueront plus leurs salariés comme des cacahuètes, on les matraque et on leur passera une muselière !

Quand Théo parle de tout cela, ses yeux brillent, sa voix vibre. Son rêve est communicatif, même s'il est un peu abstrait, même si ce n'est qu'une utopie d'adolescent

en colère, les gesticulations des enfants de la crise, une révolte de papier... Jérémie songe à ses parents englués dans la peur du chômage comme deux abeilles tombées à l'eau et agitant leurs ailes à la surface. Ah oui, ce serait magnifique si quelqu'un, quelque part, avait le pouvoir de passer une muselière à Carfys Tech. Vaste programme...

— Et comment tu vas faire, pour que tout ça se réalise ? demande Kévin d'un ton railleur.

— C'est pour ça que nous nous réunissons, pour réfléchir à ce problème dans cet endroit génial.

Kévin secoue la tête, de plus en plus narquois. Ses longs cheveux noirs glissent et dissimulent son visage. Jérémie l'a vu un soir jouer avec son groupe, dans la rue, lors de la fête de la musique. Quel délire ! Ses musiciens et lui avaient maquillé leurs visages de blanc, tracé des lignes bleues sur leurs veines, noirci leurs paupières. Ils chantaient en agitant leurs têtes pour faire tourner leurs chevelures. Parfois, ils tressautaient tous en même temps en se raidissant, comme si un court-circuit les avait électrocutés en direct sur scène. Une horde de zombies hurlants traités par électrochocs. Mais, si l'on apprécie la noire saveur électrique du black metal, ce n'était pas mal du tout.

Jérémie analyse la situation à toute vitesse. Si Kévin part, il rompra l'ambiance. Leur groupe se disloquera. Il sera la première perle à quitter le collier, le fil cassera et les autres perles rouleront à terre un peu partout. Jérémie ne sait pas trop ce que veut Théo, mais, par contre, il sait ce que *lui* veut. Il faut qu'il capte l'attention de Kévin pour l'inciter à rester. Ce « club » est une occasion inespérée de nouer une relation privilégiée avec Christie... Fixant Théo, il lui lance :

— Je te connais depuis des années. Tu as une idée derrière la tête et tu ne nous dis pas laquelle !

Théo est pris par surprise.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Tu détestes les discussions un peu vaines. Qu'est-ce que tu mijotes ?

— Nous allons changer le monde !

— Mais encore ?

— Je ne sais pas encore comment, mais nous allons tout changer. Je veux que tout change ! Tout *doit* changer, vous le comprenez, ça ?

Dans sa voix, il y a eu, soudain, de la détresse. Pourtant, il est si rare de le voir montrer une quelconque fragilité...

— Je veux... Si des gens... Si les gens comme nous ne changent pas les choses, qui le fera ? Si... On ne peut pas..., tente-t-il de poursuivre.

D'émotion, il perd ses mots, son souffle. Il semble s'asphyxier. Personne n'avait compris que ce sujet lui tenait tant à cœur.

— Bon, OK, on peut discuter un moment, pas de soucis..., concède Kévin.

Pour se ressaisir, Théo s'adosse au tronc de cet arbre fantastique. On dirait un druide et son arbre-trône, avec deux grosses racines pour accoudoirs. Il reprend d'une voix plus posée, comme si le frêne lui avait communiqué un peu de sa force.

— Commençons par le commencement. Avant de vouloir changer le monde, commençons déjà par nous changer nous-mêmes : que voulons nous faire plus tard ? Comment imaginons-nous nos vies, dans dix ans ?

Christie hoche la tête.

— Elle me plaît, ton idée d'un monde écologique et technologique. Plus tard, j'aimerais devenir architecte paysagiste. J'irai chez les gens réaliser leurs jardins.

— Quelle est la différence entre un jardinier et un architecte paysagiste ? demande Kévin.

— Le jardinier entretient le jardin, alors que le paysagiste le crée. Tu me montres un terrain, n'importe lequel, et moi je le transforme en jardin. Un jardin régulier à la française, un jardin paysager à l'anglaise, un jardin aux jeux d'eau arabe et persan, un jardin clos Renaissance, un jardin en terrasses à l'italienne, un jardin méditerranéen... D'ailleurs, merci Théo de m'avoir fait découvrir cet endroit ! Ici, j'imagine un arbre-jardin.

Jérémie boit ces paroles. Il ignorait qu'elle avait cette passion.

À son tour, Kévin évoque ses projets. Ses rêves sont des tempêtes, le chanteur hurle pour dominer les guitares électriques et l'orage, le martèlement de la batterie crépite comme la pluie, vibrent les cymbales : voilà la foudre ! Lui qui paraît si calme, dans sa tête retentit une musique survoltée. Son fracas intérieur, il le met en musique.

— Et toi, Jérémie ? lui demande Christie.

— Moi, je suis fasciné par l'océan. Je pourrais vous en parler pendant mille fois mille heures ! Je veux devenir biologiste et étudier la faune marine. Les requins, les baleines, les dauphins, les poissons, les créatures des abysses... Je veux aller nager dans toutes les mers, tous les océans, et aussi dans tous les lacs, toutes les rivières... Parce qu'il n'y a qu'un seul cycle de l'eau. L'eau douce coule vers l'eau salée qui s'évapore et retombe en pluie d'eau douce. Parfois, j'ai l'impression de n'être qu'une goutte d'eau séparée de l'océan.

Christie lui sourit en penchant la tête de côté.

— Eh bien, un jour, je te ferai un jardin-océan. Je ne sais pas encore ce que cela veut dire, mais je l'inventerai.

— Il me tarde déjà de le voir...

*Pourquoi me dit-elle ça ? Pourquoi n'a-t-elle pas proposé un « jardin musical » à Kévin ? Elle joue avec moi ou elle est sincère ? Ce sont des paroles en l'air ?*

Théo lui adresse un discret petit sourire en coin, comme pour signifier : « je t'ai vu ! »

*Alors quoi, je suis si transparent que ça ?* songe Jérémie.

— Et toi, Théo ? demande Kévin.

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Et moi qui croyais que tu voulais devenir le maître du monde..., plaisante Jérémie.

— Ça, c'est mon plan B, si je ne trouve rien de mieux à faire de ma vie entre-temps.

Ils discutent encore un long moment. Qu'il est agréable de rêver ainsi du futur, entre amis, au cœur de cette forêt, dans ce lieu secret. Dans cet espace imaginaire, tous les souhaits se réalisent ! Quand vient l'heure de se séparer, ils conviennent de se revoir au même endroit, samedi prochain. L'idée de Théo les a finalement séduits.

— Il faut donner un nom à notre club, annonce Théo. Jérémie le défie du regard.

— Je suis sûr que tu y as déjà songé.

— Oui ! J'y ai réfléchi et je vous propose : le Club Cernunnos !

— Qu'est-ce que c'est que ce charabia ?

— Avant d'offenser un dieu, assure-toi qu'il n'existe pas... Dans l'Antiquité, Cernunnos était vénéré par les Gaulois. C'était le dieu de la nature, des forêts, des saisons, des animaux... Souvent, il est représenté sous la forme d'un homme aux bois de cerfs. Par coïncidence, il existe des liens entre lui et nous. On devait le vénérer dans cette forêt, puisqu'elle est peuplée de cerfs. Quand des druides découvraient un arbre hors-norme comme le nôtre, ils lui vouaient un culte lié à Cernunnos. C'était aussi le dieu du renouveau, du changement, de ce qui se métamorphose, alors, d'une certaine manière, il incarne assez bien mon rêve d'un monde de Nature et de Technologie. « Le Club Cernunnos », ça a le mérite d'être original, or je déteste la banalité ! La banalité, c'est comme un plat sans goût : à la poubelle ! Je préfère encore jeûner. Et puis, je suppose que, de nos jours, plus personne ne sait ce que veut dire le mot « Cernunnos ». Ça aussi, ça me plaît : un nom secret pour notre club privé. Ce sera notre mot crypté, nous serons les seuls à en connaître le sens. Si tu ne comprends pas, c'est que tu n'as pas été invité...

Christie résume :

— Notre arbre, notre club privé, notre jardin secret, nos rêves...

— Comment as-tu appris tout cela ? demande Jérémie.

— En m'amusant sur Internet. Je cherchais un nom pour mon projet. À force de taper sur Google « forêt », « nature », « changement », « métamorphose » et aussi « cerfs » parce que j'adore ces animaux qui ont du panache, je suis tombé sur ce vieux dieu oublié. Va pour le Club Cernunnos ?

— Adopté ! tranche Jérémie.

— Puisqu'il est déjà tard, disons-nous au revoir. Mais pas n'importe comment ! Nous aurons aussi un rituel d'adieu.

Ils se lèvent et Théo les invite à faire cercle, bras dessus bras dessous, comme dans les mêlées de rugby. Jérémie s'est placé à côté de Christie. La toucher fait flamber son désir, ce qu'il masque soigneusement.

— À nos rêves ! s'exclame Théo.

— À nos rêves !

Alors que Christie et Kévin s'éloignent, Théo demande à Jérémie de l'aider à plier la couverture et ranger ses affaires dans son sac à dos. Il avait apporté de l'eau, de quoi grignoter... Oh, Jérémie connaît bien son ami, cela signifie que Théo veut lui confier quelque chose en privé. Il l'aide, l'air de rien, laissant venir Théo. Et, en effet, au bout d'un moment, celui-ci demande à Jérémie :

— Tu as encore un moment ?

Jérémie grince des dents, la vie se moque de lui ou quoi ? Cette phrase, il aurait voulu l'entendre de la bouche de Christie. Pourquoi est-ce que ce n'est pas avec elle qu'il se retrouve seul ! Est-ce qu'il a encore un moment ? Oui, il en a même dix, des moments ! Ses parents sont avalés par leur grève, leur guerre, alors, même s'il rentre tard, cela passera. En ce moment, tout passe.

— Oui, Théo. Qu'est-ce que tu proposes ?

— C'est une surprise. Tu es prêt à faire tout ce que je te dirai ?

— Non.

— Je m'en doutais. Ce n'est pas grave, je te prends quand même. Je voudrais te montrer ce qui est, pour moi, le plus bel endroit au monde. Tout ce que je te demande, c'est d'être le plus silencieux possible. Et éteins ton portable. On en a pour une heure et demie, c'est bon pour toi ?

— OK.

Théo marche en tête. Ils s'enfoncent dans la forêt, suivant un sentier qui louvoie entre des chênes et des hêtres. Quelquefois, il faut se frayer un passage en repoussant des fougères. Théo veille à ne pas abîmer ces plantes, éloignant les tiges comme il déplacerait la main d'une amante endormie à ses côtés.

La nuit va bientôt tomber, songe Jérémie, comment feront-ils pour retourner sur leurs pas ? Mais il n'en fait pas la remarque à Théo. Il ne veut pas avoir l'air de s'inquiéter. D'ailleurs, il s'en fiche. Qu'ils se perdent ! Quelle importance ?

Les rayons du soleil couchant s'inclinent toujours plus, projetant une lumière rougeoyante qui attise le vert lumineux des feuilles des hêtres. Les zones d'ombre, de plus en plus nombreuses, sont un liquide noir qui coule, se répand et encre le paysage. Les endroits encore éclairés se parent de reflets dorés, comme si des flammes de bougie les illuminaient. Son pied s'enfonce dans la boue, Jérémie pousse un juron, Théo se retourne et lui fait signe de se taire. La terre est maintenant gorgée d'eau, il faut marcher sur des herbes ou des cailloux pour éviter de s'enliser. Le chemin, peau de chagrin, a diminué jusqu'à disparaître. Théo progresse plus lentement. Ses gestes, ralentis, précautionneux, sont silencieux. Dans cette partie de la forêt poussent des saules et des aulnes dont le bois, sous l'écorce, est d'un rouge orangé. Quelques flaques, éclairées par le couchant, se teintent d'écarlate, on dirait du sang répandu.

Ils arrivent devant un saule effondré depuis peu. Sur ses branches, les feuilles s'accrochent encore à la vie. Jérémie songe que leurs parents sont comme ces feuilles, s'agrippant à leur usine abattue. Théo se baisse et se faufile sous l'obstacle. Jérémie ne goûte pas l'idée d'aller se vautrer dans la boue, mais il ne veut pas céder de terrain à son ami. Il existe une rivalité entre eux qu'il ne s'explique pas bien. Il craint que Théo ne soit un rival amoureux. Ou bien c'est parce qu'il se comporte comme ça, à jouer au chef, au plus malin... Jérémie se penche à son tour et remarque, étendue sous l'arbre, une bâche noire. Se glissant sous le tronc, il rampe pour rejoindre Théo, allongé sous les branchages. Il découvre alors une mare alimentée par un ruisseau chuchotant. Les eaux reflètent le ciel rougi, tandis que les arbres alentour se fondent en des masses vertes et noires accrochant quelques touches dorées. Un monde en clair-obscur.

Ainsi tapis en silence, ils ressemblent à des soldats embusqués, deux tireurs d'élite avancés en éclaireurs. Soudain, sur leur gauche, un bruissement fait s'envoler une nuée de libellules bleu turquoise dont les ailes, frappées par les rayons du crépuscule, semblent s'embraser en vol. Apparaît un grand cerf. C'est un dix-cors, ses bois se déploient en une couronne sauvage au-dessus de sa tête aux aguets. Rassuré, il s'avance de quelques pas et se désaltère. Son mouvement à découvert entraîne à sa suite sept autres individus, un mâle plus jeune, un dagueux aux bois non ramifiés, trois biches et deux hères d'allure encore juvénile mais qui ne sont déjà plus des faons. La harde s'abreuve, le meneur va se rouler dans une flaque de boue. Ainsi, il se rafraîchit tout en se débarrassant des parasites. Les autres le rejoignent et l'imitent, les plus jeunes avec maladresse, ne paraissant pas comprendre le sens de cet encrassage qui leur déplaît. Les lumières du couchant flamboient un dernier instant avant de s'éteindre brusquement comme un feu soufflé. Le soleil vient de disparaître derrière la ligne d'horizon, la pénombre noie les lieux. Le ciel, tel un miroir poli, réverbère les derniers vestiges du jour. De la harde on ne distingue plus que des silhouettes se détachant sur un fond confus, anthracite et noir. On les dirait peintes en grisaille. Elles font demi-tour et s'enfoncent dans la forêt.

— C'est fini, on peut rentrer, murmure Théo.

Ils se dégagent à reculons. De son sac à dos, il sort une lampe torche et leur éclaire la voie. Cette lumière, heurtant les feuillages, les buissons, les fougères, fait apparaître des taches vertes brillant sur le fond noir nuit.

— C'était magnifique, lui dit Jérémie. Tu viens souvent ici ?

— Oui. C'est moi qui ai découvert cet endroit, et j'ai aussi apporté la bêche.

— Pourquoi m'as-tu invité au lieu d'y aller tout seul ? Et pourquoi seulement moi et pas les autres ?

— Être ensemble, ça ne veut pas dire toujours tout faire avec tous. Je t'ai choisi parce que je t'estime beaucoup. Il y a un grand potentiel en toi, quelque chose d'intense qui

dort et que j'ai hâte de voir se réveiller. Alors, je t'ai fait ce cadeau.

Théo est coutumier de ce genre d'énigmes. Ses remarques sont des devinettes, des noisettes qu'il faut réussir à casser pour en déguster le sens. La fraîcheur de la nuit les fait frissonner, leurs bras se couvrent de chair de poule. Ils poursuivent leur marche en silence dans une forte odeur d'humus.

## Chapitre IV

Jeudi 7 mai 2017

**L**es policiers antiémeutes se sont déployés en une longue ligne bleu marine et noire. Équipés de boucliers, de casques à visière, de plastrons, épaulières, genouillères, jambières, ils sont effrayants. On dirait une armée attendant la guerre et qui s'impatiente. Ils surveillent l'entrée principale de l'usine, où s'est massée une foule de manifestants : des grévistes, leurs proches, des habitants solidaires, des contestataires qui sont de tous les combats... La veille au soir, une rumeur a circulé. Tel un incendie, elle s'est propagée de SMS en mails, de coups de fils en visites à l'improviste, et en l'espace d'une nuit elle a embrasé la population. Il se raconte – on en est sûr ! – que le siège va envoyer une colonne de camions pour emporter le matériel réutilisable : les ordinateurs, les robots des chaînes de production, les stocks de pièces détachées... Tout cela sera expédié en Pologne, le site de Chantilly sera liquidé. Et dire que, pendant ce temps-là, les envoyés berlinois continuent à discuter à la table des négociations et prétendent étudier les pistes proposées par le groupe de travail...

Alors, au milieu de la nuit, des piquets de grève sont venus se poster de manière à bloquer les trois entrées du site. On se relaiera jour et nuit, il y aura toujours au minimum deux cents personnes sur place, et tous les autres seront joignables par téléphone. Si ces camions existent

bel et bien, s'ils font leur apparition à quatre heures du matin, ils tomberont sur les manifestants de garde. Ceux-ci enclencheront aussitôt la sirène destinée aux alertes risque chimique. Puisqu'il s'agit d'un site classé Seveso, elle est très puissante et sa mise en route déclenche automatiquement six sirènes relais placées dans les environs. Le vacarme réveillera la ville de Chantilly ! Ce sera leur signal d'alarme, et dans les dizaines de minutes qui suivront, des voitures convergeront de toutes les directions, déversant des renforts. De deux cents personnes on passera à cinq cents, deux mille... C'est le père de Jérémie qui a eu cette idée, une fois de plus on l'a applaudi. Ce dispositif, il l'appelle « notre système de défense ». Désormais, il parle comme un vrai général. On dirait un quatre étoiles américain évoquant la menace des missiles russes. Jérémie était présent quand son père a tout organisé, avec d'autres responsables. La réunion, improvisée en urgence à minuit, avait eu lieu chez lui, dans son salon.

Le préfet a dépêché les troupes qu'il avait sous la main et maintenant, même la nuit, ça s'agite ! À trois heures du matin, il y avait des centaines de personnes massées devant l'usine, et des voitures garées de manière à bloquer les entrées. Ils jouent à Fort Alamo ! Quelques minutes plus tard, il recevait un appel du ministre de l'Intérieur. Celui-ci est formel : pas de dérapage ! Cette histoire de grève fait du bruit, les journaux télévisés en parlent, la gestion de cette crise doit être exemplaire. Exemplaire, vous dit-on, est-ce bien clair ? On doit absolument empêcher les débordements de part et d'autre, car il faut les voir, au siège berlinois, ils sont furieux, ils disent qu'en France règne l'anarchie, que la rue fait la loi, que ce sont les grévistes le véritable président de la République ! La situation doit rester sous contrôle. Le préfet est d'accord, certes... Mais il ne dispose pas d'effectifs suffisants pour maintenir une présence policière permanente. Il faudrait organiser un roulement, ce qui signifie trois équipes se relayant toutes les huit heures, donc au moins quatre équipes pour tenir le rythme sept jours sur sept. Qu'à cela ne tienne ! Le ministère lui envoie quatre compagnies de

CRS en renfort, six cents hommes, ils arriveront avant midi. Et s'il en faut plus, on les trouvera. Exemple !

Après les cours, Théo et Jérémie ont décidé de venir voir comment le conflit évolue. Ayant laissé scooter, vélo et sacs de cours dans le garage de Jérémie, ils ont marché jusqu'à l'usine. Ils se tiennent à distance, observant les forces en présence. Les deux camps sont séparés par une route. On dirait deux armées déployées de part et d'autre d'une rivière, aucune n'osant traverser pour aller assaillir l'autre. Ce sont les pièces d'un échiquier dont la partie ne débute jamais.

— Ça dégénère drôlement..., marmonne Théo.

— C'est vrai. Mais mon père dit que ce n'est pas forcément une mauvaise chose. Il pense qu'il faut exercer la pression la plus forte possible sur le siège, que c'est le seul moyen de les obliger à négocier pour sauver le site. Il adore le proverbe : « Une main de fer dans un gant de velours. »

— Oui, mais les CRS aussi ont des mains de fer... Des mains de fer dans des gants en kevlar qui tiennent des matraques.

— Tu as la trouille ?

— Non, je trouve ça génial, au contraire ! Comment ça se passe, chez toi, en ce moment ?

Jérémie s'étonne. Il est rare que son ami pose une question personnelle de ce genre.

— Oh, formidable ! Mon père est là, mais il n'est jamais là. Je veux dire : il est physiquement présent, mais absorbé par ses trucs. Les jours de semaine, il est en grève à l'usine, tous les soirs et le week-end, il passe des heures assis dans le canapé du salon, à pianoter sur son ordinateur portable pour modifier les comptes rendus de son groupe ou vérifier des points juridiques sur Internet. Il grignote de la pizza froide et boit des litres de café et de sodas. Son portable sonne sans arrêt, et le fixe aussi, et ça bipe pour annoncer les SMS, et les mails pleuvent, et on sonne à la porte... Les gens nous envahissent : des délégués syndicaux, un avocat qui est le frère d'un chef d'atelier, des collègues de travail, son foutu groupe qui vient maintenant se réunir chez nous ! Parfois, à la maison, il y

a tellement de gens agglutinés et en train de s'engueuler que j'ai l'impression d'être à Wall Street, au milieu des traders, un jour de krach boursier.

— Waou... Ça doit bien souler. Et ta mère ?

— Elle fait partie des enragés, une vraie guerrière viking. Et chez toi ?

— Ça peut aller. Évidemment, l'ambiance est sombre, mais ça va. Mon père étudie les offres d'emploi, seulement il n'y a rien et des millions de chômeurs s'entre-tuent pour essayer d'attraper ce rien.

Théo a répondu avec désinvolture, pourtant ses mâchoires se crispent au point que ses lèvres disparaissent. On dirait un être né sans bouche, et pour qu'il puisse se nourrir un chirurgien a tracé une fente au scalpel. Il ajoute :

— À une époque, il est resté sans emploi pendant quatre ans, et ça l'a démolé. Il dit que le chômage, ça finit par te rendre fou. Si l'usine s'écroule, il est prêt à accepter n'importe quoi. Il pense devenir vigile, parce qu'il a un copain qui supervise la sécurité dans un Carrefour. Vigile ? Lui ? Mais il ne sait pas se battre ! Il ne fait aucun sport et, s'il doit courir, il s'essouffle au bout de cent mètres. Avec un gardien pareil, les voleurs partiront en poussant des caddies remplis à ras bord... Ou il songe à maître-chien, mais il a une peur phobique des chiens ! Quand il ôtera la muselière, il sera le premier à foutre le camp...

— Tu es dur avec lui...

— C'est parce qu'il est dur avec moi. Ces temps-ci, je veux dire...

— C'est compréhensible, tu vois bien que nos parents en prennent plein la gueule.

— Et du coup, nous aussi. N'importe quelle offre, il s'y intéresse ! Il était même prêt à accepter une mutation en Pologne. C'est un pays magnifique, j'en suis sûr. Seulement, moi, je veux réussir mes études. L'usine polonaise de Carfys Tech n'est ni à Varsovie, ni à Cracovie, elle est en province, donc il n'y aura pas de lycée français proche. Cela voudrait dire que je resterais en France, la famille se couperait en deux, on ne se réunirait qu'aux vacances... De toute façon, il a découvert que le siège propose des

mutations avec un nouveau contrat aux conditions polonaises, soit un salaire de sept cents euros brut par mois...

— Ah bon ?

— Oui. Et encore ! Le siège lui dit que c'est une belle offre, parce qu'il est technicien de laboratoire. Il y a aussi des postes à pourvoir au SMIG polonais : quatre cents euros bruts... Cette direction générale, c'est un doberman : il te broie la main dans sa gueule, et tu es supposé le remercier parce qu'il aurait pu aussi en plus t'arracher les doigts !

Théo en grince des dents. Il songe à ceux qui, de désespoir, accepteront. Des jeunes, pour améliorer leur CV, des désespérés prêts à tous les « oui », des déçus qui espèrent qu'ailleurs sera meilleur... Il a l'impression que le siège jette en l'air une sardine crevée et pourrie, et il se trouvera quand même quinze dauphins pour bondir hors de la piscine et tenter de l'avalier, parce que le chômage est une faim qui vous ronge le cerveau.

— Regarde-les-moi, ceux-là.

Du menton, il désigne une vingtaine de cavaliers arrivant au petit trot, en colonne par deux. C'est la police montée qui patrouille dans les forêts de Compiègne et de Chantilly, renforcée par la gendarmerie équestre. Ces policiers sont eux aussi en tenue antiémeute. Leurs chevaux, aux robes alezan doré ou aubère, dressés selon une exquise rigueur, avancent fièrement en cadence, le pelage luisant au soleil.

— Ils se croient dans un western ou quoi ?

Théo a marmonné sans desserrer les dents. Quelque chose de sombre est en train de monter en lui et déborde. C'est comme un puits qui se met soudain à régurgiter un liquide noir bitumeux, du pétrole brut : une étincelle et tout va s'embraser en un grand globe de feu. Ces cavaliers, il ne sait pas pourquoi, il ne les supporte pas. Eux, c'est pire. Pire que quoi ? Et pourquoi ? Il l'ignore. C'est pire, c'est tout. Ils arrivent. *Cataclop cataclop* font les sabots sur l'asphalte, et ce bruit lui piétine l'âme. Ces êtres, casqués et bardés de protections, lui paraissent déshumanisés, des morts-vivants en armure, une cavalerie de cadavres. Il

aimerait voir l'un de ces policiers se faire désarçonner et heurter le goudron, cela lui rabattrait sa morgue. La pierre est déjà dans sa main. Théo ne s'est même pas rendu compte qu'il la ramassait, et pourtant il l'a saisie avec son mouchoir, pour ne pas laisser d'empreintes digitales.

— Mais qu'est-ce que tu fous ? s'inquiète Jérémie.

Théo propulse le projectile avec une telle force qu'il en bascule en avant et se plie, comme si la violence de son geste avait cassé son corps en deux, de même qu'un arc trop bandé se brise. Le caillou décrit un ample arc de cercle et vient percuter la tempe d'un cheval, la bête se cabre en hennissant, le cavalier se cramponne aux rênes, les autres chevaux s'affolent et s'éloignent de part et d'autre, désorganisant la colonne. Déstabilisé, le policier glisse de côté et s'agrippe au cou de sa monture qui rue et tourne sur elle-même en poussant des hennissements. Un gendarme monté tend le bras en direction de Théo et Jérémie, des CRS en faction s'élancent droit sur eux, les deux adolescents s'enfuient et s'engouffrent dans les rues du village. Par mesure de sécurité, les cavaliers n'ont pas le droit de s'y engager. L'officier de gendarmerie commandant la colonne ronge son frein, il doit laisser faire « l'infanterie », en d'autres temps, il aurait mené la poursuite au trot et il vous aurait sabré tout ça vite fait.

Théo et Jérémie courent aussi vite qu'ils en sont capables, effrayés, ils se démènent, leurs muscles sursollicités se gorgent de douleur. Jérémie songe que, s'il se fait arrêter, ses parents vont le tuer ! Alors il se presse plus encore, jette toute son énergie dans sa fuite. Mais plus il accélère, plus il lui semble ralentir. Son esprit se projette en avant et dépasse son corps trop lent, atteignant déjà le coin de la rue. Plus vite ! Plus vite ! Mais c'est de pire en pire. Il a l'impression de faire du surplace, comme s'il courait sur un tapis roulant filant en sens inverse, et ce sont les maisons et les voitures garées de part et d'autre de la rue qui foncent vers lui, le dépassent et filent dans son dos.

Théo fatigue, il se maudit d'être aussi peu sportif ! Le souffle lui manque, l'air se liquéfie dans sa gorge et noie ses poumons. Jérémie le devance, bifurque dans une ruelle

latérale et disparaît. Théo rêve d'un geste plein de panache, grandiose ! Il pourrait s'arrêter, se retourner et barrer la route à leurs poursuivants. Il se sacrifierait pour sauver Jérémie, attaquant les policiers lancés à leur poursuite, les agrippant, expédiant des coups de pied pour renverser ceux qui essaieraient de le contourner... Quelle belle fin ce serait ! Les bruits de pas se rapprochent, « C'est fini, on t'a eu ! » crie une voix juste derrière lui. Il imagine la main qui se tend et va le saisir au collet, mais il tourne brusquement à gauche, dans une rue, puis aussitôt à droite, et encore à droite, dans une ruelle qui longe le cimetière. Il connaît par cœur ce village de Soureuil, il anticipait son trajet avant même de le voir. Surpris, le policier, emporté par son élan, continue tout droit, pousse un juron et fait demi-tour. Il est furieux ! Il se sent pareil à un gardien de but qui vient d'encaisser un penalty, parce que ce petit con l'a pris à contre-pied. Le temps qu'il s'engage à son tour dans la bonne rue : le fugitif a disparu ! Envolé, le moineau ! Il y a des croisements partout. Si ce jeune court encore, le bruit de ses pas est enseveli sous le martèlement des rangers des CRS qui affluent, ou alors il s'est glissé sous une voiture. Les policiers se déploient. La plupart se dispersent dans ce labyrinthe, d'autres se penchent pour regarder sous les véhicules garés ou soulèvent les couvercles des containers à ordures (un grand classique, et c'est toujours très drôle quand les éboueurs arrivent à ce moment-là et que l'on voit un fuyard jaillir de sa poubelle comme un diabolin épouvanté).

Théo court toujours, les jambes affolées, le buste penché en avant. Il atteint un vieux mur en pierre apparente, s'agrippe à un poteau électrique en béton et grimpe à toute vitesse, tel un singe escaladant un cocotier pour fuir les lions. Parvenu au sommet de l'enceinte, il saute de l'autre côté, rate sa réception et s'étale à plat ventre dans une plate-bande. Il se dégage des fleurs en essayant de ne pas les piétiner. On les a arrosées, et beaucoup trop, si bien qu'il est trempé de boue. Avec son jean délavé et son t-shirt bleu clair ainsi crottés de gadoue, il ressemble à un soldat français de la guerre de 14-18 ayant fui sa tranchée

boueuse pour se réfugier dans un village, et de l'autre côté du mur retentissent les bottes des boches.

Une silhouette sort d'un bosquet, c'est Jérémie, le jean pareillement nappé de boue. Théo le rejoint. Chez les gens du coin, qui ne connaît le jardin de Vieille Pomme ? Une dame habite ici, âgée au bas mot de deux cents ans, ou peut-être bien plus encore. Ce ne serait pas étonnant de découvrir un jour qu'elle est là depuis toujours, depuis avant même l'apparition de l'humanité. Si ça se trouve, c'est elle qui a façonné Adam et Ève avec la boue de son jardin, pour se sentir moins seule, et Dieu est une vieillearde aux yeux rougis par les larmes. Elle habite dans une ferme à l'abandon, seul le jardin est entretenu par une entreprise. Aux beaux jours, les jeunes des environs viennent escalader le mur d'enceinte et vont cueillir des cerises et se baigner dans l'étang. Souvent, la vieille dame ne se montre pas. Quelquefois, elle vient à petits pas, s'appuyant sur sa canne. Alors elle dit d'une voix chevrotante : « Faites attention à ne pas vous noyer. Vous pouvez rester mais soyez prudents. » Et elle demeure là, guettant la noyade. Ses yeux inquiets suivent votre nage, cela finit par vous flanquer la trouille, peut-être que quelqu'un s'est bel et bien noyé ici. Comme sa tête ronde au visage ridé évoque une pomme flétrie, on la surnomme « Madame Vieille Pomme ». Elle assiste aux enterrements, n'en manque aucun, tant pis si le défunt ne l'a jamais rencontrée. Elle ne connaît aucun vivant, mais elle est intime avec tous les morts. Elle se tient toujours près du cercueil. Ses lèvres murmurent quelque chose, on pense que ce sont des prières. Mais peut-être demande-t-elle au disparu : « Peux-tu s'il te plaît me dire comment c'est, de l'autre côté ? Que vois-tu ? Qu'entends-tu ? Es-tu plus heureux, maintenant ? »

Théo et Jérémie ont découvert cet endroit l'été dernier, grâce à Christie. Elle adore ce jardin aux étendues d'herbe parsemées de bosquets, avec ce long mur d'enceinte qui vous enveloppe et vous cache. Ce n'est pas étonnant qu'aujourd'hui ils aient eu tous les deux le réflexe de venir se réfugier ici. Jérémie empoigne Théo et le plaque contre

le tronc d'un chêne. Son ami, épuisé, se laisse faire, pantin de chiffon secoué par un gamin en colère.

— Tu es malade ? Il faut te faire soigner ! siffle Jérémie entre ses dents.

— Chut ! Moins fort... Ils sont juste de l'autre côté du mur.

— Tu mériterais que je les appelle. Mais bon Dieu, qu'est-ce qui t'a pris ?

— Je ne sais pas...

Ses yeux hagards sont sincères. Lui aussi cherche à comprendre, mais quand il fouille dans sa tête, c'est comme ouvrir une enveloppe vide : manque la lettre censée tout expliquer. Jérémie lâche cette boîte creuse.

— Je ne sais pas..., répète Théo. Je visais le policier...

— Ah, me voilà rassuré alors !

— Je n'ai pas réfléchi... Pourquoi j'ai fait ça ?

Abaisant les yeux, il regarde sa main comme si c'était à elle de répondre de son geste. Jérémie s'assoit et s'adosse à un jeune tilleul pour reprendre son souffle. Les feuillages et les buissons leur tissent un filet de camouflage. Il fixe l'étang aux eaux bleu sombre, on dirait un saphir liquide. C'est ici qu'il a rencontré Christie pour la première fois, l'année dernière, début juillet. Avant, elle habitait à Paris, mais ses parents venaient d'emménager à Chantilly. Son père travaille dans le même service que le père de Théo. Du coup, pour leur souhaiter la bienvenue, celui-ci a invité Christie et ses parents à déjeuner, et Théo a fait leur connaissance. Quelques jours plus tard, pour fêter la fin du collège, Théo a rassemblé des amis, dont Christie, et c'est elle qui les a conduits ici, chez « Vieille Pomme ». Jérémie se souvient de ce jour, il y songe souvent. Tout de suite, elle lui a plu. Il adore sa voix grave, la finesse de ses gestes, son intelligence aiguë, et son côté secret, et aussi cette façon qu'elle a, quand on lui dit quelque chose qui la touche, de pencher la tête en fronçant les sourcils tandis qu'elle essaie de vous sonder... Quand elle s'est mise en maillot, il a eu l'impression qu'il allait basculer dans la folie. Il rêve de revenir un jour ici avec elle, mais seuls. Ils nageront ensemble. Il la prendra dans ses bras pour lui

dire combien il tient à elle, il sentira ses seins pressés contre son torse, ils s'embrasseront, leurs langues se mêleront et le reste du monde cessera d'exister.

— J'ai mon portable, annonce Théo.

— Je m'en fous, boucle-la.

— Je vais téléphoner à mes parents et aux tiens pour leur dire qu'on ne rentrera pas avant le dîner. Je raconterai que tu m'as demandé de t'expliquer des trucs en maths...

— Tais-toi, tais-toi !

— Ça nous laisse deux heures. Puis j'irai récupérer mon scooter, je rentrerai chez moi et je t'appellerai sur ton portable. Si je ne te passe pas de coup de fil, cela voudra dire que je me suis fait coincer par la police... Bon sang, j'ai tellement couru que j'ai cru que j'allais en crever.

— Ferme ta gueule, oublie-moi et meurs en silence.

— Je suis désolé, Jérémie.

— Oui, c'est ça, sois désolé.

— Notre Club se réunit samedi, à l'Arbre, à 17 heures.

J'espère que tu viendras.

Théo s'allonge dans les herbes, les feuilles mortes d'un magnolia craquent sous son dos. Son cœur continue à battre à un rythme effréné, comme si la course se poursuivait. On dirait un oiseau se jetant sans relâche contre sa cage thoracique, jusqu'au moment où il parviendra enfin à en briser les barreaux, alors il s'envolera, tel un ibis rouge. Il s'en ira très loin d'ici, cet oiseau-cœur migrateur, pour finir par se poser sur les berges du Nil, au milieu des roseaux, parmi les ibis et les derniers crocodiles.

## Chapitre V

Vendredi 8 mai 2017

— Jérémie ! Jérémie !

On le secoue, mollement il se réveille. C'est son père.

— Quoi ?

— Debout ! J'ai une surprise pour toi.

Les cristaux rouges du réveil indiquent quatre heures du matin.

— Papa, c'est hyper tôt et c'est un jour férié ! La surprise, ça ne peut pas être de continuer à dormir ?

— Je vais sortir la voiture du garage et charger les affaires. Prends un maillot, un jean, un tee-shirt, des baskets. Décollage dans trente minutes.

Jérémie s'habille, le cerveau flottant. Les murs de sa chambre sont couverts de photos d'orques, de requins, de baleines. Au-dessus de son bureau jonché de livres et de cours trône le poster d'un poisson des abysses : un grandgousier, une bête anguilliforme ouvrant une gueule monumentale. Dans un placard encombré par son matériel de plongée, il réussit à mettre la main sur un maillot.

Il fait nuit noire. Son père patiente au volant de sa vieille BMW, dans la bulle de lumière de l'habitacle. Qu'est-ce que Jérémie l'aime, cette voiture ! De temps en temps, il la conduit pour de courts trajets, en conduite accompagnée. Il s'installe et le voyage débute.

— C'est ta voiture, ma surprise ?

Son père sourit.

— Tu exagères. Quand tu auras ton bac, ta mère et moi, nous t'offrirons une voiture d'occasion.

— C'est celle-là que je veux, pas une autre.

— On verra, on verra. Elle a déjà plus de cent vingt mille kilomètres au compteur... Tu sais, elle commence à perdre des boulons.

— Je les revisserai.

— On en reparlera. Maintenant, tu peux te rendormir. La route va être longue.

La nuit est dénuée d'étoiles. Le ciel paraît d'une noirceur épaisse et liquide comme un sirop. Jérémie n'est pas rassuré. Quand son père est stressé, il a tendance à rouler trop vite, et les accélérations de ses pensées finissent par faire éclater les pare-chocs des gens qui freinent devant lui au feu orange. Des malheurs il fait des malus. D'un autre côté, Jérémie s'étonne que son père ait ainsi décidé, tout à coup, de lui consacrer une journée.

— Pourquoi est-ce que votre groupe de réflexion t'a choisi comme porte-parole ? Pourquoi tout le monde t'écoute comme ça ? Je parie qu'il y a encore trois mois, la majorité des salariés ne te connaissaient même pas.

— Je te réponds, et après on ne prononce plus les mots « usine », « grève », « faillite », « chômage », etc. Dans ce genre de situation, il y a beaucoup de gens qui veulent faire quelque chose mais ils ne savent pas quoi, alors ils restent passifs en attendant que la lame de la guillotine leur tombe sur le cou. À l'opposé, il y a les acharnés, qui crient, bousculent et renversent. Ceux-là veulent incendier le monde et, en règle générale, ils commencent par crucifier ceux de leur propre camp qui envisagent des compromis. Moi, je me situe à mi-chemin entre ces deux extrêmes. Je suis un équilibriste marchant sur un fil, j'ai dans les mains une longue perche qui oscille, avec à une extrémité les inertes, à l'autre les enragés. Je prends le temps d'écouter tout le monde...

— Oui ! Ça, j'ai vu... Des réunions, des coups de fil, des gens qui passent à l'improviste, cinq cents mails par jour...

— C'est temporaire.

— Ton temporaire dure une éternité !

— Bref, une fois que j'ai écouté les avis des uns et des autres, j'arrive à synthétiser les décisions en quelques phrases claires. Je réussis à canaliser les ultras et à mobiliser les inactifs. C'est pourquoi les envoyés du siège me sourient et me détestent. À leur demande, nous avons fait tellement de sacrifices et d'efforts ! Et tout ça pour en arriver là ? Ils ne réalisent pas à quel point cette injustice nous révolte ! Notre colère est en train de se changer en nitroglycérine.

— Et tu crois que vous allez gagner ?

— Bien sûr ! Très probablement...

La lumière des phares éclaire la végétation bordant la route et, avec les mouvements des ombres, la forêt semble s'être mise en marche. Les arbres progressent sur leurs racines comme des pieuvres échouées se dandinant sur leurs tentacules, se pressant vers quelque mystérieuse destination.

Son père allume la radio, change de station et choisit une musique pop-rock, un rythme nerveux pour lutter contre la somnolence. Dans la tête de Jérémie, les rêves s'accumulent comme les bulles dans une coupe de champagne. Toutes fusionnent en une bulle unique, immense, un rêve englobant tous les rêves. Il voudrait prendre le volant de cette BMW et emmener Christie en voyage. Il la conduirait en Espagne, à Madrid, Ségovie, Tolède, en Andalousie aussi, ils iraient se perdre dans les rues de Séville parsemées d'orangers, ils se promèneraient dans l'Alhambra de Grenade, puis ils rouleraient jusqu'en Italie, visiteraient la Toscane, entre vignes et oliviers, ensuite ce serait Rome, la *Dolce Vita*, avant de mettre le cap sur Berlin, où ils oublieraient leurs inquiétudes dans les jardins de Sans-Souci, ils monteraient loin vers le nord et se gaveraient de saumon devant les façades colorées de Copenhague, Vienne suivrait, raffinée, que l'on dégusterait comme une viennoiserie, et Budapest, la perle du Danube, et puis de là : Moscou ! Ils se photographieraient devant le Kremlin, boiraient du bortsch, erreraient

sur la place Rouge... Alors ce serait l'heure du retour. À moins qu'ils ne fassent un crochet par Pékin ? Roulant en rêve en Sibérie, Jérémie s'endort.

Le radeau pneumatique tressaute et tremble, le torrent l'emporte de plus en plus vite. Pagayant de toutes ses forces, Jérémie rit aux éclats, l'eau glacée éclabousse et le trempe. La voilà donc, la surprise de son père : une descente en rafting ! Jérémie n'avait jamais essayé ce sport, son père non plus d'ailleurs. Ce dernier a roulé jusque dans les Vosges, pour choisir un parcours difficile en eaux vives, au cœur des montagnes. Il a dit à Jérémie : « Dans la vie, parfois, il faut savoir se jeter à l'eau. » Cela ressemblait à un jeu de mots un peu plat, mais il a ajouté : « Quelquefois, j'ai l'impression que tu manques de confiance en toi. Alors nous allons relever le défi de cette rivière, et nous allons la battre ! » Tous deux se sont mis en combinaison, se sont équipés d'un gilet de sauvetage, d'un casque... Le moniteur les pressait, les quatre autres inscrits étaient déjà prêts.

Maintenant, tous se démènent pour tenter de garder le contrôle de l'embarcation. L'eau écumeuse déferle le long de la forte pente. Le torrent ressemble à une artère pulsant la sève de la terre. Il se faufile dans une gorge étroite qui paraît avoir été creusée au burin dans la roche. Au sommet des parois se massent sapins, pins, hêtres et épicéas, pressés les uns contre les autres, tressant une dense trame vert sombre tachetée de verts plus clairs. Par endroits, les arbres sont nus, d'eux ne restent que des troncs aux branches dépouillées de leurs épines : morts ils sont encore debout !

Jérémie pagaie et pagaie encore. Droit devant, la gorge se rétrécit pour se faufiler entre deux énormes rochers obliques formant un « V », l'eau s'y écoule comme à travers le bec d'une carafe. La peur le gagne. Il se dit qu'ils vont se fracasser sur les rochers, ce sera une mort subite en eaux vives. Leurs corps aux os brisés seront emportés par le courant, ils flotteront, ballottés, pauvres cadavres tout cassés. Il veut réfléchir, le torrent le prend de vitesse,

voilà déjà l'obstacle. Le moniteur, en position de barreur, crie ses consignes, mais des éclaboussures noient ses paroles dans sa gorge. Le radeau se déporte trop sur la droite, percute le rocher et bascule de côté. À bord c'est la panique, on s'agrippe où on peut, on croit que l'on va chavirer. Mais l'embarcation poursuit sur sa lancée, penchant fortement sur la gauche, la droite, glissant sur la pierre lissée par les eaux, puis elle se retrouve dans les airs, on se sent tomber dans le vide, on dirait que le monde est plat comme une table et que l'on vient d'en dépasser le bord. La chute est brève. Le radeau heurte un chaos de remous, ici l'accumulation d'eau, blanchie par l'écume, a une couleur bleu glacier. Des cascades plongent de tous les côtés, on s'en dégage à la force des rames. Les bras de Jérémie sont si douloureux qu'il lui semble que des cristaux se sont formés dans les muscles et les déchiquettent comme le ferait du verre pilé. Soudain, tout s'apaise, la rivière traverse un plateau, elle s'y étale en nappe à son aise, comme un verre d'eau renversé sur un carrelage...

Le moniteur fait un geste de la main pour signifier « couci-couça » : sur ce coup-là, l'équipage n'a pas brillé. Quand ils ont été bons, il les applaudit, cela arrive aussi.

Jérémie, exténué, la bouche grande ouverte comme un saumon jeté hors de l'eau par un hameçon, regarde son père. Tout haletant et épuisé qu'il est, celui-ci brandit sa pagaie à deux mains, « Victoire ! » crie-t-il sans souffle. « C'est tout ce dont tu es capable, rivière ? » Il en veut encore ! Jérémie l'imité, oui, lui aussi en veut plus ! Et c'est tant mieux, car les eaux recommencent déjà à glisser plus vite. Le lit se rétrécit et se change en un goulet gargouillant d'écume. Une cataracte gronde tout près.

\* \* \*

Jérémie est passé par la porte de derrière, pour quitter la maison sans être vu. Il a laissé un mot sur son bureau, au cas où ses parents découvriraient son absence. « Je suis sorti prendre l'air, ne vous inquiétez pas, j'ai pris ma clé », c'est tout. Il aime aller se promener seul, un moment,

dans la campagne, l'esprit ailleurs, marchant dans ses rêves. Mais, cette fois-ci, il se rend dans un lieu précis. Théo n'a pas répondu à ses SMS, c'est étrange. Pourtant, d'habitude, il envoie toujours un texto-réponse dans les minutes qui suivent. Théo habite près d'ici. En coupant à travers champs, c'est une courte balade.

À l'ouest, le soleil est un disque d'or fondu baignant dans une nappe de lave. Dans la direction opposée, le ciel s'étend à perte de vue en un immense lac bleu roi. Quelques nuages d'orage, aux contours déchirés, ressemblent à des coulées d'encre noire se diluant dans les eaux sombres.

Il s'engage dans un bois, ses pas sont silencieux. Tout à l'heure, une averse s'est abattue à l'improviste, et les senteurs végétales en sont avivées. Un parfum boisé flotte ici, mélange d'odeurs de bois mouillé, de champignons, d'humus et de mousse. Parfois, il vient courir sur ce sentier, quand il trouve sa vie trop immobile. Il aimerait que tout s'accélère, que ce soit déjà les vacances d'été. Que Christie sorte avec lui. Qu'ils partent en voyage tous les deux, eux seuls, où ? cela à vrai dire il n'en sait rien, mais loin.

Cependant, il ignore ce qu'elle pense de lui. Elle a l'air de l'apprécier, mais encore ? Ses sentiments, elle les dissimule, il est difficile de déceler sa pensée profonde. Elle est une énigme et lui n'en dort plus.

Il voudrait parler avec Théo, lui raconter cette incroyable journée. C'est étrange, mais leur amitié est teintée de rivalité. Parfois, il se dit que Théo est comme un frère, mais un jumeau rival. Le pire qui pourrait arriver, ce serait de découvrir que Christie est la petite amie de Théo. Un instant, il les imagine en train de s'embrasser, Théo glisse sa main sous son chemisier et elle le laisse faire, il lui caresse les seins, Jérémie en a un vertige, ses pensées partent en vrille. Il réalise que, s'il veut tant parler à Théo, c'est aussi pour s'assurer qu'il n'est pas avec Christie. C'est logique, c'est vendredi donc, s'ils sortent ensemble, ils vont passer la soirée tous les deux. Voilà pourquoi Théo n'a rien à foutre des mails de Jérémie et de ses « J'ai un truc incroyable à te raconter ! ». Mais non, c'est absurde ! Théo doit être en train de décimer tout ce qui

bouge dans *Call of Duty*. Il est fou de ce genre de jeux vidéo de guerre, ses parties il les surnomme « mes soirées massacres ». Voilà, il joue, c'est tout, pas de panique ! Inutile d'aller imaginer des scénarios catastrophes.

Au sortir du bois s'étend une prairie. Jérémie s'y engage. Ses vêtements s'imbibent des gouttes de pluie qui constellent les hautes herbes et la luzerne. Son jean se colle à ses cuisses, sa chemise se gorge d'eau froide et devient pesante. Jérémie s'obstine. Plus il avance, plus il se trempe. Par saccades, des frissonnements remontent le long de sa colonne vertébrale. Il atteint la ligne d'arbres bordant le lotissement situé de l'autre côté. C'est une haie brise-vent, mais c'est le vent qui a brisé la haie. Les aulnes, les chênes et les érables ont grandi en courbant le dos. À les voir ainsi penchés, on les dirait apeurés, redoutant les colères du ciel. Chaque printemps, aux premiers grands souffles, les cerisiers pleurent leurs fleurs. Jérémie franchit l'obstacle, il est maintenant presque arrivé.

Les pavillons se succèdent selon un ordre logique, raisonnable, tels des dominos disposés les uns à la suite des autres. Les maisons sont identiques, on dirait des pâtés de sable démoulés du même seau. Le ciel s'assombrit de plus en plus vite. Il a pris une belle teinte bleu nuit, ce bleu obscur dans lequel se coule le noir. Des fenêtres s'éclaircissent, lucioles jaunes ou blanches. Jérémie aperçoit le quatre-quatre du père de Théo, mal garé en un créneau raté. Le véhicule rompt l'alignement des voitures, immobilisé en diagonale comme une idée tordue qui émet une fausse note dans le cours de la pensée.

Jérémie enjambe le muret et contourne la maison. Il a déjà son portable à la main. Il va envoyer un nouveau texto à Théo, pour lui dire : « Je suis là, dans ton jardin, viens me rejoindre, j'aimerais qu'on discute un moment. » Si Théo ne répond toujours pas, il enverra quelques graviers heurter la vitre de sa chambre. Mais un vacarme retentit dans la cuisine. C'est la voix du père de Théo, qui hurle : « Ils s'en foutent de notre grève ! Tout est déjà foutu ! » Une femme lui répond, d'un ton modéré, apaisant, mais d'ici, ses paroles sont indistinctes. « Qu'est-ce

que ça peut te faire, hein, que je boive ? » crie monsieur Lancide. Théo prend la parole à son tour, mais Jérémie n'entend pas bien ce qu'il dit. Un bruit de verre brisé retentit, puis un autre, quelque'un est en train de briser des objets. « Rien à foutre ! Rien à foutre ! Rien à foutre ! Tout est foutu ! » vocifère le père de Théo. « Christian ! » le supplie son épouse. La vaisselle éclate maintenant de tous les côtés, contre les murs, le sol... La baie vitrée donnant sur le jardin, percutée par un projectile, produit un son effroyable. On dirait qu'une araignée vient de tisser une toile de fissures autour du point d'impact.

Consterné, Jérémie recule. Il espère que son ami va ouvrir la porte à la volée et jaillir hors de cet enfer. Alors il lui fera signe. Théo le rejoindra et ils se mettront à courir, ils franchiront la haie brise-vent et s'engageront dans la grande prairie, courbés dans les herbes comme deux soldats battant en retraite sous les balles, détalant pour semer l'ennemi.

## Chapitre VI

Samedi 9 mai 2017

**T**héo est assis au pied du frêne géant, ses bras enserrant ses jambes repliées, le menton posé sur les genoux. Il est sombre, l'âme en éclipse. Ainsi recroquevillé et immobile, il ressemble à un fruit tombé des branches, une noix, un marron. Tout va de mal en pis, il n'y a qu'ici et dans ses rêves qu'il se sent à l'abri. Alors que les négociations devaient reprendre lundi, les envoyés du siège sont repartis hier en catimini. On ne discute plus. Les menaces de fermeture se précisent. C'est comme un piège à loup qui est en train de se refermer sur leurs vies, et ses parents et tous les autres se contorsionnent pour tenter de repousser les dents d'acier. Clac !

Son père en est tout déchiqueté à l'intérieur. Oh, il réussit encore à faire illusion auprès des autres. Mais, aussitôt qu'il rentre chez lui, il tombe en mille morceaux. Alors il boit. Du vin et du whisky, du Cinzano et du Martini, du cidre et du gin... Et même de la vodka, quand il ne reste plus que ça.

Théo crispe les poings. Avant, son père, c'était quelqu'un de vraiment bien. Et voilà ce qu'ils en ont fait, de la bouillie d'homme broyé. Quel dommage que Cernunnos n'existe pas. Ah, si ce vieux Dieu était une réalité, il y en a qui seraient surpris ! Il fixe des rochers couverts de mousse, abrités par des saules et des aulnes. Peut-être

dort-il sous ce tumulus, allongé auprès de son sombre ami le Roi des Aulnes. Est-ce que les prières peuvent réveiller les Dieux ?

Sa colère se métamorphose en ferveur. Théo imagine les pierres remuer, une main se faufile entre les roches, le Vieil Endormi, le Dormeur Oublié se réveille enfin ! Il se dégage de son tombeau abandonné, déchirant son linceul de mousse. Le voilà donc, le Dieu-Cerf, le Maître des Forêts, l'Esprit de la Nature. C'est un homme nu à la peau blafarde, la tête dissimulée par un crâne de cerf aux formidables ramures qu'il porte comme un heaume. Des plantes sont accrochées à lui, des feuilles de lierre et de la mousse enveloppent ses jambes, des lichens constellent son torse... Voici l'Homme Feuillu, le Dieu Moussu, le Dieu aux Cheveux de Fougère, et il est en colère. Le monde dénaturé est sa chair mutilée. Il avance de quelques pas engourdis, cela fait si longtemps qu'il n'a plus erré dans les forêts... Des scarabées, des araignées, des coccinelles, des mantes religieuses, des phasmes, des fourmis, des chenilles et des pince-oreilles surgissent des herbes et des mousses. Tous affluent vers lui. Des mouches, des guêpes, des libellules, des abeilles et des papillons tournoient autour de son crâne. Le Dieu Abandonné tend les bras devant lui et des milliers d'insectes viennent s'y amonceler. Ses membres ne sont plus que des masses grouillantes scintillant des reflets bleus et verts des élytres des coléoptères.

Le Dieu aux Mouches ôte son crâne de cerf, révélant un visage orange. Le grouillement de son bestiaire émet un bruissement permanent. Il marche maintenant avec assurance, ce Dieu nu si différent de tous ces pères déchus. Grand est son pouvoir, il se rit des hommes. Il pourrait, si tel était son bon plaisir, les traquer et orner ses grottes de leurs crânes en guise de trophées de chasse.

Les alentours s'agitent, des buissons sont remués, des branches basses sont déplacées, les cerfs apparaissent, et les biches, les faons craintifs. Ils convergent vers lui et l'entourent. Alors le Dieu Vagabond, le Dieu Solitaire, le Dieu Oublié, ce Dieu des Temps Anciens lève haut les

bras et à son appel, la Nature se relève. Partout, des arbres percent le sol et se dressent, sous la pression des racines les routes se disloquent, l'herbe pousse subitement, les mousses et les lichens recouvrent la pierre...

Sur le site industriel de Carfys Tech, des forêts surgissent, soulevant les parkings en plaques qui se fragmentent, fissurant les murs qui s'écroulent, renversant les cuves, crevant les toits des hangars, déchiquetant les grillages... Le jaillissement végétal est un tremblement de terre, partout le sol est soulevé et retombe, les villes se disloquent, maisons et immeubles s'effondrent, le béton ploie comme du carton, les ponts d'acier cassent comme des branches mortes, plongent et coulent, les tours sont jetées à bas, les constructions des hommes sont des châteaux de cartes soufflés... Le Dieu de la Nature reverdit le monde.

Jérémie avance parmi les arbres, émerveillé. Aux senteurs boisées se mêle le parfum des fleurs de mai. Sur un tronc progresse un coléoptère long de dix centimètres ! Sa tête aux mandibules gigantesques lui donne des allures de monstre préhistorique. Une branche morte craque sous les pas de Jérémie, l'insecte se glisse sous un lambeau d'écorce. Plus loin, c'est une enfilade de traces de sanglier. Une grue vient se poser sur une haute branche. Ses plumes sont d'un gris très clair, ses pattes et sa queue noir charbon. Pauvre oiseau cendré, quel feu t'a donc brûlé ? Jérémie aperçoit des taches blanches à travers les feuillages. Il se dirige dans cette direction et découvre un cerisier en fleurs. Au cœur du printemps, cet arbre semble encore en hiver. Ses branches, nues de feuilles, semblent avoir accroché les flocons d'une tempête de neige. Un étang baigne ses racines. Un peuplier se dresse au milieu des eaux troubles, tel un roi solitaire régnant sur son royaume noyé.

Jérémie rejoint leur Frêne qui soutient le toit du monde, ce pilier du ciel. Il est venu en avance, sûr d'y trouver Théo. De fait, son ami est bien là, mais il paraît si sombre... Ses traits sont tirés et les ombres des feuillages

peignent son visage d'obscurité. Cet adolescent si brillant, rongé par la souffrance, semble en train de se métamorphoser en diamant noir. Plongé dans ses pensées, il ne remarque même pas l'arrivée de Jérémie. Celui-ci hésite. Il voudrait parler à son ami de ce qu'il s'est passé hier soir, les cris et la vaisselle brisée. Mais il ne sait comment s'y prendre. Leurs pères sont amis et travaillent ensemble, Jérémie a quelquefois surpris des conversations entre ses parents. Il a ainsi appris que le père de Théo a eu autrefois un problème d'alcoolisme, mais il était abstinent depuis dix ans. Malheureusement, il semble que le stress causé par la perspective du chômage l'ait fait rechuter... D'ailleurs, la dernière fois qu'il est passé à la maison, on voyait qu'il avait bu. Jérémie sait que le temps lui est compté, Christie et Kévin les rejoindront bientôt. Alors il se jette à l'eau. Il va saluer Théo et enchaîne aussitôt, raconte sa visite improvisée la veille, évoque la « dispute chez toi »... Théo l'interrompt d'un geste.

— De quoi est-ce que tu parles ? Tu délirés ou quoi ?

— Je parle de ce qui s'est passé...

— Il ne s'est rien passé chez moi. Tu as trop d'imagination, c'est tout. Ma mère avait passé une serpillière sur le carrelage de la cuisine, mon père a glissé et a cassé la vaisselle qu'il débarrassait, ils se sont engueulés, fin de l'histoire. Tu aurais tout à fait pu entrer et on aurait discuté ensemble un moment. Mon pauvre Jérémie, si tu t'enfuis au bruit des assiettes qui se brisent, tu n'iras pas loin dans la vie...

*Et ton père a glissé vingt fois de suite avec sa vaisselle ? Pendant cinq minutes ? Ce devait être de sacrées chutes, pour qu'un plat en arrive à percuter la baie vitrée...»,* songe Jérémie.

— On peut en parler, si tu veux..., se contente-t-il de proposer.

— J'apprécie ton offre. Mais je n'en ai pas besoin. De toute façon, ce minable n'est pas mon père.

— Quoi ?

— Mon vrai père, c'est Cernunnos. Et l'autre, c'est juste le type qui m'a trouvé abandonné dans la forêt et qui m'a recueilli.

— Ah, ton père, c'est un Dieu, rien que ça...

— Les Dieux se préoccupent rarement d'élever eux-mêmes leurs enfants. Ils préfèrent les laisser se débrouiller tout seuls, ou bien ils les placent sur le chemin d'un humain, pour que celui-ci s'en occupe. Mon père adoptif était venu chasser dans cette forêt quand il m'a découvert. D'ailleurs, c'est bien dommage que ton père ne chasse pas. Sinon, aussi bien, c'est lui qui m'aurait trouvé, et nous serions frères. Cela m'aurait plu.

— À moi aussi. Mais on n'a pas besoin d'avoir les mêmes parents pour devenir frères, il suffit de le décider.

Théo hoche la tête.

— Bien parlé ! Frères de cœur... Ton père travaille toujours avec son groupe de réflexion ?

— Oui, plus que jamais. Tous les jours, il téléphone à Berlin. Des responsables du siège prennent ses appels. Il envoie des mails avec des fichiers joints remplis de chiffres et de courbes...

— Tout est foutu.

— Lui pense que non.

— Le site va fermer. Quand tu penses que cette usine fait des bénéfiques ! Mais elle en fera plus ailleurs, dans un pays merveilleux où les gens travaillent cinquante heures par semaine pour un quart de salaire... Je maudis ces entreprises internationales sans pitié ! Ce sont des monstres aveugles qui dévorent les gens.

— Mon père dit que la bataille n'est pas terminée ! Qu'il faut tenir bon ! Que c'est comme à Stalingrad : on se bat pour sauver chaque mètre carré de l'usine...

— Alors ce sera une bataille de Stalingrad qui se terminera par une victoire allemande.

— Eh bien, au moins, nos parents ne se seront pas laissés massacrer comme des moutons !

— Les statistiques nationales compteront mille neuf cents chômeurs de plus. Et nous, leurs enfants ? Qui nous comptera quelque part ? Personne. On ne compte pour rien. Il n'y a que nous pour nous compter nous-mêmes.

— Alors peut-être que ton idée de créer un Club est vraiment une bonne idée...

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Si notre Club n'est pas capable de chasser nos idées noires, alors il ne sert à rien.

Théo s'imprègne de ces paroles, et répond dans un murmure :

— Oui... C'est exactement ça. Notre Club, c'est l'antidote. La solution.

Tous deux s'installent sur la couverture étendue au pied du tronc.

Jérémie s'allonge, coudes pliés, les mains en oreiller. Son regard se perd dans l'enchevêtrement des branches. Il imagine que chaque feuille est une étoile, chaque branche une galaxie : l'univers est un arbre immense.

Théo se revoit, enfant, suivant son père qui s'enfonce dans cette forêt, fusil à la main. Ils viennent s'embusquer sur les berges d'un étang où nagent des canards, des colverts, des siffleurs et des souchets dont les mâles ont, au flanc, une large tache d'un roux rougeâtre, comme s'ils saignaient déjà du coup de fusil qu'ils vont recevoir...

Bientôt, Kévin les rejoint, puis Christie, eux aussi de sombre humeur. Christie est entièrement vêtue de noir, chaussure, pantalon, chemisier, veste légère. Elle aime s'habiller comme ses chanteuses préférées. Là, c'est Christine, de Christine and The Queen. Christie révise ses cours en écoutant en boucle *Christine*, et elle sait danser par cœur la chorégraphie du clip. Tiens, pour son anniversaire, elle pourrait demander à ses parents de lui offrir trois danseurs professionnels ! On les logerait à la maison comme « des danseurs au pair », ils virevolteraient avec elle dans le salon... En voilà, une riche idée !

Discrètement, Jérémie la regarde, la trouve plus belle que jamais.

Il y a une semaine encore, ils s'étaient réunis ici sourire aux lèvres. Mais, en quelques jours, leur joie a givré, joli givre de mai.

Kévin demande à Théo d'un ton ironique :

— Quel est le programme ?

— Courir.

— Quoi ?

— Courir droit devant. Le plus vite possible, le plus loin possible. Courir jusqu'à ce que le monde change.

Pour aussi étrange que soit cette idée, elle s'impose aussitôt. De leur rage, ils vont faire une course folle.

Théo les conduit jusqu'à un sentier mal entretenu. Les traces de sangliers, de cerfs et de chevreuils y sont nombreuses. Ces bêtes ont fait de cette piste leur coulée. Ils s'élancent brusquement, comme aspirés par un appel d'air. Ils courent comme charge une colonne infernale. Théo prend la tête. Il est rapide, ses enjambées sont immenses, il bondit par-dessus les obstacles. Les feuillages autour de lui se fondent en des masses floues qui défilent à toute vitesse. Sa rage est son carburant et il veut la brûler jusqu'à la dernière goutte, alors il s'effondrera dans les herbes, le corps vidé, pareil à un jerrican abandonné. Il passe en trombes, des alouettes épouvantées s'envolent en catastrophe. Des engoulevants, réveillés par ce fracas, s'échappent à leur tour. Ces oiseaux nocturnes, aveuglés par le jour, désorientés par cet incompréhensible soleil de nuit, heurtent des branches et piaillent d'effroi. Jérémie talonne Théo. S'il ne parvient pas à le rattraper, il ne se laisse pas distancer. Il sent le mouvement rythmique de ses muscles, leur cadence effrénée, la sueur qui coule dans son dos. Ses pieds ne heurtent le sol que pour rebondir aussitôt. Il veut dépasser Théo, il n'a plus que cette idée en tête. La distance qui les sépare, il commence à la grignoter. Oui ! Plus vite ! Maintenant, s'il tend la main, le bout de ses doigts effleurera l'épaule de Théo. Une ombre noire le dépasse. C'est Christie. Le sentier se rétrécit pour n'être plus qu'un goulet à sangliers. Même gênée par le manque de place, elle ne ralentit pas, frôle les branchages, bondit par-dessus les racines... Elle court un instant au coude à coude avec Théo, accélère et le double. Sa silhouette s'éloigne et disparaît dans les bois. Jérémie s'acharne, il la suit à la trace, et quand Théo finit par s'arrêter, à bout de souffle, lui continue ! Il dépasse Théo, qui se tient cassé en deux, les mains appuyées sur les genoux, cherchant son souffle comme un myope ses lunettes tombées à ses pieds. Christie est là-bas, quelque part droit devant ! S'il la rattrape, ils

seront seuls, car Kévin a dû jeter l'éponge lui aussi. Seul avec elle... Alors cours ! Cours, cours, cours, bon Dieu, cours ! Cependant, Christie demeure irrattrapable, insaisissable. Au sol, parfois, ses empreintes disparaissent, car elle a couru sur la mousse ou sur l'herbe. Mais c'est à croire que ses traces de pas sont bel et bien toujours visibles, mêlées à celles des autres animaux, elle a dû se changer en biche pour filer plus vite...

Jérémie s'obstine, et lorsque la douleur dans ses mollets devient mordante comme le feu, il serre les dents en souriant et maintient sa ruée en avant. Le manque d'oxygène s'aggrave. Son regard se voile de noir comme si la nuit était tombée en un instant, comme si l'ampoule du soleil venait de griller. Il ne respire plus, il est en train de se noyer dans sa course. Ses jambes buttent sur un croche-patte invisible et il s'étale dans la boue. Incapable de se relever, il roule sur le dos. Au-dessus de lui, les feuillages tournoient, c'est comme un manège qui va trop vite... Lentement, ce tourbillon ralentit. Des jambes noires s'approchent. Christie s'accroupit près de lui, inquiète.

— Ça va ?

Il hoche la tête, ce qui ne la rassure pas du tout. Il s'assoit, veut se relever mais, sans y réfléchir, se penche vers elle et l'embrasse. Elle recule aussitôt, ou peut-être après une seconde d'hésitation. Elle pose la main sur son torse, pour l'empêcher de recommencer. Son regard glisse de côté et revient sur lui.

— Tu sais, Jérémie, il y a quelque chose de magnifique en toi. Je ne sais pas exactement ce que c'est, mais je sais que c'est là...

Elle se redresse et lui tend la main pour l'aider à se mettre debout. Quand elle réalise qu'il est couvert de boue, elle part d'un immense fou rire. Main devant la bouche, elle rit aux larmes, et il se met à rire à son tour. Il brûle d'envie de l'enlacer, d'essayer de l'embrasser à nouveau, mais Théo et Kévin les rejoignent, d'un pas lent et endolori. Kévin est tombé lui aussi, on dirait un golem de boue. Hilares et exténués, ils font cercle, bras dessus bras dessous.

## Chapitre VII

Mardi 12 mai 2017

**P**enché sur sa feuille, Jérémie tente de résoudre un problème empli d'équations. Ce contrôle, il l'a préparé, il réfléchit, répond, avance pas à pas. Les maths, autrefois, ce n'était pas son point fort. Mais, s'il veut devenir océanologue, il lui faut être bon en maths, en physique et en sciences de la vie et de la terre (dans cette matière-là : aucun problème, il adore !). Alors il s'entraîne, ne se décourage pas. Ses efforts payent, ses notes montent. Il jette un coup d'œil à Théo, qui lit un roman, une saga de vampires. Bon sang que c'est énervant ! Les devoirs de deux heures, Théo les liquide en trois quarts d'heure. Souvent, monsieur Tarik, le professeur, lui rajoute deux ou trois problèmes de première ou de terminale, et cela occupe Théo une heure de plus, puis il rend sa copie et il bouquine, comme s'il était déjà en récréation. L'alarme retentit, tout le monde sursaute. Ce n'est pas l'alarme incendie du lycée, c'est celle de l'usine ! Cette sirène pousse un long gémissement, comme dans les films de guerre, quand les bombardiers ennemis arrivent et font tout sauter. Des élèves se lèvent, Théo est déjà à la porte.

— Non, non, non ! intervient le professeur.

— Il y a nos parents là-bas ! s'exclame une fille.

— Restez à vos places !

Théo lance à l'enseignant :

— Et si c'est une vraie alerte chimique ? Peut-être qu'il y a eu un accident !

Monsieur Tarik devient hagard, ah oui, le risque d'un nuage toxique, quelle est la procédure, déjà ? Il faut se confiner, ne pas téléphoner aux services d'urgences afin de ne pas saturer les lignes, lire les bulletins d'information diffusés sur le site Internet de l'usine et sur celui de la mairie... Bon. En premier lieu : se confiner. Mais cette classe est mal isolée, frigo en hiver, four en été ! Peut-être serait-ce plus prudent de se rassembler dans le gymnase...

Théo et Jérémie filent, d'autres élèves les suivent. Ils entendent dans leur dos la voix angoissée de monsieur Tarik clamant : « Ne paniquons pas ! Nous allons tous au gymnase dans le calme ! Paniquer ne sert à rien ! » En réalité, Théo et Jérémie savent pertinemment qu'il ne s'agit pas d'un accident chimique, car, dans ce cas, la sirène émet un son variant « en dent de scie », et toutes les minutes le son diminue pendant quarante secondes avant de remonter pour démarrer un nouveau cycle. Or, cette fois-ci, c'est un son « en vague » qui monte et descend sur une plus grande amplitude, se répétant sans fin à l'identique.

Dans la cour, c'est le chaos. Le concierge et le fournisseur courent d'un point à l'autre, tentant de faire refluer les élèves qui sortent des bâtiments. Avec la sirène qui hurle, on n'entend rien de ce qu'ils crient. Théo les dépasse au pas de course, leur prêtant autant d'attention qu'à des mouches. Il escalade la grille du lycée, saute, roule à terre et se relève, on dirait un soldat s'évadant d'un camp de prisonniers. Jérémie l'imité et le rejoint. Théo est déjà en train de faire démarrer son scooter et Jérémie a tout juste le temps de s'installer derrière lui.

La circulation est déjà dense. Des maisons, sortent des gens qui vont vers leurs voitures. Jérémie songe que c'est son père qui a organisé tout cela. Lors des réunions, il martèle : « Si un jour vous entendez la sirène, c'est l'ordre de mobilisation générale ! Tous à l'usine pour défendre nos emplois ! » Théo se faufile entre les véhicules, roule trop vite, klaxonne. Sans cesse il accélère, freine, repart à toute vitesse, vire brusquement...

La route menant à Soureuil est encombrée. Un embouteillage s'est formé, on klaxonne, des automobilistes descendent de voiture, certains font demi-tour pour tenter leur chance par un autre chemin. Théo frôle les carrosseries, passe par le bas-côté en longeant la rigole d'évacuation des eaux de pluie. Sa conduite est follement périlleuse. Les premières maisons du village sont enfin visibles ! Une silhouette bleue apparaît sur la trajectoire de Théo, qui freine. C'est un policier. La route est barrée par des grilles et des camions de CRS garés en travers de la voie. Des gens invectivent les forces de l'ordre, secouent les obstacles. De l'autre côté, vingt policiers antiémeutes, en tenue de choc, demeurent impassibles, matraque à la main.

— Vous faites demi-tour, les jeunes !

Théo répond que son père travaille ici, qu'il vient de l'appeler sur son portable, il est diabétique et il a oublié ses médicaments... Mais le policier rabat la visière de son casque, fin de la discussion. Il se tient derrière une grille, et, dans son dos, deux de ses collègues fixent au sol des bandes de crevaïson. Si un motard enlève l'obstacle et tente de passer en force, ses pneus se déchiquetteront sur ces pointes métalliques. Ils en ont mis partout, on dirait qu'ici, la route, de colère, dresse un dos de hérisson.

Théo abandonne son scooter dans le fossé et s'engage dans les prés. Jérémie le rattrape et le dépasse, Théo accélère et lui reprend la première place. Ils rivalisent d'acharnement, et si l'un faiblit l'autre le relance aussitôt. Ils traversent un champ de blé vert, laissant derrière eux deux longs sillages de tiges piétinées, causant autant de dégâts que des marcassins.

Autre rue, autre embouteillage, autre barrage. Ici aussi, on proteste, on crie, on klaxonne, et les CRS demeurent immobiles. Les automobilistes, délaissant leurs véhicules, s'agglutinent devant les grilles. Leur foule forme un caillot qui presse contre l'obstacle bouchant cette artère. Au bout de la rue apparaît une colonne d'une vingtaine de policiers en tenue de choc. Dans un ordre parfait, en petites foulées, ils viennent renforcer leurs collègues. Il devient clair que la police a bouclé les lieux. Leur encerclement est un

nœud coulant passé autour du cou de l'usine, et la sirène hurle toujours, appelle à l'aide.

À nouveau, Théo et Jérémie contournent le barrage. Ils s'engagent dans un champ de colza. Ces étendues de fleurs, couleur jaune mimosa, évoquent une toile de Van Gogh. Théo cherche une ruelle oubliée, la faille dans l'armure, la fissure par où se faufiler, mais la rue suivante est, elle aussi, barrée et gardée. Jérémie lui fait signe et l'entraîne vers le mur du jardin de Vieille Pomme. D'habitude, on ne l'escalade pas ici, puisque c'est tellement plus facile de l'autre côté. Jérémie s'agrippe aux pierres. L'une d'elles, descellée, cède et vient s'écraser aux pieds de Théo qui bondit en arrière et va tenter sa chance plus loin. Le mortier, vieilli, s'effrite en une poussière jaune crayeuse qui couvre leurs vêtements. Parvenus au sommet, ils sautent dans le jardin, le traversent au pas de course, escaladent l'autre versant de l'enceinte, et les voilà dans le village ! Ils ont réussi à passer l'encercllement.

Les rues sont vides, ils atteignent la place du marché. Dans un premier temps, ils croient, détail saugrenu, qu'une fête foraine vient d'arriver et va installer ses manèges. Mais non. Ce sont des camions de déménagement, une vingtaine. Il y a même des poids lourds, alors que la circulation dans le village leur est interdite. Sur leurs bâches, on lit des mots incompréhensibles. Les camionneurs patientent en fumant, discutant dans une langue inconnue. La rumeur était fondée, le siège veut faire emporter le matériel récupérable.

Enfin ils atteignent l'usine, transformée en camp retranché. Des voitures et des chariots élévateurs sont garés en travers de l'entrée. On a dressé des barricades constituées d'un incroyable bric-à-brac : chaises, tables, bureaux, pneus de camions, caisses, palettes, bidons, fûts de produits chimiques, portes sorties de leurs gonds, planches, poubelles, et tout cela est relié par des chaînes, des cordes et des cadenas. Les grévistes et ceux qui les soutiennent sont tout de même un bon millier. Certains déploient des banderoles : « Habitants en colère ! », « Sauvons nos emplois »... Face à eux, des centaines de CRS,

bardés de protections, ont formé une longue ligne sombre. Théo et Jérémie rejoignent les manifestants. Le père de Kévin les a vus et se faufile jusqu'à eux. Il dit quelque chose, mais, avec le vacarme de la sirène, ses lèvres semblent ne produire aucun son. Se penchant à l'oreille de Jérémie, il crie :

— Qu'est-ce que vous fichez là ? C'est dangereux !

— On vient avec vous ! On ne va pas se laisser faire !

— Kévin vous accompagne ?

— Je l'ignore... Théo et moi, nous...

— Fichez le camp ! Ils vont charger !

« Charger » ? Jérémie le regarde comme s'il venait de prononcer un mot dénué de sens. Il se retourne pour essayer de comprendre ce que cela signifie, des CRS qui vont « charger ». Alors il aperçoit son père, accompagné de délégués du personnel, en train de parlementer avec trois commandants de CRS. Il ponctue son discours de gestes, tente de convaincre, désigne les grévistes. Un cameraman de TF1 s'approche et le filme. L'un des officiers secoue la tête et ses collègues et lui rejoignent leurs troupes. De négociations, il n'est plus question. Le père de Jérémie et les délégués reviennent en hâte vers les barricades. Il tente de crier quelque chose, mais qui l'entend ? L'un des officiers de police grimpe dans un camion anti-meute et empoigne le micro du tableau de bord. Amplifiée par le haut-parleur placé au sommet du véhicule, sa voix s'impose.

— Il est 17 heures : fin de l'ultimatum ! En avant !

Les CRS heurtent leurs boucliers de leurs matraques, on croit entendre le martèlement de pas innombrables, comme si une armée de dix mille hommes se mettait en marche. Les voilà qui avancent en ordre serré, spectacle effrayant ! On se réfugie derrière les barricades. Massés derrière un mur de boucliers, les policiers progressent lentement, en cadence, noire légion. Quelques grévistes acharnés jaillissent par les issues des barricades – le père de Théo est parmi eux ! Ils font rouler des fûts devant eux, à toute vitesse, puis se replient. Les barils ressemblent à des canettes géantes. Emportés par la vitesse, ils

viennent percuter les assaillants. C'est un incroyable spectacle, un jeu de quilles, un bowling de CRS. Les projectiles les renversent dix par dix, rompant la formation. La riposte est immédiate : des canons à eau propulsent leur jet, renversant les manifestants perchés sur les barricades, faisant pleuvoir les corps comme tombent les pommes d'un verger secoué par une tempête. Jérémie, qui s'était posté au sommet d'un empilement de tôles, est percuté par l'eau. Soufflé de son perchoir, il tombe sur des gens qui amortissent involontairement sa chute. Des projectiles fumants s'abattent un peu partout : des bombes lacrymogènes. Un brouillard se lève, qui vous écorche la gorge et vous brûle les yeux à la flamme d'un briquet invisible. Jérémie veut se replier dans l'usine, mais, dans la panique générale, bousculé, ballotté, désorienté, il se précipite droit sur les policiers. Les CRS, sidérés, voient cet adolescent foncer sur eux et venir percuter un bouclier. Celui-là est aussi fou qu'un moustique qui charge la flamme ! Une matraque s'abat sur son épaule, Jérémie tressaute comme s'il venait d'empoigner une barrière électrifiée. Il recule. Des silhouettes avancent vers lui. Leurs têtes, dissimulées par des masques à gaz, ressemblent à des crânes de squelettes carbonisés. Un CRS le repousse d'un coup de pied, comme on shoote dans une canette vide. Leur tournant le dos, Jérémie s'enfuit et disparaît dans le brouillard des gaz lacrymogènes.

\* \* \*

Jérémie va et vient dans le salon, les yeux en larmes, la gorge piquante, les poings si crispés que la peau va se déchirer sur les phalanges et révéler la blancheur des os. Les effets des gaz lacrymogènes persistent. Quand il inspire, il croit avaler du verre pilé. Sur l'un des parkings intérieurs du site industriel, deux policiers l'ont plaqué à terre et ont voulu le menotter. Mais il se débattait, expédiant des coups de pied, on aurait dit un jeune cheval sauvage ruant pour échapper au lasso. On l'a immobilisé sur le ventre, deux genoux appuyaient sur son dos, une

main lui maintenait la tête au sol. Quand il remuait, son visage s'écorchait sur l'asphalte, il avait l'impression qu'on lui pressait la joue sur une plaque chauffante allumée. Il a vu accourir une cohue poursuivie par des CRS. Ces gens, paniqués, désorientés par les lacrymogènes, fuyant droit devant comme un troupeau de bisons, ont foncé aveuglément sur eux et les ont percutés. L'agent qui maîtrisait Jérémie est tombé en poussant un juron, des chaussures l'ont piétiné, des fuyards ont trébuché sur cet obstacle et se sont effondrés sur lui, le policier hurlait tandis que les corps l'ensevelissaient, son collègue s'est porté à son secours pour le dégager. Dans la bousculade générale, Jérémie s'est relevé et a filé. Les yeux brûlés par les gaz irritants, toussant et suffoquant, il courait comme un poulet décapité.

Quand il reprit ses esprits, il se trouvait dans un champ de coquelicots. Il rentra chez lui, coupant à travers les prés. C'est durant ce trajet qu'il entendit la sirène de l'usine hoqueter, puis décroître et s'arrêter brusquement. On aurait dit le long mugissement d'un bœuf auquel l'ouvrier d'abattoir vient finalement de trancher la gorge.

Jérémie examine son visage dans la glace de la salle de bains. Ses yeux rougis semblent pleurer du sang. Sa joue écorchée est sanguinolente, le goudron l'a rasée de frais.

Sa mère se tient sur le seuil de la porte, guettant le retour de son mari, un portable collé contre l'oreille. Elle se retourne pour appeler Jérémie, qui la rejoint, dents serrées.

— J'ai Sophie en ligne. Théo et son père viennent de réussir à rentrer chez eux. Christian a l'arcade sourcilière fendue, mais ce n'est pas trop grave. Par contre, ils n'ont aucune nouvelle de ton père.

Au bout de la route apparaît une voiture, elle attire leur attention par des coups de klaxon et des appels de phares. C'est une Fiat dans laquelle s'entassaient six ou sept personnes en une masse informe. Par les vitres baissées, des passagers ont sorti leur tête pour respirer de l'air frais, car leur peau et leurs vêtements sont encore imprégnés de gaz lacrymogène. Le père de Kévin est au volant. Il

vient s'arrêter devant la porte. Des gens, toussant et larmoyant, l'un au nez cassé qui saigne, l'autre comme éborgné avec son œil rougi et enflé, le troisième tenant son bras droit en écharpe, descendent pour permettre à un passager de se dégager. Jérémie contemple, médusé, cette sarabande de pères brisés, cette danse macabre de cadavres aux os rompus. Voilà les lambeaux de leur armée battue, dans cette espèce de taxi de la Marne bondé de gueules cassées, mais d'une bataille de la Marne perdue. Et son père, ce général déchu, s'extirpe de l'habitable et lève sur lui son visage tabassé et tuméfié.

\* \* \*

Théo court, dévale une pente herbeuse, bondit pardessus les trous et les racines, ses jambes s'agitent avec frénésie, il file toujours plus vite, ses poumons le brûlent, inspirer est une torture, il fuit pour ne plus voir son père en larmes vider verre sur verre et transformer son cerveau en cerise confite au whisky, il fonce droit devant lui tel un cerf fuyant une forêt en flammes, il s'échappe, il s'évade, il court pour accélérer le temps comme si chaque enjambée faisait sauter un jour, lorsqu'il s'écroulera il aura vingt ans et alors les histoires de ses parents il n'en aura plus rien à foutre parce qu'il s'occupera de sa propre vie loin d'ici, il traverse un bosquet à la vitesse d'une météorite, place ses bras devant son visage pour se protéger des branchages qui le fouettent, il a l'impression qu'à nouveau des policiers tentent de l'agripper, ils ne l'auront pas, il se démène, se débat et se dégage, tant qu'il courra à pleine vitesse personne ne réussira à le saisir, son corps se penche en avant tellement il n'en peut plus mais ses jambes galopent toujours, il plie mais ne rompt point, même mort d'épuisement il continuera à courir, ses jambes emporteront son cadavre au loin, il bondit encore pardessus quelques racines, se fait griffer par des branchages, sa course se désorganise, il jaillit hors du bosquet tel un automate déréglé, file encore quelques dizaines de mètres et s'effondre au milieu d'un pré, roule sur lui-même pour

se mettre sur le dos, son cœur le fait atrocement souffrir comme si, à battre trop vite, il avait fini par se bloquer sur une contraction et ne se relâchait plus. Un cœur comme un poing crispé.

Il revoit son père, assis avachi dans la cuisine, soulé et se soulant plus encore. Sa blessure au sourcil gauche s'est réouverte, elle ressemble à une bouche bavant du sang. Ce sang coule sans qu'il y prête attention, glisse le long de sa joue et trempe sa chemise. Quand il se penche pour boire, des gouttes tombent dans son verre, faisant rougir son whisky. Ne semblant pas s'en rendre compte, il avale d'un trait. Sous peu, il basculera dans l'une de ses crises de colère et cassera les objets qui lui tombent sous la main. Il y aura de la vaisselle brisée partout par terre, ces débris sont les fragments de son cerveau qui part en mille morceaux.

Allongé, immobile, Théo ressemble au Dormeur du val. Les hautes herbes caressées par le vent lui tissent un linceul. C'est étrange à quel point le bleu du ciel a la couleur de l'eau. Il a l'impression d'avoir coulé et de reposer au fond d'un lac. Peut-être que le monde n'est qu'un gravier, un petit caillou posé sur le fond sableux de l'océan d'un autre monde bien plus vaste. Les humains sont des microbes qui prolifèrent, ignorant que notre atmosphère n'est qu'une bulle d'air piégée sous le poids des eaux. C'est un océan d'eau douce, et quand la bulle se fissure : voilà la pluie ! Une violente secousse pourrait libérer cette bulle, qui filerait alors vers la surface. Entre deux inspirations haletantes, Théo sourit. Ce serait une bien belle chose, si ce ciel-océan venait à crever tout à coup. Il imagine les millions de milliards de mètres cubes d'eau leur tombant soudain sur la tête, cette cascade phénoménale engloutit l'usine, aplatit les maisons et les voitures, broie les habitants, disloque la ville, déracine les arbres, rase la forêt, charrie débris et cadavres comme des paillettes... Les flots tumultueux se propagent dans toutes les directions, ils ont la puissance d'une explosion nucléaire, leur onde de choc ravage tout sur son passage. Ils balaient, tuent, noient, submergent. Ils arrachent même l'écorce

terrestre comme on pèle une orange. Pendant un instant, Théo voit réellement le ciel devenir liquide, comme si l'univers obéissait soudain à la magie de sa pensée ! Là-haut, la surface se trouble, se gondole, s'anime de remous... Mais ce ne sont que ses yeux qui s'emplissent de larmes.

## Chapitre VIII

Samedi 16 mai 2017

Christie arrive en avance, comme le lui a demandé Jérémie. Il l'attendait en retrait de la route, adossé à un chêne, le visage caressé par un rayon de soleil. Quand elle pose les yeux sur sa joue écorchée, elle se mordille la lèvre, mais s'abstient de lui en parler. À nouveau, elle s'est vêtue de noir. Jérémie l'aide à dissimuler son vélo. Kevin ne viendra pas. Il préfère rester chez lui, car ses parents vont « super mal » a-t-il indiqué dans son texto.

Ils se mettent en marche vers leur Frêne. Christie s'approche d'un arbuste, un genévrier. Elle tend la main pour cueillir quelques baies, sursaute quand elle se pique aux aiguilles. Elle déchiquète les graines de ses ongles, les frotte entre ses paumes et en sent l'odeur avant de faire découvrir à Jérémie ce parfum âpre et boisé. Elle repère un léger mouvement et s'approche d'un buisson épineux. Les épines composent un inextricable fouillis de pointes. Là-dessous, on distingue un nid posé au ras du sol, dans lequel une alouette tente de dissimuler trois oisillons blottis sous ses ailes. Christie recule à pas de loup.

— J'aimerais te montrer un endroit, lui dit Jérémie. Tu es d'accord pour me suivre ?

Elle hoche la tête. Il l'entraîne vers le cerisier, dont la blancheur brille dans la pénombre verte. À la vue de cet arbre, elle sourit et cueille l'une des fleurs. Elle la manipule avec précaution, comme s'il s'agissait d'un petit papillon

aux ailes couleur de neige. Jérémie saisit une branche au-dessus d'elle et la secoue, une pluie de fleurs tombe sur elle, brève chute de flocons. Elle éclate de rire, ramasse des fleurs sur sa veste ou dans ses cheveux, et lui demande :

— Tu connais la symbolique des fleurs de cerisier, au Japon ?

Alors là, vraiment, il n'en sait rien...

— Pas du tout.

— Elles incarnent les samourais. Parce que les cerisiers du Japon perdent leurs fleurs. Elles ne fanent donc pas, elles tombent en pleine beauté, comme les jeunes samourais qui meurent au combat sans avoir eu le temps de vieillir, de « faner ».

Il aime l'écouter parler, elle lui laisse entrevoir son monde intérieur. Elle place quatre fleurs dans sa paume.

— La grève a été écrasée. Je me demande si Théo, Kévin, toi et moi, nous ne sommes pas des fleurs de cerisiers déjà fauchées par la vie...

Il pose ses mains sur ses épaules et la fixe.

— Christie : ne te laisse jamais faire par la vie ! Bats-toi !

— Vraiment ?

— Oui ! J'en suis convaincu.

— Je vois que tu es sincère...

Elle se dégage, souffle sur sa paume et les fleurs s'envolent. Il ajoute :

— J'aimerais vraiment faire quelque chose pour tous ces gens qui ont perdu leur emploi. Mais quoi ? Peut-être juste leur serrer la main à chacun et leur dire : « Bon courage ! »

Christie a un petit rire moqueur.

— C'est ce qu'on dit à la veuve à la fin de l'enterrement.

— Oui, hé bien, là, le cadavre n'est pas mort. C'est déjà ça.

— Tu veux toujours aider tout le monde...

Elle s'approche de l'étang qui reflète l'azur, il ressemble à une goutte de ciel tombée là. Le roi peuplier trône sur son îlot, baigné de lumière. Christie apprécie la beauté de ces lieux, le plaisir se lit sur son visage.

— C'est magnifique... C'est ça que tu voulais me montrer ? lui demande-t-elle.

— Non, c'est ça...

Il se penche et l'embrasse, ils s'enlacent et se serrent. Il sent son parfum léger et fruité, un parfum d'agrumes, qui se mêle à l'odeur boisée des berges de l'étang.

Ils se sont allongés sur le dos, côte à côte, sous un chêne aux branches contorsionnées. Celui-ci est d'une forme si étrange... On dirait Méduse et sa chevelure de serpents, changée en arbre par un dieu en colère qu'elle n'aura pas voulu embrasser.

— C'est un chêne nain, explique Christie.

— Ce n'est pas un nain, c'est un troll...

— Un nain de quinze mètres de haut, il est vieux de plusieurs siècles.

— J'aimerais partir en voyage avec toi. Juste nous deux. Elle sourit.

— Moi, je voudrais faire du surf !

— Alors nous irons en voyage faire du surf. Et aussi du rafting. Je te promets qu'un jour, je t'emmènerai faire du surf à Hawaï !

Elle tourne la tête vers lui, les yeux plissés.

— Attention à ce que tu dis, Jérémie... Si tu me fais une promesse, tu dois la tenir. Quelqu'un qui ne tient pas ses promesses, c'est comme une tache, ça gâche tout.

— Je te le promets, vraiment. On ira en voiture !

Elle éclate de rire, il insiste.

— Mais si ! Dans la vieille BMW de mon père.

— Pour le prix du transport en bateau de ta voiture, tu pourrais t'en payer une neuve là-bas...

— Mais on s'en fout, des BMW neuves ! C'est celle-là que je veux.

— J'adore quand tu dis des trucs incroyables. Souvent, tu es hyper raisonnable, et puis, tout à coup, tu pars dans un grand délire. Tu dois avoir une graine de folie...

— Quoi ?

— Au Moyen Âge, on croyait que les « fous » avaient une graine dans la tête. C'est de là que vient l'expression « Il a un grain ». Quand la maladie s'aggravait, on pensait que la graine de folie avait germé...

— Tu es incollable sur les plantes.

— Exactement. Si un jour je mets la main sur ces graines, je les planterai et je créerai un jardin de fleurs de folie.

Il bascule sur le côté et pose sa main sur son sein, elle se laisse faire. Il déboutonne son chemisier, dégrafe son soutien-gorge, prend son sein nu dans sa paume, mais elle lui saisit la main et se lève en l'entraînant pour retourner vers le chemin balisé, ils sont déjà en retard pour le Club. Jérémie l'attire dans une autre direction. Elle hésite, se laisse emmener.

— Encore quelques minutes, et après on rejoint Théo... murmure-t-elle.

Il repère un ruisseau qui alimente l'étang et décide d'en remonter le cours. Par ici, la forêt est plus humide. Des champignons poussent sur les troncs et le bois mort pourrissant. Il flotte un fort parfum d'humus et de moisi. Le sol devient spongieux, leurs traces de pas s'emplissent d'eau. Le ruisseau serpente entre des pierres couvertes de mousse ou disparaît sous des amas de fougères. Il les conduit à un autre étang, bien plus petit et de forme arrondie, plongé dans l'ombre de saules et de frênes dressés les uns contre les autres. Ici, l'eau est si noire... Si le monde est un œil : voilà sa pupille ! À nouveau ils s'em brassent et oublient le reste de l'univers.

La lumière décline. Théo, assis les genoux repliés, adossé à son frêne géant, ne bouge pas. Son immobilité est si parfaite que des fourmis et des scarabées se promènent sur ses jambes et ses bras, un mille-pattes sur sa joue. Seul dans son club déserté, il songe que Cernunnos est peut-être là, tout près de lui. Il imagine le Dieu à l'intérieur du tronc du Frêne, nourri de sève, bercé par les pluies, le chant des oiseaux, le brame des cerfs en automne...

Christie repousse Jérémie et jette un coup d'œil à sa montre.

— C'est déjà tard.

— Pas du tout !

— Mais si ! Je voulais rentrer tôt. Mince ! Théo a dû nous attendre et on ne lui a même pas envoyé un texto pour lui dire qu'on avait un « empêchement »... Il a dû rentrer chez lui. Il faut que je parte. À très vite, Jérémie...

Elle l'embrasse une dernière fois, à la volée, et file au pas de course, longeant le ruisseau.

Jérémie regarde l'heure à son tour. Effectivement, il est plus tard qu'il ne l'imaginait, lui aussi doit rentrer. En songe, il embrasse encore Christie. Pourtant, c'est étrange, à sa joie se mêle une inquiétude, comme un point de côté dans son bonheur. Il pressent un danger sans pouvoir mettre de mots dessus. Quelle sensation déroutante... Il se sent comme un chien à l'arrêt, la tête fixant obstinément le ciel. Les promeneurs passent en riant, quel idiot ce chien, voyez ce temps magnifique ! Une demi-heure plus tard, tous courent en catastrophe, dos courbé, cherchant un abri pour se protéger des grêlons qui tombent en mitraille, orage de printemps !

Il presse le pas. Qu'est-ce qui se passe ? Sans s'en rendre compte, il s'est mis à courir. Il ne rentre pas chez lui, il va au Frêne. Théo... Il semble que son père boive de plus en plus, c'est ce qu'a cru comprendre Jérémie d'après une conversation entre ses parents, qu'ils ont interrompue quand il est arrivé. Il a voulu leur en parler, sans révéler qu'il avait surpris « quelque chose » en se rendant un soir chez son ami. Mais son père a éludé, c'est privé, cela concerne le père de Théo, tu n'as pas à t'en mêler, sache que sa femme le soutient et que des amis essaient de l'aider, dont ta mère et moi... Jérémie fonce maintenant à grandes enjambées, aussi vite que lorsqu'il fuyait dans son village, poursuivi par les CRS. Il percute les fougères, arrache des ronces en s'écorchant au passage. Arrivé à l'étang du cerisier, il fait un bond de côté et manque de se fouler la cheville. Il a failli marcher sur un serpent qui s'est coulé là pour avaler une grenouille. C'est une coronnelle, d'une couleur gris roche avec des taches brunes sur le dos et la tête. Elle est inoffensive, mais quelle frayeur !

Le soir tombe, les engoulevants s'animent. L'un d'eux plonge d'une branche et happe une libellule en vol. La

course de Jérémie les met en fuite. Lorsqu'il rejoint enfin le Frêne, l'endroit est désert. Jérémie tourne sur lui-même, espérant apercevoir son ami. Croyant le voir, il sourit ! Mais ce n'est qu'une ombre trompeuse. Est-il rentré chez lui ? Le crépuscule, la mare aux cerfs... Mais comment y va-t-on, déjà ? Ce chemin-là, Théo ne l'a pas balisé. Jérémie s'engage de mémoire entre deux chênes tordus. Tandis qu'il se presse, il tente d'appeler son ami, mais le portable de Théo est éteint. Le soir fait couler un lavis noir sur la forêt. C'est par-là, Jérémie en est sûr, ou presque... Une détonation retentit, proche. Jérémie a sursauté, son sang se glace. Il se met à courir dans cette direction. On n'y voit presque plus. Pour ne pas heurter des troncs, il doit avancer en tendant les bras devant lui. Ses pieds s'emmêlent dans du lierre, il s'effondre, roule à terre, se relève, poursuit, se débat contre des feuillages, force des buissons... Nouveau coup de feu, et un troisième. Qu'est-ce qui se passe ? Une vive lueur brille à distance devant lui, mais la cause de ce phénomène est dissimulée par la végétation. Qu'est-ce que c'est que ce truc ? Cela semble avoir une taille énorme, s'il croyait aux martiens il penserait que cet objet brillant est une soucoupe volante qui vient de se poser dans une clairière, au cœur de la forêt... Il se rue dans cette direction. Deux autres détonations retentissent coup sur coup. Jérémie a presque atteint cette bulle de lumière, mais celle-ci l'éblouit. Il songe soudain qu'il risque de recevoir une balle perdue ! Une silhouette apparaît, noire car en contre-jour du voile de lumière. Jérémie croit voir un homme de grande taille à la tête surmontée de bois de cerfs. Cet être fonce sur lui, mais ce faisant il change de forme, c'est en réalité un cerf adulte paniqué qui le charge dans sa fuite. Jérémie bondit de côté, évitant de peu d'être percuté, et l'animal affolé le dépasse. Il continue à se rapprocher, mais il progresse maintenant à couvert, se pressant, courbé, d'un tronc à l'autre. Encore deux coups de feu rapprochés. Ses yeux s'habituent à la lumière. C'est la mare aux cerfs, elle brille comme en plein jour. De puissants projecteurs ont été placés en hauteur sur des arbres et font converger

leurs faisceaux sur l'endroit. Une biche blessée, accroupie près du cadavre d'un dague, tente de se relever, mais y parvient-elle qu'elle retombe aussitôt. D'autres biches et un jeune cerf courent et bondissent, frénétiques. Mais, éblouis, désorientés, terrorisés, ils semblent incapables de fuir cet endroit. Alors ils tournent en rond autour de la mare, cherchant une issue, une zone d'ombre. Ils sont comme emmurés par la lumière. C'est un piège sophistiqué. Encore un coup de feu, celui-là percute la tête de la biche blessée qui se couche, morte. Le tir suivant foudroie un jeune cerf en plein bond, l'animal tressaute sous l'impact et retombe dans une flaque de boue.

— Arrêtez de tirer ! Je sors à découvert ! Ne tirez plus ! hurle Jérémie.

Depuis l'abri de son tronc, il agite un bâton pour signaler sa position.

— Cessez le feu !

Le tireur ne lui répond pas. Jérémie ose un rapide coup d'œil. Théo se tient au bord de l'étang, un fusil de chasse à la main. Heureusement, il l'arme pointe vers le sol.

— Théo, c'est Jérémie ! Réponds-moi !

Silence. Est-ce que Théo l'a bien entendu ?

— Théo, est-ce que je peux te rejoindre ?

Son ami demeure muet. Jérémie jette un nouveau coup d'œil. Théo n'a pas bougé.

— J'arrive ! Fais attention avec ton fusil !

Il s'approche, prêt à bondir à terre en un éclair. Devant lui, un autre dague est allongé, son sang ruisselle dans l'étang et s'y dilue. Jérémie le croit mort, mais lorsqu'il s'en approche, la bête a un sursaut et rampe vers les bois, mobilisant ses dernières forces. Cet animal autrefois superbe, le voilà maintenant qui se traîne comme une monstrueuse limace à cornes, et cette vision amène Jérémie au bord des sanglots. Il contourne le dague par la mare, sent ses pieds s'enfoncer dans la boue. Il continue à avancer sans jamais perdre l'arme de vue. Théo demeure inerte, on dirait un somnambule qui vient de commettre un carnage avant de se rendormir debout. Jérémie est hypnotisé par ce fusil. Il l'a déjà vu. Un jour, Théo le lui

a montré, chez lui, il s'agit d'un Browning calibre 12 à canons superposés, c'est le fusil de chasse de son père. Jérémie rejoint enfin Théo et, sans geste brusque, pose la main sur le canon du fusil. Il désarme Théo, qui se laisse faire sans réagir. D'un geste, il jette l'arme au milieu de l'étang.

— Mais pourquoi tu as fait ça ?

Théo sort de sa torpeur et semble découvrir le carnage. Il se met à pleurer. Chaque fois que ses yeux se posent sur le cadavre d'une biche, d'un cerf, il s'effondre un peu plus.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Théo ?

— Pourquoi vous n'êtes pas venus ? Et le Club ?

— On va rentrer...

— Vous ne veniez jamais. Alors je suis rentré chez moi. Et puis... Ça allait mal... C'est venu comme ça, j'ai pris le fusil et la cartouchière, le groupe électrogène et les projecteurs pour le camping, je suis revenu, j'ai transporté le matériel jusqu'ici, en plusieurs fois, et j'ai piégé la mare. J'ai tout calculé, tout maîtrisé. J'ai tenu compte du sens du vent pour masquer mon odeur, des positions des lumières pour qu'il n'y ait pas d'angle mort...

— Mais pourquoi, Théo ?

— Parce que je les adore, ces animaux ! Alors comme ça, maintenant, tout est vraiment détruit ! Dans ma vie, il ne reste plus que des ruines !

Jérémie se souvient d'une vieille croyance, on raconte que qui tue un cerf tue son âme. « Je les adore »... Il songe que son ami a peut-être failli se suicider. Mais, au lieu de diriger l'arme contre lui, il l'a tournée contre ses bêtes favorites. Il a *suicidé* les cerfs à sa place. Ces cerfs ont été sacrifiés pour que Théo vive. Alors il dit à son ami :

— Ils sont morts pour te sauver...

Théo le regarde sans répondre, impossible de savoir ce qu'il comprend de ces paroles. Jérémie ajoute :

— Ils se sont sacrifiés pour toi. Maintenant, tu n'as plus le droit de mourir, tu comprends ? Sinon, ils seront morts pour rien !

— Oui, peut-être... Tu as raison...

Jérémie passe son bras autour de ses épaules et l'éloigne du piège de lumière. La nuit est tombée, ils n'ont pas de lampes, on n'y voit plus rien. Tant pis, ils marcheront comme deux aveugles cherchant à retrouver le chemin de la vie.

## Chapitre IX

Dimanche 17 mai 2017

**A**n nouveau, ils sont rassemblés tous les quatre sous les ombres du frêne géant. Théo leur a envoyé des mails, ce matin, pour leur demander de se réunir au Club aujourd'hui. Il insistait, annonçant avoir eu « une idée percutante », il veut leur en parler le plus vite possible...

Jérémie est arrivé en avance. Théo, adossé au Frêne, sourire aux lèvres, l'a accueilli en s'exclamant : « Jérémie, j'ai eu une idée géniale ! Mais on attend les autres pour en discuter tous ensemble. » Jérémie aurait voulu lui reparler des événements de la veille, mais Théo balayait ses tentatives d'un revers de main, « C'est du passé, c'est bon, passons à autre chose. » Hier désespéré et en larmes, aujourd'hui enthousiaste : le climat de son esprit est de plus en plus instable. Du jour au lendemain, on y bascule du blizzard à la canicule d'été.

Le soleil brille de tous ses feux. L'été, très impatient, bouscule le printemps. Sous ce soleil de Sahara, les eaux miroitent, les rivières font couler du plomb fondu, les feuilles touchées par les rayons sont d'un vert translucide, une clairière d'herbe jaunie prend une couleur de paille. Sous leur arbre, au contraire, les ombres sont profondes et assombrissent les silhouettes. On dirait que le Frêne a piégé un peu de nuit sous ses branchages. Christie, vêtue de noir cette fois encore, se fond dans la pénombre. Seule

transparaît la clarté de ses mains et de son visage. Jérémie a hâte de se retrouver seul avec elle. L'air est chargé en pollen, la gorge s'assèche vite. Heureusement, Théo a apporté des bouteilles d'eau, « Je pense toujours à tout » a-t-il dit. Cette phrase, en apparence banale, semblait avoir un autre sens dans sa bouche.

— Bon alors qu'est-ce que c'est, ton idée formidable ? demande Kévin.

— On va en discuter. Mais, vous tous, vous n'avez rien à proposer ?

— Mais de quoi parles-tu ? Du Club ? De l'usine ? D'autre chose ?

— Je parle de tout.

— J'ai dit à mon père d'écrire au président de la République, annonce Jérémie.

Théo ricane.

— Bien ! Écrivez, écrivez... Au président, au pape, à Dieu le Père, au Père Noël... Dites-leur comme le monde est vraiment trop méchant.

— C'est mieux que de ne rien faire ! riposte Jérémie.

— Oui, bien sûr... Mais ce n'est pas assez ! Jérémie : tes folies sont trop sages.

Christie se tourne vers Jérémie, comme si Théo avait mis le doigt sur un point pertinent...

*Mes folies sont trop sages ?* répète Jérémie en lui-même.

— Eh bien j'ai hâte de découvrir les tiennes, de folies, répond-il.

Théo hoche la tête, pensif, semblant hésiter au dernier moment. Cela ne lui ressemble pas.

— Voilà mon idée : je propose qu'on fasse sauter l'usine.

Silence consterné. Théo se métamorphose, ses muscles se raidissent, ses gestes se font cassants.

— Pourquoi pas ? Ils ont bien fait exploser nos vies, eux ! Ils ont foutu mon père en l'air !

Jérémie veut objecter quelque chose, mais aucun mot ne lui vient. Son esprit est une feuille blanche. Ayant le champ libre, Théo poursuit avec conviction. Il accompagne son discours de gestes élégants. On dirait un prestidigitateur.

Mais, ce magicien-là, ce n'est pas un lapin qu'il veut faire disparaître, c'est un site industriel !

— Bien sûr, il n'y aura pas de victime, je ne veux blesser personne. Je vous propose une action non violente.

— Ah oui, sûrement, une « explosion non violente » ! souligne Jérémie.

Théo se montre de plus en plus déterminé. La colère l'anime.

— Si on te traite comme un chien : aboie et mords !

— Tu te rends compte de ce que tu proposes ?

— Je ne laisserai pas Carfys Tech s'en tirer comme ça ! Un deuxième convoi polonais est passé vendredi, pour vider l'entrepôt des produits finis. Mais mon père dit qu'il y a encore des tonnes de matériel de valeur dans l'usine. Cela prend du temps pour tout démonter, emballer, embarquer... En plus, ils ont besoin de camions spéciaux et d'autorisations préfectorales pour déplacer les machines les plus volumineuses.

— Oui, les robots des chaînes de montage..., précise Jérémie, d'autant plus touché que son père a participé à leur mise au point.

— Ça, et aussi les lasers de découpage, le matériel de lithographie à faisceau d'électrons... Si on détruit une partie de l'usine, Carfys Tech ne fera pas faillite, on ne le leur souhaite pas, cela ferait encore plus de chômeurs. Mais ce sera une belle gifle.

Kévin hésite.

— Évidemment que je suis en colère contre Carfys Tech. Moi aussi, mes parents sont foutus en l'air par cette histoire... Hier, je ne suis pas venu parce que je voulais essayer de leur remonter le moral. Mais ils me disent que c'est aux parents de soutenir leurs enfants et non l'inverse. Je voudrais tellement faire quelque chose ! Mais je ne sais pas quoi. Seulement, cette fois, Théo, tu vas trop loin...

Il se tait pour ajouter aussitôt :

— Bon, c'est d'accord.

Jérémie et Christie le regardent, incrédules. Jérémie a envie de se lever pour prendre Christie par la main et

l'emporter loin d'ici. Théo jubile. Assis adossé au Frêne, on dirait qu'il se tient au pied d'un totem monumental.

— Kévin, tu viens de dire le contraire il y a une seconde, lui fait remarquer Christie.

— Oui. Mais Théo propose de faire quelque chose, et je ne supporte plus de rester impuissant.

Christie se montre indécise. Théo fixe Jérémie.

— Alors ? Qu'est-ce que tu décides ?

Il sourit, et pourtant ses mots sont furieux. Puis il s'exclame :

— Décide-toi, Jérémie ! Tu dois faire un choix !

Au fracas de ses paroles, les oiseaux s'enfuient des branches du Frêne. Quand l'exaspération le submerge, il peut se mettre à crier avec une force peu commune. Quelquefois, on a l'impression que sa colère pourrait mettre le monde en pièces. Jérémie lui répond posément.

— Arrête de t'énerver, ça ne m'impressionne pas. Tu nous parles comme si tu étais le général d'une armée, et nous, nous serions tes officiers. J'ai l'impression de participer à une réunion d'état-major qui doit décider si oui ou non nous envoyons notre aviation bombarder les positions ennemies.

— C'est exactement ça, Jérémie ! Sauf qu'il n'y aura pas de victimes. Alors, es-tu dans notre armée ?

— Tous ensemble, nous pouvons accomplir de grandes choses, j'en suis sûr. Donc oui, je suis dans cette armée. Mais...

Il cherche ses mots, organise ses idées pour formuler ses objections. Cependant, dans le même temps, il revoit le visage de son père tabassé. *Ils ont cassé mon père...*, songe-t-il. Il répond :

— Ton idée est complètement folle et, d'une manière ou d'une autre, tôt ou tard, elle nous explosera à la figure.

— Tu votes pour le drapeau blanc, alors ? le provoque Théo.

— Ce que je veux dire, c'est...

Voilà un joli début de phrase mais, justement, il ne sait plus du tout ce qu'il veut dire. Un souvenir lui revient. Il

est assis dans la vieille BMW, il discute avec son père qui le conduit vers leur descente en rafting. Et son père lui dit : « Ils ne réalisent pas à quel point cette injustice nous révolte ! Notre colère est en train de se changer en nitroglycérine. »

— D'accord.

Christie en sursaute, comme si elle entendait déjà retentir l'explosion à venir. Elle fixe Jérémie, les yeux écarquillés.

— Je suis d'accord, répète Jérémie. À condition d'être certain de ne blesser personne.

— Bien sûr ! On contrôlera la situation de A à Z, certifie Théo.

*Nous aussi, papa, notre colère est en train de se changer en nitroglycérine...*, songe Jérémie. *On ne les laissera pas vous écraser sans réagir !*

Christie continue de regarder Jérémie. Elle lui adresse un hochement de tête.

— Alors pour moi aussi, c'est OK, dit-elle.

— On n'a pas besoin d'être quatre pour faire ça..., précise Jérémie.

— On le fera tous ensemble, lui répond Christie. Ce sera nous tous ou personne.

— Mais si nous sommes démasqués, nous irons en prison, insiste-t-il.

Théo en rit.

— Personne ne sera jamais assez malin pour réussir à nous mettre en prison. Ne t'inquiète pas, je contrôle la situation ! J'ai tout calculé !

*La dernière fois qu'il a « tout calculé », ça a abouti à un carnage de cerfs...*, songe Jérémie.

Théo expose son plan de bataille. Il a soutiré des informations à son père. Ils agiront le week-end prochain, car les vigiles sont plus nombreux en semaine. Il sort de sa poche un plan approximatif de l'usine. Il l'a réalisé d'après ses observations, les anecdotes racontées par son père et des informations récoltées sur Internet, dont les photos par satellite de Google Maps. Il indique par où ils s'introduiront, ils utiliseront les produits chimiques stockés sur

le site pour fabriquer la bombe. Il s'occupe de la mise au point de l'explosif. Celui-ci sera d'une puissance modérée, les destructions toucheront un secteur limité. C'est surtout le symbole qui compte. Mais il y aura quand même des dégâts. Comme l'explosion se déclenchera au bout d'une heure, ils auront le temps de partir et de se fabriquer un alibi. Il conclut :

— Je propose qu'on agisse samedi prochain. Vous voyez bien qu'on fait des tas de trucs, dans le Club Cernunnos !

Sur le chemin du retour, Jérémie et Christie se sont débrouillés pour se retrouver seuls.

— Comment est-ce qu'on a pu se laisser embarquer dans cette folie ? se demande Jérémie à mi-voix.

Elle se tourne vers lui et le fait taire en posant son index sur ses lèvres.

— Chut ! Plus de Théo ni de Kévin, c'est notre moment à nous. Que toi et moi.

Il lui prend la main et l'entraîne vers leur cerisier. Elle rougit et le suit. Sous ce soleil irradiant, ses fleurs sont d'une blancheur irréaliste, blanc de plomb, tandis que le tronc et les branches paraissent noirs, comme peints à l'encre de Chine.

Quand il rentre chez lui, Jérémie est à nouveau rongé par le doute. Il est encore temps de tout annuler. Sa mine est sombre. Sa mère le regarde sans le voir, « Tu as passé un bon moment avec tes amis ? », mais elle n'écoute pas la réponse. Si elle lui avait dit : « Quelle tête tu fais ! Ça va, Jérémie ? », il aurait, peut-être, tout raconté.

Elle va dans le salon et propose à son mari : « Chéri, tu veux qu'on aille au restaurant, ce soir ? Ça nous changerait les idées... » Jérémie la rejoint. Son père est avachi dans le canapé. Lui toujours si actif, le voilà inerte. Ce n'est pas lui, c'est son fantôme. Son visage, encore couvert d'hématomes, est figé. Il regarde la télévision, un reportage sur le Kenya, des lions, des gazelles et des éléphants. Depuis la charge des CRS, il ne mange presque plus, plus rien ne l'intéresse. On dirait qu'on l'a vidé de sa

substance, son corps est un tube de dentifrice pressé et aplati. Remarquant Jérémie, il tourne vers lui ses traits tirés. Ses yeux sont cernés. Il est épuisé mais il a perdu le sommeil. La nuit, il se relève et il regarde des documentaires et des séries sur Arte, Ushuaïa TV, Discovery, Planète, National Geographic Channel, la BBC... Dommage que ce ne soit pas un métier, « regardeur de télévision », avec toutes ces heures supplémentaires qu'il fait... Il se force à sourire.

— Ça va, fils ? Un de ces jours, on va se refaire une virée rafting, d'accord ? J'ai hâte qu'on défie ensemble une nouvelle rivière !

Il masque maladroitement sa souffrance, pour rassurer Jérémie. Mais on voit qu'il est sincère. Une rivière en rafting avec Jérémie, c'est l'un des derniers fils qui le tiennent encore.

— D'accord ! Je ne demande pas mieux.

— On préparera ça ensemble, cette fois.

Jérémie lui sourit. Il ne l'a jamais vu souffrir autant. Du menton, son père désigne l'écran.

— Tu savais qu'un lion pouvait manger dix kilos de viande de gazelle par jour ?

Jérémie songe : *Bof, c'est peu ! Carfys Tech vient d'avalier cent cinquante mille kilos de viande de salarié en une seule bouchée.*

Tandis qu'il monte dans sa chambre, ses dents se serrent. La colère-nitroglycérine coule dans ses veines.

## Chapitre X

Samedi 23 mai 2017

Les entrées du site industriel sont gardées par des vigiles et quelques policiers. Théo s'est approché de l'usine par la campagne. Il se trouve loin des accès surveillés et personne ne peut l'apercevoir depuis le village de Soureuil. Il a traversé une prairie au pas de course, un sac à dos sur les épaules. Ses amis l'observent à distance, à couvert depuis un bois. Théo cisaille le grillage pour ouvrir un passage. Il y a quelques jours encore, cette action aurait déclenché une alarme, mais le système de sécurité ne fonctionne plus. Le PC des vigiles est situé à côté de l'entrée principale. Ce bâtiment a donc été durement touché durant l'assaut des CRS. Les canons à eau ont inondé la salle de contrôle, déclenchant des courts-circuits et détruisant le matériel, et les camionneurs polonais ont déjà emporté ce qui fonctionnait encore. Passant le premier obstacle, Théo attaque la seconde clôture. Il se retourne, triomphant, et fait signe à ses amis de le rejoindre. Ils ont convenu de communiquer par gestes et ont laissé leurs portables chez Jérémie. La police a déjà résolu des affaires en étudiant les appels ayant transité par les antennes-relais proches du lieu d'un crime. Et il existe aussi la possibilité que l'on retrouve un historique des positions par géolocalisation de leurs mobiles...

Jérémie s'élance en tête, piétinant les herbes folles et les fleurs. Des sauterelles bondissent de part et d'autre

pour l'éviter, des papillons s'affolent et s'envolent... De ce côté-ci, l'usine ressemble à un camp de prisonniers de guerre, avec ses deux lignes de grillage et ses panneaux annonçant la présence de chiens de garde. Mais les maîtres-chiens ont été licenciés, et d'ailleurs, leurs chiens, où sont-ils ? Ils doivent moisir dans les cages d'un chenil, se demandant ce qui se passe.

Ils se retrouvent tous les quatre sur le site, trempés de sueur. Le soleil brille intensément, et l'angoisse les brûle aussi de l'intérieur. Ils se déplacent dans la zone rouge, abandonnée depuis longtemps. Théo les guide dans ce labyrinthe. Ils se moquent des caméras de surveillance, elles ne fonctionnent plus depuis la destruction du PC de sécurité. L'usine est un monstre aux cent yeux aveugles. Ils portent néanmoins des casquettes, pour être moins aisément identifiables. D'après Théo, le seul danger à craindre, ce sont les patrouilles de vigiles. De temps en temps, l'une de leurs voitures effectue une ronde. Mais c'est rare. À plusieurs reprises, Théo est venu observer les lieux depuis le bois. Deux fois seulement, il a vu passer un véhicule dans cette zone. De plus, les vigiles du site ont été licenciés avec le reste du personnel. Or, durant la période de préavis, la direction continue de payer les salaires, mais elle a interdit aux employés de se rendre sur le pôle industriel. L'usine est donc quasi déserte et les vigiles présents travaillent pour une société privée. Ils ne connaissent pas les lieux.

Ils progressent en longeant des canalisations, se faufilent dans des ruelles entre les bâtiments... À chaque fois qu'ils vont devoir s'aventurer à découvert, Théo jette des coups d'œil pour s'assurer qu'il n'y a personne. Il est toujours le premier à s'élancer. On le voit courir comme si la mort était à ses trousses et aller se blottir contre le prochain édifice. Kevin ferme la marche, surveillant leurs arrières.

Dans ce secteur, des canalisations se déploient partout. On dirait les viscères répandus d'un monstre éventré. Elles relient des cuves vides ou des bassins emplis d'eau de pluie. Jérémie se souvient d'un été où son père rentrait du travail criblé de piqûres. Les employés étaient

assaillis par des nuées de moustiques, qui proliféraient dans ces bassins d'eau stagnante. On y a libéré des carpes, et le problème a été résolu. Elles y nagent encore, gavées d'insectes, silhouettes blanches et rouges glissant dans l'eau verdâtre. Une fois de plus, Théo s'élançe en avant-garde. Il traverse une rue en courant et va se dissimuler derrière une citerne. Ses amis le rejoignent.

— On se rapproche de..., commence-t-il à dire.

Mais des cris jaillissent tout près d'eux. De peur ils bondissent en arrière, Kévin trébuche contre une canalisation et tombe. Dans cette cuve trouée par la rouille, des corbeaux ont fait leurs nids. Leurs croassements effrayés résonnent dans cette cavité métallique. La citerne blanche ressemble à un œuf géant aux trente corbeaux. Jérémie aide Kévin à se relever et incite ses amis à reculer. Les oiseaux s'échappent dans une envolée générale, piaillant, criant et croassant.

— Merde ! siffle Kévin entre ses dents.

— Allez, on bouge ! ordonne Théo. Ils risquent d'attirer l'attention, il faut qu'on s'éloigne d'ici !

Ils se mettent à courir et ne s'arrêtent que trois cents mètres plus loin, pour reprendre leur souffle. Leur progression les a conduits vers le cœur du site. Ils sont presque arrivés.

Adossé à un vieux bâtiment en brique rouge, Théo désigne un échafaudage métallique qui se dresse sur neuf niveaux. Il entoure un ancien four monumental. Ici aussi, des ribambelles de canalisations se faufilent partout.

— Il faut un volontaire pour aller faire le guet, au troisième étage. De là-haut, il aura une vue dégagée et couvrira les trois routes qui mènent à l'entrepôt des produits chimiques. S'il voit arriver des vigiles ou n'importe qui d'autre, il fera signe au deuxième guetteur, qui sera posté derrière cet alignement de cuves. Celui-ci viendra aussitôt nous avertir, Jérémie et moi.

— C'est moi qui viens avec toi ? demande Jérémie.

— Oui, j'ai besoin de quelqu'un de costaud pour transporter les bidons. Tu n'es pas très musclé, mais tu l'es plus que Christie ou Kévin.

Kévin soupire.

— OK, je monte là-haut.

— Très bien. Merci, Kévin. Alors on se déploie ! Go !

Kévin fixe tantôt Jérémie, tantôt Christie. On lit en lui à livre ouvert : *Alors on le fait vraiment ? Ce n'était pas du bluff ?* Mais, sans attendre la réponse, il s'élançe pour gagner son poste. Il s'agrippe à une échelle extérieure et grimpe comme une araignée sur une toile métallique. Christie adresse un regard à Jérémie et va se placer à son tour.

Théo et Jérémie pénètrent dans la zone marron. Ils doivent redoubler de vigilance, car ce secteur était encore actif quelques jours plus tôt. Ici, on court plus de risques de se retrouver nez à nez avec quelqu'un. L'entrepôt des produits chimiques est un vaste bâtiment en béton armé. Sur la porte blindée trônent six panneaux orange et noirs : une tête de mort, un feu, une main dissoute par des gouttes (risque corrosif), une croix oblique noire (risque irritant), une explosion, un arbre et un poisson morts (danger pour l'environnement). Théo joint ses mains gantées, fait craquer ses doigts et tape : 19 55 18 18. La serrure se déverrouille, ils s'engouffrent dans l'édifice.

— Comment connais-tu ce code ? lui demande Jérémie.

— C'est celui des pompiers du site. C'est un passe-partout, il ouvre toutes les portes ! Durant la grève, l'un des pompiers a communiqué ce code à tout le monde, pour que les grévistes puissent circuler où ils veulent. J'ai entendu mon père raconter ça à ma mère. Il lui expliquait que « 1955 », c'est l'année de la création de l'usine et « 1818 », deux fois le numéro des pompiers.

Des fûts sont entreposés partout. Certains sont isolés dans des secteurs grillagés. Théo se promène d'un endroit à l'autre, désignant tel ou tel produit dont il va avoir besoin, parfaitement à l'aise. Plus il prend de l'assurance, plus Jérémie s'inquiète.

— Théo, tu es vraiment sûr de ce que tu fais ? Ou tu vas nous faire exploser tous les deux ?

Son ami affiche une confiance sans borne.

— Ne t'inquiète pas.

— Oh que si !

— Je vais fabriquer un explosif soufflant incendiaire.

— Quoi ?

— Ça veut dire que l'explosion ne fera pas sauter les murs, à l'inverse d'un explosif brisant. Le souffle se propagera dans les directions de moindre résistance, donc il ravagera l'intérieur de ce dépôt. Tout prendra feu. Si mes calculs sont justes, les effets de l'explosion seront contenus dans cette salle. Comme ça, même si par malchance une patrouille de vigiles longeait ce bâtiment au moment de l'explosion, il ne devrait rien lui arriver.

— Et où as-tu appris à fabriquer une bombe ?

— Sur Internet. Je suis allé sur des sites de hackers et j'ai téléchargé des programmes pirates qui m'ont permis de retrouver les traces de sites Internet effacés par le FBI. Sur certains de ces sites, on...

— Le FBI ? Mais qu'est-ce que tu racontes, Théo ?

— On t'explique comment fabriquer des bombes à partir de produits chimiques. Il y a des sites du Ku Klux Klan, des milices paramilitaires américaines anti-gouvernement fédéral...

— Le Ku Klux Klan ?

— Oui, le KKK. Ceux-là croient qu'une « guerre entre les races » est imminente, alors ils font des sites où ils t'expliquent comment fabriquer des explosifs avec des insecticides, de l'essence, des désherbants... Ils sont complètement tarés ! Mais ils sont forts pour tout faire sauter avec trois fois rien. Il y a aussi des soldats américains qui parlent sur leurs blogs des bombes artisanales qu'ils ont désamorçées en Irak et en Afghanistan. Là aussi, on apprend plein de trucs.

— Mais... C'est pas croyable... Tu ressembles à un mioche qui joue avec des pétards ! On parle d'une bombe, là !

— Jérémie : fais-moi confiance ! Je contrôle la situation ! On ne veut blesser personne. Ce sera une mini-bombe qui ne causera des destructions qu'à l'intérieur de ce bâtiment. Elle allumera un incendie, ce qui déclenchera l'alarme risque chimique. Nous allons faire peu de dégâts mais un maximum de bazar ! Notre objectif est de mener une action non violente mais spectaculaire.

Une fois de plus, Jérémie songe à tenter de convaincre Théo d'abandonner son projet fou. Mais il demeure hanté par l'image de son père hagard, au visage tuméfié, couvert d'hématomes, le nez saignant, un œil enflé...

Théo s'attelle à la fabrication de sa bombe. Il trouve un fût contenant un fond de solvant et le vide. Puis il commence à mélanger des produits. Il a noté la marche à suivre sur un papier, comme pour une recette de cuisine. Il charge Jérémie de l'aider à trouver certains composés chimiques, utilise le code passe-partout pour accéder aux secteurs sécurisés par des grilles... Quand ils découvrent ce qu'ils cherchent, ils transportent ces liquides dans des bidons ou des bouteilles d'eau minérale. Théo charrie sur son épaule un lourd sac empli d'une poudre blanche. C'est l'insecticide employé pour lutter contre les cafards qui pullulent dans les entrepôts. Ces blattes sont un vrai fléau, elles rongent les cartons, s'installent dans les unités centrales... Forcément, les clients sont furieux lorsque, déballant leur achat, ils voient jaillir des cafards qui filent partout... Chaque année, son père revêt une combinaison de protection, dilue cette poudre dans de gros volumes d'eau et va aider les équipes chargées de la pulvérisation sur le site. C'est la grande chasse aux cafards, il ne manque jamais de la raconter.

Pour les dernières étapes, Théo devient tendu. Ses gestes sont plus lents, plus mesurés.

— C'est presque fini, annonce-t-il. On arrive à la phase critique.

Le fût est maintenant presque plein. Le liquide est transparent.

— Toi, tu vas rejoindre Christie, puis j'ajouterai les dix kilos d'insecticide en poudre. Aussitôt après, je sors d'ici et on fiche le camp. D'après ce que j'ai étudié sur le Web, la réaction chimique devrait se dérouler sur une heure. Au fur et à mesure que les molécules vont réagir entre elles, ce liquide va s'assombrir. Plus il se colorera, plus il deviendra explosif et instable. Quand il sera gris anthracite, l'explosion pourra survenir à tout moment. Une heure, ça nous laisse un temps amplement suffisant, nous serons loin d'ici, avec un bel alibi.

— Je ne pars pas, Théo. Je reste avec toi pour la phase finale.

Des gouttes de sueur roulent sur le front de Théo.

— Ah bon ? Pourquoi ?

— Parce que je ne laisse pas tomber mes amis. Je ne vais pas te laisser faire le sale boulot tout seul. Soit je t'empêche de fabriquer cette bombe, soit je t'aide jusqu'au bout.

Théo le foudroie du regard.

— M'empêcher ? Moi ?

Sur ce, il verse la poudre blanche dans le baril.

— Les dés sont jetés ! Je mets le couvercle et on file. Si on ne ferme pas, le mélange s'oxyde et perd petit à petit son potentiel explosif.

Ils rejoignent Christie, font signe à Kévin et entament leur repli. Kévin se laisse glisser le long des échelles de service et les rattrape au pas de course. Dix minutes plus tard, ils courent dans le pré, riant aux éclats, pas de joie mais de soulagement.

\* \* \*

Christie tord ses longs cheveux trempés pour les essorer. Remarquant que Jérémie fixe son maillot collé à son corps, elle lui expédie des gouttes d'eau dans les yeux en riant.

— Arrête de faire le voyeur !

Une nouvelle fois, elle tape à la porte arrière de Madame Vieille Pomme. Ses lèvres sont bleutées, elle frissonne, Jérémie lui frictionne le dos avec sa serviette de bain. Au fond du jardin, Kévin et Théo continuent à plonger dans l'étang depuis les branches d'un saule pleureur. La porte s'ouvre enfin, la vieille dame les regarde avec une pointe d'inquiétude.

— Bonjour, madame. Nous nous sommes permis de nous baigner chez vous, nous espérons que cela ne vous dérange pas.

— Vous êtes déjà venue, je vous reconnais...

— Oui, et, pour vous remercier, nous vous avons apporté des chocolats.

Jérémie lui tend la boîte. Devant cette gentillesse inhabituelle, la vieille femme plisse les yeux.

— Tout va bien ?

— Oui ! Bien sûr.

Prenant le cadeau, elle se détend et ajoute :

— C'est bien gentil de votre part. Je vais apporter du jus d'orange et nous mangerons ensemble vos sucreries au bord de l'eau. Faites bien attention à ne pas vous noyer.

Un sourire vient égayer son visage ridé.

Jérémie a les bras et les jambes douloureux tant il a nagé. Il grelotte. Christie vient l'envelopper dans une serviette. Ils se regardent en silence, inquiets. Il est dix-huit heures passées, cela fait plus de cinq heures que Théo a confectionné son engin explosif. Si l'explosion avait eu lieu, ils l'auraient certainement entendue. Et même si elle avait été de faible intensité, elle aurait déclenché l'alarme incendie et la sirène d'alerte au risque chimique. Théo fait des va-et-vient en crawl pour se calmer. À s'épuiser ainsi, il risque de faire un malaise, et alors Madame Vieille Pomme aura bel et bien eu un noyé dans son étang... Il sort enfin de l'eau, titube jusqu'à eux et se laisse tomber sur sa serviette.

— Mon plan a échoué.

— Oui, et c'est une chance ! dit Christie.

Les bras de Jérémie sont couverts de chair de poule.

— À force d'être là pendant des heures, notre alibi va se retourner contre nous. Nous ne sommes jamais restés aussi longtemps. Si la police nous interroge, on aura du mal à faire croire qu'on se régalaît de nager dans un étang d'eau froide. On devrait rentrer chez nous.

Théo secoue la tête. Ses traits trahissent son inquiétude.

— On ne peut pas faire ça. Si j'ai raté mon mélange, le produit n'est pas dangereux. Mais peut-être qu'il est vraiment explosif, et alors il peut sauter n'importe quand. Imaginez que, par malchance, il explose quand les Polonais déménageront l'entrepôt. Ce serait un carnage...

Christie se presse le visage dans les mains. Elle a envie de s'écorcher pour se punir de leur folie.

— Mais qu'est-ce qu'on a fait ?  
De plus en plus sombre, Théo ajoute :  
— Ce qu'on a fait, on va devoir le défaire. Je vais désamorcer ma bombe. Et j'ai besoin de vous. On doit y retourner.

\* \* \*

Une nouvelle fois, ils traversent le pré aux herbes échevelées. Théo est en avant, comme toujours, et leur fait signer de se presser.

Leur parcours dans l'usine est rapide. Mais ce lieu leur paraît encore plus hostile que la première fois. C'est un labyrinthe dans lequel ils ont eux-mêmes créé un Minotaure. Jérémie songe au carnage de cerfs perpétré par Théo. Si ça se trouve, les quatre prochains cadavres de « cerfs », ce seront eux...

Kévin remonte sur son observatoire métallique. Dissimulé derrière des tuyaux du circuit de refroidissement et des gaines de ventilation, il surveille des rues désertes. Christie a repris son poste, derrière une succession de douze citernes blanches. Toutes sont rouillées et crevées. Sans répit, des corbeaux volent jusqu'à elles et s'y engouffrent avant de repartir. Ici aussi, les cuves sont devenues des œufs-nids. Ces oiseaux s'affairent à nourrir leurs petits. L'un d'eux vient se poser devant Christie. Il est énorme et se donne encore plus de volume en écartant les ailes. Tête tendue en avant, menaçant de son bec, il croasse et sautille dans sa direction. Son plumage noir est animé de reflets iridescents violets. Christie essaie de l'apaiser, elle lui murmure qu'elle ne leur veut aucun mal. Lors de sa première venue, les oiseaux s'étaient contentés de la surveiller, mais son retour semble les inquiéter au plus haut point. Ils sont de plus en plus nombreux à sortir des trous des citernes. Ils vont se percher au sommet des cuves ou se placent derrière leur meneur et croassent avec lui. Une émeute de corbeaux : il ne manquait plus que ça ! Christie doit battre en retraite. Le grand corbeau la suit par petits bonds, agitant ses ailes, poussant à pleine

gorge ses croassements exaspérants. Au bout d'une vingtaine de mètres, rassuré, il finit par aller rejoindre les siens. Christie a reculé jusqu'à un poste électrique grillagé. Elle frémit devant les lignes, les transformateurs et les disjoncteurs. Son corps est parcouru de fourmillements, comme si, à s'approcher trop près de ce lieu, il se chargeait d'électricité.

Théo et Jérémie pénètrent dans l'entrepôt. Théo aurait voulu se débrouiller seul, mais Jérémie refuse obstinément de le laisser, ce serait déloyal.

— Je n'ai pas besoin de toi pour désactiver la bombe, explique Théo. Par contre, tu m'aideras en gardant la porte ouverte. Comme ça, si ça tourne mal, on fuira plus vite.

— D'accord.

La porte d'accès sert aussi de porte coupe-feu, elle se referme donc automatiquement. Jérémie doit s'y appuyer pour la maintenir ouverte.

— Théo ? Qu'est-ce que tu vas faire pour nous débarrasser de cette bombe ?

— Ne t'inquiète pas, j'ai tout prévu. Tout est sous contrôle. J'ai pris mes précautions en fabriquant un explosif que je peux désactiver, au cas où... Le mélange s'oxyde à l'air libre, je te l'ai dit. Il suffit d'enlever le couvercle du fût et le liquide va lentement se détériorer.

Jérémie se raccroche à cet espoir. D'accord, c'est ultra-simple, on enlève le couvercle et on fiche le camp !

Théo s'avance vers le baril. La sueur coule dans ses yeux, ses mains tremblent. Il doit faire des efforts pour bouger ses bras, comme si ses muscles s'étaient liquéfiés. Son esprit est calme et concentré, mais son corps semble ramollir et fondre comme une stupide glace à la vanille. La couleur du liquide va lui révéler le niveau de dangerosité de l'explosif. Il ôte le couvercle. Le mélange est clair comme de l'eau de source. Théo en est à la fois soulagé et déçu. Il est si rare qu'il se trompe dans ses calculs... Mais il n'a pas dit toute la vérité à Jérémie. Certes, le fait d'exposer ce liquide à l'air libre enclenche le processus d'oxydation, mais, avec une si petite surface d'échange,

cela prendrait des jours avant que le mélange ne soit complètement détérioré. Il faudrait donc renverser ce fût, seulement, celui-ci est bien trop lourd. Il pourrait l'écooper, mais cela prendrait un temps fou. En outre, ce produit est corrosif, les éclaboussures le brûleraient. Théo a une autre idée. Fouillant dans son sac à dos, il prend son couteau suisse. Il s'accroupit et, d'un geste sec, perce la base du baril. Il dégage la lame en bondissant en arrière pour s'éloigner. Le liquide se met aussitôt à couler, une flaque se forme. Théo se relève et soudain, sous ses yeux, le mélange dans le fût s'obscurcit pour prendre une couleur d'encre. L'onde de choc du coup de couteau a enclenché un emballement de la réaction chimique. Ce disque noir ressemble à la pupille d'un prédateur qui le fixe en songeant : *Je t'ai eu...* Théo se rue vers la sortie. Malgré la peur, Jérémie continue de maintenir ouverte la porte blindée. S'il fuyait, celle-ci se refermerait et Théo devrait à nouveau taper le code d'accès pour la déverrouiller. Théo passe en coup de vent tout en saisissant son ami par le bras et l'entraîne dehors avec lui. Il le lâche et s'enfuit droit devant.

— Foutez le camp ! hurle-t-il.

Il s'éloigne en courant comme un possédé. Jérémie ne le suit pas, lui veut alerter Christie et Kévin ! Il se précipite vers l'alignement des citernes, mais ne voit Christie nulle part. Il se faufile entre deux réservoirs, criant : « Christie, il faut fuir ! » Enfin il l'aperçoit, à vingt mètres de là, qui le regarde, stupéfaite. Elle se tourne en direction du grand four et crie : « Kévin ! » L'entrepôt explose avec une violence infiniment supérieure aux prévisions de Théo, il vole en éclats tandis que son toit est pulvérisé par le jaillissement d'une colonne de feu. Au vacarme de la détonation se mêlent les impacts des débris criblant les citernes. Jérémie et Christie sont projetés par le souffle de l'explosion, leurs corps sont deux feuilles emportées par le vent. Ils retombent au sol en même temps. Mais lui se relève, pas elle.

Depuis son poste d'observation, Kévin, focalisé sur la surveillance des routes, n'a rien vu de ce qui se passait

dans son dos. Le grand four lui sauve la vie en arrêtant les éclats. Mais l'onde de choc, canalisée et amplifiée par les structures de cette tour, lui dévaste l'appareil auditif. Ses tympanes éclatent comme deux bulles de savon. Les sons se sont brusquement éteints et il a l'impression qu'on lui a planté des tournevis dans les conduits auditifs. Il porte ses mains à ses oreilles et regarde ses paumes : elles sont trempées de sang. Son crâne vibre et résonne comme une cloche en bronze percutée par un battant. Ce bourdonnement intérieur contraste avec le silence subit du monde.

Théo, frappé de stupeur, s'est immobilisé et tremble de tous ses membres. Parce qu'il s'est éloigné, des édifices l'ont protégé. Du souffle de l'explosion, il n'a ressenti qu'un violent courant d'air, comme si un fantôme l'avait dépassé sans lui prêter attention. Ses oreilles vibrent encore au fracas de la détonation. Des projections de liquides enflammés traversent le ciel au-dessus de lui comme des météorites, d'autres s'abattent sur les toits et les rues. Il a l'impression de contempler un feu d'artifice dont les lueurs lui retombent sur la figure. Baissant les yeux, il découvre, incrédule, des flaques de flammes, là, juste là, à quelques pas de lui.

Jérémie court vers Christie. Autour d'eux pleuvent des corbeaux. Il y en a partout. Certains sont morts, déchiquetés par des éclats. D'autres, commotionnés, ne savent plus voler. Tressautant sur le sol, ils agitent leurs ailes et griffent l'air de leurs pattes, incapables de coordonner leurs mouvements. Quelques-uns poussent des hurlements, le plumage en feu. Christie gît, inconsciente. L'explosion l'a frappée de dos, son chemisier est criblé de trous et couvert de sang. Jérémie la prend dans ses bras.

— C'est bon, Christie, c'est moi, on va s'en sortir !

Il lui dit cela au milieu d'un monde en flammes. Il n'entend même pas sa propre voix, tant ses tympanes vibrent encore. Le poste électrique a pris feu. Des lignes à haute tension, arrachées, sont tombées à terre. Ce sont des serpents dont la morsure vous foudroie net par électrocution. Jérémie s'éloigne en se faufilant entre les nappes de

feu et les fûts éventrés vomissant leurs liquides. Le sang de la femme qu'il aime coule sur ses bras.

Sortant enfin de la zone des incendies, il rejoint une longue rue qui traverse l'usine de part en part. Il voudrait courir mais ne parvient qu'à trotter. Il songe à Kévin et à Théo... Il étend Christie avec précaution, à l'intérieur d'un hangar abandonné, cela lui fera un abri de fortune. Il reprend son souffle et tente d'apercevoir ses deux amis qui demeurent invisibles. Du côté de l'entrepôt s'élève un volumineux panache de fumée noire.

— Je reviens, Christie. Je vais chercher Kévin et Théo.

Retournant sur ses pas, il aperçoit Kévin, toujours au troisième étage de sa tour. Mais celui-ci, hébété et désorienté, marche au bord de la plate-forme, ne semblant pas réaliser que la rambarde a été arrachée par le souffle de l'explosion. « Marcher » est un bien grand mot, il titube, plutôt. On dirait un enfant de trois ans longeant une falaise. Jérémie l'appelle à plusieurs reprises, sans parvenir à attirer son attention. Alors il se précipite sur une échelle et grimpe le chercher, même si des flammes crépitent par endroits ou courent le long des gaines des câbles électriques. Bien que Jérémie soit effrayé, il réussit à se dominer. Il ne laissera pas son ami mourir sous ses yeux. Le troisième étage est jonché de débris. De la fumée se faufile entre les plaques du sol. Jérémie a l'impression de traverser un pont enjambant une mer de feu. Il rejoint Kévin, mais celui-ci ne semble pas le reconnaître. Il le prend par le bras et l'entraîne. Kévin se laisse faire, docile. Le blast l'a sonné ! On dirait un boxeur groggy incapable de prendre la moindre initiative. Ses oreilles ont cessé de saigner mais son tee-shirt est maculé de taches écarlates. Jérémie le fait passer le premier. Kévin descend l'échelle, mais sans se presser ! Ne voit-il pas l'incendie qui ravage le deuxième étage et risque de leur couper la retraite ?

Quand ils rejoignent la terre ferme, le feu s'est propagé et menace de les encercler. Des cadavres de corbeaux flambent en dégageant une odeur de poulet grillé et de cheveux brûlés. Jérémie aperçoit Théo, qui est

revenu sur ses pas et contemple l'entrepôt dévasté. Il l'appelle de toutes ses forces et Théo se retourne.

— Ah ! Jérémie ! C'est à cause de l'insecticide. Il a dû se déposer au fond et former un amas. J'aurais dû le diluer dans un liquide avant de le verser.

Lui aussi est déconnecté de la réalité. Mais la vision des habits sanglants de ses amis le réveille de son égarement.

— Jérémie, Kévin... Vous êtes blessés ?

Jérémie ne lui répond pas. Ses tympans sont encore commotionnés. Théo est tout proche, et pourtant sa voix lui paraît lointaine et déformée, comme portée par le vent. Quant à Kévin, qui n'entend plus rien, il a l'impression qu'il est sous l'eau, car c'est lorsqu'il nage à la piscine que tous les sons disparaissent comme ça. Kévin ne comprend pas ce que ses yeux lui montrent, tant ce spectacle de désolation est sidérant. Ce sont ces multiples discordances sensorielles qui rendent la réalité incohérente. Ils ont tous les trois l'impression d'évoluer dans un cauchemar, pas seulement parce que c'est horrible mais parce que tout paraît absurde et impensable !

Jérémie se met à courir en entraînant Kévin par une main, Théo saisit l'autre main et l'imite. On dirait deux chiens guides entraînant un aveugle pour le sauver d'un incendie. Théo réalise que Kévin est hagard et qu'il faut l'aider. Quant à Jérémie, lui semble savoir ce qu'il faut faire, alors Théo calque son comportement sur le sien. Jérémie les conduit jusqu'au hangar où est étendue Christie. Théo, découvrant son amie ensanglantée, prend enfin la mesure du désastre qu'il a provoqué.

— Ne bouge pas ! Je vais chercher du secours ! leur crie Jérémie.

Kévin ne l'entend pas et Théo n'est plus en état de prendre des initiatives. Malgré l'épuisement, Jérémie s'en va au pas de course. Une voiture de police apparaît, loin là-bas, au bout de la rue. Elle roule au pas. Visiblement, elle veut éviter de trop s'approcher du danger. Jérémie vient se placer au milieu de la chaussée et agite les bras pour lui faire signe. Le véhicule accélère. Son gyrophare s'allume et sa sirène entame son hurlement. Le conducteur

les a enclenchés pour lui signifier : « Je t'ai vu, tiens bon ! On arrive ! » Jérémie se met à pleurer. Cette lumière bleue clignotante qui se rapproche, c'est la plus belle chose qu'il ait jamais vue.

## Chapitre XI

Mercredi 27 mai 2017

Christie est plongée dans un bain antiseptique dont la température est maintenue à 38 °C. Deux infirmières, en tenue stérile, nettoient ses plaies. On lui parle comme si elle était éveillée : « Bonjour Christie, c'est moi, Nathalie, l'une des infirmières du service. Je me suis déjà occupée de vous, vous reconnaissez sûrement ma voix. Je suis accompagnée de Nadia, une élève infirmière. », « Bonjour Christie. », « Christie, la brûlure sur votre bras droit évolue bien, la cicatrisation progresse ! », « Votre visage s'est plissé quand j'ai touché le bas de votre dos. J'ai l'impression que je vous ai fait mal, j'en suis désolée. Mais il faut que je nettoie cette plaie. Du courage ! Ici aussi, la blessure évolue favorablement, le chirurgien pense qu'une greffe de peau réussira. C'est le docteur Pinten, notre expert en chirurgie plastique. Il a travaillé pendant sept ans au *Staten Island University Hospital* de New York. Les Américains l'appréciaient beaucoup, mais il a décidé de revenir ici, à Paris. Nous le gardons précieusement ! C'est l'un des meilleurs dans son domaine, un vrai magicien. », « Je vais maintenant m'occuper de votre jambe gauche. Je sais qu'ici, c'est souvent douloureux. Je vais faire aussi doucement que possible... »...

Christie flotte. Ces voix atteignent son esprit comme une langue étrangère. Son cerveau, choqué, ne parvient pas à traiter les informations qui l'assaillent et son esprit

erre dans un monde onirique. Dans son coma rêvant, elle nage dans des eaux noires, au cœur de la nuit. Une douleur lui vrille le bas du dos, comme si on lui arrachait la peau. Elle hurle, son corps se contorsionne, ses bras frappent la surface, c'est maintenant sa jambe gauche qui est attaquée, on la déchiquette... Dans les eaux sombres, des gueules tournoient autour d'elle. Elle se débat, tente de fuir, mais les requins se jettent sur elle, la démembrant et la dévorent.

## Chapitre XII

Samedi 30 mai 2017

**K**évin a perdu l'audition. Il va devoir subir une double greffe tympanique. Mais ce sera insuffisant, les lésions semblent graves et étendues. Il risque d'avoir à porter des audioprothèses.

Christie, elle, a été transférée dans un service spécialisé parisien. L'hôpital est gigantesque. Jérémie se présente à l'accueil, une dame lui donne un plan et trace au feutre le chemin à parcourir. Il faut suivre telle direction, tourner à droite, dépasser le secteur des consultations... Cette femme a un sourire magnifique qui proclame « La vie est belle, il ne faut pas perdre espoir ! » et Jérémie a envie d'éclater en sanglots. Elle voudrait tellement aider les gens qui viennent ici... Mais, tout ce qu'elle peut faire, c'est tracer des gribouillis au fluo jaune, dessiner des soleils ratés.

— Merci, madame.

Il s'engage dans un couloir. Par les vitres, les rayons du soleil viennent tracer des rectangles blancs incandescents sur les murs. On dirait des portes de lumière ouvrant sur d'autres mondes, par-là on pourrait s'échapper loin d'ici, à des années-lumière de la Terre.

Au bout d'un quart d'heure d'errance, Jérémie arrive à destination. « Unité de Soins Intensifs : Service des Brûlés ». Il aperçoit la mère de Christie, qui discute avec une infirmière occupée à préparer le chariot de distribution des médicaments. Comme elle a maigri ! En si peu de temps,

c'en est sidérant ! On dirait une anorexique au visage figé, un squelette au crâne recouvert d'un masque mortuaire, une momie déroulée de ses bandelettes. *Elle est en train de mourir des blessures de sa fille*, songe-t-il. Madame Remme l'aperçoit et se précipite vers lui. Ses yeux sont rougis par les larmes, mais elle sourit et lui prend les mains.

— Merci, Jérémie, merci ! Merci d'être venu ! J'avais peur que tu changes d'avis... Je...

Elle cherche ses mots, mais ce qu'elle veut dire est embrouillé, un pêle-mêle d'informations, d'encouragements, de reproches, de cris de colère, d'espoirs, de demandes... Depuis « l'accident », son esprit est un puzzle qui a volé en éclats, les milliers de pièces se sont mélangées, et plus rien ne s'assemble comme il faut.

— Il faut que... Je ne t'en veux pas, tu sais. Ce n'est pas de ta faute. Ça... Ce qui est arrivé, je suis sûre que c'était une idée de Théo ! Théo et ses théories extravagantes ! Je ne sais pas si tes parents te l'ont dit mais il n'y aura pas de procès. De ce côté-là, vous ne risquez rien. Dès que la direction de l'usine a découvert qui vous étiez, elle a certifié à la police qu'il s'agissait d'une explosion accidentelle et elle a retiré sa plainte contre vous pour violation de propriété privée. Tu penses ! Les quatre responsables ont tous un ou deux parents qui viennent d'être licenciés par Carfys Tech, alors ça les a calmés net.

Elle a un rire désespéré.

— Ah oui, c'est sûr, pas de plainte et Carfys Tech paie pour tout ! Les frais médicaux à notre charge, les frais futurs en cas d'éventuel handicap... Ils me versent des indemnités pour que je puisse travailler seulement à mi-temps et venir ici plus souvent, ils remboursent nos frais de déplacements, les tiens aussi... En contrepartie, nous devons garder le silence sur toute cette histoire. Ils veulent étouffer l'affaire. Ils se démènent pour faire croire à une explosion accidentelle. Ils tremblent de peur à l'idée que la presse s'empare de cette histoire. La version officielle est : à la suite d'un pari idiot, vous avez pénétré sur le site de l'usine, pour explorer l'endroit, et, par malchance, il y a eu une explosion juste à ce moment-là.

Nous sommes bien obligés d'accepter leur offre, autrement ils porteront à nouveau plainte contre vous... Ils affirment que, en cas d'enquête, la police prouvera votre responsabilité. Leurs avocats disent que vos actes relèvent d'infractions terroristes : fabrication, possession et utilisation d'explosifs, destruction massive d'une propriété privée avec mise en danger de vies humaines... Non mais ils vous prennent pour Al-Qaïda ou quoi ?

Elle étouffe un sanglot.

— Nous en avons parlé avec tes parents et ceux de Théo et Kévin. Nous nous sommes mis d'accord. Nous acceptons la proposition de Carfys Tech. C'est infiniment mieux pour vous que personne ne sache ce qui s'est passé. Donc rassure-toi, il n'y aura pas de procès.

Après un silence, elle ajoute :

— Christie t'aime beaucoup, elle nous parle si souvent de toi ! Mon mari et moi, nous nous sommes même demandé si vous ne sortiez pas ensemble... Mais ça ne nous regarde pas. Enfin : sache que tu es toujours le bienvenu à la maison si...

Elle allait dire « si tu veux venir voir Christie »...

— Nous avons rencontré tous les médecins du service et ils sont unanimes : il faut parler à Christie ! Cela aide vraiment les gens à sortir du coma. Les aides-soignantes, les infirmières, les femmes de ménages, les kinés, les étudiants, les docteurs : tout le monde lui parle. Mais, pour les patients, ce qu'il y a de mieux, ce sont les voix des proches. Car le cerveau, même plongé dans le coma, les reconnaît, alors ça le stimule, tu comprends ? C'est prouvé ! Moi, je viendrai tous les jours, son père aussi, on va se débrouiller... Mais toi, ta voix l'aidera aussi beaucoup, j'en suis convaincue...

— Je viendrai tous les samedis.

— Merci, Jérémie...

Elle se met à pleurer et le serre dans ses bras, comme s'il s'agissait du maître-nageur qui va aller chercher sa fille au fond des eaux du coma pour la lui ramener.

— Je vais rejoindre mes autres enfants. Je vous laisse...

Jérémie s'étonne de ce « vous » alors qu'il est seul. Puis il comprend qu'elle parle de Christie et lui, comme si elle l'avait accueilli dans son salon et l'invitait maintenant à aller rejoindre Christie dans sa chambre.

Une infirmière prend le relais, très jeune, à peine plus âgée que lui. Elle lui remet une brochure indiquant les consignes à suivre et le conduit dans un vestiaire muni d'un lavabo. Jérémie passe des surchaussures, doit longuement se laver les mains, enfile une blouse. Il ne doit pas s'approcher trop près de Christie, pour ne pas risquer d'infecter ses blessures. Au moment de le laisser, l'infirmière lui dit :

— C'est formidable, ce que vous faites ! Je suis sûre que Christie vous remerciera dès qu'elle le pourra.

Lui trouve qu'on devrait le fusiller aux côtés de Théo. Il imagine le peloton d'exécution, des soldats de l'Armée française, en treillis kaki comme ceux qui patrouillent dans les gares. Ces hommes les mettent en joue avec leurs fusils d'assaut et Théo les nargue pour avoir le dernier mot, comme toujours, lançant ses provocations contre leurs balles.

Il pénètre dans la chambre, isolée par une porte épaisse. Christie est allongée dans un grand lit blanc. Hormis les pansements à ses bras, rien ne laisse deviner ses blessures. Elle semble endormie, une Belle au bois dormant piquée par une bombe.

Il s'assoit dans le fauteuil destiné aux visiteurs. Les « bips » des appareils de surveillance sont irritants.

— Bonjour Christie, c'est Jérémie.

Il guette une réaction. C'est si étrange de discuter à deux tout seul...

— Je suis sûr que tu reconnais ma voix.

C'est logique, chaque voix est unique, notre voix est notre visage sonore. Jérémie ne sait pas quoi dire. L'infirmière lui a recommandé d'être naturel, les mots viendront tout seul...

— Je suis heureux d'être avec toi.

Faut-il lui dire qu'il est désolé ? Mais il en a par-dessus la tête des regrets !

— Christie, je suis fou amoureux de toi.

## Chapitre XIII

Vendredi 5 juin 2017

**D**eux heures du matin, la nuit semble teintée à l'encre, ils arriveront bientôt. La BMW file sur une route de campagne. Les pneus chuintent sur l'asphalte trempé par l'orage. La pluie a cessé, mais des mares se sont formées dans les vignes, les champs, sur la chaussée... Le monde ressemble à une éponge dégorgeant d'eau. Jérémie ne dort pas. La tête appuyée contre la vitre, il regarde la nuit et s'y noie. Cet après-midi, alors qu'il était en cours d'histoire, son portable a vibré, c'était un SMS de madame Remme lui annonçant que Christie venait de sortir du coma ! Elle va assez bien, enfin, autant que possible à ce stade. Demain, c'est samedi, il irait la voir et ils se diraient tant de choses, pensait-il. Mais, au sortir des cours, sa mère l'attendait, mal à l'aise, empruntée. Que faisait-elle là ? Il a aperçu la BMW, chargée à bloc, valises et cartons, ordinateurs, une lampe... Son père était au volant. Alors il a compris. Ils partent.

Ils vont s'installer près de Montpellier. Sa mère a réussi à décrocher un emploi dans une société informatique. Quant à son père, il veut changer d'air, à Chantilly il suffoque. Depuis l'effondrement de son monde, il se détériore à vue d'œil. Il erre dans la maison, apathique, sans but, tel un spectre qui a oublié pourquoi il hante ces lieux. Il ne parle presque plus, ne dort plus, a perdu l'appétit,

maigrir comme fond un glaçon... C'est une noyade qui n'en finit pas. Et puis, bien sûr, il y a eu l'explosion. Théo a eu le courage de téléphoner aux parents de Jérémie, pour leur avouer que c'est lui qui a eu l'idée de fabriquer cette bombe. Depuis lors, ceux-ci veulent absolument éloigner leur fils de Théo.

Partir ? Jérémie n'en revenait pas, on ne lui avait parlé de rien ! Ce déménagement tombait du ciel, une météorite pulvérisait sa vie. Eh bien allez-y ! Partez sans moi ! Foutez le camp, moi je rentre à la maison ! Il s'est mis à courir dans les rues, jetant son sac à dos, oubliant son vélo... De toutes ses forces il fonçait vers nulle part. Il a commencé à fatiguer, s'est forcé à accélérer, le rythme de ses jambes se désorganisait, il penchait vers l'avant... Un point de côté lui a percé le flanc, tel un coup de couteau. Il a titubé de quelques pas et s'est adossé à un mur, à bout de souffle, à bout d'espairs. Alors il est revenu sur ses pas, les yeux secs, le cœur encrassé de larmes. Il est monté dans cette voiture comme on monte à l'échafaud. Et les voilà roulant loin de Chantilly. Adieu Christie.

## Deuxième époque

## Chapitre XIV

Vendredi 2 mai 2027

**L**e vacarme du moteur de l'avion est assourdissant. Un parachutiste, en combinaison jaune vif, s'attarde dans l'encadrement de la porte qu'il vient d'ouvrir. Fixant le sol, loin, si loin là-bas en dessous d'eux, il rit, ivrogne enivré de vertige. Quatre mille quatre cents mètres, haut plongeur... À cette altitude, la température est de  $-13^{\circ}\text{C}$ . Christie frissonne et se masse les poignets, elle a l'impression que le sang gèle dans ses veines. Debout, agrippée à une poignée au plafond de la carlingue, elle se fait l'effet d'une carcasse de viande pendue à un crochet dans la chambre froide d'une boucherie. Enfin, l'hésitant s'élance, les airs le happent aussitôt.

C'est au tour de Christie. Le moniteur est accroché à une débutante, une « première fois », pour un saut en tandem. Il lui fait signe de la main tout en criant : « Vas-y, Vas-y ! Dès que tu le sens : tu fonces ! Nous te suivrons quelques secondes plus tard. » Ses mots sont à peine audibles. Après une hésitation, Christie se jette dans le vide. La chute l'avale tel un petit pois dans le gosier du ciel.

À cette vitesse, l'air offre une certaine résistance, elle a l'impression de s'allonger sur une pile de matelas qui n'en finit pas de se tasser sous son poids. L'avion s'éloigne en vrombissant, il paraît déjà minuscule, un jouet de gosse !

Quatre mille mètres. Très loin en bas, le sol est une étrange mosaïque, un pêle-mêle géométrique : des rectangles vert

clair, vert sapin, vert pomme, un triangle marron, une fine ligne bleue miroitante qui s'étire en une large courbe... Christie file à toute vitesse, atteignant deux cents kilomètres-heure, soit une chute de cinquante-cinq mètres-seconde, un immeuble de dix-sept étages toutes les secondes... Au bout d'une minute, l'ouvreur de sécurité doit s'activer automatiquement, libérant le parachute principal. Mais cela ne va pas se produire. Christie l'a saboté en sectionnant les fils du vario-baromètre, elle les a coupés au couteau comme d'autres se tranchent les veines. Même folie avec la voile de secours, dont le déclencheur était supposé s'activer à la hauteur critique de trois cents mètres, en cas de vitesse de chute trop élevée.

Le paysage est sans cesse changeant, il se métamorphose. Les espaces verts se dilatent, une ligne en trait de crayon s'épaissit et devient une veine qui abreuve les champs de son sang bleu. Des petites taches orange apparaissent ici ou là, on dirait des têtes d'épingles plantées côte à côte.

Ses oreilles sont noyées par le souffle de la chute. Elle a l'impression qu'une cataracte déferle dans le creux de ses oreilles. Sa montre sonne, ce sont des petits bips suraigus, on dirait les pulsations d'un moniteur cardiaque signalant un cœur affolé. La minute est passée, déjà... Elle n'a plus que quelques secondes pour se décider. À tout moment, elle peut enclencher manuellement le parachute. Ou alors... Dans cette chute folle, son corps revit d'anciennes sensations, il lui semble flotter à nouveau dans un bain antiseptique. Christie pourrait laisser faire, comme un nageur qui, à bout de force, abandonne et se laisse sombrer au large...

Les champs et les bois se distinguent maintenant, les points orange se sont élargis pour devenir des toits de maisons, les lignes des routes viennent veiner de gris la valse des couleurs. L'espace s'anime de plus en plus vite. Les étendues vertes s'étendent et se répandent, s'étalent dans toutes les directions. Le monde s'agrandit et se distend, on dirait un ballon en train de gonfler. Des reliefs apparaissent, les collines se dressent comme des cloques,

une paroi rocheuse accroche la lumière et marque un res-saut. Les couleurs se modifient, deviennent plus complexes. Les zones boisées, d'un vert profond, se constellent de nuances par petites touches de pinceau. Les terrains en construction, creusés dans le tissu végétal, révèlent une chair ocre, terre de Sienne ou d'un blanc sableux. Quelques gouttes bleu turquoise apparaissent, des piscines. Les champs d'orge : des lingots d'or pâle, ceux de colza : des étalements couleur mimosa. Ici, une touche coquelicot, là, des aplats vert pomme.

À son poignet gauche, l'aiguille de l'altimètre quitte la zone jaune pour passer dans l'orange. Moins de mille mètres. Sa vie est maintenant en jeu. À cette vitesse-là, chaque seconde perdue est une folie. Viendra un moment où, même si elle active le parachute, celui-ci ne disposera plus d'assez de temps pour freiner suffisamment un corps plongeant à une telle allure, elle tombera trop vite, s'écrasera au sol, et la voilure viendra recouvrir son cadavre, joli linceul multicolore.

De nouvelles teintes apparaissent, telles des fleurs qui éclosent : corail, carmin, cramoisi, prune, fuchsia, amande, vert d'eau, bleu cobalt, bleuet, marine... La mort est un feu d'artifice aux mille couleurs.

Son corps est gorgé d'adrénaline, son cœur emballé semble se déchirer. Christie imagine son corps percutant le sol à deux cents kilomètres-heure, il volerait en éclats. Elle revivrait l'explosion de l'entrepôt de l'usine, mais, cette fois-ci, le souffle et les projections la disloqueraient. Cependant, elle ne veut pas mourir ! Elle cherche seulement à frôler la mort. Sa main saisit la poignée de libération et tire brusquement. La vie jaillit dans son dos et vient s'épanouir au-dessus d'elle en un rectangle bariolé. Le choc du freinage manque de lui déboîter les épaules et lui coupe le souffle, l'instinct de survie vient de lui expédier un coup de poing dans le plexus.

Il lui faut quelques secondes pour reprendre ses esprits. Sa chute a ralenti mais demeure bien trop rapide. Le sol semble s'agrandir, proliférer, les champs s'étirent et se distordent, les prés deviennent d'un vert plus cru, plus

intense... Christie s'affole, elle anticipe le choc, ses chevilles vont éclater sous l'impact, sa colonne vertébrale va se tasser et s'effondrer sur elle-même comme un immeuble, son corps compacté va se briser comme un œuf et répandre ses organes dans les herbes... Ses mains manipulent les poignées pour freiner le plus possible mais il est trop tard, elle est trop bas. Elle manœuvre pour se diriger sur la droite, vers la rivière. Ses espoirs se reportent sur cette masse d'eau qui se rapproche à toute vitesse et paraît déborder, comme en proie à une crue subite. Elle inspire à pleins poumons et percute la surface avec une extrême violence, comme si elle traversait une vitre volant en éclats. Le choc désintègre ses pensées tandis que les eaux glacées, immergeant son corps trempé de sueur, achèvent de la désorienter. La chute continue, Christie s'enfoncé vers les profondeurs dans un chaos sonore de bulles d'air et de remous. Ses pieds viennent toucher le fond et s'enfoncent dans la boue vaseuse, enfin la chute s'arrête. Par réflexe, elle plie les genoux et s'élance en direction de la surface. Elle ouvre les yeux, elle veut apercevoir la lumière du soleil. Mais elle est aveuglée par le nuage boueux soulevé par son corps jeté là comme un pavé dans la mare. Tandis qu'elle nage, une peur incontrôlable la submerge. Ses pensées suivent maintenant l'absurde logique de la panique. Elle a le sentiment que des requins sont tout proches, comme si elle était retombée dans ces eaux dangereuses, au large de Miami. Ils sont là, ce sont eux, ils l'attendaient, ils la cernent. Ses chevilles sont ravagées par la douleur, elle imagine qu'une mâchoire vient de les croquer et les arrache. Elle se débat et tente de fuir, mais elle s'englué dans la voile comme un insecte dans une toile d'araignée aquatique. Ses mains essaient de repousser la voilure, de la déchirer... Elle est pareille à un enfant qui veut naître mais ne parvient pas à se dégager de son monde amniotique. À force de se démener, elle finit par contourner l'obstacle et vient jaillir à la surface. Elle inspire de toutes ses forces tandis que son esprit, au bord de l'asphyxie, ne distingue plus que des picotements rouges sur fond noir, un feu d'artifice de gouttes de sang par nuit noire.

\* \* \*

41 °C, Paris rissole, œuf lâché sur une poêle à frire. Avec l'accélération du réchauffement climatique, le monde s'est mis à avoir des poussées de fièvre. Beaucoup d'habitants sont reclus chez eux, volets baissés. Mais les touristes et ceux qui travaillent se déplacent, silhouettes troubles dans l'air brûlant. Le Samu et les pompiers passent et repassent, sirène hurlante. Les véhicules de police sont plus nombreux encore. Bagarres, agressions, débuts d'émeute : les esprits surchauffés entrent en ébullition.

La terrasse du café est bondée. Les gens vident leurs verres et se frottent le visage avec les glaçons. Kévin a patienté vingt minutes avant de pouvoir s'asseoir. Le serveur s'approche, ses lèvres remuent à peine. Encore quelqu'un qui marmonne au lieu d'articuler. Kévin lui présente sa tablette. Sur l'écran, on peut lire :

*Bonjour, je suis sourd-muet. Puis-je avoir un espresso, s'il vous plaît ?*

Le garçon de café parle à nouveau. Ses lèvres, indolentes aux mouvements à peine esquissés, demeurent illisibles. Mais que peut-il bien demander ? Kévin pianote sur le clavier.

*Excusez-moi, je n'ai pas compris.*

Le serveur parle encore. Kévin croit lire le mot « eau » et tape aussitôt :

*Oui, un verre d'eau avec le café, merci.*

Le serveur secoue la tête, il devait dire autre chose. Peut-être s'est-il étonné de cette commande, un café brûlant par 41 °C ? Oui, et alors ? Pourquoi pas ? Se résignant, l'homme se tait enfin et fait signe de la main qu'il s'en va mais va revenir.

Kévin n'a jamais retrouvé l'audition, malgré une double greffe tympanique et plusieurs tentatives d'appareillage et d'implants. L'onde de choc de l'explosion a causé un ébranlement de l'oreille moyenne et de l'oreille interne, entraînant des lésions irréversibles. En revanche, il n'est pas muet. Mais, étant devenu incapable d'accorder

sa voix à son audition, ses mots se sont déformés jusqu'à devenir un charabia. Il préfère ne plus parler. Ou alors il ne le fait qu'avec les lèvres, quand il rencontre quelqu'un qui sait en lire les mouvements. Ah ! Les entendants ne prêtent jamais attention au ballet des lèvres ! Pourtant, quelle grâce... Que de séduction il y a dans ces courbes qui dansent ensemble !

L'expresso arrive, Kévin s'en délecte. Il observe à la dérobée deux jeunes femmes qui discutent ensemble. Dieu qu'elles sont belles ! La brune est vêtue d'une jupe noire et d'un chemisier rouge. Son teint mat évoque l'Espagne, ou du moins c'est ce que Kévin se plaît à imaginer. Ses gestes ont beaucoup d'assurance, trop d'ailleurs : elle tente peut-être de dissimuler l'inverse, cachant un manque de confiance sous un excès factice. Son visage exprime l'incrédulité amusée. Elle questionne son amie, en jean et tee-shirt assortis, bleu océan. Elles n'ont pas repéré son regard indiscret. Il lit leur conversation sur leurs lèvres.

— *Mais tu vas le revoir ?*

— *Je ne sais pas... Oui, enfin non ! Je veux dire non, sauf que ça dépend... Ça dépend de ce qu'il me dira quand il me téléphonera...*

— *Je n'arrive pas à croire que tu aies couché avec un type juste rencontré comme ça, à une soirée !*

— *Parle moins fort ! Ce n'est pas « un type », c'est Mikael... Elle rougit, passe sa main dans ses cheveux châtain.*

— *Ce n'est pas... Tout le monde dit que je suis trop sérieuse, hé bien il faut croire que ce n'est pas toujours vrai !*

— *Montre-moi sa photo.*

Son amie lui passe son portable.

— *Il est drôlement mignon, dis donc !*

— *Ben, tant qu'à faire, autant choisir ce qu'il y a de mieux...*

Elles rient ensemble, ce qui les rend plus séduisantes encore. Kévin en ressent une vive émotion, son cœur est une feuille de papier qu'un poing froisse en boule. Depuis son entrée dans la grande nuit des sons, ce qui lui manque le plus, c'est la voix des femmes et leurs éclats de rire. Ces voix perdues, désormais il les rêve. Il puise dans ses

souvenirs, cherchant à ranimer les voix du passé pour les calquer sur ces lèvres. Il est comme un doubleur de films, mais qui n'a que de vieux CD pour l'aider à repeindre toutes les voix du monde.

\* \* \*

*Le Coupe Trois-Gorges*, avenue de l'Opéra, est l'un des restaurants chinois les plus raffinés de Paris. Son chef est un vieil irascible qui clame partout que son restaurant est « interdit aux communistes ». Autrefois, il vivait en Chine, dans un village du district de Wushan. Mais, avec la construction du barrage géant des Trois Gorges sur le fleuve Yang-Tsé-Kiang, son village fut englouti, ainsi que quinze villes et cent quinze autres villages... Alors il a jeté sa carte de membre du Parti communiste chinois dans le fleuve démesurément grossi et il a quitté son pays. Depuis, il émerveille Paris en cuisinant de ses doigts d'or, tout en maudissant le « gouvernement pékinois ». Parfois, penché sur ses préparations, il se met à pleurer. Ses larmes sont des gouttes du Yang-Tsé-Kiang qui suintent de ses souvenirs noyés.

Jérémie y déjeune en compagnie de deux jeunes femmes et d'un collègue de travail, Louis Renog. Il plaisante avec Li Wei, tandis que Louis se montre emprunté avec Claire, comme si elle l'intimidait. On dirait un jeu de séduction, il s'agit plutôt d'une pièce de théâtre. Tous les quatre sont des policiers d'unités d'élite. Li Wei et Claire sont des spécialistes des missions d'infiltration. Jérémie, lui, s'est porté volontaire. Être en première ligne n'est pas sa place, mais il lui arrive de se montrer subitement téméraire. Il a gravi très vite les échelons de la police, grâce à ses talents d'enquêteur mais aussi en raison de ses prises de risques. Il dirige maintenant sa propre unité, et Louis Renog est son second. Renog est brillant, mais l'ambition brûle en lui comme un feu de forêt. Dès qu'il a entendu Jérémie se porter volontaire, il a fait de même. Il ne veut pas lui céder un pouce de terrain, dans quelque domaine que ce soit. Cependant, l'audace de son chef lui donne le

vertige. Il l'a accompagné comme il aurait suivi un skieur, et les voilà maintenant skiant hors-piste de la raison... Jérémie se tourne vers lui :

— C'est Claire qui t'effraie comme ça ?

Li Wei éclate de rire, puis Claire et Jérémie. Les mains de Louis se crispent, ses baguettes éventrent un ravioli au crabe. Le portable de Jérémie vibre, deux fois seulement. C'est le signal : les Russes arrivent. Depuis trois mois, la mafia russe et la mafia chinoise se livrent une guerre acharnée. On compte déjà quatre-vingts morts et deux cents « disparus ». Quand le Béluga affronte le Grand Dragon Rouge, la terre tremble... Arrêter le carnage est devenu une priorité nationale.

— Alors, Li Wei, qu'as-tu prévu de faire, pour les vacances d'été ?

C'est la phrase-code annonçant que l'opération est imminente. Li Wei lui répond qu'elle ira à Pékin, d'où elle est originaire, elle leur décrit la ville. Son aisance est stupéfiante, pas un instant on ne devinerait qu'elle joue un rôle. Dehors, soixante-dix policiers sont déployés : les troupes de choc du RAID, des tireurs d'élite, des hommes de la Section Anti Mafia et de la Section des Crises Majeures... Le problème, c'est qu'ils se trouvent dans l'un des lieux les plus animés de Paris. C'est justement pour cela que les deux mafias ont choisi ce restaurant, pour une ultime tentative de conciliation. Il a fallu des semaines d'enquête pour obtenir ces renseignements. Si tout se passe bien, si le Béluga réussit à faire la paix avec le Grand Dragon Rouge, il n'y aura pas d'intervention. Si les négociations dégénèrent, le chef de l'opération avisera en fonction de l'évolution de la situation.

Un homme se présente à l'entrée, accompagné de sept gardes du corps. Jérémie lance un coup d'œil et reconnaît Dimitri Volonov, le chef de la branche française de la mafia russe, rien que ça ! Jérémie ne pensait pas qu'il viendrait en personne. On le surnomme « le tsar Dimitri ». Son dossier judiciaire russe a été « perdu ». On sait qu'il a été incarcéré en Sibérie, mais plus personne ne peut vous dire où, quand, pourquoi, combien de temps...

En France, il a passé deux jours en détention préventive. Il était accusé d'homicide volontaire, une patrouille de police l'avait interpellé quelques minutes après un assassinat, il sortait de chez la victime avec l'arme du crime dans la poche. Mais, une heure après son arrestation, un Russe s'est présenté au commissariat pour « avouer » ce meurtre, tandis que monsieur Volonov certifiait que, ayant entendu des coups de feu, il était entré dans cette maison pour secourir un éventuel blessé, qu'il avait ramassé par précaution l'arme du crime qui traînait par terre, et qu'il avait été arrêté au moment où il allait alerter les secours. Les poursuites à son encontre ont été abandonnées.

Finalement, ce que l'on sait de lui, c'est ce que sa peau vous révèle. Dans la mafia russe, les tatouages sont incontournables. Les symboles sont codifiés et structurés en un véritable langage. Jérémie a étudié les photos d'identité judiciaire de Volonov, prises lors de sa brève incarcération. Sur la main droite, il a, tatoués, un esturgeon béluga et une matriochka, les deux surnoms de la plus puissante des mafias russes. Sur le torse : la Vierge Marie tenant un cœur, il sait se protéger de la police et de ses adversaires, trois flocons de neige, trois années de détention en Sibérie, trois daims bondissant, il s'est évadé trois fois de prison. Sur le cou : un poignard qui lui traverse la gorge, il a assassiné quelqu'un en prison. Sur les épaules : des épaulettes de général, il occupe un très haut rang dans l'organisation. Sur les bras : une tête de femme surplombant un couteau et une rose, il a fait un serment de revanche, un poignard et un œil couronné, succès dans une mission difficile, une tête de mort sur une étoile à cinq branches, il a accompli un carnage lors d'une vendetta. Sur les genoux : des étoiles, « Je ne me mets à genoux devant personne ». Sur le dos : une Vierge à tête de mort contemple un Christ squelette crucifié, « Voici la Sainte Vierge et le Christ de ma religion », une tête de Lénine coiffée d'une couronne de Tsar, « Je règne sur un pays entier ». Avec sa peau écorchée et tannée, on pourrait fabriquer un roman sur le crime à la russe.

Volonov et trois de ses hommes se laissent fouiller par les gardes placés à l'entrée par monsieur Pei, le numéro deux dans la hiérarchie du Grand Dragon Rouge. Pour rassurer les clients, un garde du corps explique que monsieur Pei est un riche homme d'affaires qui doit prendre des précautions pour assurer sa sécurité. Les autres Russes accompagnant Volonov ont ordre de rester sur le trottoir.

Le Tsar rejoint monsieur Pei à une grande table où celui-ci déjeune avec six « amis ». Volonov se montre très à l'aise.

Jérémy songe : *Pourquoi n'a-t-il pas envoyé son second ? Pourquoi prend-il autant de risques ? Il a le cran des hommes déjà morts...*

La mafia chinoise a porté quelques coups durs à la Matriochka. Il est donc possible que Moscou ait fait savoir à Volonov qu'il risquait de perdre son poste. Mais alors, celui-ci ne serait plus autorisé à arborer son tatouage du tsar Lénine, il devrait ôter ses épaulettes de général, il ne serait plus digne du poignard et de l'œil couronné ni de la Vierge Marie tenant un cœur, il perdrait aussi l'esturgeon et la poupée gigogne... Dans la Matriochka, rendre son tablier, c'est se faire écorcher vif.

Monsieur Pei, lui, est anxieux. À soixante-dix ans, il espérait une fin de carrière tranquille, il croyait ne plus avoir à descendre à nouveau dans l'arène pour calmer les fauves. Mais son organisation est en train de se faire écharper par l'expansion russe. À ce rythme-là, le Grand Dragon Rouge a beau lacérer les flancs du Béluga de ses griffes, il va se faire avaler. Monsieur Pei a un talent, c'est un diplomate remarquable. Il est l'homme de toutes les paix. Si lui ne parvient pas à trouver un accord avec les Russes, alors ne restera, pour seule option, que la guerre à outrance.

Les deux hommes entament la discussion, tandis qu'un serveur leur apporte des raviolis de crevettes cuits à la vapeur. La police n'a pas eu la possibilité de placer des micros et des caméras. Le lieu de la rencontre n'a été choisi qu'au dernier moment et, de toute manière, une

initiative de ce genre aurait été repérée par les hommes de la mafia chinoise envoyés en repérage.

Arrivés tôt, Jérémie et Louis ont choisi une table offrant une vue d'ensemble sur la salle. Ils peuvent donc observer ce qui se passe. Volonov se met à rire, l'atmosphère se détend, il fait mine de piocher un nouveau ravioli dans un panier vapeur placé au centre de la table, mais soudain il bondit en avant, bras tendu, plonge de toutes ses forces sa baguette dans l'œil de Monsieur Pei et lui perfore le cerveau.

— Intervention ! ordonne Jérémie dans l'émetteur-récepteur caché dans son col.

Des coups de feu éclatent, les gardes de monsieur Pei ont dégainé, mais ceux qui accompagnent Volonov leur sautent dessus, un Russe a désarmé l'un de ses adversaires et criblé à bout pourtant les gens attablés. Cinq hommes font irruption dans le restaurant en pointant des kalachnikovs, mitraillant les gardes à l'entrée. Dehors aussi, on se met à tirer de tous les côtés, les policiers sont tenus à distance par un feu nourri. Les clients hurlent, des vases Ming explosent, les boiseries sont déchiquetées, les paravents se constellent de trous, les panneaux de jade s'effondrent comme des miroirs brisés, les lustres en cristal volent en éclats dans des tintements suraigus... Un pan de mur, orné de statues en terre cuite de soldats antiques, est balayé par une rafale et la vieille armée se fait décimer. Un Asiatique, réfugié derrière le bar, abat deux assaillants. La riposte le crible de projectiles et pulvérise les centaines de bouteilles alignées sur les étagères.

Louis et Claire se sont jetés à terre et se collent contre la banquette, dans un angle mort. Li Wei a dégainé et s'est adossée à un mur. Un garde du corps passe devant elle, l'arme à la main, et lui crie en chinois : « Mais qu'est-ce que tu fais ? Tire, bon sang, tire ! » Dans la confusion générale, il la prend pour l'une des leurs ! Elle le met en joue : « Police ! Lâche ton arme ! Les mains en l'air ! », mais son prisonnier est fauché par une pluie de balles. Jérémie rampe à découvert. Au centre de la pièce, une serveuse a été touchée à la clavicule. Sa veste blanche est trempée de sang.

Elle frissonne et on dirait que, pour se réchauffer, elle s'est enveloppée dans un drapeau rouge. « Tenez bon ! » lui crie Jérémie, mais sa voix est noyée sous les détonations. Il continue de progresser vers elle. Elle lui rappelle Christie. Il l'a presque rejointe. L'un des assaillants est touché par cinq ou six balles convergeant sur lui de tous les côtés, il tente de riposter mais n'arrive même plus à soulever sa kalachnikov. Sa rafale, erratique, crible le plancher, l'une de ces balles perdues vient effleurer le bras de Jérémie. Le Russe blessé tombe à genoux et s'immobilise. Il semble hésiter, comme s'il devait absolument faire quelque chose mais il a oublié quoi, une décharge de fusil à pompe le frappe en pleine poitrine. Jérémie atteint enfin la jeune femme blessée. Une rafale fait exploser des aquariums, des flots d'eau et de débris de verre se déversent sur eux. La serveuse, livide, semble sur le point de s'endormir. L'artère axillaire est touchée, Jérémie appuie à deux mains pour faire un point de compression. Autour de lui, éparpillés parmi les éclats de verres, des poissons se débattent, sautillent et se contorsionnent, des crabes et des langoustes s'enfuient. Les deux derniers Russes armés de kalachnikov sont fauchés par les tireurs d'élite de la police. Les hommes du RAID qui ont réussi à mettre hors de combat les assaillants postés à l'extérieur font irruption dans le restaurant. Massés derrière des boucliers d'acier, ils pointent leurs fusils d'assaut et se déploient. Des gens crient encore, mais, maintenant que les coups de feu ont cessé, tout semble étrangement calme. Des médecins du Samu viennent remplacer Jérémie. L'un d'eux lui tapote l'épaule, on ne sait pas trop si cela veut dire « Bien joué ! » ou « Poussez-vous et laissez-nous faire. » Li Wei a fait trois prisonniers les derniers gardes de monsieur Pei. Ces hommes semblent soulagés. Compte tenu de leur échec, mieux vaut aller se faire oublier en prison pendant une petite dizaine d'années... Un Russe se tient immobile, les bras levés, répétant « Je me rends ! » Il tient à la main la baguette sanglante retirée du crâne de monsieur Pei. Ce n'est pas Volonov.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris. J'ai tué ce pauvre vieillard, c'est horrible ! Tout est de ma faute.

Ah, les enquêtes sur la mafia russe ! Dans la Matriochka, si un soldat a commis une faute grave, il peut se faire pardonner en acceptant d'aller en prison à la place d'un supérieur. Si vous avez encore un petit doute sur sa culpabilité, celui qui s'accuse du crime vous aide lui-même à trouver de nouveaux témoins qui ont tout vu et confirment ses aveux.

Jérémie se relève, étourdi, sonné par ce jaillissement de violence. Il regarde sa montre. Quatre minutes. Tout n'a duré que quatre minutes.

Volonov s'est rassis à sa table. Avec de nouvelles baguettes, il picore des raviolis aux crevettes, face au cadavre éborgné de monsieur Pei. Tout autour de lui, des gardes sanglants, abattus avant d'avoir eu le temps de réagir, sont avachis sur les banquettes et les chaises. C'est un festin avec les cadavres. Au moment où il approche de sa bouche un nouveau ravioli, Jérémie a l'illusion que Volonov va manger l'œil de monsieur Pei.

Jérémie titube jusqu'à lui. Trempé du sang de la serveuse et de celui de sa propre blessure, il ressemble à un mort qui vient de se relever d'un charnier.

— Vous êtes en état d'arrestation.

Le « coupable de service », plaqué au sol par deux policiers qui sont en train de menotter, hurle :

— Non, ce n'est pas lui, c'est moi ! C'est moi ! Je suis un assassin ! Il faut m'enfermer ou je vais tuer à nouveau !

Volonov regarde Jérémie, mimant la surprise.

— Ah mais, cher monsieur, je n'ai rien à voir avec toute cette histoire.

Jérémie lui désigne la caméra miniaturisée fixée à son col.

— J'ai tout filmé.

Le tsar Dimitri fait claquer ses baguettes dans le vide, cinq hommes du RAID le placent dans la ligne de mire de leurs fusils d'assaut.

— Ah... Ça, ce n'était pas prévu. Et je risque quoi ?

— Avec d'excellents avocats : homicide volontaire sans préméditation, association de malfaiteurs... Je dirais vingt ans.

Le visage de Volonov s'assombrit.

— C'est tout ? Je croyais que je valais mieux que ça !

Il se lève, à nouveau tout sourire, et applaudit les policiers.

— Bravo ! Beau travail ! Vive la police française ! Hourrah !

Tandis que le RAID le plaque sur la table sanglante et lui menotte les mains dans le dos, il lance à Jérémie :

— Je n'oublierai jamais ton regard. Je ferai tatouer tes yeux au-dessus de mon Lénine couronné.

\* \* \*

À chaque fois que ses baskets heurtent la piste du stade, une vague de souffrance lui parcourt le corps. Théo s'obstine au-delà de l'épuisement. Il a basculé dans un autre monde, telle Alice au pays des merveilles, mais lui est une Alice au pays des douleurs. Le monde lui paraît irréel. Parfois, il lève la tête, pour se remplir les yeux de ciel, et il se dit qu'il va continuer à courir jusqu'à ce que tout devienne bleu. Bleu ultime. C'est son cent-cinquième tour, bientôt 105 fois 400 mètres, cela fera 42 kilomètres, il ira jusqu'à 42 kilomètres et 195 mètres, un marathon parfait. Ses muscles le torturent, il a l'impression d'avoir été pelé comme une orange, on lui a arraché la peau en faisant ruisseler le jus. Il s'imagine courant les muscles à vif, sanguinolent, il doit ressembler à ces dessins d'hommes écorchés, dans les traités d'anatomie. Son corps continue à s'agiter, caillot sanglant animé par un mouvement régulier. Ses cuisses et ses mollets sont contractés, ses bras crispés. Ses muscles semblent avoir perdu leur élasticité. Théo a l'impression qu'ils se sont cristallisés. Lorsqu'il passe la main sur ses cuisses ou ses biceps, il lui semble caresser un bloc de sel. Il a tellement sué, il est si déshydraté... Peut-être s'est-il transformé en homme de sel. Étenué, il va s'effondrer et son corps, en heurtant la piste, se désintégrera en millions de cristaux blancs.

Titubant, zigzagant d'épuisement, penché en avant pour une chute imminente qui n'arrive jamais, il court toujours. La montre fige le chronomètre et bipe à son

poignet, le GPS a atteint 42 195 mètres, Théo s'écroule sur le revêtement et roule sur le dos. Dans son esprit, il continue à courir, il lui semble qu'il se précipite au pas de course vers le ciel. Bouche écarquillée, il essaie de faire entrer de l'air en lui, mais il a l'impression qu'on lui a enveloppé la tête dans un sac plastique.

Une silhouette se penche au-dessus de lui, à contre-jour.

— J'appelle une ambulance...

Il a tout juste la force de remuer l'avant-bras pour faire signe que non. N'en tenant pas compte, la jeune femme porte déjà son mobile à son oreille. Pourquoi est-ce qu'il y a toujours des gens qui veulent vous sauver quand on ne leur a rien demandé ? On ne peut même plus crever tranquille !

Ses cheveux blond paille irradient au soleil et elle s'exprime avec un accent germanique. C'est sûrement une Hollandaise, une réfugiée climatique. Avec l'accélération du réchauffement climatique et la montée des eaux, les Pays-Bas ont été submergés à quatre-vingts pour cent. On a vu apparaître une nouvelle mer, « la mer Hollandaise »... La France a offert l'asile climatique à cinq cent mille Néerlandais. Plusieurs millions de leurs compatriotes ont émigré aux quatre coins du globe. Pauvres Hollandais... Dans leurs yeux incrédules, on lit encore l'engloutissement de leur pays. Mais ils ne pleurent pas. Leurs ingénieurs tracent déjà les plans de super digues et de pompes gigantesques capables de vider le lac Léman en vingt secondes. Les Pays-Bas réapparaîtront l'année prochaine, tous vous le certifient. Ils auront leur Grande Muraille de Chine : la Grande Digue Hollandaise, et la mer du Nord, ils vont la boire cul sec.

Un vieillard s'approche, flottant dans son short de sport rouge et son tee-shirt trempé de sueur. C'est Roger, un habitué. À soixante-dix-sept ans, il vient lancer des javelots, ou enseigner le triple saut à des jeunes désœuvrés.

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle, on a l'habitude... Il récupère très vite.

Se penchant au-dessus de Théo, il demande quand même :

— Ça va, monsieur Lancide ? Parce que, cette fois-ci, vous y êtes allé un peu fort...

Théo lève la main, poing fermé, pouce brandi vers le haut, tel un gladiateur à terre qui s'accorde la vie à lui-même. Tout va magnifiquement bien, on ne peut pas mourir de façon plus agréable... La jeune Néerlandaise hésite, puis tourne le dos et s'en va en marmonnant quelque chose dans sa langue étrange. On distingue le mot « *idiot* »... Théo tapote l'écran de sa montre, puis il s'applaudit. Roger est un ancien professeur de gymnastique, il apprécie cet exploit qui lui rappelle ses propres prouesses, à l'époque de sa jeunesse.

— Vous avez encore battu votre record ? Cela fait deux fois en deux mois ! Comment vous faites ?

*C'est parce que ma vie s'accélère...*, voudrait lui répondre Théo.

— Alors ? Combien ?

Théo lui présente l'écran.

— Pas possible ! 2 heures 39 minutes ? À ce rythme-là, le mois prochain, écroulez-vous directement dans un cercueil, cela m'évitera d'avoir à vous y porter... Ne le prenez pas mal, monsieur Lancide, mais, quelquefois, je me demande si vous ne vous êtes pas échappé d'un asile...

Bouche toujours grande ouverte, assoiffé d'oxygène, Théo ne peut que répondre en pensées. *Ce sont tous les autres qui sont fous, moi, je suis le seul homme sensé au milieu d'une humanité démente.*

## Chapitre XV

Lundi 5 mai 2027

Pendant des années, Sylvain Darnt a cherché un travail peu stressant. Il a été commercial pour l'industrie pharmaceutique (trop de pression sur les ventes), conseiller clientèle dans une banque (trop pénible de téléphoner aux gens pour les inciter à prendre une assurance-vie), vendeur dans un magasin d'articles de sport (trop de clients impolis, agressifs, méprisants)... Il est donc devenu vigile de nuit pour Shibata & Laferte. Sentinelle attentive, il veille sur un vaste site industriel classé Seveso. De manière paradoxale, il a trouvé la paix de l'esprit dans une usine manipulant de multiples produits chimiques, avec risque d'explosion et de diffusion de nuage toxique...

Empoignant la cafetière, il remplit deux tasses d'un café fumant. C'est un mélange italien de robusta et d'arabica, que Darnt surdose pour obtenir leur « café noir pour nuit blanche ». Son collègue de garde, « Max » (Marc André Xéno), attaque son troisième hamburger, puis il passera des heures à soulever ses haltères, qu'il trimballe partout avec lui. Son corps massif lui donne des allures de titan. On l'imagine montant sur un ring sacré au Japon, pour aller affronter des sumos. Il a eu l'entretien d'embauche le plus bref du monde : la DRH l'a recruté au moment où elle l'a vu se lever du canapé de la salle d'attente...

Depuis leur tour de contrôle, ils ont une vue plongeante sur les unités de production et de stockage, les

hangars, les bâtiments administratifs, les bassins de dépollution des eaux, la double enceinte grillagée... De nombreux projecteurs illuminent le site qui ressemble à une ville trop éclairée. Au-delà, on peut voir la Manche. Darnt et Xéno s'installent côte à côte dans leurs fauteuils. Délaissant les dizaines d'écrans des caméras de surveillance, ils fixent l'horizon. Le ciel, d'un bleu liquide, ressemble à une aquarelle qui n'a pas encore séché. Le soleil couchant est un disque écarlate, du rouge s'en écoule et imprègne la mer.

— Quand je vois ça, je me dis qu'on a le plus beau métier du monde..., déclare Darnt.

Xéno hoche la tête, oui, c'est sûr. Darnt ne se lasse jamais de ce spectacle, c'est un pur moment de bonheur, il voudrait que sa vie soit un soleil couchant perpétuel.

— Je serai de garde pour la Méga Tempête Sylvia, mais je ne sais toujours pas avec qui je ferai la paire. Tu es intéressé ? Ce sera payé double.

— Pas question.

— Double tarif ! insiste Darnt. Ne me dis pas que tu as peur d'une tempête ?

Xéno hoche la tête : oh que oui il a la trouille ! Et puis, ce n'est pas une tempête, c'est une Méga Tempête. Il se terrera chez lui et il n'en ressortira que lorsque les vents seront redescendus à cinquante kilomètres-heure maximum. Darnt abandonne l'idée de convaincre son ami. Le téléphone sonne, c'est la ligne extérieure. Il décroche.

— Shibata & Laferte Site de Production, service de sécurité, je vous écoute.

Il y a un bref silence, puis un déclic.

— *Ceci est un enregistrement. Une bombe va faire exploser votre usine, aujourd'hui, à minuit. Il vous reste deux heures pour procéder à l'évacuation. Évacuez-les lieux immédiatement ! Éloignez-vous de dix kilomètres ! Périmètre de sécurité : dix kilomètres. Ceci est un enregistrement. Une bombe va faire exploser votre usine, aujourd'hui...*

— Monsieur ? Il y a quelqu'un qui m'entend ? C'est très grave, ce que vous racontez... Si c'est une blague, dites-le tout de suite ! Parce que nous allons appeler la

police et cela va déclencher une enquête criminelle. Vous risquez d'aller en prison, même si vous voulez juste faire une plaisanterie.

— ... *Évacuez-les lieux immédiatement ! Éloignez-vous de dix kilomètres ! Périmètre de sécurité : dix kilomètres. Ceci est un enregistrement. Une bombe va faire exploser votre usine, aujourd'hui...*

Darnt tend le combiné à son collègue pour avoir son avis. Un autre téléphone sonne, il s'agit de la ligne directe avec les pompiers. Darnt décroche aussitôt.

— Shibata & Laferte Site de Production, service de sécurité, j'écoute.

— Ici le Centre d'Incendie et de Secours, on a reçu un appel vous concernant, une alerte à la bombe. Impossible de savoir si c'est du sérieux ou un canular. Soi-disant qu'une bombe va exploser à minuit et vous êtes classé Seveso seuil haut... Avez-vous des informations à ce sujet ?

Nouvelle sonnerie, cette fois c'est la ligne directe avec la police. Darnt prend aussitôt l'appel.

— Shibata & Laferte Site de Production, service de...

— Ici le commissariat de police de Dieppe : nous venons de recevoir une alerte à la bombe. Quelqu'un menace de faire sauter votre site.

— Oui, nous avons aussi reçu un appel...

— Attendez, mon collègue me fait signe... On m'informe que notre lieutenant de garde vient de joindre le préfet. Voici ses ordres : ne prenez aucun risque, procédez immédiatement à l'évacuation du site ! De notre côté, nous vous envoyons tous nous hommes disponibles et nous alertons les pompiers, le Samu et les démineurs. Périmètre de sécurité : dix kilomètres.

— Je répète vos instructions : le préfet ordonne l'évacuation immédiate du site. Est-ce que vous confirmez ?

— Oui ! Évacuez maintenant ! Et assurez-vous de n'oublier personne !

— On s'en occupe.

Darnt prend le trousseau de service. Ses mains tremblent, les clés cliquettent comme des dents claquant de

peur. Une clé lui permet d'ouvrir un panneau métallique, révélant un bouton qu'il presse. Aussitôt, partout sur le site, des lampes rouges s'allument et clignotent et des dizaines de sirènes se mettent à retentir. C'est un son grave assourdissant qui monte et descend sans fin. Tous les employés connaissent ce signal : danger grave, évacuation immédiate.

Ce site industriel ne dort jamais, les unités de production tournent jour et nuit. Grâce au pointage, un écran indique qu'il y a trois cent quarante-quatre personnes présentes. Xéno, le visage couvert de sueur, halète. On dirait qu'il vient de courir après un bus raté de peu. Darnt regarde ses mains tremblantes, *calme-toi, calme-toi, il n'y a pas de bombe, c'est juste une plaisanterie de crétin, ou bien des écoterroristes qui veulent nous mettre la pression, tu es vigile, tu dois montrer l'exemple...* Maintenant, le ciel rougeoyant ne les émerveille plus du tout, ils y voient la prémonition de l'explosion à venir.

Oubliées les consignes de sécurité, disparus les bons réflexes appris lors des exercices : en quelques minutes, c'est le chaos. L'évacuation prend des allures de fin du monde. Un fatras de voitures embouteille les axes de circulation, partout on klaxonne, un quatre-quatre entreprend de doubler tout le monde et froisse des carrosseries, des motos se faufilent entre les véhicules... La gigantesque usine est un Titanic dont les passagers se ruent sur leurs voitures comme sur des canots de sauvetage. Les lampes rouges d'alarme clignotent, les sirènes hurlent, un hélicoptère des pompiers apparaît et se met à tourner au-dessus du site... Au loin, les lumières bleues des gyrophares de la police et du Samu indiquent où se situe le périmètre de sécurité.

Ce chaos dure trois quarts d'heure. Puis tout s'apaise. On compte et l'on recompte, trois cent quarante-quatre évacués, tout le monde est là, éparpillé sur les différents points de rassemblement. La police a barré les accès au pôle industriel, on attend. Les minutes s'écoulent lentement. Les employés commencent à plaisanter, « Dans le protocole évacuation, il faudrait inclure des barbecues et

des saucisses... », « C'est à quelle heure qu'on explose ? »... Sous le ciel étoilé, l'usine, avec ses lampes rouges qui cliquent toujours, ses nombreux éclairages et ses bâtiments aux formes variées, ressemble à un parc d'attractions déserté.

À minuit moins cinq, une minuscule silhouette apparaît dans la cour de l'entrée principale. Le cœur, un instant, en oublie de battre. Un murmure d'inquiétude parcourt la foule. Un lieutenant des pompiers porte ses jumelles à ses yeux. Il reste encore quelqu'un là-bas ? Non, enfin si : c'est un chien. Un berger allemand. Une femme, ayant cru voir un enfant, fond en sanglots. La foule interpelle le maître-chien de service : « Et ta bête alors ? » L'accusé balbutie : « Il a fichu le camp quand la sirène a retenti... Je ne vais quand même pas mourir pour un clébard ! » « Va le chercher ! » plaisante Xéno. L'animal va et vient sur l'asphalte, comme s'il se disait : « Mais où sont-ils tous passés ? » Puis il se fige, et le voilà qui prend ses jambes à son cou, fusant par la grille laissée grande ouverte. C'est une fuite éperdue, il bondit à travers champs, ses pattes s'agitent avec frénésie, jamais on a vu un chien courir aussi vite.

Minuit approche. Des employés filment avec leur portable. Xéno, toujours le cœur à plaisanter, fixe sa montre et entonne : « Cinq ! Quatre ! Trois ! Deux ! Un ! » À « Zéro ! », le laboratoire de recherche, un long bâtiment de six étages, vole en éclats comme un pâté de sable sous le coup de pied d'un gamin. Même à dix kilomètres de distance, la détonation vient vous sonner les oreilles. Des milliers de gravats et de plastiques enflammés retombent en pluie. Le berger allemand se met à bondir à droite et à gauche, pour éviter les projectiles qui s'abattent autour de lui. Dans la zone de fabrication des agrocarburants, les citernes, ces géantes métalliques hautes de trente mètres et contenant chacune cinq millions de litres d'essence verte, se mettent à exploser les unes après les autres. Leurs coques d'acier sautent en l'air comme des bouchons de champagne. Elles déversent un océan de flammes, c'est un tsunami de feu qui s'écoule le long des voies

de circulation, inonde les rez-de-chaussée et incendie les bâtiments, submerge les véhicules de service qui explosent à leur tour... La coulée atteint le secteur de fabrication des engrais où les édifices s'embrasent comme des têtes d'allumette. L'unité de production de nitrate d'ammonium, pourtant de petite taille, se pulvérise avec une violence fantastique et l'on croit sauter avec elle. Tel un pavé jeté dans une mare, sa destruction propulse dans les airs de grandes quantités d'essence qui retombent en pluie de feu. Le berger allemand est atteint, son pelage se couvre de flammes. Il se met à changer sans cesse de direction, feu follet parcourant une plaine où éclosent partout des fleurs de feu. Il finit par s'effondrer et son cadavre achève de se consumer. Une sphère d'acétaldéhyde, surchauffée, se brise comme une coquille et libère un énorme jaune d'œuf incendiaire. L'unité de production d'acide sulfurique et des superacides est atteinte à son tour. Sa destruction évoque les images d'une ville bombardée, on en lèverait les yeux au ciel pour tenter d'apercevoir les avions ennemis. Au milieu des jaillissements jaunes et orange apparaît soudain l'étrange lueur du soufre qui brûle. C'est un bleu couleur flamme de gaz, dont les vapeurs suffocantes sont une amante qui vous embrasse jusqu'à la mort... L'usine, maintenant en feu d'un bout à l'autre, continue à être secouée par des explosions. La lueur est si vive qu'il semble qu'à minuit s'est levé un soleil de midi.

Darnt a l'impression que, cette fois-ci, le soleil couchant s'est décroché du ciel pour venir s'écraser sur terre...

\* \* \*

Dans le restaurant à l'éclairage tamisé, ils sont vingt à festoyer. On se régale de koulibiak de saumon, bortsch, blinis aux œufs de saumon nappés de crème aigre, saumon et esturgeon fumés, cornichons malossols, raviolis pelmeni sibériens, poulet pané à la Kiev (qui dégorge de beurre fondu quand on le coupe), bœuf Stroganov... Jérémie secoue la tête, il a du mal à y croire, comment ses

hommes réussissent-ils à manger autant ? C'est lui qui a eu l'idée de les emmener fêter leur victoire dans un restaurant russe. Son regard glisse sur les murs aux tentures écarlates. Il détaille les tableaux : le tsar Ivan le Terrible, en larmes, serre dans ses bras le corps de son fils auquel il vient de fracasser le crâne durant une crise de fureur, les cosaques zaporogues font des acrobaties sur leurs chevaux filant au galop, des artilleurs russes canonnent l'infanterie napoléonienne qui les assaille, le Kremlin, un portrait de Staline peint sur un collage de billets de un dollar... Il y a aussi des reproductions de photos : des pilotes de chasse d'une escadrille féminine posent en tenue de combat (quelques lignes manuscrites indiquent : *Mars 1943, ces femmes ont vingt ans, elles attaquent la Luftwaffe lancées à six cents kilomètres-heure sous les balles des mitrailleuses*), des soldats soviétiques font flotter le drapeau rouge sur le toit du Reichstag en mai 1945...

Les serveurs apportent des bouteilles de vodka et sont accueillis par une ovation.

— Doucement ! On se calme..., tempère Jérémie. C'est vrai que nous ne sommes plus en service, mais quand même... Un seul verre par personne, pour porter un toast avant les desserts !

La vodka coule dans les verres tendus. Jérémie vient d'apprendre que la serveuse qu'il a secourue est maintenant hors de danger. Quatre clients, deux passants et trois policiers ont également été blessés, mais leur pronostic vital n'est pas engagé. Du côté des deux mafias : vingt-six morts et vingt-sept arrestations dont seize blessés. Malheureusement, ce genre de carnage entre organisations criminelles devient de plus en plus fréquent en Europe... Le commissaire divisionnaire responsable de l'opération a été blâmé par sa hiérarchie et démis de ses fonctions (pourtant, il avait reçu l'ordre de laisser se dérouler ces négociations, dans l'espoir d'une issue pacifique) tandis que les forces de police ont été félicitées pour leur courage et leur efficacité.

Jérémie se lève, tous l'imitent. Il va parler, mais s'interrompt. Il repense au « hangar aux baleines », lorsque son

père a pris la parole. Il le revoit, ce général haranguant ses troupes. Face aux hommes de son unité, Jérémie a l'impression d'avoir pris la suite de son père, de continuer son combat pour améliorer le monde. Il aimerait briller par ses paroles, mais c'est difficile. Au moins sera-t-il sincère et c'est le principal.

— Vous savez que je ne suis pas à l'aise avec les discours, alors je serai bref.

Comparée à la pieuvre italienne, la mafia russe est une masse grouillante aux cent tentacules dont la tête est à Moscou (on murmure même qu'elle loge au Kremlin). On peut bien lui couper des bras, encore et toujours, ceux-ci repoussent petit à petit. Outre « le Béluga », on la surnomme aussi « la Matriochka », car à chaque fois qu'on l'a cru détruite, on l'a vue réapparaître, identique à elle-même, telle une poupée matriochka libérant la poupée suivante... Et donc, justement, Jérémie sort d'un sac à dos une grande poupée gigogne. Sous les applaudissements, il déboîte la première poupée, la reconstitue et la place sur la table. Le même rituel se déroule pour la seconde, la troisième, la quatrième. À chaque victoire remportée contre cet ennemi redoutable, son équipe s'autorise à ouvrir une poupée. Pour cette cinquième victoire, il ouvre donc la cinquième poupée, qui révèle la poupée suivante...

— Il en reste encore au moins une ! On n'en a pas encore fini... plaisante-t-il.

À vrai dire, il semble que l'on pourrait passer sa vie entière à sortir ainsi des poupées gigognes du ventre de la Matriochka... Elle s'accouche d'elle-même, sans fin. En ce moment, quelque part, un homme est en train de se faire tatouer sur le dos une tête de Lénine couronnée...

Les applaudissements redoublent d'intensité tandis que la cinquième poupée vient s'aligner à côté de ses sœurs. Certains murmurent que, quand on réussira enfin à extirper l'ultime poupée, celle-ci aura un visage à l'effigie du président de la Fédération de Russie...

— Je vous félicite ! Bravo à tous ! Si nous n'avions pas été là, le bilan aurait certainement été plus lourd encore,

et Volonov s'en serait tiré, une fois de plus. Ces deux mafias ont encaissé un coup très dur. On peut donc espérer qu'elles vont cesser de se faire la guerre, au moins le temps de reconstituer leurs forces... Il y a quelque chose que je voudrais vous montrer.

De sa main gauche, il sort de sa poche un petit objet et l'exhibe. C'est une balle abîmée, elle provient d'un fusil d'assaut. Jérémie s'en sert pour tapoter son bras droit, au niveau des bandages. C'est la balle qui l'a blessé. À deux centimètres près, elle aurait pu lui fracasser l'humérus ou lui sectionner l'artère brachiale, « un baiser à la russe »... Plus personne ne sourit. Jérémie laisse tomber cette pièce métallique dans son verre de vodka.

— Voilà un nouveau cocktail : « la Balle-Vodka » ! À la Victoire ! s'exclame-t-il, et il vide son verre, laissant la balle venir buter contre ses dents.

— À la Victoire ! enchaînent ses hommes en chœur.

Jérémie expédie son verre en l'air derrière lui, tout le monde fait de même, joyeux tintamarre de verre brisé !

— Maintenant : au tour de la mafia chinoise ! s'exclame Louis Renog.

Jérémie hoche la tête.

— Oui, après le Béluga : le Grand Dragon Rouge !

À peine ont-ils réussi à porter un coup dur à la mafia russe (spécialisée en braquage de bijoux et de fourgons blindés, trafic d'armes et de drogue, blanchiment d'argent, cyberattaque, trafic de voitures volées, assassinats sur commande...) qu'ils espèrent déjà renverser cette triade exportée de Hong Kong (transport et exploitation d'immigrés clandestins, racket des quartiers chinois, espionnage industriel, trafic de drogue, faux monnayage...).

— On veut la Tête du Dragon ! lance un chef de groupe.

— Oui, coupons la Tête du Dragon et apportons-la au ministre sur un plateau d'argent !

Le Grand Dragon Rouge a été fragilisé par sa guerre avec la Matriochka, et la perte de monsieur Pei est un coup dur supplémentaire. Il ne faut pas lui laisser le temps de soigner ses blessures. L'unité de Jérémie va tenter d'arrêter

son chef suprême, dans l'espoir que cette organisation, tel un château de cartes, s'effondrera depuis le sommet. C'est très ambitieux. Trop, peut-être... Jérémie entend déjà les balles siffler à ses oreilles...

Viennent maintenant les desserts : vatrouchka au fromage blanc et aux raisins secs, gâteau au miel et à la confiture de lait, sorbet citron vodka... On vient de les entamer quand retentit le portable de Jérémie. Les conversations cessent. En guise de sonnerie, c'est une musique : la Chevauchée des Walkyries, de Wagner. Ce qui signifie que le numéro appelant est celui de la cellule de crise du ministère de l'Intérieur.

— On n'est pas de service, merde ! murmure quelqu'un.

Jérémie prend l'appel. L'échange est bref. Quand il range son mobile, sa mine est dépitée. Mais il se ressaisit.

— La fête est finie ! Nous sommes tous réquisitionnés. Il y a une nouvelle crise majeure. Une usine a explosé, du côté de Dieppe. C'est un attentat, mais on n'en sait guère plus. Pas de victimes. Briefing général dans trente minutes, donc on va foncer sirènes hurlantes. Il y aura aussi la Section Antiterroriste, les Renseignements Intérieurs, la Police Technique et Scientifique... Cette fois-ci, la réunion n'a pas lieu à notre QG, nous allons au palais de l'Élysée. Le président de la République sera présent. Ah là là, moi je vous le dis : sans nous, ce pays ne tiendrait pas debout !

## Chapitre XVI

Mardi 6 mai 2027

**L**e premier des quatre hélicoptères vient se poser sur la piste. Ses pales soufflent le sable accumulé sur l'aire bétonnée, soulevant de volumineux nuages dorés. Massif, à double rotor avant et arrière, il évoque un gros insecte, une libellule obèse accompagnée de trois frelons noirs. Une quinzaine d'hommes en treillis beige clair en jaillissent. Le fusil d'assaut à la main, ils se déploient pour inspecter les environs. L'un d'eux s'entretient avec le responsable de la sécurité venu l'accueillir, puis il fait signe aux trois autres engins de se poser.

Quand les moteurs et les sifflements des pales se taisent enfin, l'interprète se penche à l'oreille de Christie.

— Ne vous adressez jamais la première au prince.

— Je sais, je sais.

— Ne vous montrez pas arrogante, ne répondez pas sur un ton irrité, ne...

— Je sais !

— Quand le prince ne s'adresse pas à vous, baissez les yeux avec pudeur ou bien contemplez le jardin, jamais les gens. Dans les circonstances de votre rencontre, il est indécent qu'une femme regarde un homme si elle n'a pas été sollicitée par celui-ci.

— Vous me l'avez dit vingt fois !

— Vingt fois, ce n'est rien, vingt mille serait mieux. C'est essentiel. Ne vous montrez pas offensante. En Arabie

Saoudite, respecter les usages est fondamental, telle est notre culture. Ce n'est pas comme chez vous, en Occident, où tout le monde fait n'importe quoi pour « exprimer sa personnalité ». Nous, nous ne voulons pas avoir de la « personnalité » mais de la politesse.

Christie réajuste le voile dissimulant ses cheveux. Vou-lant détendre l'atmosphère, elle demande :

— Vous parlez très bien français, comment avez-vous appris notre langue ? Vous avez vécu en France ?

— Ne me posez pas de questions personnelles, c'est indélicat. On pourrait croire que vous tentez de me séduire.

— Alors là, soyez rassuré : il n'y a aucun risque.

Des hommes en *thawb* blanche et portant la *ghutra*, la coiffe traditionnelle, descendent à leur tour des hélicop-tères. Christie reconnaît le prince, il constitue le centre de gravité de la foule qui s'avance vers elle, gardes, conseillers, amis, courtisans... Le prince Walid ben Misnis est l'un des hommes les plus riches du monde. Sa fortune est évaluée à vingt milliards de dollars, la presse européenne l'a surnommé « le prince Walid ben Médicis ». Son sang est noir et visqueux, c'est du pétrole. Le prince la salue en inclinant la tête, c'est un honneur.

— Mademoiselle Remme, je suis ravie de faire votre connaissance.

Elle lui rend son salut et se permet de demander :

— Vous parlez français, Votre Altesse ?

— Oui. J'ai étudié à Paris. Enfin, j'ai *essayé* d'étudier à Paris, mais, là-bas, il y a trop de tentations pour les gens peu sérieux comme moi. Paris, c'est exactement l'opposé du désert, jamais de calme et trop de tout, sans cesse. Paris est une bouteille de champagne dont le bouchon saute dès qu'on la touche ! Enfin, c'est une image, je suis musulman, je ne bois pas d'alcool. Mais c'est l'idée qui me vient.

Elle sourit, les magazines racontent qu'il donnait des fêtes fantastiques dans la capitale, flambant des fortunes, épuisant la jet-set, lançant des défis insensés, proposant de nettoyer la Seine en y faisant couler des milliards de litres de champagne, promettant de recouvrir la Tour Eiffel de

diamants pour séduire une inconnue... Puis il s'est assagi. Sa jeunesse aura été une grande crise de fièvre, un paludisme de milliardaire. Le prince poursuit :

— Quand j'ai lancé ce concours pour créer le jardin de mon complexe hôtelier de luxe, je ne m'attendais pas à ce qu'il soit remporté par une jeune architecte paysagiste française. Vous avez battu des génies de renommée mondiale. Mais, à vrai dire, personne ne croit que vous allez réussir à...

Il se tourne vers l'interprète et prononce un mot en arabe, celui-ci répond en lui chuchotant à l'oreille.

— Que vous allez réussir à concrétiser votre projet incroyable. Je pense plutôt que vous avez rêvé en dessinant. Mais, même si c'est un échec, ce n'est pas grave ! Vous m'aurez amusé un moment. Il suffira de tout faire refaire par quelqu'un d'autre. Ce sera monsieur Hikari, dont le projet est arrivé second. Vous devez avoir entendu parler de lui, il a réalisé ce grand parc dans Tokyo. L'empereur du Japon adore s'y promener, si bien qu'on a surnommé l'endroit « le Nouveau Jardin Impérial ».

Son regard fixe la grande dune qui lui masque ce qu'il est venu voir. Christie a insisté pour qu'ils se posent sur l'héliport utilitaire, celui du côté des entrepôts et des garages. Cette zone fonctionnelle, jugée inesthétique, a été édifiée ici, afin d'être séparée de l'hôtel et de ses jardins.

— Alors c'est de là-haut que je découvrirai votre œuvre.

Il gravit la route conduisant au sommet et que l'on a désensablée juste avant son arrivée. Des hommes en armes le précèdent. D'autres, en avant-garde, ont déjà atteint ce point culminant. En dépit des millions engouffrés dans ce projet, le prince n'est jamais venu visiter le chantier. Il mène toujours de front une trentaine de projets ambitieux, un peu partout dans le monde, mais il ne s'intéresse qu'aux débuts et aux fins. Souvent d'ailleurs, le résultat lui déplaît. Alors il renvoie tout le monde, détruit tout, et l'on recommence avec d'autres professionnels... Il vous fait raser un complexe hôtelier à peine surgi de terre sur la Costa del Sol comme d'autres renvoient un

plat au restaurant, trop classique, trop salé... Quand, rarement, il s'intéresse de près à une réalisation, c'est pire. Il modifie sans cesse les plans, ajoute un étage, deux ailes, puis encore un étage, change l'orientation principale, déplace les restaurants et le spa, allonge toujours plus les piscines, creuse un atrium au critérium, crible de fenêtres les murs porteurs... Les bâtiments deviennent des Rubik's Cubes qu'il manipule dans tous les sens, on dirait un enfant de cinq ans qui balance en l'air ses tours de *Kapla*. En réalité, il ne sait pas ce qu'il veut, et c'est à vous de le deviner à sa place.

— Vous devez vous demander pourquoi j'ai dépensé de telles sommes, alors que personne ne croit votre projet réalisable, poursuit-il.

— Oui, en effet, Votre Altesse.

Il cesse de marcher pour se tourner vers elle.

— C'est parce que votre proposition m'a fait rêver. Tous les autres jardins envisagés sont très beaux, mais c'est « magnifique comme d'habitude ». Avant, quand j'avais vingt ans, j'imaginai beaucoup de projets merveilleux et je courais aux quatre coins du monde pour les réaliser. Maintenant, je suis comme un dormeur qui ne sait plus rêver, un somnambule de la vie.

D'un geste de la main, il l'invite à reprendre la montée. Là-haut, les gardes du corps sont troublés. Ils s'agitent en désignant la vue de l'autre côté de la dune.

— Quel est ce désordre ? s'irrite le prince.

L'interprète traduit, quelqu'un donne des instructions en arabe et aussitôt deux conseillers se détachent de leur groupe, prennent le pas de course dans la fournaise et gagnent le sommet.

— Le prince aime beaucoup l'ordre, explique l'interprète à Christie.

— Alors il a bien de la chance de ne pas être français...

Atteignant enfin le point culminant, le prince ne peut retenir une exclamation de surprise. L'oasis qu'il connaissait a vu sa surface décupler et s'est métamorphosée en un jardin luxuriant. Ce sont des foisonnements de palmiers et de peupliers de l'Euphrate séparés par des tapis

de fleurs jaunes, rouges, bleues... À l'ouest, les vergers se succèdent : dattiers, oliviers, amandiers, orangers, mandariniers, citronniers, pêchers... C'est impensable et pourtant c'est là sous ses yeux. À l'est, des bassins animés par des jets d'eau s'entremêlent avec des parterres de fleurs et des alignements d'arbres. Des haies de myrrhe séparent les espaces tout en répandant leur parfum. De subtils jeux de symétrie organisent la vision d'ensemble, conférant une impression d'harmonie. Et les oiseaux ! Des grèbes, des grives, des échasses, des alouettes, des bécasses, des coucous, des fauvettes d'Arabie, des martinets... Il est rarissime d'observer une telle profusion. D'habitude, on peut bien libérer par cages entières des oiseaux dans les oasis, les semaines suivantes il vous faut ramasser leurs cadavres... Les rêves des hommes les tuent. Mais, étrangement, ici, ils nichent dans cette folie.

Les toits en terrasse des bâtiments annexes sont eux aussi couverts d'une végétation abondante, on dirait les jardins suspendus de Babylone. Quant à l'hôtel, cette merveille réalisée par une star de l'architecture indienne, ce palace aux allures de Taj Mahal, il ressemble maintenant à une perle blanche tombée dans un jardin. L'étendue d'eau centrale est couverte de nénuphars en fleurs. Un jeu de canaux fait circuler l'eau pour la conduire à des bassins ou à des fontaines qui bruissent dans des bosquets. Partout, l'œil est attiré par des jets d'eau scintillants qui s'élèvent au cœur d'étendues de gazon. Du gazon ? Ici ? Dans la paume de la main de la sécheresse ? De mémoire d'homme, à cet endroit, dès que l'on s'éloigne des berges de l'oasis, on a toujours vu une végétation clairsemée, ensablée... Devant pareil spectacle, on songe aux jardins de Marrakech, à ceux de Séville, au Généralife dans l'Alhambra de Grenade, mais ce lieu est encore bien plus verdoyant, plus dense, plus foisonnant... Cette petite Française a créé un Versailles des sables.

— Ce n'est pas le projet qui était prévu..., balbutie le prince. Vous avez fait transplanter plus d'arbres, de plantes, de fleurs... Il y a beaucoup plus de... de tout !

— La végétation s'est encore mieux adaptée que je ne l'espérais. Elle exulte !

— Cela veut dire quoi, « exulte » ?

L'interprète se trouve incapable de traduire et demande aussitôt à Christie :

— Mademoiselle, pouvez-vous s'il vous plaît nous donner un synonyme ? Ou bien définir cette notion ? Voulez-vous signifier que la végétation est « très joyeuse » ?

Le prince l'interrompt de la main.

— Aucune importance, c'est magnifique, j'adore !

## Chapitre XVII

Mardi 6 mai 2027

**A**vec la croissance économique spectaculaire de la France ces dernières années, le quartier de la Défense s'est métamorphosé. Pour les grandes entreprises internationales, il faut y être, et avec brio ! On y construit jour et nuit des buildings vertigineux, des folies architecturales qui laissent Dieu bouche bée.

C'est l'un de ces nouveaux bâtiments qu'occupe le siège social du groupe Shibata & Laferte. On le surnomme « la boîte à trésors ». Le building vous domine du haut de ses cent quatre-vingt-dix étages. Il ressemble à un *inro* monumental, ces boîtes japonaises décorées. Ses façades latérales et son toit sont recouverts de trente couches de laque. Une laque d'un noir lumineux qui étincelle au soleil, brille à la lune et luit encore faiblement par les nuits obscures. Des herbes et des plantes stylisées, réalisées à la peinture dorée, s'élèvent du trottoir jusqu'au troisième étage, comme si l'édifice se dressait dans une prairie merveilleuse. Les deux façades principales semblent chacune n'être constituée que d'une unique vitre d'or aux dimensions prodigieuses. En réalité, il s'agit de milliers de grands rectangles de verre teinté, assemblés de manière à ce que les jointures soient invisibles. Les jeux de lumière créent des effets singuliers. Parfois, on croit voir une cascade d'or liquide plongeant avec majesté. Lorsque le ciel est gris, les dorés s'assombrissent, et c'est

la surface d'un lac dans lequel on a envie de plonger, son eau nous rafraîchira après une longue journée de travail... Mais l'une des rêveries les plus frappantes consiste à imaginer que l'on observe une boîte, une superbe boîte laquée noire, et l'on rêve d'en faire coulisser le couvercle d'or pour découvrir ce qu'elle cache.

Les policiers s'engouffrent dans le hall d'entrée dont la hauteur de plafond donne le vertige. Une cathédrale d'aujourd'hui. Ils sont une quarantaine, la plupart en civil, les uns en costume sombre et cravate, les autres en jean et tee-shirt car habitués à se fondre dans la foule. Un groupe marche à leur rencontre : le P.-D.G. de Shibata & Laferte, ses directeurs, des conseillers, des avocats... Délaissant leurs troupes, les responsables vont s'isoler dans une salle de réunion.

La discussion s'engage, tendue. Shibata & Laferte veut de la discrétion, être informé du déroulement de l'enquête, et qu'est-ce que c'est que cette armée qui fait irruption dans leurs locaux ? Un lieutenant de police leur répond sèchement : « merci de ne pas vous adresser à nous comme si nous étions vos larbins. » Le directeur de cabinet du ministre de l'Intérieur intervient. Il est chargé de s'assurer de la bonne coopération entre Shibata & Laferte et la police. Ses paroles sont tantôt mielleuses : « messieurs, nous sommes tous dans le même camp, réglons ensemble cette affaire au plus vite », tantôt acides : « je vous rappelle que cette enquête est une priorité nationale, personne ici n'a intérêt à irriter le président de la République »...

Tous regagnent le hall, on organise les groupes d'enquêteurs : experts en informatique, en système de vidéosurveillance, en terrorisme, en escroquerie aux assurances, en analyse financière...

Jérémie étudie l'organigramme du personnel sur sa tablette. Tout à coup, il se penche en avant, sidéré. Un nom vient de lui sauter aux yeux. Désignant l'écran à ses collègues, il leur lance : « Je vais interroger celui-là. Je m'en occupe seul. »

Une Japonaise en kimono traditionnel vérifie son identité et lui tend un badge sur lequel est écrit « POLICE — MAJ ». Il l'épingle à sa veste tout en observant déjà les lieux, c'est l'un de ses talents. Il repère les détails, mémorise... Shibata & Laferte est une société franco-japonaise. Aux murs sont accrochées des estampes japonaises représentant des paysages ou des acteurs de Kabuki et des toiles impressionnistes françaises... On trouve aussi des fleurs souriantes de Takashi Murakami et une installation florale de Camille Henrot, des bonsaïs et des bouquets jaillissant de vases en porcelaine de Limoges, des photos du Mont Fuji et du Mont-Saint-Michel, un jeu de *shōgi* et un jeu d'échecs, une armure de samouraï côtoyant celle d'un chevalier du XV<sup>e</sup> siècle...

Jérémie gagne les ascenseurs. Un membre du personnel l'accueille en s'inclinant et lui demande l'étage désiré. Jérémie consulte sa tablette : au cent quatre-vingt-dixième, s'il vous plaît. L'homme hésite, jette un coup d'œil sur le badge du visiteur, puis entre dans la cabine avec lui et s'exécute. Il tape 190 sur le clavier, puis un code secret afin de valider la demande d'accès au dernier étage, et il lui faut encore placer son visage devant une caméra d'analyse biométrique. La cabine est propulsée à grande vitesse sans que l'on s'en rende réellement compte. Lorsque le chiffre 190 apparaît sur l'écran de contrôle, que la porte s'ouvre, on croit à une erreur, une plaisanterie... La vue qui vous accueille n'en est que plus saisissante : Paris est à vos pieds.

Jérémie se dirige vers le bureau qu'on lui a indiqué, frappe à la porte, entre et lance :

— Bonjour Théo !

En face de lui, assis derrière son bureau, adossé à une grande vitre d'or, l'homme fronce les sourcils. Il ne reconnaît pas cet intrus qui l'apostrophe ainsi, néanmoins celui-ci a des traits familiers... Ce visage, c'est comme un mot qu'on a sur le bout de la langue mais qui ne vient pas.

— Jérémie ?

Théo se lève, en proie à une vive émotion. La joie balaie l'incrédulité, il se hâte vers son ami d'autrefois. Il ne remarque

pas que Jérémie, bien que lui aussi très ému, scrute ses réactions. Théo lui prend la main et la serre avec chaleur.

— Jérémie ! Je ne t'avais pas reconnu... Cette assurance qui se dégage de toi : c'est nouveau, ça !

Jérémie a un sourire.

— Oui, j'ai beaucoup changé et je ne le regrette pas.

— Mais de quel enfer sors-tu donc ? Je te croyais mort !

— Mort ? Pourquoi mort ?

— Mais parce que tu ne nous as jamais donné de nouvelles, après l'accident !

— « L'accident », c'est comme ça que tu qualifies ce qui s'est passé ? C'est tout ce que tu trouves à dire ?

Théo place deux fauteuils face à face et l'invite à s'asseoir.

— Pas de bureau entre nous ! « L'accident », « le désastre », « l'idiotie ahurissante », « la folie adolescente » : appelle ça comme tu veux. Je te sers à boire ? Saké ? Cognac ? Perrier ? Jus d'orange ?

— Pas d'alcool quand je suis en service, alors ce sera...

— Alors ce sera un saké ! Saké glacé d'Hokkaido ou saké brûlant du Kyushu ?

Il va préparer les verres dans un mini-bar dissimulé dans un placard. En dix ans, les traits de Théo se sont affinés, ils ont mûri. Son corps est svelte, musclé, athlétique.

— Je vois que tu ne fais pas que déguster du saké... Quel sport pratiques-tu ? lui demande Jérémie.

— Marathon. Courir quarante-deux kilomètres, j'adore ! Ce projet si long à réaliser, ces années d'entraînement, les lents progrès, cette course qui semble interminable, et, au final, le triomphe ! Mais dis-moi, toi aussi tu m'as l'air en forme...

— Krav-maga, c'est un art martial assez « choc », jogging, randonnées en montagne et ski. *Mens sana in corpore sano.*

Aux mots de « randonnée en montagne », Théo dissimule un frémissement. Lui aussi adore la randonnée, mais il n'en parle jamais, c'est l'un de ses secrets. Il se met à rire tout en lui tendant un verre en cristal Daum.

— « Un esprit sain dans un corps sain », oui, attend... C'était notre prof de français en seconde... Il répétait tout le temps ça. Monsieur Martin, c'est ça ?

— Cartin.

— Oui, « Cartin », peut-être. Tu as retenu ça ?

Il entrechoque les verres pour trinquer, le tintement est aussi joyeux que le sourire illuminant son visage. Tous les deux sont en costume. Mais Jérémie se contente d'un modèle standard, tandis que Théo resplendit dans un ensemble confectionné par un couturier londonien en vogue qui accumule les chefs-d'œuvre, les frasques et les scandales. On frappe à la porte, quatre hommes font irruption, le premier fait signe à Théo de se taire.

— Ne dites plus rien, monsieur Lancide ! Plus un mot !

Il se dirige vers Jérémie et lui tend une carte de visite. Celui-ci la prend avec nonchalance et tend la sienne, ce qui surprend l'avocat.

— Je suis maître Salamanque, mon client n'a rien à vous dire en dehors de la présence de ses avocats. Shibata & Laferte exige que tous les membres du Comité Directeur soient assistés d'un avo...

— C'est bon, tout va bien, maître..., intervient Théo.

Sur ce, il se lève, pose la main dans le dos de l'avocat et le pousse doucement vers la porte.

— Tout va pour le mieux, je ne veux pas d'avocat.

— Monsieur Lancide, je vous déconseille vivement de discuter avec la police en dehors de la présence d'un avocat de mon cabinet.

— Ne vous inquiétez pas, maître. Je contrôle la situation.

« Je contrôle la situation », l'une de ses phrases fétiches. Il emploie encore cette expression..., songe Jérémie.

Maître Salamanque tente de le faire changer d'avis, sous le regard narquois des policiers qui l'accompagnent. Mais Théo, avec calme, continue de le refouler. Ayant mis tout le monde dehors, il referme la porte et s'adosse à celle-ci.

— Ouf ! Saleté de mouches ! Où en étions-nous ?

— Quand j'ai vu ton nom sur l'organigramme, j'ai cru à un homonyme... Mais que fais-tu exactement ici ? D'après mes infos, tu es « Directeur de Recherche ».

— Je suis ingénieur et chercheur en biotechnologie, mes spécialités sont la génétique et la biologie.

Jérémie clique au stylet sur l'écran de sa tablette, se déplace de lien hypertexte en lien hypertexte, les pages de renseignements se succèdent...

— « Trop d'information tue l'information » : je ne comprends rien. Comment se fait-il que tu possèdes un bureau au dernier étage de l'un des cinq plus beaux buildings du monde ?

— Parce que je suis au top niveau !

— Toujours aussi modeste...

— Je vais t'expliquer.

Les nuages se déplacent, les rayons du soleil viennent frapper la baie vitrée. Aussitôt, une lumière d'or inonde les lieux. On dirait que l'on vient d'allumer des dizaines de bougies. De surprise, Jérémie murmure :

— C'est magnifique...

— C'est mon bain doré, j'adore ! Je vais t'expliquer mon job, et après on parlera du vrai sujet important : nous ! L'an dernier, le chiffre d'affaires de Shibata & Laferte a atteint quatre-vingt-seize milliards de dollars. Nous avons battu Microsoft ! Nos trois activités principales sont l'industrie chimique, la santé et l'alimentaire. Nous fabriquons des agrocarburants, des médicaments, des vaccins... Par manipulation génétique, nous avons réussi à faire en sorte que des porcs fabriquent une peau compatible avec les tissus humains. C'est moi qui ai mis cela au point, cela a été mon premier succès ! Grâce à cette invention, des dizaines de milliers de brûlés ont pu être greffés ! Le taux de rejet de greffe est inférieur à vingt pour cent.

Jérémie revoit Christie, son corps bandé allongé dans son lit d'hôpital, une belle endormie dans une odeur iodée d'antiseptique. Pour chasser cette image, il plonge ses yeux dans ceux de Théo.

— La peau des cochons et celle des hommes, oui, j'en ai entendu parler, bien sûr... Il y a des débats éthiques. Des pays ont même interdit les xénogreffes...

— Ne m'en parle pas ! Et côté alimentaire, c'est tout aussi polémique : nous travaillons sur les OGM, les Organismes Génétiquement Modifiés. Notre riz *Oryza sativa indica gigas* permet, à plantation identique avec

l'*Oryza sativa indica* classique, d'obtenir des récoltes d'un rendement augmenté de trente à soixante pour cent selon les régions et les conditions climatiques. Et ceci sans épuiser les sols, sinon en semant notre riz on sèmerait la famine. Quant à notre riz *Oryza sativa japonica gigas*, il obtient les mêmes excellents résultats. En France, la loi autorise la recherche sur les riz OGM, mais en interdit la culture sur le territoire national. Pourtant, grâce à eux, la famine a disparu en Chine et en Asie du Sud-Est, et elle a décliné en Inde, au Bangladesh et en Corée du Nord. Je travaille maintenant sur une version africaine : notre futur *Oryza sativa indica africa gigas*. Celui-ci devra prospérer en zone tropicale sèche, il faudra donc qu'il absorbe le moins d'eau possible. Si nous réussissons, alors les famines en Afrique ne seront plus qu'un triste souvenir...

— Tu plaisantes ?

— Pas du tout. Les trois quarts des pays africains des zones semi-sèches et sèches se sont portés volontaires pour nos essais. Nous avons des plantations au Mali, au Niger, au Tchad, en Angola, en Namibie... Les premiers résultats sont encourageants. Tiens, regarde !

Il va chercher une boîte laquée noire posée sur son bureau. La ressemblance avec le building dans lequel ils se trouvent est étonnante, cette similitude évoque un jeu de poupée gigogne. Il l'ouvre, révélant des grains de riz, en saisit un et le place à hauteur de ses yeux, tel un orfèvre examinant un diamant. Refermant la boîte, il la tend à Jérémie.

— Notre *OSJ gigas*. Je te l'offre, pour fêter nos retrouvailles. Jérémie hésite.

— Tu sais, je suis là pour l'enquête...

— J'avais bien compris. Tu portes un badge de la police et le monde entier ne parle que de l'explosion de notre usine de Dieppe. Tu n'es sûrement pas venu me parler de l'organisation de la soirée des anciens élèves de seconde du lycée Colbert de Chantilly, promotion 2017...

Jérémie accepte le présent en dissimulant son émotion.

— Non, bien sûr. Tu n'as pas répondu à ma question : que fais-tu exactement pour Shibata & Laferte ?

— Je fais du riz. Ce riz : c'est moi.

— Quoi ? C'est toi qui as...

— Oui, c'est moi qui l'ai mis au point, par manipulations génétiques. Moi seul ! Je ne travaille pas en équipe, personne ne me supporte et vice-versa. Je mène donc mes recherches en cavalier solitaire et, comme j'obtiens des résultats, la direction me laisse carte blanche. J'ai toujours dit que j'étais génial. Maintenant, c'est scientifiquement prouvé.

— Eh bien, bravo, grâce à toi, des millions de gens mangent désormais à leur faim. Cependant, ne le prends pas mal mais je suis mitigé vis-à-vis des OGM. Avec ces manipulations, on ne sait pas trop où on va, on ignore encore s'il y a des risques pour la santé, pour les écosystèmes... Enfin, j'avoue que je ne connais pas bien ce sujet.

— Je ne prends pas mal ta remarque, j'ai l'habitude. Ceux qui sont contre les OGM sont autrement plus virulents, ils me traitent de savant fou. L'an dernier, une manifestation d'écologistes a dégénéré, le parking du siège a été pris d'assaut et les voitures ont été taguées.

— Sans entrer dans les détails, peux-tu m'expliquer le principe des OGM, en prenant ton riz pour exemple ?

Théo joint les mains et entrecroise ses doigts. On dirait un professeur de faculté qui se régale de donner un cours.

— L'idée de base est simple : modifier le génome d'une plante, afin qu'elle prospère mieux. Le génome désigne l'ensemble du matériel génétique d'un être vivant, c'est la célèbre molécule d'ADN. Il s'agit du mode d'emploi des organismes. Quand tu veux construire un meuble en kit, tu lis la notice pour assembler les pièces. La molécule d'ADN, c'est la notice des cellules, qui leur permet de se construire. L'ADN contient, entre autres, des gènes. Un gène est une séquence génétique qui permet à la cellule de fabriquer une molécule, une protéine. Le génome humain possède environ vingt mille gènes. Et, d'après toi, l'ADN d'un grain de riz aligne combien de gènes ?

— Cinq cents ?

— Perdu ! Quarante mille.

— L'ADN du riz possède plus de gènes que l'ADN humain ? Tu es vraiment sûr que les grains de riz parlent entre eux, surfent sur Internet et ont construit une navette spatiale pour aller marcher sur la lune ?

— J'ignore s'ils font tout cela, par contre je suis catégorique concernant leurs gènes. Ce chiffre, « énorme » comparativement au nôtre, s'explique par le fait que les grains de riz ne peuvent pas bouger. S'il fait trop chaud, ou trop froid, trop humide, trop sec : ils ont besoin d'une palette de gènes pour gérer au mieux chacune de ces situations dangereuses pour leur survie. L'homme, lui, se déplace pour régler le problème. Il va se mettre à l'ombre, enfiler un vêtement, s'abrite dans sa maison...

— Bon, mais que fais-tu, toi ?

— J'identifie des gènes protecteurs chez certaines espèces de riz ou même d'autres plantes que le riz. Ensuite, je les intègre dans le génome du riz sur lequel je travaille. Par exemple, j'ai étudié les maladies qui touchent le riz : infections virales, bactériennes, fongiques, c'est-à-dire dues à un champignon parasite...

— Il existe des virus du riz ?

— Tout à fait : le virus de la striure noire du riz, celui du nanisme herbacé, du rabougrissement herbacé, de la marbrure jaune, de la jaunisse nanisante... J'avais ces bêtes-là et bien d'autres, dans mon labo de Dieppe. Quand des classes venaient visiter l'usine, je leur disais : « Je vais vous montrer mon zoo. » Bien sûr, les enfants étaient déçus : « Un zoo de microbes, on voit rien, ça compte pas, c'est nul ! »

— Vous faisiez rentrer des élèves et leurs enseignants dans un site industriel sécurisé ?

— Oui, avec l'accord du ministère de l'Économie et celui de l'Éducation nationale. Shibata & Laferte soutient ce genre d'initiatives. Mes employeurs pensent que si nous expliquons ce que nous faisons, l'opinion publique basculera en faveur des OGM.

— Que faisais-tu avec ton zoo ?

— Imagine qu'une espèce de riz A voie ses récoltes décimées par *Dickeya dadantii*. Les plants se mettent à pourrir. Par contre, on constate que cette bactérie ne contamine jamais l'espèce de riz B. Il est alors très probable que le riz B possède une série de gènes le protégeant de « Dick-da ». Si j'arrive à identifier ces gènes et à les transférer au riz A, j'ai des chances d'obtenir une variante génétiquement modifiée de A, appelons-la « riz A bis », qui ne craint plus cette bactérie. Du coup, A bis va mieux prospérer que A. Et on pourra utiliser beaucoup moins de pesticides pour traiter les rizières, si par exemple, auparavant, on utilisait ces produits pour tuer les insectes propageant la bactérie « Dick-da ».

— D'accord, c'est clair. Et tu ajoutes aussi des gènes « résistance à la sécheresse », « résistance à l'excès d'humidité », « résistance au froid »...

— Exact !

— Créer un OGM, c'est rajouter des pages au mode d'emploi génétique d'une plante, en espérant l'« améliorer ».

— Oui. C'est bien sûr très simplifié, mais c'est juste.

— Ça me fait quand même frémir !

— Cela fait partie des grands sujets polémiques de notre époque. C'est comme le nucléaire, le réchauffement climatique, la pollution, la disparition progressive de la forêt amazonienne : les gens sont divisés, ils en débattent sans fin... Disons que la question est surtout : quel monde voulons-nous ?

— Eh bien je te pose ta propre question : quel monde veux-tu ?

— Ah ! Vaste sujet... Tu as d'autres questions ?

— Pourquoi un chercheur a-t-il un bureau au siège social ?

— C'est un bureau d'honneur, je ne m'en sers guère. Je ne viens ici qu'une fois par semaine, le vendredi, pour la réunion avec la direction générale. Habituellement, je travaille dans le laboratoire de recherche de Dieppe.

— Celui qui a explosé...

— Oui.

Jérémie fixe le visage de son ancien meilleur ami, Théo en rit et lui lance :

— Là, tu as sacrément une tête d'enquêteur ! J'ai l'impression que tu es en train de passer mon cerveau au scanner.

— Dans le passé, tu as fait sauter une usine, et voilà que, dix ans plus tard, l'usine dans laquelle tu travailles explose à son tour. Avoue que c'est quand même troublant...

Théo écarte les bras.

— La vie est pleine de coïncidences extraordinaires.

— Surtout quand tu es dans les parages.

Il tend les mains, poignets joints.

— Vous m'arrêtez, inspecteur ?

— Je ne suis pas inspecteur. Tu as gardé ce côté cabotin...

— C'est la vie qui est cabotine.

— Je suppose que personne ici ne sait que tu as fabriqué un jour une bombe.

— Non, personne.

Jérémie désigne sa tablette.

— Ce n'est nulle part mentionné dans mon océan de documents. Notre secret est enterré profondément... Si mes collègues l'apprenaient, tu deviendrais aussitôt leur suspect numéro un.

— Mais toi, Jérémie, tu connais la vérité. Suis-je ton suspect numéro un ?

— Pour l'instant, je ne sais que penser.

Théo hausse les épaules.

— Je ne veux pas avoir l'air arrogant mais, compte tenu du fait que les riz que j'ai mis au point représentent vingt pour cent de notre chiffre d'affaires, même si monsieur Tanaka, le P.-D.G. de Shibata & Laferte, avait un jour la preuve que j'ai fait sauter notre usine de Dieppe, il se contenterait de me dire : « Monsieur Lancide, veuillez ne pas recommencer, s'il vous plaît. » Quant aux dégâts, ils seraient retenus sur mon salaire et mes primes durant les mille prochaines années...

— Comment peux-tu plaisanter dans des circonstances pareilles ?

— Mais c'est toi qui adorais cette citation de Beaumarchais : « Je me presse de rire de tout de peur d'être obligé d'en pleurer. » Je n'ai pas oublié ta phrase fétiche. Vois

comme mon amitié est sincère et profonde, Monsieur « J'ai disparu et je ne donne aucune nouvelle ».

— Mais bon sang, Théo, sur quelle planète vis-tu ? Nous avons fabriqué une bombe ! Kévin est devenu sourd, Christie a failli mourir, elle a le corps couvert de cicatrices, nous aurions pu être pulvérisés tous les quatre ! Alors mes parents ont déménagé, et moi... Moi, je ne savais plus ce que je voulais.

Jérémie n'évoque pas la culpabilité qu'il ressentait à cette époque, ce feu qui le rongait et dont les braises luisent encore aujourd'hui.

— Alors tu as coupé les ponts..., murmure Théo, songeur. Qu'est-ce que tu as dû souffrir de ne plus voir Christie, toi qui étais fou d'elle...

« *Souffrir* » est un mot trop fade, songe Jérémie. C'était une torture à vous rendre fou, il lui fallait se plonger au plus profond des études pour que son esprit cesse enfin de hurler.

Théo s'empare d'une bouteille de saké à l'étiquette ornée de caractères japonais calligraphiés. Il s'apprête à lui servir un autre verre, mais Jérémie l'arrête d'un geste.

— Stop ! Je ne suis pas supposé boire en service, je te l'ai déjà dit.

— Ah là là, vraiment, qu'est-ce que vous manquez d'humour, dans la police... Oui, j'ai fabriqué une bombe et il y a eu des conséquences dramatiques. Mais que veux-tu que je fasse ? Que j'achète des clous et un marteau et que je me crucifie ? Ce qui est fait est fait, je me suis excusé auprès de Christie et de Kévin. Ils savent que je n'ai jamais voulu ça.

— Et c'est tout ?

— Oui.

*Il ment*, songe Jérémie.

Théo paraît de plus en plus à l'aise, nonchalant, même.

— Mais toi ? Qu'es-tu devenu, durant toutes ses années ? Durant ta « disparition » ? demande-t-il à Jérémie.

— Tu n'as pas l'air de t'inquiéter de l'explosion de votre usine. Pourtant, tu y avais ton laboratoire de recherche. Et puis, qui sait, elle aurait pu sauter pendant que tu y étais...

Théo déguste son saké par petites gorgées.

— Non, je ne crois pas. Si ce sont des écologistes en colère qui ont fait le coup, comme je le pense, ils veillent toujours à ce qu'il n'y ait pas de victimes. Quant à mon labo, on m'en construira un autre. Et mes recherches sont sauvegardées dans le Cloud.

— Tout va très bien, alors.

— Mais oui ! Alors ? Qu'as-tu fait ces dernières années ?

— Pourquoi penses-tu à des écoterroristes ?

— Je n'aime pas ce mot. Je préfère « activistes écologistes », « écorebelles », « pirates écologistes », « écologistes ultras »... Ils haïssent les OGM, ils craignent que ces manipulations génétiques ne modifient l'écosystème.

— Et c'est le cas ?

— Mais bien sûr, puisque toute action modifie l'écosystème ! Tout est lié. Prenons un exemple. Imaginons que tu crées une pomme de terre OGM qui dégoute les doryphores, ces insectes jaunes à rayures noires qui dévorent les feuilles des champs de patates et dévastent tout. Ensuite, tu en plantes partout sur une zone donnée. Les doryphores se mettent à mourir de faim, l'espèce disparaît dans cette région. Du coup, tu affames leurs prédateurs : les araignées, les fourmis, certaines espèces de guêpes et de mouches... Ces derniers commencent à leur tour à péricliter, et voilà que ce sont les oiseaux qui ont de la peine à se nourrir ! Toute la chaîne alimentaire s'effrite et s'effondre.

— Vous avez observé de tels phénomènes avec votre riz modifié ?

— Il est encore trop tôt pour le dire. Mais, selon moi, il est absurde d'essayer d'éviter de modifier l'écosystème, car les cascades causes-conséquences sont inévitables. Il est plus pertinent de viser à générer une modification favorable de l'écosystème. La majorité des sociétés produisant des OGM se fichent de ce concept, mais pas moi ! Par exemple, si tu réussis à faire pousser des végétaux dans une zone devenue déserte à cause de la pollution, des insectes s'installeront ici, les oiseaux prendront l'habitude de venir les manger, les faucons se régaleront

de ces oiseaux, et au final un nouvel écosystème se sera développé et s'équilibrera de lui-même. Tiens, regarde !

Se levant, il entraîne Jérémie vers une série de cinq photos alignées sur un mur.

— Voici une rizière située près de la ville de Futaba, au Japon. Ce cliché date d'octobre 2010, juste avant la récolte. Regarde-moi ces plants de riz d'un vert luminescent ! Rien qu'à les voir, je sens déjà en bouche la saveur d'un sushi au thon brièvement trempé dans de la sauce soja... Ce nom de Futaba t'évoque quelque chose ?

— Pas du tout.

— Cette rizière se trouve à trois kilomètres de la centrale nucléaire de Fukushima. Tu connais la suite de l'histoire : le 11 mars 2011 survient un tsunami, qui, entre autres désastres, déclenche un accident nucléaire majeur. Cette rizière se trouve aujourd'hui dans une zone massivement irradiée, avec une radioactivité supérieure à 50 millisieverts par an. C'est une zone interdite. Ce bout de territoire, c'est un petit morceau de Japon mort. Voilà une deuxième photo du même endroit, prise par un drone, en octobre 2016.

Le lieu est désolé. La rizière est devenue une plaine boueuse où ne poussent que des herbes jaunies et éparées. Les arbres ne sont plus que des troncs pourrissants.

— Ici, la radioactivité est si intense que quasiment tout crève. Maintenant, regarde cette image, prise en novembre 2026, toujours grâce à un drone.

Une rizière aux plants enchevêtrés brille d'un vert phosphorescent dans la lumière rouge du soleil couchant.

— C'est vraiment le même endroit ? demande Jérémie.

— Absolument ! Quelques mois plus tôt, une équipe d'experts nucléaires, envoyés pour inspecter la centrale, a accepté de venir planter ici, à la va-vite, des plants de notre *Oryza sativa japonica gigas*. Et voilà le résultat ! Mais la photo est plus belle encore, regarde : le cliché qui suit est un agrandissement d'un « détail ».

Jérémie se penche en avant pour mieux observer. Sur certains plants, on remarque des insectes au corps bombé et aux petites ailes transparentes.

— Ce sont des cicadelles brunes, explique Théo. Elles sont en train de sucer la sève des plants. Et je suis sûr qu'elles font le régal des libellules et des oiseaux. Voilà ce que j'appelle un exemple de modification vertueuse d'un écosystème !

— Mais ce riz est radioactif...

— Bien sûr, puisque cette zone est irradiée en permanence. Il est hors de question qu'un humain en mange.

— Peut-être que les écologistes extrémistes n'ont rien à voir avec mon enquête.

— Oui, ce pourrait être un coup des « anti peau de cochon ». Beaucoup de Musulmans et d'Israélites sont contre, à cause bien sûr du tabou religieux lié au porc. Mais certains groupes chrétiens sont également ulcérés à l'idée que l'on « mélange » corps humain et animal. Sans oublier les associations de protection des animaux. Il y a aussi l'hypothèse d'un coup bas de la part d'une entreprise concurrente. Shibata & Laferte joue dans la cour des grands, elle décroche des contrats de plusieurs milliards de dollars. On tue pour moins que ça, alors faire sauter un site industriel... Ou c'est peut-être, tout bêtement, un employé en colère qui a voulu se venger. C'est suffisant pour ton enquête ? Je n'aurai guère plus à te dire. Est-ce que nous pouvons enfin parler de nous, maintenant ?

— Si tu veux. Mes parents ont déménagé à Montpellier. À l'époque, je me suis réfugié dans les études. Je travaillais comme un enragé. Je passais mes journées à réviser. Du coup, j'ai eu le Bac avec mention Bien.

— Bravo !

— Puis j'ai réussi le concours pour entrer dans la police, ensuite celui pour passer lieutenant...

— Génial ! Et ton entrée dans la MAJ ? Encore un concours réussi ? Tu es devenu une vraie bête à concours !

Jérémie jette un coup d'œil sur son badge. « MAJ », trois lettres qui font sa fierté. À la suite d'une série d'opérations réussies, il vient d'être promu capitaine et chef d'unité. Théo est intarissable.

— D'après ce que dit la presse, c'est le top niveau, la crème de l'élite de la police !

— Oui, à égalité avec d'autres services : le RAID, la Criminelle, les Profileurs, la BRI c'est-à-dire l'Antigang, la...

— Tût tût tût ! Arrête de faire le modeste, je déteste les gens modestes ! Seuls les cons devraient être modestes, parce qu'ils n'ont pas le choix. La presse vous surnomme « le FBI français ». Il paraît qu'on vous envoie faire une formation à Quantico, à l'Académie du FBI !

— C'est exact. J'y ai passé une année. Cela nous permet ensuite de mener des opérations conjointes avec le FBI, la DEA, Interpol...

— Je suis admiratif ! Mais ça veut dire quoi, exactement, « MAJ » ?

— « MAJ » pour « Majeures » : Section des Crises Majeures.

— « Crises majeures » ? Alors, l'explosion de l'usine de Dieppe, pour vous, c'est une crise majeure ?

Sur ce, Théo se met à rire, à rire, il ne peut plus se calmer. Jérémie en est sidéré. D'étonnement, son corps se raidit.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

Théo se reprend et se frotte les yeux pour sécher ses larmes d'hilarité.

— Si... Si ça, c'est une crise majeure, je me demande comment vous allez appeler la suite...

— La suite ? Quelle suite ?

— Non, rien... Je ne sais pas ce que j'ai voulu dire...

Jérémie observe son ancien ami tandis que celui-ci tente de réprimer un nouveau fou rire. Théo est athlétique, il paraît même surentraîné. Il évoque un soldat qui se prépare à entrer en guerre.

*Il cache quelque chose et ce jeu l'amuse beaucoup*, songe Jérémie. Mais il sait que Théo ne se laissera pas déstabiliser par un interrogatoire. Donc pas d'approche directe. Mieux vaut donner l'impression de jouer son jeu, pour l'amener à en dire un petit peu trop, par inadvertance. Théo continue de s'esclaffer, avachi dans son fauteuil. Il rit aux éclats comme un enfant au spectacle, on dirait que l'on a dressé un chapiteau de cirque sous son crâne : et voilà les clowns !

Jérémie promène son regard dans le bureau. Sur un mur sont accrochés des diplômes et des certificats : doctorat en

génie génétique, doctorat en biochimie et biologie moléculaire, prix de biotechnologie, trophées de biosciences... Ils côtoient des photos de rizières au Vietnam, en Thaïlande, en Chine... La pièce est verdoyante, car s'y entassent des bambous d'une grande diversité : verts, jaunes ou noirs, minces ou épais, aux tiges nues ou bien feuillues, à l'état naturel ou taillés en bonsaï... Théo se calme enfin.

— Tu admires ma collection ? Le bambou est une plante qui me fascine.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il permet de résoudre tous les problèmes.

— C'est-à-dire ?

— Eh bien, malheureusement, je ne peux pas te répondre aujourd'hui. Disons que c'est mon jardin secret... Revenons à nos vies, nos années de séparation. Moi aussi, je me suis jeté à corps perdu dans les études. J'ai englouti des milliers de pages. Le savoir est la plus puissante des armes. J'ai fait des études de biologie et je me suis spécialisé en génétique moléculaire et cellulaire et en biochimie génétique. En parallèle, j'ai continué à approfondir mes connaissances en mathématiques. Génétique, Biochimie et Mathématiques, pour moi ce sont trois sœurs, les Trois Grâces, trois femmes nues qui dansent en rond sous mes yeux...

Sa voix s'est mise à trembler, comme un cristal qui vibre sous la caresse de l'émotion.

— Dès le départ, en parallèle de mes recherches sur les greffes de peau, j'ai travaillé sur mon projet de riz génétiquement modifié. Je voulais faire disparaître la faim dans le monde, ce vieux fléau de l'humanité. Des quatre cavaliers de l'Apocalypse : Guerre, Famine, Maladie et Bêtes Sauvages, je voulais désarçonner celui-là. J'ai mené des expérimentations novatrices, mes publications professionnelles ont fait du bruit dans la communauté scientifique. Du coup, le CNRS m'a fait l'honneur de m'employer pendant une année, puis j'ai intégré Shibata & Laferte. Et, là, j'ai réussi !

Se levant, il rejoint son bureau. Quelques grains de riz sont éparpillés sur l'acajou, comme des porte-bonheur,

une variante des trèfles à quatre feuilles. Théo en saisit un, s'approche de la baie vitrée et le brandit entre le pouce et l'index. Derrière ce grain blanc, Paris s'étend à perte de vue dans une lumière dorée : l'Arc de Triomphe, les Champs-Élysées, la place de la Concorde, les Tuileries, le Louvre, la tour Eiffel...

— Je me suis payé Paris avec un grain de riz.

Jérémie ne parvient pas à se situer entre ancienne amitié et devoir professionnel, entre souvenirs et moment présent. Tel un équilibriste perché sur un fil, il oscille sans jamais parvenir à se stabiliser. Théo lui dissimule quelque chose (déjà autrefois, il cachait *toujours* quelque chose). Des idées trottaient en secret dans son cerveau, telles des fourmis dans leurs galeries, et Jérémie décide de donner un grand coup de pied dans cette fourmilière.

— C'est étrange, quand même, de te retrouver ici. Je veux dire : toi qui, il y a dix ans, maudissais les grandes entreprises, qui les traitais de monstres dévorant les hommes, voilà qu'aujourd'hui, tu travailles pour l'une d'entre elles. C'est comme si tu étais passé au service de ceux qui ont broyé nos parents. Tu as bien changé...

— Oh non je n'ai pas changé !

Ses mots de colère ont déchiré l'air comme une feuille de papier. Théo a gardé les mêmes éclats de voix qu'autrefois. Des cris à mettre le monde en pièces. Un sourire arrogant apparaît sur son visage.

— Non, Jérémie. Comment peux-tu croire une chose pareille ? Je n'ai pas renoncé à nos Grands Rêves. Le monde est une orange pourrissante, mais je refuse de rejoindre les asticots qui la dévorent. Rien n'est perdu ! Il existe une autre solution !

Théo ponctue son discours de mouvements des mains. Ces gestes-là, Jérémie les reconnaît, eux non plus n'ont pas changé. Des gestes de prestidigitateur, d'ensorceleur. D'un ton narquois, Jérémie lui lance :

— Une solution ? Laquelle ?

— Il ne tient qu'à nous de l'imaginer. Rêve l'avenir, puis réalise ton rêve !

— Ce ne sont que des mots !

— Nous verrons...

— Tu parles exactement comme autrefois ! Même ton de voix, même raisonnements, même conviction... Dix ans se sont écoulés, mais on dirait que nous nous sommes quittés hier. Là, en t'écoutant, par moments, je te revois adolescent !

— Donc tu vois bien que je n'ai pas changé. En revanche, que dire de toi ? Tu es devenu policier ! Tu défends le système. Aujourd'hui, c'est toi qui chargerais nos parents en grève.

— Pas du tout ! Je consacre ma vie à désamorcer les bombes que les gens comme toi fabriquent pour des raisons ahurissantes !

Théo prend un air songeur et se rassoit dans son fauteuil pour se calmer.

— Ah... J'aurais dû m'en douter. Tu continues à culpabiliser... Tu ne t'es jamais remis des blessures de Christie.

— De Christie ET de Kévin.

— Et tu crois qu'en désamorçant toutes les bombes de la terre, tu réussiras un jour à oublier celle qui a explosé ?

— Tu la vois encore, Christie ?

— Non. J'ai perdu sa trace après le bac. Et toi ? Tu l'as revue, après ta volatilisation ?

— Non, moi non plus.

— Dommage... J'avais l'impression que vous étiez faits l'un pour l'autre. Notre bombe a presque tout détruit : notre groupe, notre amitié, les liens entre Christie et toi... Seuls mes rêves ont survécu.

— Et avec Kévin ? Tu as gardé des contacts ?

— Non. Je sais que les tentatives d'appareillage et d'opération ont échoué. Il n'a pas pu retrouver l'audition. Ses mots se sont rapidement déformés, parce qu'il n'arrivait plus à régler sa parole sur son oreille. Il parlait trop fort ou de manière inaudible, et trop vite, il articulait mal... Il s'exprimait comme on écrit en fermant les yeux : le résultat est détérioré, ridicule, illisible. Alors il s'est muré dans le silence. On ne l'a plus jamais entendu parler. Il a

quitté le lycée pour intégrer un établissement spécialisé pour les sourds, avec langage des signes, lecture sur les lèvres, projets professionnels adaptés...

Un silence s'installe entre eux, aussi désagréable qu'un brouillard. C'est finalement Théo qui le rompt.

— Crois-tu que nous soyons devenus ennemis ?

— J'espère que non. Mais c'est une possibilité...

## Chapitre XVIII

Mercredi 7 mai 2027

**A**près son séjour en Arabie Saoudite, Christie a profité du vol retour pour s'organiser une escale à Londres. Elle a passé la journée à faire du shopping dans Oxford Street et, maintenant que le soir approche, elle se presse dans le quartier de Kensington. Elle longe de vieilles demeures blanches aux porches à colonnade, des Victoriennes en brique rouge, de grands hôtels qui cultivent un charme désuet... Londres est un lieu très particulier pour elle. Depuis six mois, elle s'y rend un week-end sur deux. Si un empêchement l'oblige à annuler son voyage, elle essaie de trouver une autre date pour venir, comme c'est le cas cette fois-ci. Les jardins de Kensington apparaissent au bout de l'avenue. Par beau temps, elle va s'y promener et dîner au pied des arbres, en dégustant un *fish and chips* ou bien un plateau de sushis à emporter. Mais, ce soir, elle est juste à l'heure pour son rendez-vous.

Ses nuits anglaises se tiennent perchées sur la pointe d'une aiguille. C'est venu comme ça, presque par hasard. Elle a du mal à accepter son corps d'aujourd'hui. Ses blessures sont guéries depuis longtemps et pourtant en elle, elles saignent encore. Sa peau est marquée de quarante-sept cicatrices, principalement sur le dos, mais aussi sur les avant-bras, les poignets, l'épaule et la cuisse gauches. Parfois, elle se sent différente des autres. Si des amis

l'invitent à la plage, elle gardera son tee-shirt, même pour aller se baigner. Elle déteste se déshabiller devant quelqu'un. Elle se sent mal dans sa peau, et cette expression est à prendre au pied de la lettre. Un jour où elle était d'humeur sombre, alors qu'elle prenait soin de son jardin, elle découvrit, accrochée à une tige d'iris, une sauterelle en train de s'extirper de sa mue. Ce spectacle la fascina. La vieille peau n'était plus qu'une enveloppe vide, tandis que l'insecte, régénéré, faisait jouer ses articulations. La sauterelle sauta sur un brin d'herbe, bondit à nouveau et fila ainsi de bond en bond, sa peau abandonnée demeurant accrochée à la tige comme le lambeau d'un mauvais souvenir.

Christie songea : *C'est tout à fait ce que je voudrais faire...* Et, filant cette idée, elle pensa au tatouage. Se faire tatouer, c'est changer de peau, muer, devenir quelqu'un d'autre. Elle ne connaissait rien à cet univers, mais elle entrevoyait là un moyen de se réapproprier son corps.

C'est ainsi qu'elle a commencé à se renseigner sur ce sujet. Après avoir parcouru des blogs, lu des livres et des magazines, discuté avec des connaissances, elle arrêta sa décision. Elle allait se faire tatouer à Londres, par un Français qui vit dans le quartier de Kensington, l'un des rares Occidentaux devenus maîtres de Wabori, l'art du tatouage japonais traditionnel. Lui, il saurait l'aider à muer.

Elle alla le rencontrer, inquiète. Il est si célèbre qu'il refuse neuf demandes sur dix. Habituellement, on est recommandé par un tatoué, ce n'était pas son cas. Elle avait songé lui expliquer tant de choses, mais les mots ne venaient pas. La gorge nouée, elle se déshabilla pour lui montrer son dos et lui dit simplement : « Je veux que vous me rendiez belle, comme autrefois... » Elle se mit à pleurer, et lui regardait son dos déchiré et recousu. La peau ressemblait à un tissu rapiécé, raccommodé de bric et de broc, on aurait dit un patchwork.

— Quel motif voudriez-vous ? lui demanda-t-il.

Elle avait imaginé des pivoines rouges, ou des branches de cerisier en fleurs, deux thèmes classiques du Wabori... Mais elle changea d'avis et dit :

— Un poisson.

— Une carpe ?

— Non, un poisson qui vit dans la mer.

— Pourquoi ?

— Pour un ami, il adore les océans...

Elle songeait à Jérémie. Encore aujourd'hui, elle pense souvent à lui. Elle souhaite le revoir, un jour, pour discuter un moment, prendre de ses nouvelles. Pour que leur histoire ne s'achève pas sur cette séparation sans un mot, il y a dix ans déjà. Mais elle ne veut pas se montrer à lui diminuée. C'est ainsi qu'elle voit les choses.

— Un saumon ? demanda le tatoueur.

Elle imagina un saumon filant dans l'océan, elle le vit s'engager dans l'embouchure d'un fleuve pour en remonter le cours. Il s'acharnait, défiant tous les obstacles, sautant par-dessus les cascades, luttant contre le courant, parcourant ainsi des kilomètres sans faillir...

— Oui ! Un saumon, ce serait magnifique.

— Je vais toucher votre dos, l'avertit-il.

Il promena l'index sur sa peau, traçant des ébauches.

— Ce saumon sera courbé, on l'apercevra en plein bond, jaillissant des vagues.

— Et mes cicatrices ? Elles ne vous gêneront pas ?

— C'est une difficulté majeure. Mais pas insoluble.

Elle songea que, à l'issue de la longue épreuve du tatouage, ses cicatrices deviendraient invisibles. Lorsqu'elle irait nager avec des amis, tout le monde ne verrait plus que ce saumon bondissant. Sa souffrance, sa peau mutilée, les souvenirs de ce traumatisme : tout cela allait se métamorphoser en une œuvre d'art.

— Alors vous acceptez ma demande ?

Elle avait parlé dans un murmure. Il lui répondit d'une voix lointaine, déjà fasciné par les esquisses qu'il traçait en rêve sur son dos.

— Oui. Je veux voir le saumon qui saura nager dans ces eaux blessées.

Le Maître habite dans un hôtel particulier dont la façade donne sur les jardins de Kensington. Il l'accueille, souriant,

ses manières sont chaleureuses : « Bonsoir, Christie ! » Elle lui répond en l'appelant « *Sensei* », conformément à la tradition japonaise, ce que l'on traduit de manière approximative par « Maître ». C'est un collectionneur fou. Sa demeure est encombrée de centaines d'estampes : samourais chargeant au sabre, érables rougis par l'automne, dragons contorsionnés aux yeux exorbités, femmes en kimono, tigres voraces, oiseaux merveilleux, divinités bouddhistes, nénuphars, démons, un enfant agrippé à une carpe géante, une petite pieuvre luttant avec un crabe, une femme-renard, un renard à neuf queues... On trouve aussi des calligraphies, des armures de samourais, des bannières de guerre, des sabres japonais, des bonsaïs, des sanguines, des bibliothèques surchargées de livres... On se croirait dans le magasin d'un antiquaire qui vous achète vos objets anciens mais refuse de vendre les siens.

L'atelier est une petite pièce, un espace intime. Christie se déshabille et s'allonge sur la serviette disposée sur les nattes. Elle en replie les bords pour dissimuler le profil de ses seins. Elle serre déjà les dents. Le tatouage à la japonaise est extrêmement douloureux, et le Maître n'emploie jamais d'anesthésiques locaux, car ils altèrent la peau et les pigments. Chaque séance dure deux heures : trois périodes d'une demi-heure entrecoupées d'une pause d'un quart d'heure. Une séance quotidienne trois jours de suite, puis plusieurs jours de repos, le temps que les plaies cicatrisent.

Éclairé par les projecteurs, le grain de sa peau devient pâle et lumineux. Ce tatouage est difficile à réaliser. L'encre ne recouvre pas, elle colore. Il faut donc concevoir cette œuvre de telle façon que chaque lésion se fonde dans le motif.

Le saumon jaillit au-dessus de vagues écumeuses. Il se déploie du haut des cuisses jusqu'à la naissance de la nuque. Des dizaines de cicatrices ont déjà « disparu ». Elles sont devenues des bordures d'écailles, la ligne courbe d'une nageoire, et les taches claires : des reflets, les sombres : les ombres des flots. Au-dessous de l'omoplate gauche, les greffes de peau avaient laissé des aplats roses ou rouge pâle.

Christie, lorsqu'elle se contemplait dans une glace, en pleurerait. Désormais, ces taches colorent des écailles, et un saumon rouge ondule au gré des mouvements de son dos.

Le Maître observe une lésion atypique, une convergence en étoile de cicatrices blanches. Elle est située sur le corps du saumon. Il doit trouver un moyen de la fonder dans le motif. Autrement, la lésion demeurera visible, elle blessera le poisson. Il avait pensé l'insérer dans un chevauchement d'écailles, mais l'évolution de l'œuvre lui montre que cette solution n'est pas réalisable. En outre, les lésions claires intègrent mal les pigments, leur encrage se décolore, rien ne peut effacer leur pâleur. Il choisit une baguette de bambou à trois aiguilles et l'enduit d'encre blanche à la brosse.

— Je commence, l'avertit-il.

Christie se tient prête à offrir son corps à la morsure des aiguilles. Le Maître perce sa peau, Christie tressaille, parcourue par une onde de douleur. Il pique, encore et encore, pour déposer de minuscules gouttelettes entre le derme et l'épiderme. Puis il choisit une encre bleu marine et poursuit ses gestes précis. Christie inspire et expire lentement. Son visage se trempe de sueur. Le Wabori ravive les vieilles douleurs de ses blessures. Quelque part au fond de sa mémoire se réactive le souvenir sensoriel de son corps au moment de l'explosion, ainsi que les interventions des médecins et des infirmiers, tandis que l'on découpe ses chairs mortes, suture, applique des pommades antibiotiques... Elle affronte à nouveau ces épreuves, mais, cette fois-ci, elle est consciente, elle veut se battre et triompher ! Et lorsqu'elle atteint ses limites, lorsque son esprit se fissure, elle croit entendre la voix de Jérémie. Elle est incapable de comprendre ce qu'il dit, c'est comme s'il lui parlait de loin et dans une langue inconnue. Mais c'est bien sa voix, la mélodie de son timbre, il est là, auprès d'elle.

Le Maître pose sa baguette. L'étoile blanche est devenue une éclaboussure. Le jaillissement du saumon semble déchirer la surface de l'océan, son bond n'en est que plus vif.

Autour du poisson demeurent diverses lésions, les fines lignes de coupures, les traces arrondies d'impacts,

les traits épatés d'anciennes plaies aux bords broyés... Le tissu cicatriciel est tantôt lisse, tantôt boursoufflé, blanc, chair ou rosé... Le Maître choisit une baguette à vingt-sept aiguilles dédiée à la technique du *bokashi*, du dégradé. Il fait couler les blancs et les bleus, les décline selon une infinité de variantes. Dans le sillage des aiguilles, la peau rougit et se boursoufle, il lui faudra plusieurs heures pour s'apaiser. Christie gémit de douleur, elle serre les dents, plisse les lèvres, étouffe ses cris. Les unes après les autres, les lésions sont absorbées par l'océan. La surface est agitée de remous et les reflets du soleil créent un jeu d'eau et de lumière.

Les deux heures de la séance sont déjà presque écoulées. Christie change sa tête de côté, la déplace à nouveau. Ses bras se raidissent, ses muscles se crispent. Elle halète pour reprendre son souffle. Le tatoueur lui demande :

— Il ne reste qu'un quart d'heure. Voulez-vous que nous en restions là pour aujourd'hui ?

— Non ! S'il vous plaît... Continuez.

Une vieille blessure a cicatrisé en prenant une couleur sanguine, et l'on croit contempler une écorchure récente qui saigne encore. Sous les aiguilles, la limite d'une écaille vient la border, d'autres écailles se colorent des mêmes tons, elles semblent plongées dans l'ombre, le corps du saumon prend du relief.

Le Maître fait encore jaillir quelques éclaboussures sous ses doigts avant d'interrompre enfin la séance. Christie est épuisée par son combat contre la douleur. Elle demeure allongée là un moment, le temps de reprendre des forces.

## Chapitre XIX

Mercredi 7 mai 2027

L'usine détruite ressemble à une ville bombardée. Les pans de murs, noircis par l'incendie, sont des vestiges méconnaissables. Des barres d'acier, tronquées et tordues, se dressent vers le ciel, tels des bras de cadavres carbonisés. Par endroits, on croit voir miroiter des flaques d'eau. C'est le verre des vitres, qui a fondu comme du caramel avant de se resolidifier. Les arbres ne sont plus que des allumettes cramées, les épaves de voitures des carcasses calcinées. L'asphalte des rues s'est liquéfié avant de refroidir en piégeant des débris métalliques, des gravats... De temps en temps, un bâtiment dévasté a conservé sa charpente en acier, son squelette de métal. C'est un avant-goût de l'apocalypse.

Il a fallu attendre deux jours avant que l'équipe d'experts dépêchée par la Sécurité Civile ne donne l'autorisation de parcourir le site. Si le vent ne soufflait pas vers le large, évacuant les nuages toxiques, l'endroit aurait pu demeurer contaminé bien plus longtemps encore.

Jérémie et les policiers qui l'accompagnent longent une vaste étendue d'eau. On dirait un lac où flottent des débris incendiés. La chaleur de l'incendie a fait éclater les conduites d'eau qui approvisionnaient la caserne des pompiers du site. Les énormes tubes continuent de vomir un geyser écumeux. Des plombiers spécialisés, en combinaisons étanches, de l'eau jusqu'à la taille, essaient de fixer

au chalumeau un clapet d'acier. Il est impossible de couper l'arrivée d'eau, le système de contrôle informatique a grillé, celui de contrôle manuel est inutilisable car les pièces des robinets ont fondu et se sont soudées entre elles.

Au milieu de ruines informes, des centaines de mouettes et de goélands grouillent sur le sol. Leurs plumages blancs, pressés les uns contre les autres, contrastent avec les décombres charbon et anthracite.

— Qu'est-ce qui les attire comme ça ? se demande Louis Renog.

Jérémie ramasse un caillou et le propulse au loin. Le projectile s'abat au milieu des oiseaux, qui s'envolent dans une cacophonie de cris perçants. Ils sont innombrables, on dirait une tempête de neige.

— Ici, ce devait être le réfectoire. Ils doivent casser la croûte de cramé à coups de bec pour dégager les stocks de viande pourrissant dans les congélateurs fondus...

Effectivement, aux odeurs de brûlé se mêle l'odieux parfum de la putréfaction. Les policiers ressemblent à une section de soldats errant dans une ville-charnier. Ils poursuivent leur progression, laissant des empreintes de pas dans l'épaisse couche de suie, tels des astronautes marchant sur une lune carbonisée. Jérémie ne peut s'empêcher de chercher des victimes, même si aucun disparu n'a été signalé. Il revoit Christie se faire souffler par l'explosion, son corps retombe sur le sol, inerte comme une marionnette aux fils tranchés, une pluie de gouttes de feu s'abat sur les bâtiments, des départs d'incendie apparaissent un peu partout.

— Que donnent les caméras de vidéosurveillance ? demande-t-il, pour chasser ces souvenirs macabres.

— Elles transmettaient leurs données en temps réel dans le Cloud, lui répond Renog. Donc on aurait dû avoir des images jusqu'à ce que l'incendie les détruise. Mais on n'a rien. Quelqu'un a forcé les défenses du site informatique et a tout effacé : enregistrements des caméras, listing des appels téléphoniques, registre des visiteurs...

— Le ou les coupables ont pris soin de ne pas laisser de traces informatiques. Ils ont agi avant ou après l'explosion ?

— Je n'en sais rien... De toute façon, les experts de l'Unité Spéciale Informatique sont sur le coup. On n'a pas encore reçu leurs premières conclusions.

— S'ils ont saboté le site informatique avant de faire sauter l'usine, ils ont empêché ces données d'exister. S'ils ont agi après, ces indices ont existé pendant un moment et on les a effacés.

Jérémie se figure une feuille de papier. Est-elle blanche parce que l'on n'a rien noté dessus ? Ou bien parce qu'on l'a gommée ? Et si on l'a gommée, pourrait-on retrouver les traces de ce qu'a écrit le crayon ?

— L'intrusion informatique a eu lieu après l'explosion, affirme le directeur du site.

Sa voix est à peine audible, ses yeux sont rougis par les larmes. Son esprit ne parvient pas à admettre ce désastre. Il songe qu'il doit rêver, il se débat dans un cauchemar au parfum de brûlé.

— Qu'est-ce qui vous permet de l'affirmer ?

— Nous sommes très prudents concernant les risques d'espionnage industriel. Donc toute intrusion informatique déclenche une alerte dans notre centre de cyber-sécurité basé à Paris. L'attaque informatique a eu lieu quelques minutes après l'explosion et elle a effacé les enregistrements des vingt-quatre heures précédentes.

— Et c'est maintenant que vous nous communiquez cette information ? le rabroue Renog.

Le directeur lui répond en haussant la voix.

— Je l'ai indiqué à vos spécialistes en informatique. Vous, vous m'avez posé des dizaines de questions, mais pas celle-là. Et puis, des fichiers effacés, qu'est-ce que vous voulez que ça me foute ?

De ses bras écartés, il désigne les ruines. Il est âgé d'une cinquantaine d'années, mais son visage évoque celui d'un enfant en plein désarroi. On dirait qu'il vient de se faire gronder par ses parents, il va s'excuser et ranger sa chambre, mais, ici, au lieu de jouets éparpillés, ce sont des millions de tonnes de gravats.

— Heureusement, ces criminels n'ont pas touché aux données scientifiques, ajoute-t-il. C'est tout ce qu'il reste.

Maintenant, ma plate-forme industrielle tient dans une clé USB.

Jérémie se tourne vers Renog.

— Je me charge de la piste informatique. Vous, vous superviserez les interrogatoires du personnel.

— Bien, chef.

Ils atteignent le Point Zéro, le lieu de la première explosion. Du bâtiment haut de six étages il ne reste rien. Il a disparu aussi parfaitement que s'il s'était envolé, tel un ballon de foire lâché par un enfant. À sa place est apparu un cratère large de soixante mètres et profond de vingt. On le dirait creusé par la frappe d'une météorite, un poinçon marquant la croûte terrestre.

Jérémie s'approche de ce trou béant. Il a l'impression de fixer l'œil monumental d'un monstre enfoui sous terre.

\* \* \*

Les heures ont filé à toute vitesse, semblables aux wagons d'un train qui passe sous vos yeux. Jérémie n'en peut plus de scruter des écrans. Il bâille, cligne des yeux, bouge la tête pour se dégourdir le cou. Il pose un regard incrédule sur les fenêtres trempées par la pluie. Tout est noir. Pendant un instant, il croit contempler des écrans d'ordinateurs éteints. Il corrige sa méprise, c'est seulement qu'il n'a pas vu venir la nuit. Une fois de plus, il fixe les écrans de l'USI, l'Unité Spéciale Informatique (aussi surnommée « l'Unité Zombie »). L'USI travaille pour la police, la gendarmerie, les services secrets et l'armée. Située dans le Fort Neuf de Vincennes, elle occupe un immeuble surprotégé coiffant un abri antiatomique organisé sur quinze niveaux. Ce bâtiment aux vitres teintées ressemble à un donjon d'onyx noir dominant les vieux remparts à bastions et fossés. L'ensemble évoque le double en miroir du château de Vincennes, situé juste en face.

Les membres de ce service constituent un incroyable pêle-mêle : gameurs fous qui pilotent des drones à distance, hackers en liberté provisoire qui viennent travailler

ici pour échapper à la prison, mathématiciens spécialisés en cryptologie, cyber-addicts, geeks géniaux, polytechniciens lancés dans des calculs démentiels, programmeurs borderline... Jérémie adore cet endroit. Aucun commissaire, aucun général, pas même les ministres de l'Intérieur et de la Défense qui se succèdent : personne ne réussit à mettre de l'ordre ici. Dans ce monde parallèle, vous pouvez croiser un zombie aux yeux injectés de sang, mal rasé, pas lavé depuis six jours et suant dans un tee-shirt crasseux. Vous ne le connaissez pas, vous ne lui avez rien demandé, mais lui vous agrippe le bras et se met à crier : « On l'a eu ! On l'a eu ! » Son haleine sent la cigarette mentholée et le café. Vous, bien sûr, vous rétorquez : « Bravo ! Bien joué ! »

L'un des informaticiens a réussi à récupérer dans le Cloud des traces des vingt-quatre heures effacées. Ces données incomplètes ont été traitées comme trois cents puzzles (les enregistrements des trois cents caméras de vidéosurveillance du site) composé chacun de milliards de pièces. Un logiciel de restauration les a organisées pour recomposer les séquences originales. Maintenant, depuis des heures, une trentaine d'experts visionne les films. Pour gagner du temps, la diffusion est légèrement accélérée. Jérémie ne supporte plus ces images piquées de petits points noirs instables dus aux données manquantes (on les dirait mangées par des mites). Il en a pardessus le crâne de ces va-et-vient de gens qui semblent trotter dans les couloirs, de ces employés qui plaisantent dans un *open space* durant la pause-café, de ces scientifiques en blouse blanche qui manipulent des produits dans un laboratoire...

— Toujours rien ? demande-t-il, même si c'est absurde puisque s'il y avait du nouveau, on l'aurait averti.

— Non, monsieur.

— Peut-être qu'il n'y a rien à trouver... Peut-être que ces vingt-quatre heures effacées sont une diversion, la main droite du prestidigitateur qui s'agite pour attirer l'attention tandis que la gauche escamote la carte qui doit « disparaître ». Et si les coupables ont pris la peine de

mettre au point cette diversion, cela signifie qu'ils veulent dissimuler autre chose, autre part. Donc vous allez examiner tous les enregistrements des trente jours précédant l'explosion. Peut-être que...

Des visages furieux se détachent des écrans pour se tourner vers lui. Il s'empresse d'ajouter :

— J'appelle tout de suite mon chef de division pour lui demander de vous envoyer des renforts. On va y arriver...

## Chapitre XX

Mardi 13 mai 2027

Christie n'en peut plus. Elle a supervisé l'avancée des travaux dans deux jardins privés, puis elle a traversé Paris pour livrer au *Four Seasons Hôtel George V* des orchidées originaires du mont Kinabalu (une rareté qu'elle réussit à faire pousser dans sa serre), ensuite elle est passée au château de Versailles où le jardinier en chef l'a chargée de lui procurer deux plantes excessivement difficiles à trouver. Certes, elle s'est taillé une solide réputation dans le domaine ultra-spécialisé des chasseurs de plantes. Mais elle ignore où elle pourrait bien découvrir une *Sapria himalayana*. Quant à l'*Encephalartos woodii*, on dit l'espèce éteinte à l'état sauvage.

Enfin, elle aperçoit sa maison. La propriété est vaste. Voici trois ans, Christie a acheté cette ferme à l'abandon. Elle s'est occupé en priorité du terrain, transformant un fouillis végétal en un jardin somptueux. Mais la bâtisse, elle, fait peine à voir... Il y a trois semaines, une partie de la toiture s'est écroulée. On aurait dit que la maison avait ouvert sa bouche vers le ciel pour avaler la pluie. Des ouvriers sont venus bâcher la béance, et ils lui ont promis de débiter la réfection du toit dès le lendemain. Tout doit être terminé avant la Méga Tempête Sylvia qui approche, sinon les vents arracheront la bâche et le déluge s'abattra sur sa tête... Elle s'engage dans l'allée, longeant ses deux serres, la sèche et la tropicale humide.

Agenouillée au milieu des fleurs de la grande bordure rouge, Claire se relève et agite le bras pour la saluer. Christie lui répond par un appel de phares. Son aide-jardinière s'extirpe avec précaution des pivoines cramoisies, dahlias grenadiers, tulipes carmin, roses rubis, coquelicots... Des fraisiers ajoutent une constellation de petits points écarlates. La vitalité de ces couleurs égaye la morne bâtisse, comme quand on avive une robe pastel en se nouant autour de la taille un foulard couleur corail. Claire rejoint Christie pour l'aider à décharger le pick-up. Elles vont et viennent avec des plantes tout en bavardant. Claire est d'un naturel joyeux et aimant, son cœur sourit aux gens qu'elle croise. Lors de l'entretien d'embauche, Christie la guidait dans le jardin, lui posant des questions. Soudain, une libellule, déstabilisée par un coup de vent, est venue se prendre dans les cheveux de Claire. Là où les gens s'effraient, Claire s'est mise à rire. Avec précaution, elle essayait de libérer l'insecte empêtré dans la toile d'araignée de ses longs cheveux blonds. Elle riait tant et plus, et toutes deux se retrouvèrent à partager un fou rire. S'amuser ainsi, Christie n'en a pas l'habitude. Elle a donc embauché Claire, pour faire éclore des fleurs et des rires.

Claire s'en va au volant de sa voiture délabrée, une épave hors d'âge au moteur diesel toussotant. Demain, Christie et elle tenteront de protéger le jardin du cyclone à venir. Elles abriteront les plantes les plus fragiles dans l'ancienne grange, recouvriront les serres d'une carapace de panneaux de bois... Heureusement, la propriété est entourée d'un haut mur, ce qui atténuera les effets du vent.

Le jardin se déploie à l'arrière de la maison, en quatre terrasses rectangulaires se succédant en marches d'escalier. Pour y accéder, on doit traverser l'habitation. Aussitôt qu'elle ouvre la porte de derrière, Christie est accueillie par le parfum. Des centaines de roses l'entourent et happent son regard. Même les murs en sont couverts, donnant l'impression que l'on se trouve dans un lieu magique cerné de remparts d'épines.

Quelques marches à descendre et la voilà qui traverse le verger. Elle se promène parmi les alignements de pommiers, poiriers, pêchers, pruniers et cerisiers.

En contrebas, c'est le jardin bleu. Iris, bleuets, bourraches, glycines, ageratum bleu horizon, *Heliotopium arborescens* marine, chardons des Alpes, myosotis, volubilis, delphiniums, plumbagos, hysopes, violettes... Christie ôte ses chaussures et se promène dans l'herbe. Elle se laisse bercer par le murmure des fontaines qui s'écoulent dans des vasques et ruissellent par débordement. Des moineaux viennent s'y désaltérer, s'alarment sans raison et filent se réfugier dans les branchages des bouleaux.

Finalement, elle rejoint la dernière terrasse, celle du bassin aux nénuphars. Le jardin s'interrompt ici, fermé par le mur d'enceinte. Mais une vieille porte permet de sortir et de poursuivre la descente. On traverse alors une pente couverte d'herbes folles et on arrive à la rivière. Le long des berges, Christie et Claire ont transplanté des centaines de fleurs. Au printemps éclosent des tapis de violettes et d'iris mauves. En été, le cours d'eau se retrouve bordé de deux longues coulées d'hortensias bleus.

Le bassin est large et profond. Ses eaux sont noires, des nénuphars s'y accumulent par endroits. Une source l'alimente et le trop-plein file en un ruisseau qui rejoint la rivière. Il est encadré par deux cèdres du Liban qui l'ombragent. Des carpes vont et viennent. Christie se déshabille, pliant ses vêtements avant de les déposer au pied d'un aulne. Cela fait longtemps qu'elle a cet étrange rituel de se baigner nue ici. Au début, elle avait peur que quelqu'un l'aperçoive. Pas par pudeur, mais parce qu'elle ne voulait pas laisser voir son corps blessé, sa peau de Frankenstein.

Elle s'assoit sur la margelle en ardoise et plonge ses jambes dans l'eau. Elle frissonne. La fraîcheur apaise sa cheville droite, qui s'est blessée lors de sa chute folle. Christie n'en revient toujours pas de s'être ainsi mise en danger lors de ce saut en parachute. C'était aussi ahurissant que sa nage au milieu des requins ! Mais ces prises de risques s'imposent à elle. Ce sont des comportements irrépressibles. De temps en temps, il lui faut défier la mort pour se prouver qu'elle est bien vivante. C'est comme une drogue, elle est devenue une toxicomane qui se shoote à

l'adrénaline. Avant ses blessures et son coma, elle n'agissait jamais ainsi ! Outre les cicatrices, le souffle de l'explosion lui a laissé une bulle de mort dans le crâne. Parfois, cette blessure de l'esprit se ravive et devient le centre de gravité de ses pensées. Celles-ci se mettent à tourner autour de ce trou noir qui tente de les aspirer. Christie ne connaît que deux remèdes à ce mal. Ses défis insensés, cependant leur effet n'est que temporaire... Et les jardins. Mais viendra un jour, elle en est sûre, où elle trouvera le moyen de se libérer de ce cycle infernal. La petite bulle de mort se dégonflera comme crève un abcès, et cet air empoisonné se dissipera dans l'immensité du monde.

Elle se laisse glisser dans le bassin, la fraîcheur l'électrise. En quelques brasses, elle va et vient d'un bord à l'autre. Nager ici lui procure un plaisir indicible. Se laissant flotter sur le dos, elle fixe le ciel aux nuages cotonneux.

\* \* \*

Il est trois heures du matin, les gens sensés dorment, pas Jérémie. Il s'est retrouvé dans cette enquête comme on tombe à la mer. Le voilà, pauvre naufragé, qui nage dans la tempête. Des déferlantes s'abattent sur lui, le pressent vers les profondeurs, et il se démène pour revenir à la surface. Tout à l'heure, son portable l'a réveillé. C'était Renog, pour lui annoncer : « Les zombies ont trouvé quelque chose ! » Jérémie a traversé la capitale à une vitesse folle. La lumière bleue de son gyrophare tournoyait sur les façades, transformant Paris en boîte de nuit avec la pleine lune en guise de boule à facettes, et sa voiture dansait en faisant crisser ses pneus dans les virages. Arrivé en vue du Fort Neuf de Vincennes, il a coupé sa sirène, mais il a laissé, encore un moment, son gyrophare allumé. C'est toujours avec beaucoup d'émotion qu'il voit tourner cette lumière. Cela lui rappelle les lumières bleues de la voiture de police qui est venue le sauver, il y a dix ans. Quelquefois, quand il fonce pour une intervention, quand sa lumière bleue glisse sur les murs alentour, il a l'impression qu'il va s'apercevoir

lui-même, adolescent, agitant les bras, au bout de la rue. Christie se vide de son sang, mais tenez bon ! Les secours arrivent, vous êtes sauvés !

L'Unité Zombie est en effervescence. Cette nuit, ils sont nombreux à s'agiter à cause d'une cyberattaque menée par « l'Armée Electronique Iranienne » (une centaine de hackers constituant l'une des branches des Forces Armées Irlandaises) soutenue par « les Shanghaiés » (d'autres experts en intrusions informatiques). Les assaillants tentent de pirater les données de la Banque de France. Partout, des spécialistes pianotent devant des écrans, soutenus par des collègues qui les conseillent. Des agents de liaison sont en communication avec les Centres Informatiques de Washington, San Francisco, Berlin, Londres, Madrid... On entend parler toutes les langues. Jérémie traverse la longue salle, il a l'impression d'évoluer dans un sous-marin nucléaire attaqué.

Louis Renog l'accueille avec un sourire de triomphe. L'euphorie agite les traits de son visage épuisé, on dirait un somnambule rêvant du paradis.

— Vous aviez raison, chef ! On n'a toujours rien trouvé concernant les dernières vingt-quatre heures d'enregistrement. Par contre, regardez ça...

Une informaticienne franco-coréenne fait apparaître une séquence en apparence sans intérêt.

— C'est l'une des caméras du parking situé sous le laboratoire. Nous sommes seize jours avant l'explosion, explique la jeune femme.

À l'écran, une Mercedes jaune canari se gare. C'est un coupé sport dernière génération capable de vous propulser à trois cents kilomètres-heure en quelques secondes. Depuis que les limites de vitesse ont été supprimées sur les autoroutes, certains s'en donnent à cœur joie ! Jérémie en a poursuivi une, un jour, mais lui se trouvait à bord d'un hélicoptère de la police. On aurait dit une course entre un lièvre et un aigle, le lièvre a fini broyé contre le pylône d'un pont...

On voit Théo en descendre et se diriger vers l'ascenseur. Jérémie en a le souffle coupé. Son cauchemar est en

train de se réaliser. Comme il le craignait, Théo est mêlé à cette histoire d'explosion.

— Que faut-il voir ? demande Jérémie.

— En fait, il y a un fantôme.

La jeune femme porte un badge orné d'un soleil, en clin d'œil à son nom, Sun Soo-Yun. Son espace de travail est envahi par un incroyable capharnaüm : figurines de Coréennes en tenue traditionnelle, photo d'un temple bouddhiste, calligraphies en hangeul, peintures à l'encre de Chine de pins perchés dans les montagnes, photo d'elle en tenue de combat de taekwondo... (ce qui est sa façon de signifier : « Je suis très sympa, mais il ne faut quand même pas trop me gonfler non plus... »).

— Ce fragment de film est identique à une autre séquence plus ancienne de six jours, explique-t-elle. Donc on a réalisé un copier-coller. Dit comme ça, ça a l'air simple, mais c'est du travail de haut niveau.

Ses doigts pianotent sur le clavier, l'écran se sépare en deux. Elle active un logiciel de comparaison. Deux séquences se déroulent l'une au-dessus de l'autre, très semblables : la Mercedes se gare, Théo descend de voiture. Des traits se tissent entre les deux films. Les comparaisons des jeux d'ombre et de lumière sont indiquées en mauve, des objets immobiles en bleu clair, ceux en mouvement en bleu foncé, les volumes en vert, les impuretés d'image en jaune, la transparence de l'air en rouge... Cela ressemble à une version complexe du jeu des sept erreurs. Des pourcentages apparaissent, de différentes couleurs.

— Vous voyez : en rouge et en jaune, on a cinquante pour cent de concordance, en mauve soixante-dix, mais les autres paramètres frôlent le cent pour cent. Donc il s'agit de deux versions de la même séquence, la seconde ayant été maquillée pour paraître différente. Celui qui l'a manipulé a utilisé un logiciel pour foncer un peu l'image, il a rajouté des impuretés, élargi des ombres ici et là...

— Comment vous en êtes-vous rendu compte ?

— À l'œil, en regardant ces bandes.

— Quoi ?

Sun Soo-Yun se tourne vers lui.

— Je suis une « chasseuse », mon job consiste à identifier nos adversaires, déjouer leurs manipulations, piquer leurs données et flanquer le bazar dans leurs systèmes informatiques. L'une de mes spécialités, c'est analyser les séquences de vidéosurveillance. Cela ennuie tout le monde et pourtant, moi, j'adore ! J'utilise les mêmes techniques que les champions d'échecs. Eux mémorisent des milliers de parties célèbres, ils repèrent des configurations, des enchaînements de coups... Montrez-leur n'importe quelle photo d'une partie en cours et, malgré les différences, leur esprit repère aussitôt des similitudes avec des parties passées. Votre cerveau fait la même chose quand vous reconnaissez le visage d'un ami que vous n'aviez pas vu depuis des années : vous repérez le « même » significatif en dépit des différences... Bref, arrivée à J moins 16, je me suis dit que j'avais déjà vu cela, et c'est là que je suis revenue à J moins 22. On a douze minutes effacées et remplacées par une copie d'une séquence de vidéosurveillance plus ancienne.

— Bien, bravo ! Donc si celui qui a trafiqué cette séquence avait utilisé des images vieilles de deux mois pour son copier-coller, vous n'auriez rien remarqué.

— Au contraire, nos logiciels auraient tout de suite détecté cette manipulation. Plus l'écart de jours est grand, plus le risque augmente que des petits détails changent. Par exemple, à J moins 23, un pompier du site est venu remplacer les extincteurs par de nouveaux modèles plus performants. Quoi qu'il en soit, ici...

Elle désigne un extincteur, dans un recoin de l'écran.

— On aperçoit le nouvel extincteur. Si notre adversaire avait employé une séquence plus ancienne, nos logiciels de vérification auraient repéré cette anomalie : un extincteur qui change de forme pendant douze minutes, puis redevient comme avant. C'est vrai pour cet objet mais aussi pour beaucoup d'autres détails : une trace noire sur un mur laissée par le coup de pied d'un employé énervé, un nouveau néon installé par la maintenance et dont l'intensité lumineuse est plus grande... Donc c'est du joli travail. Celui qui a fait ça est assez doué. *Primo*, il a

réussi à pirater le site informatique de cette société afin de trafiquer l'enregistrement de cette caméra. *Secundo*, comme les logiciels de vérification que j'utilise sont classés « secret-Défense », je suppose qu'il s'est débrouillé par ses propres moyens. Son copier-coller, c'est du cousu main. C'est bien joué, voilà un ennemi qui a du talent. Mais je l'ai battu ! *Seungniui Taeyang* !

— Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?

— C'est du coréen, cela signifie « Soleil gagnant ! » ou « Soleil vainqueur ! ». Victoire de Sun Soo-Yun par KO ! Encore un « *byeote tan* », un « brûlé par le soleil »...

— Bravo, Soo-Yun ! Qu'avez-vous trouvé d'autre ?

— Mais tout ! Je me suis demandé comment Monsieur Bleu avait procédé. « Monsieur Bleu », c'est le surnom que je donne à mes adversaires invisibles, ces informaticiens que je traque. Cela vient du Taekwondo. Dans les compétitions, c'est Rouge contre Bleu, et moi j'adore être Rouge. Ma question était : est-ce que la caméra trafiquée a enregistré les douze minutes manquantes, et ensuite on a effacé cette séquence ? Ou bien a-t-elle été piratée dès le début ? Auquel cas la scène que l'on veut nous cacher n'a jamais été enregistrée... Pour des raisons techniques, il est difficile d'empêcher une caméra de vidéosurveillance de filmer. Si vous le faites, la caméra envoie aussitôt un message d'alarme signalant qu'elle est désactivée, un peu comme les logiciels antivirus des ordinateurs. Or le centre de cyber-sécurité de Shibata & Laferte n'a détecté aucun problème de ce genre. Donc Monsieur Bleu a laissé cette caméra filmer, mais il a dû lancer son copier-coller par-dessus. Les vigiles surveillant les écrans de contrôle n'ont vu que la séquence truquée. Mais, effacer des données informatiques, ça laisse toujours des traces : des miettes d'informations éparpillées dans des fichiers, dans le Cloud... J'ai réussi à reconstituer la séquence effacée. J'ai travaillé comme les archéologues : j'ai retrouvé des pans de mur, des pierres taillées, des tronçons de colonnes, et, avec de la patience, j'ai reconstitué le Parthénon. L'image est médiocre, car des données sont perdues, mais c'est quand même clair. Voici ce qui s'est réellement passé.

Soo-Yun pianote sur son clavier à toute vitesse, frappant fort les touches qui font un vacarme discordant. Elle ressemble à une pianiste démente jouant trop vite, et sa mélodie évoque une pluie d'orage crépitant sur une baie vitrée.

À nouveau, la Mercedes jonquille se gare, fleur mécanique exorbitante que les millionnaires aiment à exhiber à leur boutonnière. Flambeur, Théo l'est à n'en pas douter ! L'image est de médiocre qualité : éclaircie, gommée, affadie et saupoudrée de minuscules points blancs qui apparaissent et disparaissent comme des grains de sable tombant en pluie et aussitôt balayés par le vent...

Soo-Yun précise :

— J'ai observé les enregistrements de cette caméra de J 0 à J moins 30. D'habitude, les jours où il vient travailler, ce Monsieur Lancide, se gare à sa place réservée et se dirige vers la porte qui conduit à l'ascenseur.

Cette fois-ci, à peine sorti de sa voiture, Théo se déplace puis revient sur ses pas, tournant la tête dans toutes les directions. Il vérifie qu'il n'y a personne. Il ouvre alors le coffre de sa Mercedes. Une personne en sort, cagoulée. Elle porte des baskets, un jean, un épais blouson, des gants et un sac à dos. Théo s'est placé à la porte qui mène à l'ascenseur. Il l'a entrebâillée et fait le gué. L'inconnu soulève à deux mains un sac de sport et, après avoir refermé le coffre, le pose sur le sol. Il en extirpe un objet noir enveloppé dans un gros volume de papier à bulles, telle une larve d'insecte lovée dans son cocon. Il le déballe avec précaution, comme on ouvrirait un cadeau de Noël. L'objet mystère est un engin explosif : déclencheur couplé à un portable, mécanisme de mise à feu, systèmes anti-désamorçage et dix pains de Semtex. Ce n'est pas du bricolage, c'est une arme de guerre sophistiquée. Jérémie a eu connaissance du rapport de l'Unité Explosifs et Déminages. La bombe qui a détruit l'usine contenait du Semtex variante russe. Cet explosif est utilisé par les Forces Armées de la Fédération de Russie. Du coup, la Matriochka parvient à s'en procurer et le vend au marché noir. Encore un joli cadeau russe. Il y a vingt ans,

un mari jaloux prenait son fusil de chasse et allait tirer à la chevrotine sur son épouse et son amant. Aujourd'hui, il plastique la chambre d'hôtel où ils ont rendez-vous... Le crime sait se montrer moderne et créatif.

L'inconnu porte la bombe à deux mains, et du pied fait glisser le sac de sport et l'emballage sous la Mercedes.

— « Boum »..., murmure Renog.

Il a raison. Pour agir ainsi, l'inconnu a dû se pencher en arrière et la bombe dans ses bras s'est inclinée, or les systèmes anti-désamorçage auraient pu déclencher une mise à feu immédiate. Sur le boîtier, un voyant rouge clignote pour indiquer que ces pièges sont activés, ce qui est une grave erreur ! On ne doit les enclencher qu'au dernier moment, lorsque la bombe est placée et que l'on est sûr de ne plus avoir à la manipuler. Heureusement pour ces inconscients, l'appareil doit être réglé en mode par défaut, donc le mode « peu sensible ». Voilà des amateurs qui jonglent maladroitement avec du matériel de professionnel. Ils ont eu de la chance. Ils ressemblent à deux adolescents qui ont « emprunté » en cachette la Porsche du père de l'un d'eux et qui, sans le savoir, viennent de frôler une sortie de route à deux cents kilomètres-heure...

L'inconnu pose la bombe à ses pieds, sort de son sac à dos une visseuse électrique et dévisse la grille d'une bouche d'aération. Il dissimule l'engin explosif dans le conduit et replace la grille. D'après le rapport des experts, c'est effectivement dans ce secteur qu'était placée la charge explosive qui a ensuite déclenché une réaction en chaîne. Théo s'agite, adresse des signes à son complice. Aussitôt, celui-ci se glisse sous un quatre-quatre. C'est un mouvement fluide rapidement exécuté.

— Il est sportif..., commente Renog.

Deux vigiles armés arrivent par le couloir de l'ascenseur. Théo les salue en les croisant.

— Ils sont en avance de vingt minutes, précise Sun Soo-Yun. Sur les enregistrements des autres jours, ils font leur ronde dans le parking vers la demie.

Théo a été forcé de se rendre à son bureau comme si de rien n'était. Les deux gardes patrouillent dans le sous-sol,

on les voit plaisanter. Ils ne sont pas attentifs. La routine tue leur efficacité. Sun accélère la vitesse de diffusion pour avancer de six minutes. Les vigiles sont partis. Théo revient sur ses pas, il fait mine d'avoir oublié quelque chose dans sa voiture. Il appelle son complice, qui s'extirpe de sa cachette et retourne dans le coffre de la Mercedes. Théo s'en va. Une minute plus tard, l'image redevient pure, nette, en haute résolution.

— Fin de la séquence-fantôme de douze minutes, annonce Sun. Monsieur Lancide reviendra dans deux heures, après avoir participé à une réunion avec la direction du site. Durant tout ce temps, son complice est resté enfermé dans ce coffre ! Celui-là possède un sacré sang-froid et beaucoup de détermination. Comme prévu sur son planning, Monsieur Lancide reprendra sa voiture pour se rendre aux bureaux de la Défense, afin d'y rencontrer un client important. Vous apprécierez la haute synchronisation de cette opération. Je pense que le troisième complice, Monsieur Bleu, l'informaticien, pouvait suivre la position de la Mercedes car il connaissait le code de son système antivol par géolocalisation. Ainsi, il a su quand la voiture se garait, et alors il a lancé le piratage des caméras de surveillance. Une fois la bombe placée, Monsieur Lancide a dû l'avertir par mail ou par téléphone, et Monsieur Bleu a rétabli le fonctionnement normal. Ensuite, seize jours plus tard, juste après l'explosion, il a à nouveau piraté le système informatique du site, cette fois-ci pour effacer les enregistrements des vingt-quatre dernières heures de toutes les caméras de l'usine. Mais, ça, c'était juste une diversion.

Jérémie est consterné, mais il met un point d'honneur à se ressaisir. Sa devise est : « Tête haute, toujours ! » Il ne se laisse pas faire par la vie ! Théo a cessé d'être un ancien ami, c'est maintenant un ennemi. Il est dangereux, il faut l'arrêter. Ni regrets, ni remords : en avant toute !

Sun pivote sur sa chaise pour se tourner vers lui.

— Ici, la tradition veut que, quand quelqu'un résout un problème, on lui fasse un cadeau. Il paraît que c'est vous le chef, donc c'est à vous de régler l'addition. Si

vous « oubliez » mon cadeau, la prochaine fois que vous viendrez ici, personne n'effleurera une souris pour vous, même si le président de la République clame partout que votre enquête est « une priorité NATIONALE »...

— J'en prends bonne note. Je vais vous inviter dans mon dojo et nous ferons une série de combats. Mon krav-maga contre votre taekwondo. Le perdant invitera le gagnant au restaurant.

Ses yeux, ses jolis yeux railleurs, vont se poser sur sa photo en tenue de combat avant de revenir le fixer.

— D'accord ! Avec plaisir. Mais pensez à mettre vos protections, je ne voudrais pas vous abîmer... On apprécie moins bien un repas au restaurant quand on a la mâchoire fracturée.

Jérémie s'en va, accompagné de Renog auquel il confie la mission d'obtenir le mandat d'arrêt, les mandats de perquisition du domicile et des différents lieux de travail de Théo... Lui va se charger de rassembler les équipes d'intervention.

Tandis qu'il s'éloigne, il a l'impression d'entendre sa propre voix l'appeler dans son dos, comme si le Jérémie d'autrefois, le lycéen en seconde à Chantilly, lui criait quelque chose, mais ses mots sont inaudibles.

## Chapitre XXI

Mercredi 14 mai 2027

**I**solée et perchée sur une colline, la villa de Théo est visible de loin. Elle se détache sur l'horizon lumineux du petit matin. Lovée dans un coude de la Seine, protégée par un mur fermant l'accès par voie de terre, elle évoque un château-fort. Les eaux du fleuve, ombragées par les arbres des berges, sont presque noires. On dirait qu'elles ont épongé la nuit.

Le quatre-quatre s'arrête devant le portail en fer forgé. Pariant sur le fait que Théo n'imagine pas qu'il a été démasqué, Jérémie mise sur l'effet de surprise. Il arrive donc avec un seul véhicule et deux collègues, comme pour un entretien de routine, une dernière question à poser... Mais, en réalité, ils sont en contact avec un hélicoptère. L'appareil, volant à haute altitude pour ne pas être repéré, effectue de larges cercles autour de la demeure, tel un aigle qui ne perd pas de vue le lièvre qu'il convoite. Quatre véhicules d'intervention rapide sont tenus en réserve, postés de part et d'autre de la seule route de fuite possible. Une dernière équipe est postée de l'autre côté de la Seine, avec deux tireurs d'élite surveillant les arrières de la villa. Jérémie sonne à l'interphone, sourit à la caméra.

« La police ! Quelle bonne surprise... Je vous ouvre », s'exclame la voix de Théo.

Jérémie s'engage sur le chemin qui monte en lacets. Il apprécie que Théo n'ait pas révélé le fait qu'ils se connaissent. C'est leur secret. Théo tentera-t-il de jouer la carte

« vice de procédure » en arguant du fait que l'un des enquêteurs est un ancien ami du lycée ? Cela tomberait à plat, car ce n'est pas un motif recevable au plan légal. Jérémie poursuit ses réflexions. Ses hypothèses et ses déductions s'enchaînent, se répondent, s'associent... Il a l'habitude de réfléchir et d'analyser pendant des heures. Son esprit est un tableau noir sur lequel il griffonne à la craie ses raisonnements, tel un mathématicien. Il a déjà résolu des affaires complexes en recoupant des indices et des événements disséminés dans plusieurs pays. Mais, quelquefois, ses raisonnements le débordent et l'obsèdent, comme un air de musique qui ne vous quitte plus. Alors il se plonge dans ses reportages sur l'océan, et le tableau noir coule dans les profondeurs, la craie est lavée par les eaux.

La route est bordée d'ifs et de buis taillés en cônes. Parfois, on passe sous le feuillage d'un bouleau ou bien on longe un alignement de cyprès. Les pentes de la colline sont couvertes de gazon que quatre jardiniers sont en train de tondre. Il se dégage une impression d'harmonie et de maîtrise.

Le souvenir de Théo adolescent fait irruption dans l'esprit de Jérémie. Le voilà qui l'accueille, à l'ombre de leur Frêne, « Jérémie, j'ai eu une idée géniale ! » Le problème de ses idées géniales, c'est qu'elles sont terrifiantes. Ah oui, vraiment, fabriquer une bombe, c'était une idée « géniale ». Et aujourd'hui, quel autre projet du même acabit se cache dans les tréfonds de son esprit ? Mais, quoi qu'on lui reproche, on pouvait toujours compter sur lui pour aider ses amis. Les yeux de Jérémie s'embuent, des larmes coulent.

— Ça va, chef ? s'étonne Renog, assis sur le siège passager.

— Ce n'est rien, ce sont mes allergies. C'est à cause des cyprès. Vous m'attendrez tous les deux dans la voiture. Je veux m'occuper seul de l'arrestation.

— C'est vous le patron..., résume Carl Lunz, le second lieutenant après Renog.

— Appelez les équipes 2 et 3 pour qu'elles viennent m'aider pour la perquisition. Renog, vous vous chargerez

de conduire le suspect au QG. Les équipes 4 et 5 et l'hélico vous escorteront. Dès votre arrivée, vous commencerez l'interrogatoire, inutile de m'attendre. On ignore son mobile et cela m'inquiète. Je crains que cette explosion ne soit que la partie visible de quelque chose de plus vaste.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Il est brillant, méticuleux et perfectionniste. Son ego est surdimensionné. Il possède de gros moyens financiers. Faire exploser une usine, j'ai l'impression que c'est « trop peu » pour lui. Essayez de savoir ce qu'il a en tête, extirpez sa folie jusqu'à la racine.

— Comptez sur moi.

— Une fois que vous aurez obtenu l'aval du juge, proposez une remise de peine contre des aveux complets, avec le nom de ses complices. Nous sommes sûrs qu'il y en a au moins un, mais prêchez le faux pour savoir le vrai : parlez toujours de complices au pluriel. Moi, j'espère découvrir des indices chez lui. « Montre-moi le lieu où tu vis et je te dirai qui tu es... »

Théo a ouvert la porte et les attend sur le seuil. Jérémie s'avance seul.

— Jérémie, te revoilà déjà ! On ne se quitte plus. Comme autrefois.

— Théo, tu es en état d'arrestation.

C'est avec stupéfaction que Théo accuse le coup. Il ne sait pas quoi répondre, lui qui a toujours réponse à tout.

— Je t'arrête pour infractions terroristes : constitution d'un groupe dans le cadre d'une entreprise terroriste, détention d'explosifs, destruction massive par engin explosif avec circonstances aggravantes et sabotage économique. Tu as droit à un avocat et tu devrais effectivement en prendre un. Je suis désolé, Théo.

— Mais il n'y a pas de quoi l'être. Entre amis, les petits conflits de ce genre n'ont aucune importance.

— Arrête de plaisanter ! Avec les nouvelles lois anti-criminalité, tu risques la perpétuité réelle. Tu vas passer tes soixante prochaines années en prison !

Théo prend conscience de la situation. Son regard balaie les alentours. Il cherche un chemin de fuite. Mais

c'est absurde, les lieux sont forcément encerclés. Même s'il se mettait à courir et réussissait à atteindre l'à-pic derrière la maison pour se jeter dans la Seine, ce grand plongeon le précipiterait de toute façon en cellule, mais mouillé. Tel un champion d'échecs fixant son roi cerné, il a du mal à digérer cet échec et mat qu'il n'a pas vu venir. Il blêmit, ses pupilles se dilatent, au fond de ses yeux on lit la peur. Si pâle est maintenant son visage qu'on le prendrait pour un masque. Théo ressemble à un conquistador capturé que les prêtres aztèques emmènent au sommet d'une pyramide à degrés, où on lui arrachera le cœur pour nourrir le dieu de la guerre.

— On ne va pas se chamailler pour si peu, Jérémie, on n'est pas à soixante ans près.

— Tourne-toi et tends-moi les mains pour que je te menotte.

Théo obtempère, il sent la bride en plastique lui serrer les poignets.

— Je suis content que ce soit toi qui le fasses, mon ami. Cela aurait été plus éprouvant si j'avais été arrêté par un inconnu.

— Te connaissant, c'est aussi ce que j'ai pensé, Théo. Je n'en reviens pas que tu aies fait sauter une deuxième usine ! Mais qu'est-ce qui t'a pris ? Pourquoi ?

Pour seule réponse, Théo lui oppose son visage redevenu rieur. Fanfaron du désespoir, il renoue avec son arrogance coutumière.

— Je crois que je vais choisir de garder le silence.

— Tu en as le droit.

Théo parcourt une dernière fois les alentours du regard. Depuis le sommet de la colline, les paysages se déploient à perte de vue sur vingt kilomètres : la Seine serpentant, les prairies, les bosquets, les bocages, un village avec son clocher, des fermes et leurs champs... Sous peu, son univers va se réduire à neuf mètres carrés. Sa vie entre en éclipse.

À l'intérieur de la villa, on se trouve décontenancé par de grands espaces dépouillés. Dans le salon, il n'y a qu'un

canapé face à un écran plat géant. Les murs sont blancs, nus. Les chambres qui pourraient servir à loger les enfants, les amis, ne contiennent rien. Quasiment aucun meuble, pas de tableaux ni d'autres objets décoratifs, aucun tapis, les ampoules pendent sans abat-jour... L'habitation ressemble à un coquillage vide ramassé sur une plage.

— C'est sûr qu'il vit ici ? Ou alors il vient d'emménager... Mais si c'est le cas : où sont les cartons à déballer ? interroge Carl Lunz.

— D'après nos informations, il réside ici depuis trois ans. La consommation d'eau et d'électricité, les appels téléphoniques et les flux Internet confirment que cette maison est habitée, lui répond Jérémie.

— Peut-être qu'il est en train de déménager...

— Non. La moquette du salon porterait les traces des pieds des meubles.

À l'étage, c'est le même dénuement. L'unique pièce « meublée » ne contient qu'un futon posé à même le sol.

— On dirait une cellule de prison..., remarque Jérémie.

— Notre suspect possède une villa de trois cents mètres carrés, mais tout son mobilier tiendrait dans un studio. Ce type ressemble à un SDF venu squatter une maison neuve à vendre et qui a réussi à piquer une télé.

Jérémie va explorer la salle de bains. Quelques produits s'y trouvent, mais, là encore, rien que le strict minimum. Il remarque que le thermostat de la douche est réglé sur la température la plus froide. Est-il adepte des douches écossaises ?

— Quel mode de vie spartiate... C'est comme s'il s'exerçait à ne se débrouiller qu'avec l'essentiel.

« On a trouvé quelque chose dans la cuisine » lance quelqu'un depuis le rez-de-chaussée. Jérémie et Lunz le rejoignent. L'un des policiers ouvre le frigo.

— Regardez-moi ça.

Des dizaines de bocaux et de Tupperware sont accumulés sur les étagères, chacun étiqueté. *Soupe d'orties, Baies de sureau, Baies de genièvre, Écorce de bouleau, Farine d'écorce de sapin, Bourgeons de peupliers, Écorce de pin : vitamine C !!!, Fleurs de bourrache, Capucines, Fleurs de thym...* Il y a aussi des

champignons : *Galère marginée* : NB ressemble à la *Pholiote changeante* qui est mortelle !, *Pied bleu*, *Lactaire*, *Pied de mouton*, *Coprin noir d'encre*, *Pholiote du peuplier*, *Nonnette voilée*, *Amanite vineuse*...

Intrigué par un bocal, Lunz le saisit pour mieux l'examiner. Sur son visage apparaît une expression de dégoût et il manque de laisser tomber l'objet sur le carrelage. Derrière le verre s'empilent des vers obèses au corps annulaire couleur miel. *Vers de bambou*. *Grillons*, *Blattes germaniques*, *Larves de termites*, *Termites*, *Perce-oreille*, *Pucerons verts*, *Sauterelles vertes*, *Criquets des champs*, *Charançons*, *Vers de farine*, *Scorpions d'eau* = *Nèpes*, *Scarabées rhinocéros*...

— Mais qu'est-ce qu'il compte faire de ces bestioles ? Il veut fabriquer un poison ? Peut-être qu'on devrait alerter l'Unité de Bio-Terrorisme..., propose Lunz.

— Non..., lui répond Jérémie. Ces insectes, il les mange.

Il prend deux bocaux au hasard. Dans l'un, des libellules mortes au corps bleu électrique semblent le fixer de leurs yeux globuleux, dans l'autre, ce sont des cafards (sur l'étiquette, Théo a griffonné : « Essayer encore ! S'habituer ! »). Un souvenir lui revient. Il est en troisième, il est allé chez Mac Donald avec Théo. Leur joie est si tapageuse qu'une employée vient leur demander de faire moins de vacarme. Théo se régale d'un McChicken. C'était son sandwich favori, il en prenait toujours deux. D'ailleurs, Jérémie le surnommait « Monsieur Théo McChicken ». Quels sont donc les événements qui ont conduit Théo à passer des McChicken aux cafards ? Dans quel labyrinthe mental s'est-il perdu ?

— Référez tout et transmettez à l'Unité Scientifique, on verra s'ils arrivent à en tirer des conclusions. De prime abord, j'ai l'impression que l'on trouve ces insectes partout. Mais peut-être que l'on va identifier une zone géographique prédominante : bord de mer, forêt, montagne...

Lunz se masse le ventre. Il lui semble que des cafards grouillent dans son estomac. Il a un hoquet et s'attend presque à régurgiter une blatte.

— Chef, vous qui avez eu des cours de psychologie criminelle et de profilage, vous en dites quoi, de ce type ?

— Il est grave.

À l'arrière de la maison se trouve une véranda. Depuis ce point de vue, on domine le grand jardin qui s'étend en terrasses descendantes. La vue est éblouissante !

Si l'on se figure la villa comme un être vivant, les pièces vides sont pareilles à des organes morts, la chambre à coucher est un poumon léthargique, seuls le salon, la salle de bains et la véranda sont des cœurs palpitants. Dans la véranda, on trouve un fauteuil en rotin, une chaise longue, une table et une bibliothèque. Sur la centaine de livres, la plupart tournent autour des mêmes thèmes : *Survie en milieu hostile*, *Les phénomènes climatiques extrêmes*, *Nouvelles tempêtes et réchauffement climatique*, *365 jours seul en Alaska*, *Guide de Survie de l'US Army*, *Reconnaître les plantes comestibles*, *La Grande Encyclopédie des 3 000 insectes comestibles*, *Chasse et Pêche de survie...* Théo projetait donc de s'enfuir, mais la police l'a cueilli au moment où il plaçait ses pieds dans les starting-blocks.

Jérémie s'installe dans la chaise longue, prend un livre au hasard, *Biologie Moléculaire des Cellules*, tome 4. C'est un ouvrage énorme, un monstre de 800 pages. Il l'ouvre et tombe sur des passages soulignés ou entourés, des commentaires griffonnés... Jérémie sourit, il reconnaît bien là Théo, ce passionné de technologie qui, pourtant, reste attaché aux livres en papier et aux notes manuscrites. Les images interpellent : macrophotographies de cellules imprégnées de colorants, dessins de molécules d'ADN, schémas de mitochondries, virus en train d'infecter une cellule observée au microscope électronique à balayage... Lorsqu'il lève la tête, il aperçoit le jardin, fleuri et merveilleux, véritable friandise du regard.

Jérémie ouvre la baie vitrée, un parfum de roses vient cueillir ses pensées. Il songe qu'elles sont là, quelque part, mais demeurent invisibles. C'est comme le parfum d'une amante qui vient de partir, au petit matin. Il contourne la piscine à débordement. Depuis son point dominant, il contemple le jardin organisé en quatre terrasses aux

dimensions apparemment identiques. Il s'engage dans l'escalier aux pierres claires.

Le premier jardin est un verger. Les pommiers sont alignés en quinconce, comme les cases d'un échiquier. Une forme brillante attire le regard sur la gauche, sans que l'on saisisse de quoi il retourne. Jérémie s'avance sous les branches alourdies par les pommes en formation. Il atteint le plus étrange des arbres, un pommier au tronc, aux branchages et aux fruits d'or. On le dirait forgé par un orfèvre, et pourtant des feuilles d'un vert intense poussent sur ses branches. L'illusion est saisissante. En y regardant de plus près, on découvre que l'écorce et les pommes ont été recouvertes de feuilles d'or. À ses côtés se dresse une statue de Vénus, la déesse de la beauté et de l'amour, torse nu, la taille ceinte d'une toge aux plis élaborés. Sculptée dans du marbre blanc, elle tient une pomme, elle aussi enveloppée d'une pellicule d'or, comme cueillie à l'instant. C'est une évocation du mythe du jardin des Hespérides et de ses arbres aux pommes d'or.

Jérémie gagne l'extrémité de cette terrasse pour poursuivre sa descente. Étonné, il fronce les sourcils. Les trois jardins suivants semblent s'être agrandis. L'espace paraît s'être déformé, allongé, étendu, étiré, comme une peau de chagrin inversant son processus de rétrécissement. Il connaît cet effet de style utilisé dans l'art des jardins à la française. Si les terrasses étaient réellement de mêmes dimensions, elles sembleraient de plus en plus petites au fur et à mesure que s'éloigne le regard. L'architecte paysagiste a compensé cet effet de diminution de la perspective par un élargissement des dimensions. Alors que l'œil les voit identiques, les terrasses sont en réalité de plus en plus grandes. Pour parvenir à cette illusion d'optique, il faut se livrer à des calculs mathématiques sophistiqués.

Il rejoint le second jardin, où le parfum des roses s'affirme, bien qu'elles soient toujours invisibles. Les belles se font languir... Celui-ci est un jardin d'eau. Un bassin rectangulaire barre le chemin. C'est un miroir qui reflète les nuages, on le dirait rempli de ciel liquide. Sa margelle en marbre gris bleuté souligne son tracé régulier. Mais, le

long de son pourtour intérieur foisonnent des plantes aquatiques. Nénuphars blancs, iris jaunes ou violets, nymphéas roses aux feuilles pourpres, jacinthes d'eau d'un mauve lactescent, fougères, nymphéas aux fleurs lie de vin, roseaux... Des poissons rouges se faufilent entre les herbes aquatiques et les algues. Jérémie contourne l'obstacle, attiré par la statue d'une nymphe. La baigneuse, nue, a été pétrifiée en marbre blanc au moment où, enjambant la margelle, son pied effleurait la surface. Elle se tient à l'ombre d'un saule pleureur.

Ayant rejoint l'escalier pour poursuivre sa descente, Jérémie est une nouvelle fois surpris par les dimensions des deux dernières terrasses, toujours plus vastes au fur et à mesure que l'on s'en rapproche, tels deux mouchoirs qu'un magicien n'en finit pas de déplier sous vos yeux.

Les roses sont là, dans le troisième jardin. Enlacées aux tuteurs fixés au mur de soutènement, elles vous prennent à revers. On marche droit devant, le regard attiré par la symphonie écarlate de cette terrasse, mais les roses vous saisissent par leur intense parfum. Elles sont comme des ingénues qui bondissent dans votre dos, vous masquent les yeux de leurs paumes et éclatent de rire : qui suis-je ? On se retourne et l'on découvre des centaines de roses rubis, comme autant de lèvres qui veulent vous embrasser. On ne sait plus où donner de la tête, on se tourne à nouveau, c'est un jeu de colin-maillard. Le cœur de cette terrasse est occupé par un jardin rouge rectangulaire mêlant fleurs et fruits : pivoines écarlates, dahlias grenadiers, fraisiers, géraniums, tulipes vermillon, groseilliers, coquelicots, tulipes carmin, ageratum mer Rouge, sauge buisson, sauge éclatante... Ce rectangle est bordé par une margelle en marbre grenat, si bien qu'après le « bassin bleu ciel » du niveau précédent, on découvre ici un « bassin de feu ». Sur la gauche se dresse une statue de Vulcain, le dieu du feu et des forgerons. Debout sous un érable aux feuilles écarlates, mal vêtu d'une peau de bête, la barbe hirsute, il est occupé à forger une rose d'or dont il courbe un pétale à l'aide d'une tenaille. La finesse de cette fleur contraste avec le corps difforme du dieu boiteux, bossu, tordu.

Le dernier jardin, le plus vaste, est d'une originalité singulière. Le noir est sa couleur dominante. Il s'organise autour d'un étang aux eaux sombres où nagent des poissons. Par endroits, ses berges sont envahies d'iris chryso-graphes. La terre ferme est recouverte d'une herbe d'un noir luisant. Le long du mur de soutènement se dressent d'autres fleurs, noires elles aussi : pensées, tulipes reine de la nuit, roses, œillets, *Arum nigrum*... Autour d'elles, le sol est dissimulé sous un tapis de morceaux de charbon. D'étranges nénuphars aux feuilles noires brillent de leurs fleurs jaune doré.

Jérémie marche jusqu'au mur d'arrêt. De ce point-là, on surplombe un à-pic d'une quinzaine de mètres, et en contrebas coule la Seine. Sur l'autre rive s'étendent champs de blé, prés, bois, vallons...

Il a reconnu le style de Christie. Ce jardin, c'est elle. Il a suivi sa carrière, lu des articles qui lui sont consacrés dans des revues spécialisées : *Jardins d'aujourd'hui*, *Verts Plaisirs*, *L'art des jardins*, *Jardins Remarquables*... Théo lui a donc menti, il a bien revu Christie. Pourquoi ce mensonge ? Pourvu qu'elle ne soit pas mêlée à une « idée géniale » de Théo...

\* \* \*

Dans la salle d'interrogatoire, ils sont trois à le harceler de questions. Renog le bouscule verbalement, tape du poing sur la table. Mais en réalité, il ne fait que mimer la colère. Son sang-froid est célèbre, dans l'équipe on le surnomme « le chirurgien ». Ses interrogatoires ont la précision méticuleuse d'une opération de neurochirurgie, il vous dissèque le cerveau pour y extirper des aveux. À vingt-sept ans, il commande en second une unité d'élite de la police. Beau parcours, et ce n'est que le début ! Il en veut plus, le plus vite possible ! Cette enquête, c'est sa chance. Il est pareil à un jeune loup qui rêve de diriger sa propre meute. Profitant de l'absence de Jérémie, c'est lui qui mène la chasse. Il tourne autour de sa proie, tente de l'intimider... Mais Théo demeure impassible.

— Pourquoi as-tu fait exploser cette usine ?

C'est peut-être la cinq centième fois que cette question est prononcée. De même que l'on voit, dans les vieux films policiers, des inspecteurs laisser fuir un robinet pour exaspérer un prisonnier, cette question tombe en un goutte à goutte sans fin.

Théo a refusé la présence d'un avocat, en se contentant de secouer la tête. Il préfère faire face seul et se réfugier dans son « amphi intérieur ». Quelquefois, il est invité à prendre la parole devant des étudiants en médecine, en génie génétique, en agronomie... Il leur fait une présentation sur les manipulations génétiques. Cela donne toujours lieu à de vifs débats. Il s'imagine donc face à un amphithéâtre. Il a oublié ses notes, mais peu importe, il improvisera. Des centaines de visages le fixent. Certaines étudiantes sont superbes ! Par son charisme, la brillance de son intelligence, il veut les attirer à lui, les enlacer, les embrasser, les déshabiller, les serrer contre lui, s'endormir épuisé dans leurs bras... Les applaudissements de bienvenue cessent, il prend la parole.

*L'ADN est une molécule biologique que l'on retrouve dans toutes les cellules. Cela, vous connaissez. Plutôt que de vous parler de sa structure moléculaire, je voudrais surtout insister sur la sublime simplicité de ce code.*

*On peut dire que l'ADN est le langage moléculaire du vivant, l'équation de la vie. Les mathématiques constituent une langue universelle. Un mathématicien japonais peut communiquer une formule à un collègue suédois qui la comprendra parfaitement, même s'ils ne parlent pas la même langue. L'ADN, c'est la même chose, mais au niveau biologique. Voilà pourquoi un virus peut venir modifier le fonctionnement de vos cellules : parce qu'ils parlent la même langue génétique. Être humain, souris, baleine, virus, bactérie, grain de riz, fougère, peuplier, lichen : tous sont soumis aux lois de l'ADN et de sa sœur l'ARN.*

Renog vient placer son visage à quelques centimètres de celui de Théo et le fixe droit dans les yeux.

— Qui sont tes complices ?

Ses iris sont d'un gris bleu lumineux. On dirait deux lacs gelés. Théo songe que les skieurs morts ensevelis

sous une avalanche doivent avoir ce même regard. Renog se met à tapoter sur la table avec son stylo Bic. C'est un bruit sec, régulier, désagréable. On dirait que chaque seconde qui passe, désormais, se manifesterait par ce son. Au bout d'une heure (ou deux, ou cinq, ou dix...) de ce tic-tac horripilant, il est déjà arrivé qu'un suspect lui saute à la gorge, pour faire cesser ce bruit. Ce rythme de métronome, c'est le va-et-vient de la vague qui ronge la falaise. On ne voit rien venir et puis, tout à coup, on se fissure et on s'effondre en gros blocs.

— Tes complices, c'est qui ? Tu trouves ça normal, toi, que tu sois ici, pendant qu'eux se baladent aux quatre vents ? Tu vas régler l'addition pour tout le monde ? C'est toi qui régales ? C'est drôlement généreux de ta part, dis donc.

— Puis-je avoir un café, s'il vous plaît ?

Renog a sursauté. Cela faisait trois heures que Théo demeurait muré dans le silence. La loi oblige à lui proposer régulièrement d'aller aux toilettes, de boire, de manger quelque chose. Mais, même dans ces cas-là, Théo se contente d'habitude de répondre d'un petit signe de tête. Un policier sort pour revenir avec un gobelet où fume un jus de cafetière.

— Je vous remercie, vous êtes bien aimable, lui dit Théo sans le regarder.

*Prenons l'exemple de l'ADN humain, 46 chromosomes répartis en 23 paires. Notre génome existe en deux exemplaires, chacun codé par 23 chromosomes. Le point de départ, ce sont 4 lettres : A, T, G, C. Eh oui, ce langage extraordinaire est basé sur un alphabet de seulement 4 lettres. Chacune de ces lettres est l'abréviation d'une molécule appelée nucléotide : Adénine, Thymines, Guanine, Cytosine.*

*Le génome hu...*

— Alors c'est qui ? Tes complices ?

*Le génome humain comprend environ 3,2 milliards de nucléotides constituant, entre autres, 20 000 gènes codant chacun pour une protéine. Précisons qu'une grande quantité d'ADN ne correspond pas à un gène, son rôle est autre. Initialement, certains scientifiques pensaient que cet ADN-là ne servait à rien, on y voyait le « résiduel » de*

*l'évolution, peut-être les décombres d'une partie des gènes de nos ancêtres les singes, les restes de nos poils, notre queue, notre faciès de babouin... C'est faux, nous en reparlerons tout à l'heure. On...*

— De toute façon, tu vas nous le dire. Parce que, parler, c'est ta seule chance de négocier une réduction de peine. Soit tu nous le dis aujourd'hui, soit dans cinq ans, ou dans vingt ans...

*On peut dire que notre ADN ressemble à deux piles de 23 livres. Chaque pile constitue notre mode d'emploi biologique. Ce guide existe donc en double, mais les deux versions, quoique proches, contiennent des différences. Ce livre en 23 tomes, je peux le...*

— Ou dans quarante ans. Peut-être cinquante ? Cinquante-cinq ?

*Ce code en 23 tomes, je peux le résumer en écrivant une phrase de 3,2 milliards de lettres, en employant uniquement A, T, G, C.*

Le stylo continue à battre la cadence, tel le son du tambour qui orchestre la vie des galériens.

— C'est ça, vas-y, amuse-toi bien à jouer les durs à cuire. Tu feras moins le malin en prison. Perpétuité. D'après ton âge, je dirais que tu vas passer dans les soixante ans en prison. Vingt-deux mille jours...

*Un livre comptant en moyenne 1 500 signes par page, j'obtiens une saga de 2 133 000 pages, soit 1 400 fois la trilogie du Seigneur des Anneaux. Ou 463 fois l'intégrale des Harry Potter. Et, sur toutes ces pages, on lit : A T T T G C C A T T G C C G C T A T A A G T C G T A G etc. Aussi passionnant qu'un code-barres...*

— Je parie que tu imagines que tu es loin d'ici. Sauf que tu y es, ici, et tu y es jusqu'au cou !

*Dans ce foisonnement de pages, certains passages — les gènes — sont un mode d'emploi qui permet de construire une protéine. Qu'est-ce qu'une protéine ? Une molécule. Notre corps est constitué de 100 000 milliards de cellules, chacune, elle-même composée d'une immense quantité de molécules. Nos gènes permettent de produire 20 000 protéines différentes. Songez au célèbre jeu de Lego : nous sommes faits d'un assemblage de Lego minuscules, 20 000 pièces différentes assemblées par milliards de milliards.*

*Si vous eff...*

— Alors ? Pourquoi tu as fait sauter cette usine ?

*Si vous effacez quelques lettres — ou même une seule ! — et si vous en écrivez d'autres par-dessus, vous avez peut-être modifié un atome dans une protéine. Chaque protéine ressemble à un long collier de perles, dont chaque perle est un atome. Un atome qui change, dit comme ça, ça ne paraît pas grand-chose. Mais ce changement entraîne une réaction en chaîne. La molécule modifiée ne prend plus la même forme dans l'espace, du coup certaines de ses propriétés changent.*

— Je n'ai pas bien compris : pourquoi tu as fait sauter cette usine ?

*Regardez la clé de votre domicile et imaginez qu'il s'agisse d'une molécule. Changer un atome, c'est comme limer une dent à votre clé ou creuser un nouveau sillon. Voilà que la clé modifiée n'ouvre plus votre porte ! Et en plus, elle se met à ouvrir d'autres serrures qu'elle n'ouvrirait pas auparavant. De même, la protéine modifiée ne se fixe plus à ses récepteurs habituels, elle n'agit plus à ce niveau, mais elle interagit désormais avec d'autres récepteurs, enclenchant de nouvelles réactions...*

Renog se penche jusqu'à lui frôler l'oreille de ses lèvres et lui susurre :

— Tu veux nous avoir à l'usure ? À ce petit jeu-là, c'est nous qui t'aurons.

Pour la première fois, Théo réagit, mais par un petit rire exaspérant. Il songe que cet interrogatoire est comme un marathon immobile. Celui-ci peut bien durer 42 heures en guise de 42 kilomètres, ou même 42 jours, 42 ans, 42 siècles... Quant à ce stylo qui lui tape sur le système nerveux, il faut exercer son cerveau à ne plus prêter attention à ce bruit. Mais le Bic continue, il tape, tape, tape, battant les pulsations des pensées de Renog.

*Certains virus sont capables d'intégrer leur génome à notre ADN. Ils ajoutent leurs propres pages à notre code. Les moyens de production de la cellule parasitée liront ces pages et en appliqueront les consignes à la lettre, fabriquant les protéines virales comme s'il s'agissait des nôtres et...*

La porte s'ouvre, Jérémie entre sans lui adresser un regard.

— Allez, c'est bon, on laisse tomber pour aujourd'hui. Un fourgon avec escorte va venir le chercher pour le transférer à « La Versaillaise ».

La Forestière est une nouvelle prison de haute sécurité construite non loin de Versailles, à la lisière de la forêt de Marly-le-Roi. Son coût exorbitant l'a fait surnommer « La Versaillaise, le château de Versailles des prisonniers ». On y enferme les suspects impliqués dans des affaires sensibles et les criminels les plus dangereux, les petits Louis XIV du crime.

*Je vous remercie pour votre attention, mais un imprévu va m'obliger à interrompre mon exposé. Toutefois, il semble que nous aurons souvent l'occasion de nous revoir dans les jours et les années qui viennent...*

Jérémie est si pâle que quelqu'un entrant dans la pièce croirait que c'est lui que l'on va précipiter dans les limbes carcéraux de la perpétuité. Il lit la copie du rapport d'interrogatoire, qui sera conservée dans la gigantesque chambre forte des Archives de la Police. Une précaution indispensable, car les pirates informatiques s'infiltrèrent dans les fichiers informatiques et falsifient tout... Au moment où il signe la dernière page, Théo lui lance :

— Vous perdez votre temps, vous écrivez sur des cendres.

## Chapitre XXII

Mardi 20 mai 2027

**L**e vent rugit déjà et ce n'est pourtant que le premier souffle de la Méga Tempête Sylvia qui approche. L'air semble s'être densifié, gélifié. Il vous percute de sa masse gélatineuse et tente de vous jeter à terre. On lutte en se penchant en avant, le corps entier doit s'impliquer dans ce bras de fer. Kévin s'amuse à écarter les bras, petit Christ crucifié par la tempête. Seul sur une plage normande, il brave la mer déchaînée. Les eaux roulent en vagues écumeuses. Les embruns l'éclaboussent, sur ses lèvres pique un goût de sel, un baiser de mer. Les vagues s'effondrent sur le rivage et s'étendent en nappes. Les plus puissantes viennent tremper les jambes de cet épouvantail humain planté au milieu de ce champ de galets. L'eau glacée vous givre l'âme. Une pellicule blanche recouvre l'esprit, les idées se figent, le sang, un instant, semble s'arrêter dans les veines. Le cœur marque une pause, une pulsation est manquante, on va défaillir mais la cadence repart, le corps se déglace, les pensées s'emballent à nouveau. Les nuages, d'un noir lumineux dans l'air électrique, se déforment et se mêlent. Le ciel s'est liquéfié, Kévin a l'impression d'être piégé entre deux océans qui vont se verser l'un dans l'autre et submerger le monde. Avec les embruns, du sel pleut dans ses yeux, la brûlure le met en larmes. Il lève la tête, la pluie naissante vient laver ses conjonctives rougies. La

morsure du vent meurtrit ses joues, ses jambes sont de glace, son torse semble frotté de neige. À quoi comparer cette souffrance ? Il cherche dans sa mémoire... C'est un vieux souvenir qui lui revient, une peur archaïque. Quand il était enfant, il avait la terreur des dents qui bougent. À six ans, quoi de pire qu'une incisive qui remue et saigne ? Aujourd'hui, son corps entier est une incisive douloureuse qui oscille sur le rivage.

Le ciel crève en une pluie lourde. Enfin, un premier éclair fissure l'horizon. Quelques secondes plus tard, le tonnerre retentit. Dans son univers silencieux, Kévin perçoit soudain un son grave, atténué et assourdi, comme un raclement de gorge du ciel. Entendre à nouveau lui procure une jouissance indicible. Autre coup de tonnerre, autre exquise bouffée de plaisir... Il ferme les yeux pour mieux goûter la saveur des sons. Il se demande si les éclairs sont aussi des rayons de soleils illuminant un instant les nuits des aveugles.

Un pick-up s'engage sur les galets et s'arrête non loin. Christie en sort et rejoint Kévin. Elle est si joyeuse ! Elle voudrait lui dire tant de choses qu'il lirait sur ses lèvres, mais finalement elle l'embrasse sur les joues et se contente de quelques mots : « Regarde ce que j'ai apporté ! » De son sac à dos trempé par la pluie, elle extirpe une bouteille de champagne et deux flûtes. Il rit, oui, belle idée ! Ajoutons quelques bulles de folie !

Elle secoue la bouteille et fait sauter le bouchon. La mousse jaillit à flots et va se mêler à l'écume qui balaie la plage. Christie a l'impression que c'est son champagne qui noie le monde. La tempête est en train de forcer. Les vagues sont plus puissantes, plus furieuses... Christie et Kévin trinquent. Dans leurs verres, le champagne éclabousse sous la pluie crépitante. Ils vident d'un trait cette eau de tempête, tandis qu'un hélicoptère de la Sécurité Civile apparaît dans le ciel et se dirige vers eux. « Avis de Tempête Majeure : évacuez immédiatement la plage ! » ordonnent les haut-parleurs. Mais ils ne prêtent pas attention à cette mouche. « Rejoignez un abri ! Le cyclone sera ici dans moins de deux heures ! Fuyez ! » crie le copilote

dans son micro. Ce n'est que lorsque l'appareil entreprend de se poser qu'ils consentent enfin à regagner leurs véhicules.

\* \* \*

Cinquante détenus tournent en rond. Théo a l'impression d'être revenu en maternelle, les maîtres ont dit à la queue leu leu, marchez, silence il est interdit de parler, ceux qui s'agitent seront punis, et tous les enfants obéissent sagement. C'est la promenade de 16 heures. D'habitude, elle a lieu dans une petite cour cernée de murs si hauts que l'on se croit au fond d'un puits à sec. Mais, en ce jour de tempête, on marche dans le gymnase. La pluie crépite si fort sur le toit, c'est à croire qu'il s'agit de billes de plomb !

C'est à la Versaillaise que l'on enferme les criminels les plus redoutables, les rois de l'évasion ou les personnes accusées de crimes d'une gravité exceptionnelle, ce qui est le cas de Théo. Les prisonniers portent généralement des tenues bleues, mais les multirécidivistes et les violents sont en orange, les plus dangereux et ceux sous surveillance spéciale, en rouge. Théo est en écarlate, ce dont il est très fier. C'est un « diable rouge », un « prio » (en cas d'évasion collective, les gardiens ont ordre d'ouvrir le feu en priorité sur les « habits rouges »). Certains le prennent pour un tueur en série et déguerpissent lorsqu'il s'approche. Son avocat hurle à la violation de la présomption d'innocence, mais cela fait plusieurs années déjà que ce concept, comme écrit à l'encre sympathique, s'efface des nouveaux textes de loi.

En bas, au niveau des détenus, les gardiens ne possèdent pas d'arme. En revanche, à quatre mètres au-dessus du sol, postés sur une coursive en encorbellement, trois autres gardes se tiennent vigilants, pistolet à la ceinture et fusil dans les mains. Le gardien chef de service aujourd'hui, c'est « Chef » ou « Capitaine Crochet ». C'est un ancien chef mécanicien de la Marine nationale. Lors d'une explosion accidentelle, son bras gauche a été broyé par la

projection de pièces métalliques. Quand on le secourut, il gisait dans son sang, avec des boulons, des rivets et des éclats éparpillés autour de lui. On aurait dit que le moteur du navire venait de lui dévorer le bras, avec une telle avidité qu'il s'y était cassé quelques dents d'acier. Le voilà donc recasé gardien de prison, tel un marin servant à bord d'un cargo échoué. Son bras et sa main d'acier sont truffés de microprocesseurs reliés aux nerfs du moignon. Son cerveau est ainsi capable de faire agir la prothèse, pour exécuter des mouvements simples : plier le coude, saisir un objet, serrer le poing... Ce dispositif est enveloppé d'une gaine en néo-latex couleur chair. Qui le croise dans la rue ne remarque rien de son handicap. Nul ici ne le sait mais, le week-end, il va dans un jardin public près de chez lui, transportant un sac rempli de noisettes et de bonbons. Un vrai Père Noël des jours ensoleillés. Les enfants le connaissent, ils accourent. Lui leur pose des énigmes : « Dans quel pays trouve-t-on des ananas ? » Quand on finit par lui répondre : « La Côte d'Ivoire » ou « Panama », il casse des noisettes dans son poing d'acier (cela fait toujours hurler de rire les plus petits) et les lance à l'assemblée, avec quelques caramels. Il jette ainsi ses friandises aux enfants, comme d'autres des graines aux pigeons. Il raconte aussi ses voyages : l'étrange beauté des masques que sculptent les Baoulés, la lente progression de sa frégate traversant le canal de Panama... Dans ces moments-là, il est heureux. Le reste du temps, il affiche un visage impassible. Les prisonniers racontent que « Chef » n'a pas seulement perdu un bras dans l'accident, sa tête aussi a été broyée. On l'a remplacée par un crâne d'acier recouvert d'un masque en latex.

« Chef » regarde sa montre à son bras mort.

— Encore dix minutes ! Après, c'est la journée suivante.

Théo adresse un discret hochement de tête à Julien, son codétenu, un autre rouge. Celui-ci repère le signal et, lui qui souriait et ricanait, le voilà qui éclate de rire. Personne ne lui prête attention, parce qu'il rit en permanence. Il s'esclaffe tout seul, tout au long de la journée, mange dans l'hilarité, hurle de rire au cœur des bagarres,

pleure de joie sous les coups, se marre en plein sommeil... Même au bloc opératoire, allongé sur la table, alors que le chirurgien s'apprêtait à lui retirer les trois balles tirées par la police durant un braquage, Julien se tordait de rire tandis que l'anesthésiste augmentait les doses pour tenter de l'endormir ! On le surnomme « l'homme qui rit », peut-être est-il né d'un couple de hyènes. Même au cimetière, on entendra rire son cercueil.

Au moment où Julien passe au bas de la fenêtre, il s'immobilise tandis que Théo s'élance vers lui. Un gardien utilise aussitôt son sifflet, le son strident donne l'alerte. La plupart des prisonniers s'allongent aussitôt, ce sont les consignes, ici, les sanctions et les balles volent vite. Mais les orange et les rouges demeurent debout, raillant les gardiens qui s'agitent. Du haut de leur perchoir, les gardiens armés épaulent déjà, mais ils ignorent encore ce qui se passe. Fanfaronnade ? Provocation ? Bagarre ? Meurtre ? Tentative d'évasion ? Émeute ?

Théo arrive au pas de course, place son pied droit dans la courte échelle faite par Julien et s'élance aussi haut que possible tandis que son compagnon l'aide à se propulser. Ils se sont entraînés dans le secret de leur cellule. Tout se passe encore mieux que prévu, Théo parvient à s'agripper des deux mains aux barreaux de la fenêtre !

Dans le micro miniaturisé glissé sous son col d'uniforme, « Chef » signale :

— Alerte au gymnase ! Évadé : un ! Émeutiers : quinze !

— Couchés ! À plat ventre, mains sur la tête ! ordonnent les gardiens en brandissant leurs matraques.

Un rouge applaudit Théo :

— Bien joué, « Prof » ! Allez !

Un autre ajoute :

— Vas-y ! Maintenant : mange les barreaux !

Théo se maintient de la main gauche tandis que, de la paume droite, il frappe comme un forcené la vitre de plexiglas. Personne ne comprend ce qu'il veut faire. Il y a une première rangée de barreaux, la vitre, une deuxième rangée de barreaux... De toute façon, ce n'est qu'une toute petite ouverture, un enfant de six ans pourrait s'y

faufiler, mais pas un adulte. Quand bien même y parviendrait-il qu'il aboutirait dans une cour intérieure. Un espace clos cerné de murs de béton semblables à des falaises et surplombés d'une abondante chevelure de barbelés... L'architecte avait voulu créer un point d'aération dans le gymnase, pour évacuer les odeurs de sueur. Autrefois, une commande électrique permettait de faire basculer la vitre comme un vasistas. Mais, finalement, par prudence, on a condamné cette ouverture. L'un des trois gardiens armés vise les jambes de Théo. « J'ai l'oiseau ! » indique-t-il à ses collègues. Les deux autres se concentrent sur les prisonniers encore debout, que les gardes, à coups de matraque, fauchent comme des mauvaises herbes orange et rouges qui se dressent dans leur jardin. « En attente de l'autorisation de faire feu », ajoute le tireur dans son micro.

Dans le poste de commandement, un bunker isolé par une double porte blindée, le directeur se penche en avant pour mieux observer la situation sur les écrans. Son front ruisselle de sueur. Le mois précédent, un prisonnier a réussi à fabriquer un cocktail Molotov artisanal et a attaqué un poste de garde. Riposte : une décharge de fusil à pompe dans les jambes. Pas plus tard que la semaine dernière, une nuit, un autre hurluberlu a réussi à grimper sur le toit du dortoir du secteur ouest. Il a entrepris de descendre en rappel, sa corde de draps a cédé. Bilan : onze fractures multiples (sur les radios, son crâne ressemble à la coquille d'un œuf dur martelée à la petite cuillère). Alors, ce serait formidable si, cette fois-ci, tout pouvait se terminer calmement : pas de bain de sang, ni ambulance, ni morgue. En plus, cet équilibriste, c'est « Prof ». Jusqu'à présent, on n'avait eu aucun problème avec lui. L'après-midi, il enseigne la lecture aux prisonniers analphabètes. Quant aux brutes qui cherchent la bagarre, il arrive, parfois, à les calmer avec des mots. Qu'est-ce qui lui prend ? Ce doit être une psychose d'enfermement, la folie des prisons. Quelquefois, l'incarcération fait basculer dans la démence, pendant dix minutes ou bien dix ans. Comme si le cerveau se liquéfiait et pourrissait, telle une eau qui

stagne et croupit. « En attente de l'autorisation de faire feu », répète la voix d'un gardien dans le micro. Le directeur répond : « Attendez qu'il tombe tout seul comme un fruit mûr... »

Théo continue de marteler la vitre. Il a l'impression de battre une enclume incandescente tant sa paume est douloureuse. Il tape, tape, tape. « Mais cède, bon Dieu ! Cède ! Cède ! Tu vas céder, oui ! » Ses doigts s'agrippent si désespérément aux barreaux qu'ils semblent commencer à s'incruster dans l'acier. Son bras, crispé, supportant tout son poids, est ravagé par des coulées de souffrance. Les muscles semblent claquer les uns après les autres, comme les câbles d'un pont suspendu soumis à une charge excessive. En bas, les derniers rouges sont à terre, excepté Julien qui rie tant et plus, à croire que les volées de coups de matraque lui chatouillent les os. Théo est trop haut pour que les gardes puissent le saisir par les pieds. Il frappe toujours, les dents serrées pour contenir ses cris de douleur. Enfin, avec un « pop » incongru, la vitre se descelle. S'il était un oiseau, il pourrait s'envoler ! Il tend le bras, le faufile entre les barreaux de la deuxième grille. Ça y est ! Sa main est dehors ! Sur sa paume devenue cramoisie, si douloureuse qu'elle semble avoir été plongée dans une casserole d'eau bouillante, il sent tout à coup le baiser rafraîchissant de la pluie glacée. Il se met à rire comme un enfant jouant avec des flocons de neige. Regardant droit devant lui, il ne voit que les gouttes qui crépitent sur sa peau martyrisée, il ne se rend même pas compte qu'en face de lui, du haut d'un mirador, deux autres gardiens le placent dans la ligne de mire de leurs fusils d'assaut.

Son bras gauche lâche prise subitement, comme une branche d'arbre cassant sous le poids d'un enfant qui grimpe. Théo bascule en arrière. Son esprit, saturé par les signaux de douleur, les endorphines et la joie de toucher la pluie, ne réalise même pas qu'il tombe. Deux gardiens placent leurs bras pour freiner sa chute, lui épargnant un destin de poupée de porcelaine éclatant au sol. Il vient néanmoins heurter durement le dallage plastique en PVC.

Allongé sur le dos, il demeure immobile, le bras gauche si crispé qu'il ne peut plus le déplier, le droit tressautant par à-coups tandis que des ondées de douleur le traversent. Il se sent pareil à un poulet désarticulé. Il tourne la tête pour essayer de voir pourquoi son bras gauche ne lui obéit plus. Deux rangers noirs viennent se placer près de son visage. Théo lève les yeux. Le gardien chef le domine de toute sa hauteur, on dirait un géant. « Chef » applaudit mollement et lui dit :

— Alors ça, vraiment, c'est malin.

Se tournant vers ses hommes, il ajoute :

— *Mitardisez-le !* Cinq jours de trou !

Tandis que les gardiens l'empoignent, Théo replie le bras droit, porte sa paume blessée à sa bouche et lèche les gouttes de pluie.

\* \* \*

La Méga Tempête Sylvia s'est abattue sur le pays. La France est un petit caillou dans la tourmente, et la Grande-Bretagne, l'Irlande, l'Espagne, le Portugal, la Belgique et les Pays Bas sont d'autres graviers pareillement accablés. Deux jours de cataclysme. Puis, d'après la météo, le Super Cyclone se déplacera, ravageant l'Allemagne, la Suisse, l'Autriche, l'Italie, ensuite ce sera au tour de l'est de l'Europe tandis que la Scandinavie ne subira que le « frôlement du monstre » (vents violents et mers démontées). Cette boule de fureur continuera à rouler vers l'est, accablant l'Ukraine et la Biélorussie, elle ira faire hurler ses vents à Moscou, ses mâchoires ravageuses commenceront enfin à s'épuiser dans l'immensité des steppes et des forêts, mais elle aura encore la force de se traîner jusqu'au fin fond de la Sibérie, pour y décoiffer les passantes et désorganiser le vol des papillons.

Avec l'emballement du réchauffement climatique, la puissance des cyclones augmente de façon exponentielle. Ah, les tempêtes d'autrefois... De pâles soupirs comparés aux dévastations d'aujourd'hui. À voir ces vents furieux balayer les rues, courbant les arbres ou les déracinant,

emportant des nuées de débris, on se dit que les hommes sont devenus fous, le monde est une voiture conduite par un chauffard ivre, elle a quitté la route et dévale un ravin en enchaînant les tonneaux.

Ces cinquante heures infernales à venir, Jérémie va les passer dans son bureau, il est de service durant cette crise climatique. Ne reste plus qu'à espérer que Sylvia ne soit pas aussi dévastatrice qu'Ulysse... En septembre 2024, la Méga Tempête Ulysse a ravagé l'Europe. À Paris, les précipitations atteignirent 670 millimètres, soit un an de pluie tombant en deux jours. La Seine déborda, tout fut inondé. Paris fut surnommé « la Venise de Septembre », le pont Neuf devint « le pont Neuf des Soupirs », et l'on avait « le palais de l'Élysée des Doges », « Notre Dame et Saint-Marc », « La Sainte-Chapelle de Murano », « le Grand Canal des Champs-Élysées », « La place Saint-Marc de la Concorde »... La devise de la capitale est *Fluctuat nec mergitur* (« Elle est ballottée par les flots mais ne sombre point »), hélas, cette année-là, *mergitur* quand même...

Qui dit unité d'élite, dit quartier général prestigieux : la MAJ siège dans un building de la Défense, le Quartier Général de la Police Nationale. Depuis son bureau situé au soixante-deuxième étage, Jérémie contemple Paris en proie au chaos. Bien qu'il soit l'heure de déjeuner, le ciel est d'un noir d'encre. C'est un midi de minuit. La nuit en plein jour. Les nuages, charbonneux, denses, liquides, sirupeux, recouvrent tout. Si le soleil existe encore, c'est un soleil noir. Paris, brillant pourtant de toutes ses lumières, paraît barbouillé au fusain. Des éclairs s'abattent sur le quartier, attirés par les capteurs de foudre perchés au sommet des gratte-ciel. Chaque décharge électrique est transmise à des piscines souterraines qu'elle plonge immédiatement en ébullition. La vapeur, jaillissant à haute pression, est canalisée pour alimenter des turbines. L'énergie de la foudre est ainsi convertie en énergie géothermique, produisant selon les besoins du chauffage ou de l'électricité. Ce système est encore expérimental et la folle violence de cette Méga Tempête excède les prévisions. L'électricité est produite en trop grandes quantités. Les mécanismes de

régulation se sont donc enclenchés. Quand la foudre s'abat sur le capteur d'un système saturé, des milliers de lampes à incandescence halogène, insérées dans les façades, s'allument. Elles sont disposées le long des colonnes de bétons. Bien que dissimulées sous une couche de verre teinté semblable à l'onyx, elles se mettent à briller au point de faire blanchir leur coque noire. Face à ce spectacle, on a l'impression que l'éclair qui s'abat ruisselle le long du building et qu'un jus de foudre va se déverser dans les caniveaux. Dans les ténèbres de la tempête, Jérémie, lui, croit voir s'illuminer des calmars géants au fond des abysses.

Dans une avenue déserte battue par la pluie, trois véhicules blindés anti-émeute roulent lentement, en colonne. Trois scarabées noirs qui se traînent. C'est une patrouille anti-pillards, parce qu'il se trouve des criminels assez fous pour exécuter des plans audacieux au cœur des tourmentes. Lors du précédent Super Cyclone, aussitôt que les vents ont commencé à s'essouffler, des devantures de magasins ont été défoncées à la voiture-bélier, des stations-services ont été siphonnées, des bureaux ont été saccagés... Une banque a été dévalisée, les assaillants plastiquant les grilles, les portes blindées et les coffres sans se soucier de l'alarme qui hurlait en même temps que trois mille autres alarmes déclenchées dans tout Paris par la foudre, les courts-circuits, les inondations, les débris propulsés par le vent...

Depuis son bureau, Jérémie peut apercevoir, à cinq cents mètres de là, l'*inro*, le gratte-ciel où travaillait Théo. Sans le savoir, son ancien ami et lui étaient « voisins de travail ». Les deux buildings, le Quartier Général de la Police Nationale et celui de la Direction Générale de Shibata & Laferte, sont comme deux dames sur un échiquier. Théo est maintenant en prison. Néanmoins, on n'a toujours pas compris le sens du mouvement de ses pièces. Ses actions, en apparence incompréhensibles, s'organisent certainement selon les lignes de force d'une stratégie supposée aboutir à quelque chose. Mais à quoi ?

Pour se dégourdir les jambes, Jérémie fait quelques pas. Son bureau est encombré de packs de bouteille d'eau,

car les canalisations risquent d'être fissurées et polluées. On lui a apporté ça, tout à l'heure. Une équipe veille à ce que les centaines de policiers travaillant dans l'immeuble ne manquent de rien. Comme toujours, le réfectoire demeurera ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, Jérémie pourra travailler jusqu'à trois heures du matin avant d'aller déguster des sushis ou une entrecôte sauce au poivre avec des frites et des petits pois. Plusieurs services d'élite occupent ce building : la MAJ, la PTS (Police Technique et Scientifique), la SIC (Section des Incendies Criminels), la SIF (Section des Investigations Financières), la SAD (Section Anti-Drogue), la PAF (Police aux Frontières), la SCEI (Section de Contre-Espionnage Industriel), la BAG alias la BRI (Brigade Anti-Gang ou Brigade de Recherche et d'Intervention), la SAM (Section Anti-Mafia), la TAFO (la Task Force de policiers français, américains, russes, ukrainiens, géorgiens et arméniens luttant contre la Matriochka, en coopération avec la SAM), le RAID, l'UED (Unité Explosifs et Démunages), la MIN (Brigade de Protection des Mineurs), la CÉN (Cellule Négociation), la BREF (Brigade de Recherche des Fugitifs), deux CHOC (Groupe de Choc Escorte et Émeute Pénitentiaire), deux GIPN (Groupe d'Intervention de la Police Nationale) et le GQG (le Grand Quartier Général chargé de coordonner toutes ces unités). Vingt services de police spécialisés travaillant ensemble, comme vingt médecins spécialistes (cardiologue, pneumologue, psychiatre, neurologue, réanimateur, oncologue, radiologue...) penchés au-dessus du grand corps malade de la France, cette patiente rongée par le cancer du crime.

Des dizaines de documents sont étalés sur le sol. Souvent, Jérémie travaille sur écran. Mais, pour les affaires difficiles, il a cette habitude de tout imprimer. Il dispose alors par terre les rapports de la police scientifique, les photos, les témoignages, les pochettes transparentes protégeant les indices... Il y en a partout. Ce sont les pièces d'un immense puzzle qu'il essaie d'assembler dans sa tête. Il s'allonge sur le dos, sur la moquette. Il l'a choisie d'un

bleu océanique, si bien qu'étendu ainsi il a l'impression d'être un nageur se laissant flotter. Il relit l'analyse morphologique et comportementale du complice de Théo. Celui-ci a utilisé des contre-mesures pour modifier sa silhouette. Son torse paraît massif, son ventre obèse, mais c'est certainement parce qu'il a passé plusieurs couches de vêtements sous son blouson, ou bien qu'il portait un gilet pare-balles. Les volumes des bras et des jambes, eux, n'évoquent pas un surpoids. En outre, lors des mouvements accomplis pour sortir du coffre de la voiture, le logiciel précise qu'un abdomen présentant une obésité déformerait autrement les vêtements. L'estimation de la fourchette de poids est donc imprécise : entre cinquante-cinq et quatre-vingt-dix kilos. Même problème avec la pointure. Ce sont des baskets taille 45, mais, d'après la façon dont celles-ci se déforment pendant la marche, elles sont trop grandes par rapport à la taille du pied. La pointure se situe plutôt entre 41 et 43. Âge, sexe, couleur de cheveux : indéterminés. Type : Caucasien pâle. Droitier. Signes particuliers : probable tentative de suicide par lacérations longitudinales du poignet gauche, mais les hypothèses d'une cause autre ou bien de fausses cicatrices par maquillage ne peuvent pas être éliminées. Cet inconnu est athlétique, souple, rapide, doté de bons réflexes. Il pratique une activité sportive régulière.

La foudre continue de tonner avec fracas, on dirait que l'immeuble est soumis à des tirs de mortier. Jérémie se redresse d'un bond et rejoint son ordinateur. En quelques clics, il fait apparaître à l'écran les images sur lesquelles se base le logiciel pour avancer cette hypothèse d'une tentative de suicide. Lors de certains mouvements, les manches du blouson de l'inconnu se relèvent légèrement, révélant ses poignets. Un agrandissement détaille trois cicatrices longitudinales qui semblent converger comme pour former une pointe de triangle. Elles sont irrégulières, les bords semblent mâchés, signe qu'elles n'ont pas été faites par une lame affûtée. Le logiciel a été induit en erreur. Elles lui font évoquer une tentative de suicide parce qu'il possède des photos de lésions similaires, dans sa base de

données riche de milliards d'images. Mais ça n'a rien à voir. C'est le poignet de Christie. Jérémie le reconnaît avec certitude. Cette blessure, c'est « la pointe de flèche », dont la cicatrice centrale est un peu plus large et irrégulière que les deux autres traits. Christie... Il a passé sept heures à ses côtés, tandis qu'elle était dans le coma, il lui parlait tandis que les infirmières changeaient ses pansements. Il connaît par cœur les cicatrices de ses bras, les empreintes digitales de l'explosion. Jamais il ne les oubliera, elles sont gravées dans sa mémoire comme elles sont gravées sur sa peau à elle, à croire que ces deux tissus ne font qu'un.

Quand Jérémie prête à nouveau attention à ce qu'il est en train de faire, il s'engage déjà dans le hall de l'immeuble. Il s'est mis à agir machinalement. Il vient de vivre quelques minutes de vide, de néantisation. Toutes ses pensées ont été aspirées, siphonnées. Comme si son crâne avait été un œuf qui vient d'être gobé. Il ne se souvient même pas être sorti de son bureau ni avoir pris l'ascenseur, et le voilà pourtant au rez-de-chaussée. Il va se rendre chez Christie. C'est ce qu'il veut faire. Pour l'avertir ou l'arrêter, il ne le sait pas encore, il y réfléchira en route. D'ailleurs, il faudrait déjà commencer par trouver son adresse, mais ce sera facile car il a accès à toutes les bases de données de la police. Pour l'instant, il est le seul à l'avoir identifiée. Mais, très vite, on va la relier à Théo. L'élite de la police mène cette enquête. Renog va la repérer, car il est vraiment brillant, celui-là, et bientôt son stylo Bic jouera au xylophone sur les nerfs de Christie. Ou bien ce sera Carl Lunz, qui vous stupéfie par ses intuitions fulgurantes, ou encore les experts zombies et leurs tours de magie numérique... Oui, les meilleurs chiens sont lâchés, plus rien ne les arrêtera, ils la rattraperont et la mettront en pièces. Le voilà devenu empereur romain, qui fixe un gladiateur battu dans l'arène. C'est à lui de décider s'il lèvera le pouce ou l'abaissera. Vie ou Mort, le destin de Christie ne tient plus qu'à son bon plaisir.

Jérémie traverse le hall. Durant les cyclones, les bâtiments de la République ne verrouillent jamais leurs portes,

afin d'offrir des refuges à ceux qui se trouvent dehors envers et contre tout : photographes, reporters, amateurs de sensations fortes, fugueurs défiant la mort, cambrioleurs, casseurs, toxicomanes en manque essayant de rejoindre la Dope Shop d'un dealer, médecins du Samu transportés par des véhicules blindés de l'armée, pompiers, policiers des patrouilles anti-pillards... Personne n'a tenté d'arrêter Jérémie. Nul n'a imaginé que quelqu'un pourrait vouloir sortir, on ne lui a pas prêté attention. Si profondément plongé dans ses pensées qu'il en a perdu le contact avec la réalité, aussi égaré qu'un homme ivre, il s'avance jusqu'à l'entrée, passe son badge au détecteur et tape le code de sécurité, la grande porte s'ouvre. Le vent s'engouffre dans le vestibule avec la violence du souffle d'une explosion, le projetant en arrière et l'envoyant heurter le sol, jetant sur lui des trombes d'eau glacée, faisant s'envoler des feuilles de papiers, des chaises, des panneaux d'affichage... Un agent, cramponné au bureau d'accueil, donne un coup de poing sur le bouton de fermeture d'urgence. Les deux panneaux coulissants se referment, le vent déferlant cesse aussitôt. Encore sous le choc, Jérémie n'a même pas la force de se relever. Il demeure assis sur le carrelage, trempé, grelottant, hagard. Il tente de reprendre ses esprits au milieu d'une mare d'eau de pluie et des plantes en pot renversées. Ses oreilles sont douloureuses, elles sifflent, une sirène d'alarme hurle au-dessus de lui.

## Chapitre XXIII

Lundi 26 mai 2027

**C**onvoqué par le juge pour une audience préliminaire, Théo se morfond. Le moteur du fourgon blindé émet un grondement sourd. Ce son exaspérant, c'est le bourdonnement de la mouche judiciaire. Elle va tourner autour de lui pendant des mois, le harceler de questions, accumuler les preuves, et enfin elle l'enverra s'engluer dans la toile d'araignée d'une prison. Ses mains sont entravées par des menottes reliées à la banquette par une fine chaîne d'acier. C'est douloureux. Théo a l'impression qu'un chien a piégé ses poignets dans sa gueule et presse lentement, toujours un peu plus, jusqu'au moment où les crocs casseront les os. Lorsqu'il a demandé au gardien qui lui fait face de bien vouloir desserrer les menottes, celui-ci a répondu par un sourire. Il a le front brûlant, être emprisonné l'enfièvre. Son regard va et vient entre les parois d'acier et son uniforme écarlate. Dans cette boîte, il se sent comme une allumette qui va s'enflammer spontanément.

Compte tenu de son statut de prisonnier spécial, son fourgon est escorté par une voiture du CHOC, le Groupe de Choc Escorte et Émeute Pénitentiaire. Diables d'hommes que ceux-là, vêtus de noir, cagoulés, alourdis par d'épais gilets pare-balles, le fusil d'assaut avec lunette de visée toujours dans les bras. L'an dernier, un convoi pénitentiaire qu'ils escortaient est tombé dans une embuscade.

C'était la mafia russe, qui tentait de libérer l'un de ses chefs. Durant quinze minutes, ce fut la guerre. Plus de trois mille balles filèrent de tous les côtés. Au final : dix morts et deux blessés du côté des assaillants. Un passant, qui s'était jeté à couvert sous une voiture garée, a filmé la fin de la scène sur son portable. De ces policiers d'élite, on ne voit que les rangs noirs courant en faisant éclabousser des flaques de sang.

Pour escorter Théo, ils ne sont que trois, mais trois de ceux-là valent une armée. Vraiment, la justice française ne veut pas le laisser filer, ce papillon-là. Elle veut l'épingler, ailes déployées, avec les autres spécimens de sa collection : papillons aux ailes noires et coulées rouges des égorgés de nuit, ailes argentées des faux-monnayeurs, ailes aux reflets de feu des pyromanes, ailes ténébreuses des veuves noires, papillons voleurs aux pattes poudrées d'or, papillons prédateurs d'enfants, papillons cannibales...

Théo songe, et cela lui brûle l'âme, que là-dehors se trouve la forêt de Marly-le-Roi. Il imagine la succession des arbres : chênes, pins, châtaigniers, hêtres... Un souvenir de parfum d'humus imprègne ses rêveries. Son esprit s'emballe, il doit bien exister un moyen de s'évader ! Il pourrait bondir sur le gardien et l'assommer d'un coup d'épaule au plexus, s'emparer de ses clés pour se libérer, déverrouiller la porte, sauter du véhicule en marche, rouler sur lui-même sur le bitume tandis que la voiture du CHOC pilerait pour ne pas l'écraser, se relever, courir, gagner les bois, on se lancerait à ses trousses mais sa silhouette rouge, s'enfonçant toujours plus loin dans la forêt, deviendrait de moins en moins visible, tel un feu follet s'évanouissant dans la nature. Ah l'impossible scénario ! Alors il en imagine d'autres : il prend son gardien en otage. Non ! Mieux ! Il saute de la fenêtre du tribunal... Et tout échoue, alors il roule en boule ses brouillons d'évasion, les jette, et griffonne mentalement de nouveaux plans fabuleux.

Allongé sous un filet de camouflage, immobile, mante religieuse guettant deux sauterelles qui s'approchent,

Jérémie a repéré le convoi. Grâce à son statut, il a pu connaître le jour et l'heure de la convocation de Théo par le juge. Depuis le sommet d'une butte, à la lisière de la forêt, il observe sa cible aux jumelles. Il les pose, saisit son fusil et se place en position. C'est un tir difficile. Comme pour d'autres unités spéciales, la première année de formation de la MAJ est assurée par l'armée française. Ce sont douze mois intensifs, une traversée de l'enfer : stage commando, parcours du combattant, self-défense, entraînement au combat urbain, gestion d'émeute, formation de tireur d'élite, exfiltration d'otages... Aujourd'hui, tout cela va lui servir. Il place le virage dans la lunette de visée. Son arme est un dragunov dernière génération, l'une des armes fétiches des snipers de l'armée russe. Avec un tel fusil, la Matriochka vous abat un témoin gênant sur les marches du tribunal, en effleurant les policiers qui l'encadrent. Ses tireurs visent la carotide, c'est leur signature. La victime s'effondre dans des flots de sang qui ruissellent sur les marches, la mafia russe appelle cela « dérouler le tapis rouge », l'accusé sortira triomphant : non-lieu. Jérémie aurait préféré utiliser un FR-F7 de l'armée française, mais il se tient à son scénario : son action doit évoquer une opération de la Matriochka.

Le fourgon ralentit dans le virage, la voiture d'escorte décélère à son tour. Jérémie vise ce second véhicule, suit la cible, feu ! L'un des pneus arrière éclate : en plein dans le mille ! La voiture du CHOC dérape, dodeline de l'arrière, allume ses feux de détresse, pile sur le bas-côté, ses trois passagers jaillissent en pointant leurs armes dans toutes les directions et filent se mettre à couvert. L'un s'est placé en position de tir derrière son véhicule blindé à l'arrêt, les deux autres se sont postés derrière des arbres, à la lisière de la forêt.

Jérémie recule lentement pour se placer hors de vue, sur la contre-pente. Il ramène à lui le filet de camouflage et la couverture sur laquelle il était allongé, fourre le tout dans un sac de voyage. Il connaît les procédures du CHOC. Un convoi de prisonniers ne s'arrête jamais ! S'immobiliser ferait de lui une cible plus facile, en particulier pour un

tir de lance-roquettes ou pour un encerclement. Donc le fourgon va très vite repartir seul, abandonnant son escorte. Jérémie a employé une balle à fragmentation, le projectile a volé en éclats à l'impact. Le pneu a donc l'air d'avoir éclaté spontanément. Cela arrive assez souvent. Lors des attaques de convois pénitentiaires, les assaillants utilisent des armes lourdes avec munitions perforantes. Le CHOC s'est adapté à cette nouvelle menace en épaississant les blindages de ses véhicules, comme autrefois les chevaliers alourdissant toujours plus leurs armures pour se protéger des archers et des armes d'hast des piétons. Mais les pneus supportent mal la surpression consécutive, ils finissent par éclater. Toujours selon la procédure, les policiers du CHOC vont réclamer par radio un autre véhicule d'escorte, mais celui-ci devrait mettre entre trente et cinquante minutes pour rejoindre le fourgon. Ou alors, ils vont changer leur pneu, ce qui leur prendra plus de vingt minutes. C'est durant ce bref laps de temps que Jérémie va agir, il doit déjà passer à l'étape suivante. Jetant son sac et le dragunov dans le coffre d'un quatre-voilé, il s'installe au volant. Une kalachnikov est posée sur le siège passager, dissimulée sous un autre sac de sport. Jérémie se regarde dans le rétroviseur intérieur. Il a revêtu une combinaison NBC, Nucléaire, Bactériologique et Chimique, afin de ne laisser aucune trace ADN. D'un marron jauni, elle lui donne l'impression d'avoir un corps fait de boue, comme s'il était un golem. Il porte aussi un gilet pare-balles. Avec sa cagoule couleur chair, il ressemble à un être chauve au visage lisse. Est-ce vraiment lui qui vient de tirer sur un véhicule de police ? Peut-être que, s'il ôtait cette cagoule, il découvrirait que c'est quelqu'un d'autre qui est en train de faire tout ça.

— Tu es devenu fou, mais bonne chance quand même, *tovarich*, lance-t-il à l'homme sans visage.

Certains membres de la Matriochka continuent à s'appeler « camarade » entre eux, par nostalgie de l'époque soviétique ou par dérision, c'est selon. Jérémie démarre, déterminé. Ni regret, ni remords ! Il est prêt à vivre les minutes les plus folles de sa vie.

Ce n'est pas une embuscade. Le chef d'escorte commence à s'apaiser. Le fourgon s'est arrêté à distance, conformément au protocole d'arrêt d'urgence. Les trois gardiens pointent leurs armes automatiques par les meurtrières. On se croirait dans un western : le convoi de chariots se tient prêt à repousser l'assaut, mais les Indiens n'attaquent pas. Dans son micro, le responsable du trajet communique ses ordres au gardien chef :

— Ici Escorte, tout va bien. C'est seulement un pneu crevé. On applique la procédure : vous vous remettez en route sans nous attendre. Je vais contacter le central pour vous appeler une autre escorte. Puisque vous transportez un « écarlate », je vais réclamer un hélico au lieu d'une voiture. S'il y en a un de disponible, vous ne serez seuls qu'un tout petit moment. Bonne route !

Jérémie roule à vive allure. Les arbres défilent de part et d'autre de la route. Les feuillages, encore trempés par les pluies de Sylvia et rendus flous par la vitesse, se fondent en un délayé d'aquarelle. Le quatre-quatre arrive à un croisement. À gauche, c'est la route par laquelle va arriver le fourgon, à droite ou tout droit, ce sont les chemins de sortie de cette folie. Jérémie tourne à gauche et prend de plus en plus de vitesse. Son pied écrase l'accélérateur, le moteur ronfle. Le fourgon apparaît au loin, il se rapproche. Jérémie va toujours plus vite. Le timing et la détermination sont les éléments-clés de son plan. « Qui ose gagne ! » répétaient les parachutistes détachés comme instructeurs par l'armée française, durant sa première année de formation dans la MAJ. De sacrés hommes, ces bérêts rouges ! *Qui ose gagne ! Qui ose gagne ! Qui ose gagne !* se répète Jérémie en boucle tandis qu'il enchaîne les appels de phares. Le chauffeur du fourgon ralentit par réflexe, croyant qu'on lui signale un danger, peut-être un accident un peu plus loin. Jérémie donne un coup de volant, change de voie et, roulant à contresens, fonce sur le véhicule blindé. Il est aussi ahurissant qu'un kamikaze japonais lançant son avion en piqué sur un porte-avions américain. Le

chauffeur du fourgon écrase la pédale de frein, braque à droite pour éviter le danger, se retrouve à son tour à contresens, panique en voyant arriver vers lui des voitures qui klaxonnent et lui font des appels de phares, freine toujours plus, s'arrête, enclenche la marche arrière pour se dégager car le quatre-quatre lui barre la route, mais Jérémie a pilé, déjà le voilà jaillissant hors de son véhicule, mitraillant les roues du fourgon à la kalachnikov avec des balles perforantes, les déchiquetant, éparpillant des lambeaux de gomme noire. Des bruits de freinage déchirent l'air, les pneus des voitures s'écorchent sur l'asphalte, la circulation s'immobilise sur les deux voies. Pointant son arme en visant délibérément trop haut, Jérémie lance une rafale sur le sommet du pare-brise blindé. Les balles trouent le verre sans réussir à le pulvériser.

— Sortez les mains en l'air sinon je tire dans le moteur !

Sa voix, déformée et amplifiée par un brouilleur placé sur le larynx, est étrangement grave et puissante.

Allongés derrière le tableau de bord, couverts de débris de verre, l'arme au poing, les deux gardiens doivent prendre une décision. Des balles anti-blindage tirées dans le moteur seront stoppées avant de les atteindre, mais par contre elles perceront la chambre de combustion et le véhicule prendra feu... Le gardien chef a enclenché l'alarme : sur tous les écrans d'ordinateur des commissariats proches, des voitures de patrouille et dans les bureaux du CHOC, un message d'alerte est apparu avec leurs coordonnées GPS. Les secours sont déjà en route, sirènes hurlantes. Mais ils ne seront pas là avant vingt ou trente minutes, quand il sera l'heure de ramasser leurs cadavres calcinés... Il déverrouille sa portière, jette son fusil d'assaut et son arme de poing, et sort en levant les bras.

— Si vous me tuez, c'est la prison à perpétuité.

Jérémie le tient en joue, silhouette effrayante, la Mort sans visage.

— Je ne tue jamais les flics ni les gardiens de prison, vous coûtez trop cher. Dis à ton collègue de sortir à son tour ! Vite !

Mais le chauffeur, tétanisé, demeure recroquevillé, pointant à deux mains son Beretta vers la portière passager grande ouverte. Cette béance, c'est la gueule de l'enfer qui va vomir ses monstres sur lui.

Jérémie s'adresse à son prisonnier :

— Attrape ça et montre-le à ton copain.

Le gardien chef saisit ce qu'on lui lance : une bouteille métallique vert kaki avec des inscriptions en cyrillique et un feu noir peint sur un losange rouge. C'est une grenade incendiaire de l'armée russe, mais elle n'est pas dégoupillée. Avec cette arme, on peut transformer le fourgon en petit morceau de soleil.

— Tu sors ou tu crames ! Choisis ! hurle Jérémie de sa voix caverneuse.

Le conducteur obtempère. Jérémie fait allonger ses deux prisonniers sur le ventre et leur lie les mains dans le dos avec des menottes. Tout le matériel qu'il utilise est d'origine militaire, la Matriochka surnomme les dépôts de l'armée russe « notre chaîne de supermarchés ». Il a prélevé son arsenal en plusieurs fois, dans l'entrepôt blindé où sont entreposées les pièces à conviction des procès. Il s'est servi dans les stocks de vieilles affaires jugées et closes depuis des années.

Le gardien chef parle en continu, il dit qu'il n'a rien vu, il a trois enfants, Nathan, Claire et Alicia, la vie en prison est très dure pour les détenus qui ont tué des gardiens... Jérémie le relève et, le plaçant devant lui en le guidant par le col, s'en sert comme d'un bouclier humain. Il lui montre un sac contenant trois autres grenades incendiaires.

— Dis à ton autre collègue de déverrouiller la porte et de sortir les mains en l'air. Dépêche-toi, sinon je le transforme en papillon de feu.

— Vous brûlerez aussi le prisonnier...

— Tout ce que je veux, c'est qu'il ne me balance pas ! Au mieux je le libère, au pire je le tue, mais je veux son silence !

Ces deux phrases qui paraissent avoir jailli spontanément, il les avait préparées et il guettait le moment de les placer. Il espère qu'elles feront croire que c'est lui, le

complice fantôme sorti du coffre de la voiture de Théo. Pour protéger Christie, il tente de détourner la meute des chiens de chasse en l'attirant à ses propres troussees.

— C'est bon, on vous le donne, votre type..., répond le gardien chef.

Par radio, il ordonne à son collègue de se rendre à son tour. Sa voix, de peur, s'écorche. La porte arrière est déverrouillée.

— *Davai ! Davai !* marmonne Jérémie entre ses lèvres.

« Allez ! Allez ! » : il a employé ce mot russe comme sans y songer, de même qu'en pays étranger il arrive, sous le coup de l'émotion, que notre langue maternelle revienne à nos lèvres. Un fusil à pompe est jeté hors du fourgon, puis un fusil d'assaut et un pistolet. Le garde sort, bras levés, la clé des menottes à la main. Jérémie le maîtrise et va libérer Théo. Ce dernier, stupéfait, se dit que ses libérateurs ont dû se tromper de convoi. Ou alors, à trop rêver sa libération, il a fini par l'halluciner. Jérémie entraîne Théo par la manche. Il se déplace comme on le lui a appris durant sa formation militaire : scannant dans toutes les directions, pointant sa kalachnikov prête à faire feu, ne perdant jamais longtemps ses prisonniers de vue... Il est un acteur sur une scène de bitume, il joue son rôle d'ancien soldat russe. La Matriochka en recrute si souvent qu'on la surnomme également « la Deuxième Armée Russe ».

Tous deux montent dans le quatre-quatre. Si ce véhicule avait percuté le fourgon, l'airbag aurait protégé Jérémie et celui-ci, pour son repli, aurait braqué l'un des véhicules piégés dans l'embouteillage. Jérémie se lance dans un virage en marche arrière, fait demi-tour et écrase l'accélérateur, sa jambe, crispée par la peur, est dure comme du bois. De soulagement, Théo éclate de rire :

— Bon sang, Kévin, je n'aurais jamais cru que tu aurais le cran de faire un truc pareil !

— Ah parce que Kévin est aussi mêlé à cette histoire ?

Théo sursaute ! Cela fait dix ans que Kévin n'a plus prononcé un mot. Mais alors qui donc parle avec cette voix inhumaine ?

— Ce n'est pas Kévin, c'est Jérémie.

Jérémie ôte le brouilleur de voix tout en longeant à toute vitesse la colonne des voitures immobilisées. Il craint de voir surgir devant lui une voiture de police, mais le danger apparaît dans son rétroviseur : la silhouette noire d'un hélicoptère du CHOC. Jérémie a l'impression d'avancer au ralenti, Théo blêmit, le compteur indique 150 kilomètres-heure.

— Tu vas trop vite...

— Et j'accélère. Ce sera deux cents kilomètres-heure ou deux cents ans de prison. Dans la boîte à gants, tu as un couteau et un spray de cryothérapie, fais attention, c'est de l'azote liquide !

— Mais qu'est-ce que tu veux que je foute d'un spray pour brûler les verrues ?

— Tu vas l'utiliser pour saboter ton bracelet électronique, on en fixe toujours un aux prisonniers avant un déplacement. La police a déjà dû transmettre ton code à l'hélicoptère qui nous poursuit, ainsi qu'aux autres unités proches. Impossible de les semer tant que ta puce te localise !

Jérémie continue de rouler comme un forcené, les arbres et les panneaux filent à toute vitesse, mais l'hélicoptère le suit sans peine, tel un requin filant dans le sillage d'un nageur affolé. Théo prend le spray et l'approche du dispositif fixé à sa cheville. Sa main tremble. L'azote liquide est à  $-195^{\circ}\text{C}$ , le contact avec la peau la congèle, agresse la chair et cause d'atroces douleurs. Théo ôte la sécurité et pulvérise le liquide sur le boîtier. Aussitôt qu'il se réchauffe, l'azote passe à l'état gazeux sous la forme d'une épaisse fumée blanche, le pied fume comme s'il brûlait. Parfois, Théo s'arrête pour attaquer le boîtier à la pointe du couteau, puis il remet de l'azote. Des gouttelettes tombent sur sa peau. C'est d'abord une brûlure supportable, puis la sensation s'avive intensément et vient lui exploser dans la tête. Théo a l'impression de recevoir des éclaboussures de lave. Serrant les dents, il étouffe un hurlement qui se colle à sa gorge comme des glaires. Enfin, le couvercle de métal, si refroidi qu'il en est devenu cassant, se brise sous les coups de couteau. Nouvelle pulvérisation d'azote, appliquée sur la puce de géolocalisation, et encore

une série de coups. La douleur est de plus en plus vive, elle se déverse en lui comme une coulée d'acide. Théo a l'impression d'être un chirurgien en train de s'opérer lui-même, promenant son scalpel au milieu des fragments de son tibia brisé. Lorsqu'il se laisse retomber sur le dossier, épuisé, de grosses gouttes de sueur roulent sur son visage.

— La prochaine fois, je me scierai la cheville, ça sera moins pénible...

— Nous sommes presque arrivés.

Les yeux de Théo s'écarquillent. Le quatre-quatre fonce à une telle allure que la forêt alentour défile comme un film en accéléré. Jérémie double les véhicules en faisant crisser ses pneus et sans tenir compte des voitures qui arrivent en face et lui font des appels de phares. Dans le rétroviseur, on distingue une silhouette noire qui se penche depuis l'habitacle de l'hélicoptère. C'est un tireur d'élite qui les vise.

— Peut-être qu'on devrait se rendre et s'évader un autre jour..., murmure Théo.

— Tu vois cette entrée de tunnel, à gauche, en contrebas de la route ?

— C'est la porte du paradis ?

— Exactement ! Là-bas, nous serons sauvés.

Jérémie donne un coup de volant à droite, si brusque que leurs corps sont projetés sur le côté et Théo heurte sa portière, nouveau coup de volant, mais à gauche. Il slalome pour gêner le sniper. Théo lance :

— Le premier de nous deux dont la tête éclate a perdu, d'accord ?

— Pari tenu ! Le perdant paiera le restau. Mais tu es un tricheur : toi, la police te veut vivant.

— C'est marrant qu'on ait ce point commun : l'humour caustique, l'art des rires acides.

Jérémie braque une nouvelle fois, puis contrebraque aussitôt. Il se dit qu'ils sont redevenus deux adolescents plaisantant par prestance, narguant la mort. Quel dommage qu'il n'y ait pas de boîtes noires dans les voitures, comme dans les avions ! Tandis qu'on emballerait leurs

corps dans des sacs plastiques, la police, consternée, écouterait leur dernière conversation... Le sniper fait feu, un pneu éclate et l'arrière du quatre-quatre se met à brinquebaler à droite à gauche, Jérémie écrase le frein pour ne pas quitter la route, nouveau coup de feu, cette fois-ci c'est un pneu avant qui crève, le véhicule se met en travers de la route et dérape sur plusieurs mètres, heureusement sans basculer.

— Cours au tunnel ! crie Jérémie tout en dégoupillant une grenade incendiaire qu'il lâche à l'arrière.

Ils jaillissent du véhicule, sautent par-dessus la rambarde de sécurité et se laissent glisser le long de la pente herbeuse. Ils tombent dans une eau boueuse qui les trempe jusqu'aux chevilles et se précipitent vers l'entrée du tunnel. Celle-ci se découpe en un large disque noir, on croirait voir la gueule ouverte d'un monumental ver au corps de béton. Le tireur d'élite vise la jambe de Jérémie, mais la grenade explose. Le quatre-quatre se transforme en une boule de feu au cœur couleur blanc phosphore incandescent, les autres bombes sautent aussitôt, la lueur brûle la rétine comme un reflet de soleil sur la mer, des débris incendiaires jaillissent en feu d'artifice. Le pilote de l'hélicoptère vire pour s'éloigner du danger, les unités au sol s'occuperont d'en finir avec ces enragés !

Théo et Jérémie courent à perdre haleine, tandis qu'autour d'eux retombent des débris incendiaires. Au contact de l'eau, ces fragments grésillent et sombrent mais, même immergés, ils demeurent incandescents, créant des zones d'ébullition.

Enfin, ils réussissent à se mettre à l'abri. Ils se trouvent dans l'une des bouches de sortie des canalisations du Grand Paris. Après l'inondation de 2024 due à la Méga Tempête Ulysse, des travaux colossaux ont été menés pour améliorer le système d'évacuation des eaux. Ce réseau se ramifie en un labyrinthe de deux mille kilomètres. Il a prouvé son efficacité durant Sylvia, absorbant les pluies diluviennes. Dans ce tunnel de béton creusé sous la forêt, l'hélicoptère ne peut pas utiliser son détecteur thermique pour continuer à localiser les fugitifs. Jérémie entraîne

Théo vers une échelle de service. Ils rejoignent la plateforme de circulation, utilisée par les égoutiers. Une moto volée est garée là. Quelques heures plus tôt, Jérémie l'a transportée à l'arrière du quatre-quatre, sur un porte-moto, et est venu la placer ici. Il prend le sac à dos pendu au guidon, le tend à Théo et grimpe sur la selle, Théo passe à l'arrière et s'agrippe à lui. Le phare éclairant la voie, ils s'enfoncent dans le ventre ténébreux du grand ver.

Quand Jérémie sort enfin de ce labyrinthe, ils se trouvent loin de leur point d'entrée. Cette autre bouche d'évacuation, plus petite, dégorge sa boue dans un canal bordé de hêtres. Sur le mur est écrit à la peinture jaune « Boulogne Evac. 05 ».

— Nous sommes dans le bois de Boulogne. Ce n'est pas là que je voulais arriver, mais ça fera l'affaire. Dans le sac à dos, tu trouveras un survêtement, des baskets, une casquette et de l'argent. Il y a aussi des fausses barbes, des moustaches, des perruques, des lunettes de soleil et des lunettes de vue... Utilise tout ça pour berner les logiciels de reconnaissance faciale. Change-toi et laisse-moi ta tenue de prisonnier, je vais m'occuper de la faire disparaître avec mes propres affaires. Tu peux garder la moto. Maintenant, tu dois te débrouiller seul.

Jérémie ôte cagoule, gilet pare-balles et combinaison NBC. Il se retrouve en jean et tee-shirt. Théo, tout en se changeant lui aussi, fait remarquer :

— D'abord tu m'arrêtes, maintenant tu me libères... Mon pauvre Jérémie, tu ne sais pas ce que tu veux dans la vie.

— Et toi, Théo ? Que veux-tu ?

— La même chose que tout le monde : une vie meilleure dans un monde meilleur.

— Ce n'est pas toi que j'ai libéré, c'est Christie. Si tu étais resté en prison, ils risquaient de remonter jusqu'à elle.

— Christie n'a rien à voir avec...

— Inutile de nier, je sais que c'est elle qui a placé la bombe. Heureusement, la police l'ignore. Fais tout ton possible pour la protéger !

— Compte sur moi. Et merci, Jérémie, je n'oublierai jamais ce que tu as fait. Face aux policiers et aux autres taulards, j'avais beau faire le fanfaron, je commençais à me fissurer...

Théo fait ronfler le moteur et s'éloigne à moto comme s'envole un oiseau. Libre !

## Chapitre XXIV

Mardi 27 mai 2027

**D**ans les aquariums aux eaux noires nagent des créatures étranges. Le Grand Aquarium des Abysses est un lieu fascinant. Souvent, Jérémie vient passer des heures ici, pour oublier les massacres, les complots, les chasses à l'homme, les guerres entre mafias, les menaces d'attentat, les grands coups de filets... Installé sur une banquette, il trace des croquis du diable noir, aux dents en aiguille et qui possède au-dessus du front un leurre bioluminescent. Gare aux prédateurs attirés par cette lueur bleutée... Ils s'apprêtent à engloutir ce qu'ils prennent pour une proie et les voilà croqués par une mâchoire qui se referme sur eux comme un piège à loups.

Dans les dizaines d'aquariums de la salle évoluent un calmar aux yeux globuleux (son corps transparent, d'où pendent des petits tentacules, ressemble à un sac pastique fiché de deux yeux protubérants), des méduses lanterne de papier (telles des lanternes japonaises rouges brillant dans l'obscurité), des limaces à museau noir (un poisson blanc comme le lait, à la tête mal esquissée et d'allure fœtale), un vampire des abysses (une pieuvre-calmar écarlate qui expulse un nuage lumineux quand elle est menacée), un poulpe à ventouses lumineuses (une danseuse de Flamenco faisant virevolter sa jupe vermillon), des méduses (certaines espèces ont la taille d'un dé à coudre, tandis

que la méduse circus flotte au-dessus des têtes des visiteurs, dans son aquarium-palais, déployant son corps en coupole de soixante mètres de diamètre, gigantesque comme un chapiteau de cirque)...

Dessiner l'aide à patienter. Il attend Christie. En utilisant un mobile jetable, il l'a contactée sur son numéro professionnel. L'échange n'a duré qu'une minute. Il lui a expliqué qu'il devait à tout prix lui parler aujourd'hui même, elle a accepté sans poser de questions. Pour leurs retrouvailles (qu'il n'imaginait vraiment pas dans de telles circonstances...), il a choisi ce lieu. Les océans, son monde, sa passion.

Des enfants murmurent de frayeur. Du doigt, ils désignent « l'épouvantable » masca laboureur, un indescriptible requin : trompe d'éléphant, dents de rongeur, nageoires évoquant des ailes... Une fillette éclate en sanglots, elle veut partir, l'enseignante l'apaise : « C'est la nature, ce n'est pas un monstre »... Jérémie lui explique : « Tu sais, il ne mange que des calmars et des coquillages... » Mais la petite fille secoue la tête, trop c'est trop, on lui avait promis un zoo de poissons et, ça, ça fait peur, pourquoi on n'est pas plutôt allé voir des girafes ? Une accompagnatrice la ramène dans la salle des coquillages abyssaux, avec deux garçons apeurés.

Le crayon de Jérémie se déplace rapidement sur le papier. C'est étrange, lorsqu'il se presse : son trait est juste, s'il ralentit : voilà les erreurs qui apparaissent. Alors il dessine à toute vitesse, et les créatures sur ses pages semblent vivantes ! Il a du talent, c'est évident. Certaines semaines, quand le stress est trop intense, il s' imagine quittant la police. Il jettera sa démission à la figure de ses chefs, ces crabes toujours occupés à batailler les uns contre les autres. Puis il passera le reste de sa vie à étudier le comportement des créatures marines.

Son dessin achevé, Jérémie passe aussitôt au suivant, ce sera un chauliode féroce (ses dents sont si longues qu'elles dépassent de sa gueule) tentant de dévorer un vise-en-l'air. Dans les gigantesques yeux noirs de la proie (ces yeux si grands qu'ils occupent quasiment toute la

face, ne laissant qu'une petite place à la bouche en forme de bec), Jérémie fait apparaître l'épouvante. Le crayon s'affole, noircit la gueule d'un poisson ogre surgissant à son tour...

— C'est magnifique..., murmure une femme.

Jérémie relève la tête, il croit que c'est Christie, ce n'est pas le souvenir qu'il a de sa voix mais celle-ci a peut-être changé... Ce n'est pas elle. Jolie, vêtue d'un tailleur beige contrastant avec un chemisier rouge framboise, une femme le regarde en souriant. Non, elle est plus que jolie : superbe convient mieux. Elle a la splendeur de certaines top models, on dirait qu'elle s'est arrachée des pages d'un magazine de mode. Comme Jérémie demeure silencieux, elle ajoute :

— J'adore votre dessin...

— Oui, merci...

Nouveau silence. Étonnée, elle fronce les sourcils. D'habitude, lorsqu'elle adresse la parole à un homme (et c'est bien rare), celui-ci s'empresse d'alimenter la conversation dans l'espoir de la séduire. Et qui sait ? Parfois, cela réussit...

— Excusez-moi, mais j'attends une amie..., répond Jérémie.

La voilà encore plus étonnée. Lentement elle se penche vers lui – un instant il croit qu'elle va l'embrasser ! – mais, au dernier moment, elle dévie la tête et lui murmure à l'oreille :

— Elle a bien de la chance...

D'un petit signe de tête, elle lui dit au revoir et s'éloigne. Il se lève, la rattrape, détache la feuille du carnet de croquis et la lui tend.

— Au moins, vous aurez les poissons..., commente-t-il.

Lorsqu'elle saisit le dessin, on a l'illusion que les deux prédateurs, gueule ouverte, vont lui croquer les doigts. À son tour, elle lui tend quelque chose. Une carte de visite, avec son nom, son mail, son numéro de mobile.

— On ne sait jamais..., murmure-t-elle d'un ton espiègle.

Une fille de six ans vient se figer à côté d'elle.

— Madame ! Sébastien et Thomas font que me tirer les cheveux pendant que vous regardez pas !

Elle soupire.

— J'arrive. Ces deux-là, ça commence à bien faire...

Elle s'en va gronder les turbulents qui lui répondent avec défiance. D'année en année, les enfants sont de plus en plus impolis, dit-on, voici venu le règne des enfants-rois. Les autres élèves affluent pour assister au conflit, l'enseignante ressemble à une reine des abeilles autour de laquelle vient s'agglutiner l'essaim.

Déjà, Jérémie entame le dessin suivant. Rester inactif, ça, il ne sait pas faire. Sa vie est un torrent qu'il descend en rafting, et c'est son père qui lui a révélé cette voie. Maintenant, il crayonne un dragon noir. La créature, au corps plissé marron clair, évoque un chien sans patte, un sharpeï aux longues dents. Comment reproduire sa couleur ? Sortant des pastels de son sac, il se lance dans des essais. Des yeux, il caresse le « pelage » de cet animal déroutant qui demeure immobile dans son aquarium, à l'affût.

Enfin, Christie arrive, elle est d'une beauté rayonnante. Jérémie se lève et marche à sa rencontre.

— Jérémie... Qu'est-ce que tu as changé !

— Toi aussi.

— Tu m'as reconnue facilement ?

— Oui, mais j'ai triché. J'ai vu des photos de toi sur ton site web professionnel.

— Ah oui... Je t'ai aussi cherché sur le Net, mais, toi, tu n'es nulle part.

— C'est parce que je suis devenu policier, alors je préfère demeurer sans visage aussi souvent que possible.

— « Sans visage »... , répète-t-elle, songeuse.

Ces retrouvailles l'emplissent de joie, elle ne s'en cache pas, mais elle affiche aussi une certaine dureté. Les épreuves du passé ont forgé ses traits.

Baissant la voix, il se met à chuchoter :

— Christie, tu es en danger, il faut...

— Non ! Pas maintenant. Tout à l'heure, tu m'expliqueras tout.

— Mais...

— On ne s'est pas vus depuis dix ans ! Je veux profiter de ce moment avec toi.

Détournant la tête, son regard glisse le long des aquariums...

— Cet endroit, c'est tellement toi ! Si j'avais voulu te revoir plus tôt alors que j'ignore ton adresse, je serais venue passer mes journées ici.

— Oui, ton plan aurait marché.

— Tu as gardé ta passion des océans, des tempêtes, des poissons, des requins... Je ne suis jamais venue ici. Tu sais pourquoi ?

*Justement parce que tu avais peur de me revoir*, songe-t-il. Comme il demeure silencieux, elle répond :

— Je me disais toujours : c'est Jérémie qui te fera visiter cet endroit. C'est lui l'expert, je suis sûre qu'il en sait même plus que les conférenciers ! Tu m'as promis cette visite alors je la veux maintenant.

— Je te l'ai promise ?

Elle lève les yeux au ciel et sursaute en découvrant la monumentale méduse circus qui semble sur le point d'englober la pièce dans son voile translucide.

— J'ai *imaginé* que tu me promettais cette visite, donc maintenant : tu dois tenir parole.

Finalement, elle a raison. C'est plus facile ainsi. C'est l'une des qualités de Christie : savoir simplifier ce qui est trop difficile. Dans une revue professionnelle de jardinage (qu'il a acheté parce que Christie y est interviewée), elle donne des exemples sur la façon de composer avec un mur qui enlaidit un jardin. Elle propose de le recouvrir de lierre ou de vigne grimpante, d'en faire un mur végétalisé, de le badigeonner à la chaux et de transformer les lieux en patio à l'andalouse, de le couvrir d'un vaste miroir afin de « dédoubler » le jardin... Des photos de lieux sur lesquels elle a travaillé illustrent ses exemples : la laideur s'y transforme en merveille. Jérémie, lui, est plutôt du genre à acheter la maison du voisin, à faire sauter le mur gênant à coups de masse et à agrandir son jardin.

Il l'entraîne vers les grandgousiers, longs de deux mètres. C'est l'heure du repas, de minuscules poissons

des abysses sont libérés dans les aquariums des prédateurs. La gueule d'un grandgousier s'ouvre, disproportionnée par rapport à la taille de l'animal, et une proie est engloutie. Surprise, Christie éclate de rire et celui-ci n'a pas changé, il tinte comme il y a dix ans. Jérémie en est profondément touché. Ce rire lui fait revoir la Christie qu'il embrassait sous leur cerisier. Demain, ils feront sauter la bombe, mais non ! Non ! Cette fois-ci, il va faire barrage à la folie de Théo ! La bombe n'explosera pas, il va désamorcer cette idée avant que Christie et Kévin ne soient balayés-broyés.

Après les dragons-boas, les vampires des abysses, les pieuvres de cristal, les calmars bijoux de l'Arcturus (ceux-là, constellés de points scintillants, semblent sertis de saphirs et d'émeraudes : on en ferait des couronnes vivantes pour les reines), les vers pompéiens et les siphonophores « feu d'artifice » aux milliers de tentacules bioluminescents, ils passent enfin à la salle suivante.

— Tu boites légèrement, lui dit-il.

— Tiens ? Tu l'as remarqué. C'est pourtant discret.

— Je suis très observateur.

— D'habitude, je prends des antalgiques, du coup je ne boite pas. Mais j'essaie de diminuer les doses. J'ai voulu arrêter trop tôt...

— Qu'est-ce qui t'es arrivé ?

— Ce n'est rien, un tout petit accident de parachutisme.

— En parachutisme, ça n'existe pas, les « tout petits accidents », il n'y a que les catastrophes et les désastres.

— Alors c'était une toute petite catastrophe de rien du tout. Mais tu es bien placé pour me faire la morale sur la sécurité, toi ! Et vous, dans la police ? Il n'y a pas des catastrophes et des désastres ?

— Pas tout le temps. En ce moment, à part la chasse aux tueurs en série et les raids contre la mafia russe, c'est le calme plat, on s'ennuie à mourir.

Elle le regarde, incrédule, tentant de lire sur son visage s'il plaisante ou s'il est sérieux. Elle commence à rire avant de se raviser.

— C'est si dangereux que ça, ton travail ?

Des souvenirs de fusillades crépitent aux oreilles de Jérémie, Renog lui hurle de se mettre à couvert, les Russes mitraillent à foison jusqu'à ce que les balles des tireurs d'élite viennent les faucher...

— Changeons de sujet : voilà les requins !

Des requins lézards ondulent au ralenti. Un requin grande-gueule (celui-là mesure cinq mètres cinquante) promène sa tête monumentale, bouche grande ouverte, avalant les méduses lâchées pour son repas.

La pièce suivante est plongée dans la pénombre. Christie pousse un cri de frayeur, ses pupilles se dilatent, son cœur s'affole, elle doit forcer pour débloquer son souffle coupé net. Puis elle se met à rire, les poussées d'adrénaline sont ses glaces à la vanille. Devant eux nage le mégalodon, un requin massif, long de vingt-deux mètres. Il ouvre la gueule, un gouffre denté apparaît et se renferme sur un foisonnement d'anguilles affolées.

— C'est un « fossile vivant », un animal que l'on croyait éteint depuis plus d'un million d'années, explique Jérémie. Mais la France, la Russie et le Japon se sont alliés pour se lancer à la Conquête des Abysses comme on se lance à la Conquête de l'Espace, et voilà le résultat !

Dans un aquarium voisin, une tache rouge sombre apparaît dans l'obscurité. Elle grandit et se clarifie, vire au cramoisi. On dirait du sang qui se répand et se dilue. Une silhouette se rapproche. C'est un autre squalo, gris clair excepté les mâchoires et le cou qui s'ornent d'une large tache écarlate.

— Voici le requin rouge-gorge. Ses proies prennent sa marque rouge vif pour une méduse ou un poulpe et se jettent droit dans sa gueule... On le surnomme le « requin corrida » ou le « requin toréador », qui agite sa cape pour mieux vous mettre à mort.

Le regard de Christie va et vient entre les deux prédateurs. Il lui semble plonger au fond des abysses, et ces deux requins géants la cernent, tournent autour d'elle. Sa mémoire fait ressurgir les sensations de sa nage au milieu des requins des Bahamas. Elle sent la pression des eaux qui entrave ses mouvements. Sa respiration force, comme

pour inspirer à travers un détendeur de plongée. Le mégalodon fonce sur elle, gueule ouverte. Elle quitte brusquement la pièce, Jérémie la talonne, inquiet. Le musée est un labyrinthe, elle prend un couloir au hasard et se réfugie dans la salle « Trésors des Abysses ». Elle s'adosse à un mur, mains derrière le dos, pour reprendre son souffle.

— Ça va, Christie ?

— Pourquoi est-ce qu'on ne s'est pas revus plus tôt ?

Jérémie ne sait pas quoi dire. D'habitude, quand il se pose cette question, les raisons lui paraissent évidentes. Cela coule de source. Mais, cette fois-ci, c'est le vide. En guise de réponse, une détonation tonne dans sa mémoire. Il va lui dire qu'il s'en veut toujours à cause de l'explosion, mais au lieu de prononcer ces mots, il se penche et l'embrasse sur les lèvres. Elle se dégage aussitôt.

— Oui, tu as vraiment beaucoup changé..., se contente-t-elle de dire.

Jérémie songe qu'il devrait peut-être s'excuser, mais non. On présente ses excuses lorsque l'on regrette. Il a sur les lèvres une légère saveur de sel, et le cœur déréglé.

— Moi aussi, j'ai changé, ajoute-t-elle. Je n'arrive plus à la retrouver, cette autre que j'étais.

Elle ne lui dit pas pourquoi elle-même n'a jamais essayé de le recontacter. Elle se trouvait enlaidie par ses blessures. Elle voulait d'abord *redevenir belle*. Mais qu'est-ce que ça veut dire, « être belle » ? Des tas de gens lui disent qu'elle est magnifique, mais elle ne les croit pas. Quelquefois, ceux qui découvrent ses cicatrices prennent peur. Ou bien ils s'animent d'une curiosité morbide. Même encore aujourd'hui, elle ne se sentait pas prête à revoir Jérémie. Les événements ont tout bousculé...

Elle feint de s'intéresser aux écrans explicatifs. On y détaille la récupération des nodules polymétalliques, ces concrétions rocheuses et métalliques qui parsèment les grandes plaines abyssales. Du bout des doigts, elle enclenche l'un des reportages : un sous-marin franco-russo-japonais évolue à trois mille mètres de profondeur, dans une eau en ébullition. L'engin, massif, aux formes

arrondies, jaune vif, évoque un crustacé jeté dans une casserole bouillante. L'appareil est en train de récolter des nodules autour de cheminées hydrothermales lorsqu'un séisme a lieu. Une faille vient d'apparaître dans le sol rocheux et des coulées de magma en jaillissent. C'est un sang orange épais comme du miel, une hémorragie du cœur de la terre. À son contact, l'eau entre en ébullition et file vers la surface, emportant sédiments et débris en une colonne noire et tumultueuse. On distingue les deux sous-mariniens, derrière l'épais cockpit en forme de bulle vitrifiée. Le pilote demeure concentré sur ses manettes, tandis que son collègue, affolé, s'agite et crie dans le micro relié au navire support... Le sous-marin en détresse s'éloigne, tandis que flottent autour de lui les cadavres ébouillantés de poissons, crabes, crevettes, coquillages et vers tubicoles géants. Aux alentours, des volutes de fumées noires gorgées de fer et de manganèse jaillissent des cheminées rocheuses. La plaine abyssale ressemble à une cocotte-minute sur le point d'exploser malgré ses soupapes libérant une vapeur charbonneuse. L'image se morcelle, le hublot du robot-assistant, qui filme la scène, est en train de se fissurer. Le film s'interrompt. Un commentaire explique que le robot télécommandé vient d'implorer, mais le sous-marin *L'Acharné* réussira à rejoindre la surface.

Christie s'approche de l'un de ces fameux nodules, exposé sous une vitrine. On dirait une météorite d'une vingtaine de centimètres de diamètre. On les surnomme « les nouveaux lingots », celui-là vaut vingt mille euros, mais certains atteignent des sommes très supérieures... Et que dire des boues abyssales concentrées en terres rares ? La France plonge ses mains dans les profondeurs du Pacifique Sud pour en extirper des tonnes de cette terre gorgée de scandium, yttrium et lanthanides. Or, ces métaux sont indispensables à la production des portables, des écrans d'ordinateur, des éoliennes, des moteurs hybrides... C'est ainsi qu'en six ans, les trois mille milliards de la dette française ont fondu, tout a été remboursé avec de la boue et des cailloux. On se réveille de la Grande Dette comme d'un cauchemar. Enterrés

ruinés, nous ressuscitâmes riches ! Pour aussitôt recommencer à dépenser à outrance... Le budget 2027 est intenable, le déficit est déjà de retour, revoici la dette : le cancer monétaire récidive.

Christie se place au bord d'un aquarium aménagé dans le sol.

— Qu'est-ce que c'est que ces boules d'un noir verdâtre ? On dirait des champignons qui poussent sur de la glace orange ! Ça existe, les champignons des abysses ?

Jérémie lui prend la main et l'invite à marcher sur la vitre.

— N'aie pas peur...

Il l'entraîne vers le centre, elle le suit à petits pas prudents, comme s'ils s'aventuraient sur un étang gelé.

— Nous surplombons un fragment de lac de méthane gelé. À partir d'une certaine profondeur, les températures sont si basses et la pression si forte que l'eau gèle et piège les molécules de méthane. Cette glace est souvent blanche, mais, ici, elle est colorée en orange par une imprégnation d'hydrocarbures. Et ces « champignons » sont en réalité des bulles de gaz enveloppées de pétrole.

Des vers roses, semblables à des mille-pattes, creusent des cavités dans la glace méthanique et s'y lovent. Christie fixe ce monde sidérant qui se déploie au-dessous d'elle.

— J'ai l'impression d'être une astronaute explorant une nouvelle planète.

— La France, le Japon et la Russie se sont spécialisés dans la transformation de ces lacs de méthane en électricité, après avoir vidé les puits de pétrole abyssaux jusqu'à la dernière goutte.

Elle relève le visage et lui dit :

— Tu es incollable sur les sujets qui te passionnent ! Comme autrefois...

Jérémie a un frémissement, « comme autrefois » : ces mots viennent se ficher dans son esprit comme une écharde.

Elle désigne une colonie de vers.

— Qu'est-ce qu'elles deviendront, ces espèces de vers-crevettes à mille pattes, quand le monde aura brûlé toute leur glace ? Il paraît que Los Angeles est maintenant tellement

illuminé par ses éclairages que la nuit on y voit comme en plein jour. On surnomme ce phénomène « le soleil de minuit américain ». C'est pour ce genre d'idioties que nous détruisons notre propre planète...

— C'est un peu réducteur.

— Oui, mais c'est quand même en partie vrai. Quelle est ta salle préférée ?

— Il y en a deux : celle des requins géants...

— C'est bon, j'ai eu ma dose de ces bestioles.

— Et l'autre salle, c'est une surprise, viens !

Il lui prend la main et l'entraîne, elle rit, elle adore, elle en veut encore. Ils traversent la salle des crustacés. Elle a un mouvement de recul devant le crabe-titan, d'une blancheur intense (on le dirait façonné de neige). Il broie des coquillages dans ses pinces formidables, il en fait un festin comme on se gave de noix. Sa taille est monstrueuse, il pourrait affronter un taureau. Semant la terreur dans les oasis hydrothermaux, on le surnomme « la Mort albinos ».

Jérémie se faufile de salle en salle. Ils se dépêchent, toujours main dans la main, on dirait les deux enfants d'un conte courant au pays des monstres.

Ils atteignent une salle plongée dans l'obscurité. Derrière les parois de verre protégeant un monde d'encre, des formes lumineuses changent sans cesse de couleurs. C'est le ballet de lumière des calmars. Sur les étals des poissonniers, leurs cadavres sont laiteux. Mais, ici, vivants, ils scintillent ! Par bioluminescence, ils alternent rouges, jaunes, verts, bleus, blanc incandescent...

— C'est incroyable..., murmure Christie.

— Tu veux voir des créatures effrayantes ?

— Pires que ces épouvantables requins gigantesques ?

— Dans la catégorie Horreur, ils ont leurs rivaux.

Un délicieux frisson lui parcourt le dos, elle hoche la tête. Il la conduit dans un énième couloir pour déboucher dans une pièce monumentale. Christie porte ses mains à ses lèvres pour s'empêcher de crier. Un calmar rouge d'une taille surréaliste s'agite devant eux. C'est l'*Architeuthis dux*, une créature de vingt mètres de long. La partie supérieure de son corps s'achève par une crête

en pointe de flèche, tandis qu'à la partie inférieure, au-delà du foisonnement de ses huit tentacules, s'étendent encore sur plusieurs mètres ses deux longs bras de chasse aux extrémités enflées. Ses yeux, immenses coupoles noires, sont aussi grands qu'une tête humaine.

Des larmes coulent sur les joues de Christie, de peur, de joie. Elle passe sa langue sur ses lèvres, pour recueillir l'eau salée de ses larmes, et elle imagine que c'est l'eau de cet aquarium qu'elle est en train de boire.

Jérémy la conduit dans la salle des maquettes, où sont reproduites des bases sous-marines abyssales : centres scientifiques, unités de forage et d'extraction pétrolières, mines d'or ou de cuivre, zones de stockage de nodules polymétalliques, usines de production d'électricité méthanique... Dans cette pièce, il n'y a jamais grand monde, les visiteurs préfèrent observer les animaux. Pour le moment, c'est parfait, elle est déserte.

— Christie, maintenant, il faut que tu m'écoutes.

— Je déteste les phrases qui commencent par « Il faut ». « Il faut obéir », « Il faut respecter les règles », « Il faut faire ce qu'on t'a dit »...

— Christie, cesse de plaisanter ! Dans peu de temps, la police va te suspecter.

Elle est surprise. Bien sûr, elle avait envisagé cette éventualité, mais elle espérait y échapper. Et puis, elle n'avait pas songé que cela surviendrait si vite... Les événements s'emballent, sa vie est à nouveau en chute libre, mais cette chute-là risque de durer des années, peut-être même toute sa vie...

— Ils sont rapides..., murmure-t-elle, pensive.

Jérémy serre les poings, s'il avait Théo sous la main, il le propulserait contre un mur !

— Je sais que tu as aidé Théo à faire exploser cette usine de Dieppe ! Mais dans quoi est-ce qu'il t'a encore embarquée ! Tu...

— Arrête !

De colère, son visage a pâli.

— Je ne suis plus une gamine ! Comment peux-tu croire que Théo me mène par le bout du nez ? Ce qu'il

fait, il le fait pour ses raisons, et moi je l'aide pour MES raisons. C'est pour ça qu'il n'y a rien de plus différent que deux personnes qui font la même chose.

Jérémie ne s'attendait pas à cela.

— Je veux t'aider, même contre ton gré. Sinon, lors de notre prochaine rencontre, c'est toi qui seras dans un aquarium ! Trois mètres sur trois, et vous serez cinq à y dormir. Et en prison aussi, crois-moi, il y a de sacrés requins...

— Mais peut-être que moi aussi, dans mon genre, je suis un sacré requin.

— Arrête tes bravades.

— Sur ce point, tu n'as pas changé, tu veux toujours aider tout le monde. Tu as le syndrome du bon samaritain.

— Je m'en fous, de « tout le monde », c'est toi que je veux aider.

— Tu risques ta carrière pour moi ?

Oh oui, même s'il ne veut pas le lui avouer. Et plus encore : pour elle, il mise sa vie.

— Tu dois fuir, tout de suite. Ne repasse pas chez toi, car la police pourrait y débarquer d'un moment à l'autre, d'ailleurs elle y est peut-être déjà.

— Pas de problème, je suis prête à partir. Je m'y prépare depuis des années.

Sa réaction le sidère. Il ne lui connaissait pas cette détermination.

— Mais bon sang, qu'est-ce que vous complotez ?

— Tu le sauras bientôt. Pour l'instant, je ne peux rien te dire.

— Si tu retournes chez toi, tu peux être certaine que tu vas te faire arrêter !

— J'ai compris, je n'ai déjà plus de chez moi.

Elle songe à Claire, mais elle ne peut pas l'avertir. Comme son amie n'est pour rien dans cette histoire, si des policiers l'interrogent, elle en sera quitte pour un moment de frayeur.

— Tu vas te rendre dans un endroit où personne n'ira te chercher. Tu ne restes pas à Paris et tu ne retournes pas à Chantilly, car ce sont les villes de ton enfance, tu ne...

— C'est clair, pas besoin de me détailler.

— Ton trajet de fuite doit être chaotique. Change plusieurs fois de direction, comme une boule de billard qui rebondit de bande en bande. Ainsi, même si la police retrouve ta trace quelque part, cela ne la mènera pas loin. Bien sûr, tu n'utilises jamais ton vrai nom, tes papiers d'identité, tes cartes de crédits... Donc tu ne pourras pas prendre l'avion.

— Je sais.

— Tu dois employer des contre-mesures pour déjouer les logiciels de reconnaissance faciale. Mets des lentilles pour changer la couleur de tes yeux, du fond de teint pour assombrir ta peau, du rouge à lèvres, des faux cils, change de coiffure, teins-toi les cheveux, porte toujours un chapeau, des lunettes de soleil, un foulard... Tu as bien laissé ton mobile et ta tablette chez toi, comme je te l'avais demandé au téléphone ? Sinon, tu seras géolocalisée.

— Oui, oui.

Il lui tend des clés de voiture.

— Elle a été louée par un ami, sous un faux nom.

— C'est qui, cet ami ?

— Quelqu'un qui me devait un service, parce que j'ai évité la prison à sa fille. Quand elle était adolescente, elle a eu une colère incendiaire. Lorsqu'elle a découvert que son copain couchait avec sa meilleure amie, elle est allée mettre le feu à un immeuble abandonné. À l'époque, je venais d'être promu lieutenant de police. Quand je l'ai interrogée, j'ai estimé qu'elle méritait une deuxième chance. Alors j'ai fait exprès de ne pas résoudre cette enquête, même si je savais que c'était elle. J'ai eu raison, elle est devenue quelqu'un de super.

— Je crois que nous avons fait pire qu'elle quand nous étions adolescents... Et nous avons échappé à la justice. Nous aussi, nous avons eu une deuxième chance.

— Et est-ce que nous sommes devenus « des gens super » ?

— Tu jugeras par toi-même.

— Tu roules tout le temps. Tu t'arrêtes aux feux rouges, tu respectes les limitations de vitesse, tu ne commets aucune infraction... Tu roules, encore et encore, jusqu'à

ce que tes yeux se ferment, que la fatigue bourdonne à tes oreilles. Quand tu es arrivée dans un parfait nulle part, quand enfin tu es devenue invisible, tu m'envoies un mail à cette adresse, en signant d'un pseudonyme.

Il lui tend un papier.

— Dans ton mail, glisse « 777 » quelque part, ainsi je saurai que le message vient de toi. Tu me diras si tu as besoin d'aide ou si tu es en sécurité. On pourra communiquer grâce à cette messagerie, il n'y a aucun risque. Le temps que tu me contactes, moi, j'aurai trouvé un moyen de te sortir d'affaire.

— Non, je me fiche de tes mails, c'est toi que je veux. Je sais déjà où je me cacherai. Mais avant d'aller m'enfouir dans mon terrier, je dois me rendre autre part. Quand j'aurai atteint ma destination, je te dirai où me trouver et tu viendras me voir. Je veux te montrer quelque chose.

— D'accord, compte sur moi. Maintenant, tu files. De mon côté, je vais avertir Kévin.

— Kévin ? Alors tu sais aussi que Kévin est impliqué... Mais ne t'occupe pas de lui, je vais aller le voir.

— Non, c'est trop risqué.

— Comment pourrais-je le laisser tomber ? Si les rôles étaient inversés, il viendrait lui-même m'alerter. C'est un ami très proche. De toute façon, nous avons déjà prévu de nous voir ce week-end, je le lui avais promis. Il m'a demandé un service qui compte beaucoup pour lui. Je vais avancer notre rendez-vous à cet après-midi. Ne t'inquiète pas, je n'irai pas chez lui, nous nous verrons en ville. Je vais acheter un portable jetable pour le contacter, puis je me débarrasserai de ce mobile.

— Bon, d'accord, mais tu dois débiter ta fuite aujourd'hui même. Kévin court moins de danger que toi d'être identifié. Il n'est pas forcé de partir, mais il doit redoubler de vigilance et se préparer au pire. Dans le coffre de la voiture, je t'ai mis un sac à dos avec de l'argent liquide.

— Je te remercie mais je n'en ai pas besoin. J'ai déjà mis de l'argent de côté.

— Tu le prends quand même et tu me rembourseras en t'occupant de mon jardin. Tu me remercieras avec des fleurs. Mon jardin-océan, tu te souviens ?

Christie se mordille la lèvre. Des larmes lui viennent aux yeux, qu'elle essuie d'un revers de main.

— C'est exactement ce que je ferai. Tu sais, Jérémie, tu es un *late bloomer*.

— Je ne connais pas ce poisson...

— Un *late bloomer*, c'est une plante à floraison tardive. Par exemple, les roses Pink Cloud ou les fées des neiges s'épanouissent en fin de saison, ou à l'automne. Quand on se promène dans une roseraie au mois de juin, on s'émerveille de ces explosions de couleurs et de ces parfums. Mais les gens remarquent à peine les rosiers non éclos, ils croient à un échec. Pourtant, si tu sais attendre, au bout de plusieurs semaines, tu verras apparaître, au-dessus d'un tapis de roses de juin fanées, une nuée de fleurs fuchsia ou blanches. Je les adore, ces roses d'automne, mes belles tardives. Je les imagine comme de jeunes beautés qui arrivent à une fête, magnifiques dans leurs robes de soirée, elles sont terriblement en retard, il est minuit passé, et les visages inquiets de leurs amants s'illuminent en les apercevant.

— J'aimerais que tu sois en train de parler de nous... Je te vois marcher vers moi, c'est toi ma belle de minuit.

— Un *late bloomer*, cela désigne aussi une personne dont le talent est resté longtemps caché. Et un jour, tout à coup, la fleur s'épanouit, en retard mais elle n'en est que plus belle. J'ai toujours su que tu étais quelqu'un de formidable. Mais je n'imaginai quand même pas à ce point-là...

Elle se penche et l'embrasse sur les lèvres, il la serre dans ses bras mais elle se dégage et s'éloigne d'un pas pressé. Désormais, elle est une fugitive.

## Chapitre XXV

Mardi 27 mai 2027

**T**el un joggeur anodin, Théo court à petites foulées dans Paris. Il se faufile entre les passants, sourit aux femmes, badine le temps d'un clin d'œil. Son aisance est si naturelle qu'il n'attire jamais l'attention des policiers en patrouille. Mais il sait que le temps joue contre lui. L'alerte évacion est lancée, sa description a été transmise aux forces de l'ordre. Il ne peut déjà plus prendre le métro sans risquer qu'un logiciel de reconnaissance faciale ne l'identifie sur les images d'une caméra de surveillance.

Il aperçoit un vigile, en faction devant une bijouterie. Il s'en approche, s'arrête, se plie en deux et se masse les cuisses. On dirait qu'il fait une pause, en vérité il est aux aguets. Tout est une question de timing. Il repère une mère poussant un landau et qui gronde ses deux aînés, très agités. Théo reprend sa course, arrive derrière l'un des deux garçons qui poursuit son frère, fait mine de vouloir le contourner mais en réalité le saisit par le bras et le tire devant lui tout en bondissant de côté. Lâchant l'enfant, il bouscule le gardien.

— Je suis désolé, excusez-moi !

Les passants sont convaincus que le garçon a coupé la route au joggeur, et que celui-ci l'a évité de justesse en percutant le vigile. La mère réprimande son fils qui s'est figé, bouche bée, stupéfait par cette injustice.

—Ce n'est rien, madame. Moi aussi, j'ai des enfants..., lui dit le gardien. Et toi, gamin, arrête de gambader partout.

Théo s'éloigne en accélérant. Il semble remettre de l'ordre dans sa tenue. En réalité, il dissimule sous son tee-shirt le pistolet dont il vient de s'emparer.

Après une longue course qui lui aura fait traverser Paris, Théo arrive dans Barbès. Il se rend dans une société de location de box. Le gardien à l'entrée lève la tête de son magazine, lui adresse un sourire et lui fait signe de passer : « C'est bon, pas la peine de montrer votre carte d'identité, je sais que vous êtes l'un de nos clients. » Théo pousse un soupir de soulagement, il n'aura pas besoin de se servir de son pistolet. Trois mois plus tôt, il est venu louer un garage ici, sous une fausse identité.

Il rejoint son box et tape son mot de passe sur le clavier. La porte se déverrouille, révélant une Alfa Romeo noire. Il l'a fait customiser : sièges en cuir, sono Optimum... Il prend la clé posée sur une étagère et va vérifier le contenu du coffre. Son sac à dos est bien là, ainsi que deux ordinateurs portables, un mobile, une montre, des vêtements, plusieurs paires de chaussures, de la nourriture, une trousse de médicaments, tout un bric-à-brac d'objets divers... Il opte pour un costume et se change. Dans la poche intérieure de la veste se trouve une fausse carte d'identité. Elle devrait suffire à passer un contrôle de routine dans la rue. En revanche, elle ne bernera pas un service expert dans un commissariat ou bien la Police aux Frontières. Ses poursuivants vont très vite remonter jusqu'à ce box. Dans deux ou trois jours, le garage grouillera d'experts de la Police Technique et Scientifique. Ces spectres en combinaison blanche examineront tout. À partir de quelques grains de poussière, ils vous arrachent une branche entière de la mafia. Il utilisera donc cette voiture pendant au maximum quarante-huit heures.

Il avait méticuleusement organisé sa fuite, mais Jérémie l'a pris de vitesse. Néanmoins, le voilà à nouveau libre ! Cette sensation l'enivre, il se sent comme un papillon voletant dans la lumière.

\* \* \*

Kévin est attablé à la terrasse d'un café, dans le jardin des Tuileries. Il observe des enfants jouant à s'arroser autour d'une fontaine. Des points d'eau ont été créés partout, dans les rues, les jardins, les squares, pour rafraîchir un peu les canicules. Paris est devenue « la ville aux mille fontaines ». Les enfants sont hilares, car l'un d'eux vient d'éclabousser sa mère par erreur. Kévin essaie d'imaginer le tintement de leurs éclats de rire. Sans sons, la vie ressemble à une pantomime. Ne rien entendre le désespère et l'excède. C'est ainsi. Au moins a-t-il le plaisir de constater que ses autres sens compensent. Par exemple, son sens de l'observation s'est aiguisé de manière saisissante. Il est capable de repérer et de mémoriser les mille petits gestes personnels de tout un chacun : vos expressions faciales, votre maintien, vos postures, la façon de remettre vos lunettes en place, vos bâillements, la tenue d'un gobelet de café... Tel un graphologue des gestes, il analyse cela avec précision et s'amuse à le reproduire. Au travail, il sidère ses collègues par des numéros de mime, imitant leur patron agacé, le président de la République ponctuant de grands gestes un discours inaudible, une femme amoureuse qui se passe la main dans les cheveux et tente d'attirer l'attention de l'homme qui lui plaît... Tout ça, ça amuse tout le monde. Mais sa vie demeure un long film muet. Seul le tonnerre lui parle, et encore : il murmure...

Il s'occupe de maintenance informatique. Il va dans les entreprises pour extirper des virus, réparer des défaillances de système, améliorer les défenses anti-intrusion, restaurer des sites web piratés, paramétrer des logiciels...

Quelqu'un s'est glissé dans son dos. Deux mains se posent à l'improviste sur ses yeux. Une fois de plus, elle l'a eu.

— *Christie !*

Il a levé la main droite en formant la lettre « C ». C'est le signe qu'ils ont choisi pour dire « Christie ». Elle vient s'asseoir en face de lui. Ses mains s'agitent.

— *J'ai encore gagné !*

— *Évidemment, c'est facile puisque je ne t'entends pas venir.*

— *Mauvais perdant !*

— *Tricheuse !*

Ils rient. Kévin a une façon étrange de le faire. Il contrôle son souffle, comme s'il voulait étouffer son rire, et le masque derrière sa paume. Il hait sa voix devenue difforme, à tel point qu'il redoute même le son de ses rires. Il se souvient encore des moqueries de ses camarades de lycée, lorsqu'il reprit les cours, pour la rentrée scolaire, en première. Il tenait absolument à retourner dans son lycée, avec le soutien d'un service d'aide aux déficients auditifs. Quant à l'option, plus réaliste, d'intégrer un institut spécialisé, il était formel : pas question ! Refus total. Une éducatrice venait donc l'assister en classe, et les professeurs lui transféraient les cours sur sa tablette. Mais sa voix, n'étant plus réglée à l'oreille, se déformait. Les sons, mal articulés et débités trop rapidement, se détérioraient et se mêlaient en une bouillie indistincte. Si parler c'est faire couler une rivière, chez lui c'était un torrent de boue. Sans s'en rendre compte, il s'exprimait trop fort, « gueulait », ou bien à l'inverse il murmurait, paraissant devenir aphone. Les professeurs agitaient les mains pour lui signifier quelque chose, mais quoi ? Moins vite ? Plus bas ? Plus fort ? Alors, au petit bonheur la chance, il augmentait le son ou le baissait, transformant un chuchotement en paroles bruyantes, un murmure en quasi-silence, un ton fortissimo en vociférations... Et les élèves riaient, riaient, riaient, ils tressautaient sur leurs chaises, secoués par de grands éclats de rire silencieux. Un jour, subitement, au beau milieu d'une énième hilarité générale, alors qu'il essayait d'expliquer qu'il y avait peut-être une erreur dans l'énoncé de l'exercice de maths, tandis que le prof gesticulait de manière incohérente tel un chef d'orchestre ivre, Kévin se leva d'un bond, souleva sa table pour la brandir au-dessus de sa tête et la fracassa par terre. Stupé-

faction générale. Lorsqu'il propulsa la table de son voisin contre un mur, une panique éclata, sauve-qui-peut ! L'éducatrice et ses camarades de classe se ruaient sur la sortie tandis qu'il projetait chaises et tables à travers les vitres qui explosaient sous l'impact. Les projectiles effectuaient un grand plongeon depuis le sixième étage et se pulvérisaient dans la cour, il pleuvait des meubles. Le bureau du prof y passa aussi. Ce fut difficile car il était massif, mais il bascula finalement dans le vide comme un hippopotame poussé du haut d'une falaise. Puis il y eut l'estrade, des sacs à dos, des ordinateurs portables, l'extincteur qui se disloqua en un geyser de mousse, et ensuite plus rien parce que la pièce était vide. Ne restait que Christie. Elle tenait son sac à dos à la main. Elle le balança dans les airs à travers une vitre détruite, marcha vers Kévin et l'enlaça pour le calmer.

On ne le revit plus jamais au lycée. Quatre semaines plus tard, il intégrait un institut spécialisé pour sourds et malentendants.

— *Encore plongé dans tes pensées ? Sors de ton monde !* le raille-t-elle.

— *Oui, excuse-moi. Que veux-tu boire ?*

— *Un Perrier citron avec des glaçons. J'appelle le serveur.*

Ses gestes sont fluides, elle maîtrise maintenant très bien la LSF, la Langue des Signes Française. Elle l'a apprise pour discuter avec lui, pour parler « sa » langue au lieu de communiquer en tapant sur le clavier d'un portable. Il n'existe pas de mots pour dire à quel point cette attention touche Kévin.

— *Tu as des nouvelles de Théo ?* lui demande-t-il.

— *Il s'est évadé de prison.*

Au signe de « prison », deux poings qui se ferment autour de barreaux imaginaires et glissent vers le bas, Christie ne peut s'empêcher de frémir.

— *Je n'en sais guère plus, Kévin. Les journaux ne livrent aucun détail. J'ignore comment il a réussi un tour de magie pareil ! Tu sais que c'est Jérémie qui l'a arrêté ?*

— *Oui, je l'ai lu sur Internet.*

— *Je viens de le rencontrer.*

— Jérémie ?

— *Absolument.*

— *Eh bien... Alors vous vous êtes enfin revus ! Qu'est-ce qu'il t'a...*

— *Kévin, je préfère garder ce sujet pour moi. Mais il dit que je suis menacée. L'enquête s'oriente vers moi. Je dois partir...*

Kévin se fige. Elle a fait le signe du mot « partir » : le pouce et l'index sont écartés, ils se rapprochent tandis que la main s'éloigne du corps, comme une silhouette qui rapetisse et disparaît à l'horizon. Et ses lèvres ont murmuré ce même mot, il l'a clairement lu. Mais elle s'est peut-être trompée, ce n'est pas possible...

— *Partir ?*

— *Oui, je dois fuir.*

Main gauche horizontale, paume vers le bas, et main droite de côté, en dessous. La main droite remonte deux fois heurter la main gauche. « Fuir », « se tailler », « déguerpir ».

— *Je savais que je courais ce risque. Je vais partir à l'étranger. Ensuite, je verrai en fonction de l'évolution de la situation. Toi, par contre, il semble que tu ne sois pas menacé. Mais sois très prudent !*

— *Ne t'inquiète pas pour moi. J'ai un sac de voyage dans mon coffre de voiture, de l'argent, je suis toujours prêt à fuir en moins de dix minutes. Qu'est-ce que je vais devenir sans ma petite sœur ?*

Elle rit.

— *Je ne suis pas ta petite sœur mais ta grande sœur, petit frère !*

Pas étonnant que, pour signifier « sœur », on mette en scène deux poings qui viennent s'entrechoquer latéralement... Une sœur, ça vient vous percuter avec des gerbes d'étincelles. Après l'explosion, ils se sont beaucoup rapprochés. Ils étaient comme deux soldats blessés par le même obus. Un jour, Kévin lui a écrit : « Tu es ma sœur de douleur ». Christie a jeté le mot « douleur », gardé le mot « sœur ». Mais ils se disputent encore pour organiser leur fratrie imaginaire. Kévin a décidé qu'elle serait sa petite sœur, mais Christie le surnomme « petit frère » puisqu'elle est plus âgée de deux mois.

Des gens les observent, charmés par la magie de leurs gestes. La langue des signes vous fait prendre des manières

de prestidigitateur, de chef d'orchestre dont la symphonie est tissée de mots... Les mains, le corps et les expressions du visage se livrent à un étrange ballet. Kévin lit en partie sur les lèvres et décode les signes, si bien qu'ils peuvent dialoguer à vive allure. Christie ajoute :

— *Dès que possible, je te contacterai. Je vais partir aujourd'hui même. Mais d'abord, je voulais te dire que je l'ai rencontrée, cette Lydia dont tu me parles si souvent !*

Kévin sent son cœur s'accélérer. Percevant son trouble, elle lui demande :

— *Tu es amoureux ?*

Normalement, en LSF, pour « amoureux », les doigts viennent se toucher tandis que les lèvres miment un baiser. Mais Kévin et Christie ont pris l'habitude de signifier ce sentiment en posant la main sur le cœur, parce que ce geste est venu un jour spontanément à Christie, à l'époque où elle ne maîtrisait pas encore la langue des signes. Par la suite, ils ont créé un grand nombre de codes qu'eux seuls connaissent. De même que des jumeaux inventent parfois un jargon privé, eux emploient leur propre variante de la LSF. Ainsi, « LY » signifie « Lydia ».

— *Peut-être... Pour l'instant, c'est juste une fille qui me plaît.*

Pour « fille », l'index vient glisser le long de la joue en une caresse, et Kévin a l'impression que c'est son aimée qui frotte son nez sur sa peau tout en l'embrassant.

— *Petit frère est amoureux ! C'est vrai que cette femme est magnifique. Vous sortez ensemble ?*

— *Oui, depuis quelques semaines. Mais je ne sais pas si elle est sérieuse...*

Elle lui envoie un simulacre de gifle.

— *Arrête de faire un COMPLEXE.*

Ignorant le code pour ce terme, elle a utilisé les signes de chaque lettre, avec une vitesse de virtuose. Son aisance avec cette langue gestuelle est étonnante.

— *Comment peux-tu plaisanter ainsi alors que la police te recherche ?*

— *Quand on a survécu à une explosion, on peut faire face à presque tout.*

Pour « explosion », on place les bras en croix devant soi, poings fermés, et on les écarte comme s'ils étaient soufflés par une bombe, tandis que la bouche murmure « Boum ». Ce signe-là, c'est le premier qu'a appris Kévin. Elle ajoute :

— *Et puis, ce n'est pas pire que de nager au milieu des requins.*

— *Requins ?*

Il a répété ce geste au ralenti et remué les lèvres pour former ce mot sans toutefois le prononcer. Elle lève à nouveau la main, paume ouverte, doigts serrés, et l'amène à côté de son front en une sorte de parodie de salut militaire, tout en murmurant « requin ». Comme il hésite encore, elle invente un nouveau signe : plaçant ses mains en griffe devant sa bouche, elle compose une gueule qui vient mordre les airs. On dirait un piège à loup, ou bien le monstre d'*Alien*. Atroce. Il applaudit, c'est leur code pour signifier qu'il adopte ce nouveau signe. Désormais, pour eux, une gueule d'alien, ce sera un requin. Ignorant la folie de Christie à Miami, Kévin prend ces paroles pour une métaphore. Christie se garde bien de lui en dire plus à ce sujet.

— *Kévin, il faut tenir bon, le temps joue en notre faveur.*

— *Je tiens bon. Alors ? Quand l'as-tu rencontrée ?*

— *Avant-hier. Je suis allée dans son magasin. Seulement, maintenant, si tu veux me la présenter, elle va me reconnaître...*

— *Je te l'ai déjà dit mille fois : le jour où je te présenterai une petite amie, cela voudra dire que c'est la femme de ma vie.*

— *Que tu es compliqué !*

« Compliqué » : le signe de ce mot l'amuse toujours, parce que vos mains semblent manipuler un Rubik's Cube, or elle n'est jamais parvenue à remettre les six couleurs dans l'ordre.

— *Alors ? Comment est sa voix ?* lui demande Kévin avec des gestes empressés.

— *J'ai passé une demi-heure à lui demander des conseils, pour la faire parler, et je lui ai acheté un chemisier. Elle a beaucoup de goût pour associer les couleurs. Tu sais qu'elle dessine ses propres modèles ?*

— *Oui, elle les peint à ... Elle me les a montrés, c'est superbe ! On réfléchit à un moyen de les faire réaliser.*

— *Attends ! Je n'ai pas compris ce signe.*

Elle tente de reproduire ce mouvement énigmatique : le poing débute à hauteur du visage, index et majeur levés, et il descend tandis que ces deux doigts ondulent comme un poisson.

— *C'est AQUARELLE. Elle les peint à l'aquarelle.*

— *D'accord. Les deux doigts qui ondulent, c'est le pinceau en train de peindre. OK, je retiens ce nouveau signe !*

— *Alors ? Sa voix ?*

— *Elle a une voix grave.*

Kévin fronce les sourcils, il l'imaginait aiguë.

— *Grave comment ? Comme le son d'une contrebasse ? D'un violoncelle ? D'un alto ? D'une basse ?*

— *C'est difficile à dire...*

— *Grave comme un bruit ASSOURDI ? Le bruit d'un orage au loin ? Le VROMBISSEMENT du moteur d'un avion dans le ciel ? Le grondement sourd d'un sous-marin dans un film ? Une voiture dont les pneus CHUINENT sur une route trempée par la pluie ? Grave comme une grosse caisse qui résonne ?*

— *Je ne sais pas...*

Kévin fait défiler ses souvenirs de sons. Il est pareil à un promeneur errant dans l'Acropole et qui, à partir des ruines, tente de reconstituer en rêve les édifices.

— *Ressemble-t-elle à ta voix assourdie par un voile d'eau ? Comme si tu me parlais alors que je nage dans une piscine, juste sous la surface ?*

— *Non...*

— *Pense à l'opéra ! Au BARBIER DE SÉVILLE. Basse comme BARTOLO ou BARYTON comme FIGARO ? Ou bien MEZZO-SOPRANO comme CARMEN ?*

— *Je ne sais pas...*

— *Joue CARMEN dans ta tête ! La TESSITURE de sa voix se rapproche-t-elle de celle de CARMEN ? Ou bien de celle du toréador ? Lui est BARYTON.*

— *Je ne peux pas te dire. Grave, RAUQUE, CAVERNEUSE. Comme une chanteuse de Hard Rock à la voix ÉRAILLÉE, un fumeur à la gorge ÉCORCHÉE, quelqu'un qui a une PHARYNGITE...*

— *Alors sa voix n'est pas belle...*

— *Si ! Moi j'aime, en tout cas. Tiens, sa voix ressemble à celle de DORO PEŠCH dans l'album CLASSIC DIAMONDS : I RULE THE RUINS.*

Kévin place son visage dans ses mains, c'est leur code pour signifier « Je ne comprends rien à ce que tu racontes ! » Elle lui touche l'épaule pour lui demander de la regarder à nouveau.

— *Désolée, je croyais que tu connaissais cette chanson, que tu l'avais entendue avant l'explosion... Bon : sa voix accroche l'oreille, mais ce n'est pas désagréable, au contraire. Elle... On a l'impression que...*

Kévin est toujours « mal rasé », une barbe de deux jours lui sied à merveille. Christie lui prend la main et l'amène à passer sa paume sur sa joue. Kévin sent les poils râper sa peau. Elle lui signifie :

— *Voilà, sa voix, c'est ça : elle ÉCORCHE, mais c'est agréable.*

Il hoche la tête.

— *Merci, Christie.*

— *Mais dis donc, tu m'as l'air très amoureux...*

Kévin pose le regard sur une aire de jeux. Des enfants font du toboggan. D'autres entourent un labrador, que tient en laisse une petite fille très fière d'accaparer l'attention. De temps en temps, une main hésitante se pose sur le pelage du monstre noir. Le chien tourne la tête pour voir qui le touche et l'attroupement se disloque, effrayé.

— *Je ne sais pas. On verra.*

— *Je suis vraiment heureuse pour toi.*

Christie réprime un frisson. Des souvenirs lui reviennent, désagréables comme une pluie glacée. Après sa crise façon Big Bang avec expulsion dans l'espace de la matière d'une classe entière, Kévin cessa de venir au lycée. Il refusait avec véhémence d'aller en cours, mais il s'opposait aussi à la possibilité d'intégrer une école spécialisée pour malentendants. Il demeurerait collé devant un écran, son esprit nageant dans l'ordinateur comme un poisson dans un aquarium. Pire, il ne sortait plus de sa chambre. Il y surfait, mangeait, dormait. Au lycée, on disait de lui : « C'est pas juste un *geek*, c'est un vrai *no life*. » « Il a une phobie

scolaire », « C'est un cyber-addict, un toxicomane d'Internet », « Chez lui, y a pas que les tympans qui ont grillé dans l'explosion... » Enfermé dans sa bulle de silence, il devenait le Beau au Bois Dormant *somnambulant* devant son ordinateur. Plusieurs fois par semaine, Christie lui rendait visite. Au début, il refusait de la voir. Il ne voulait rien et même ce rien c'était encore trop. Il aurait souhaité le néant. Lentement, il se fissurait, menaçait de tomber en morceaux. Elle s'obstinait avec calme, s'installait dans le salon et révisait ses cours en attendant que Kévin change d'avis, les parents de son ami lui apportaient des sodas. Finalement, il la fit entrer dans sa chambre pour lui écrire de foutre le camp, et ils discutèrent pendant deux heures en griffonnant sur des feuilles. De temps en temps, l'un d'eux avait un geste expressif qui parlait à l'autre, et ainsi naquirent les prémices de leur langue des signes personnelle.

Sourire aux lèvres, Christie se penche vers lui et lui demande :

— *Elle embrasse bien ?*

Kévin rougit.

— *C'est ma vie privée !*

Ce signe, Christie le répète en boucle. Poing fermé, pouce levé qui vient tapoter le sternum.

— *Vie privée, vie privée, vie privée... Tu ne me racontes jamais rien ! Toute ta vie est rangée dans un coffre-fort. Mais ne le prends pas mal, j'adore te provoquer...*

Ils éclatent de rire, Kévin se dissimulant derrière ses mains. Leur joie se propage à d'autres tables, des sourires y apparaissent. Si un signe devait symboliser Christie, ce serait bien celui-là : « provoquer », mains aux doigts écartés en crochet, paumes vers le ciel, on ferme et ouvre deux fois. Ce geste revient souvent dans leurs conversations, Kévin la surnomme « MP » pour « Miss Provoc ». Elle lui demande :

— *Vous vous êtes rencontrés comment ?*

— *Les chemises en vitrine me plaisaient, alors je suis entré. Je l'ai vue qui riait avec une cliente. Son visage était tellement expressif... D'ailleurs, elle suit des cours de théâtre. Bref, elle m'a plu, comme ça, tout de suite.*

De l'index, Christie trace dans les airs un éclair qui s'abat en suivant une ligne brisée.

— *Un coup de foudre ?*

— *Oui ! Alors je suis venu lui acheter une chemise tous les soirs, six fois de suite. Dès que j'avais fini ma journée, je fonçais dans son magasin, pour arriver juste avant la fermeture. A la sixième chemise, je l'ai invitée, elle a accepté. Elle a fermé sa boutique et nous sommes allés dîner ensemble.*

— *Elle aime les ROMANTIQUES !*

— *Tout compte fait, je pense que je vais bientôt te la présenter.*

Il songe tout à coup que sa phrase n'est pas en phase avec la réalité. Christie va s'enfuir, ils pourraient tout aussi bien ne plus jamais se revoir. Elle hoche la tête.

— *Cela me ferait vraiment plaisir.*

— *Je suis sûr que vous vous entendrez très bien, même si elle n'a pas ton côté DESTROY.*

— *Moi, je suis DESTROY ? Une fille sage et réservée comme moi ?*

Ils rient une nouvelle fois.

— *Comme nous, elle adore la nature. Elle aime les balades en forêt, elle jardine... C'est elle qui a mis toutes ces plantes dans son magasin. Elle participe à des manifestations contre le nucléaire. Elle aussi, elle voudrait que le monde change, mais elle ne sait pas comment s'y prendre pour que les choses bougent.*

— *Nous, nous savons comment agir ! Kevin... Je sais que tu voudrais que nous continuions à discuter, mais il est l'heure de nous séparer. Je suis désolée.*

— *Tu as raison.*

Ils s'enlacent, puis Christie se lève et file. Elle s'en va par l'allée centrale, rebaptisée l'allée aux arcs-en-ciel. Le long du chemin, des brumisateurs projettent des nuages de gouttelettes, pour rafraîchir les promeneurs. Dans la lumière du soleil se forme une enfilade d'arcs-en-ciel, et Christie a l'impression de se faufiler sous leurs arcades.

Rejoignant la place de la Concorde, elle se fond dans le va-et-vient des passants, inquiète, pareille à une biche traversée par l'intuition qu'une meute de chiens a flairé sa trace.

\* \* \*

Perché au soixante-deuxième étage, debout devant la fenêtre de son bureau, Jérémie observe le monde. Les pluies diluviennes de Sylvia ont lavé l'air des poussières et des pollutions. Le ciel a la couleur cristalline d'une aigue-marine. Il remarque, détail incongru, un trèfle qui pousse sur la corniche. Qu'est-ce qu'elle fiche là, cette plante minuscule ? La Méga Tempête a dû souffler cette graine jusqu'ici, et celle-ci a germé en puisant des forces dans l'eau boueuse dans laquelle elle baigne. La vie est déroutante. Un cyclone dévaste tout et, pourtant, la voilà qui s'accroche et repart de plus belle. Jérémie songe que cette vieille explosion qui le hante encore, c'est son cyclone à lui. Et, comme cette plante minuscule, envers et contre tout, il veut continuer à vivre ! Lui aussi est un trèfle perché au-dessus de l'abîme.

On frappe à la porte. C'est Louis Renog, qui vient faire le point sur les avancées de leur enquête. Toujours très à l'aise, il s'assoit dans un fauteuil tel un président de la République élu à vie. Souriant, vêtu entièrement de noir, costume, chemise, cravate et chaussures, il a l'air d'un joyeux corbeau.

— Alors, quelles sont les nouvelles ? lui demande Jérémie.

Tap, tap, tap, tap, le Bic de Renog se met à tapoter contre l'angle du bureau.

— Notre principal suspect s'est évadé. Il a été libéré par un homme aguerri ayant reçu une formation militaire. On ignore s'il s'agit du même complice que le mystérieux poseur de bombe.

— Oui, j'ai lu le rapport.

— Au vu des indices, on soupçonne la mafia russe. Possible... Mais comment la Matriochka a-t-elle réussi à connaître le trajet du convoi, le jour et l'heure de passage ?

Jérémie leur prépare deux expressos. Il suit un rituel exigeant, ses gestes ont la précision d'un bijoutier serti-sant une bague. Ses grains, il les achète chez un artisan

torréfacteur et les moude au dernier moment, il préchauffe les tasses, entretient méticuleusement sa machine... Et quelle machine ! Un appareil de *barista* professionnel. Lorsqu'il se retourne, les tasses à la main, un parfum de noisette grillée vient flotter dans la pièce. Il a coutume de dire qu'il est « *caféinomane* ».

— Si vous n'arrêtez pas avec votre stylo, je vous préviens, je vais le balancer par la fenêtre. Et peut-être même vous avec...

Son second semble découvrir tout à coup le Bic dans sa main.

— Ah ! Oui, désolé... C'est machinal. Quand je réfléchis, il apparaît entre mes doigts et se met à taper.

Durant les interrogatoires, lorsque Renog sent que l'accusé va craquer, son stylo accélère la cadence. On le surnomme « le Pic-Vert », qui vous martèle le crâne comme un tronc de saule.

Ils dégustent leur boisson sans un mot, étrange moment de calme dans une journée furieuse comme un torrent. À la MAJ, tous les jours, les urgences se succèdent, courses contre la montre infernales, menaces et périls, catastrophes et drames, désastres et carnages... La Grande Mécanique du Monde se dérègle sans cesse, et eux en sont les horlogers.

Aussitôt sa tasse vide, Renog conclut.

— Il y a eu une fuite.

— La chasse à la taupe est ouverte !

— Vous prenez cela avec une légèreté inhabituelle, chef.

Sans en laisser rien paraître, Jérémie s'inquiète. Avec Renog, il faut toujours jouer serré. Cet homme est un fin observateur de l'âme humaine.

— Bon, quelles sont vos hypothèses ? lui demande Jérémie.

— Ce Théo Lancide est impliqué dans une affaire classée priorité nationale, donc extrêmement peu de gens étaient au courant de son déplacement.

— Malheureusement, « extrêmement peu », c'est déjà beaucoup trop.

— La fuite pourrait venir de notre service...

— Oui, peut-être que quelqu'un s'est laissé acheter. On va demander une analyse financière de tous les membres de notre service. Moi y compris. Je veux donner l'exemple, et j'espère que cela apaisera l'irritation causée par ce contrôle. Mais l'information a pu provenir du juge...

— Non ! Pas le juge Séréba, c'est un Incorruptible, un vrai. Si toute l'humanité finit par pourrir dans le crime, il sera le dernier Juste.

— Alors des gardes pénitentiaires...

— Non, eux ont été avertis au dernier moment de la sortie du prisonnier. En outre, ils ignoraient le trajet choisi.

— Des policiers de l'unité d'escorte, des avocats du suspect, du greffier du tribunal, d'un secrétaire du juge...

— Seuls les membres de l'escorte connaissaient le trajet.

— Et il y a encore d'autres hypothèses : un piratage du système informatique du tribunal ou de celui du CHOC, ou bien des complices ont soudoyé un gardien pour qu'il procure une puce de géolocalisation au suspect ce qui leur a permis de prendre en chasse le convoi...

— Oui... Cela fait des possibilités, mais pas tant que ça, on a connu pire. Je vais toutes les explorer. J'ai identifié un autre suspect, une certaine Christie Remme. Ce nom vous dit quelque chose ?

— Pas du tout.

— Elle n'apparaît nulle part sur votre liste d'hypothèses ? Tiens, tiens... Vous aurais-je battu sur ce coup-là, chef ?

— C'est bien possible. Dites-moi tout.

— Puisque nous connaissons maintenant le moment exact où la bombe a été placée, j'ai demandé à nos petits génies de l'informatique d'essayer de reconstituer le trajet de monsieur Lancide ce jour-là. Ils ont pioché dans les banques de données auxquelles nous avons accès : enregistrements des caméras de vidéosurveillance, passages aux péages des autoroutes, utilisations de ses cartes de crédit, appels passés sur son portable... Nous nous sommes retrouvés avec les centaines de pièces d'un

puzzle incomplet. Mais regardez le résultat ! Cette scène se situe après la réunion à l'usine de Dieppe, celle durant laquelle son complice a placé la bombe. Monsieur Lancide vient d'entrer dans Paris, il ne gagne pas directement son bureau à la Défense...

Renog enclenche la lecture d'un enregistrement sur sa tablette. Il s'agit d'une séquence en noir et blanc. On y voit Théo, au volant de sa Mercedes ahurissante, entrer dans un immeuble-parking.

— Les images sont prises par la vieille caméra d'un supermarché de quartier situé en face du parking. Lancide se gare quelque part dans l'un des quinze niveaux. Comme par hasard, toutes les caméras sont tombées en panne une heure avant son arrivée. La cause est là aussi une intrusion informatique : quelqu'un a piraté le système de surveillance. Mais, cette fois-ci, on a empêché les caméras d'enregistrer. Lancide quitte le parking et va au supermarché...

Il enchaîne les diffusions tout en commentant.

— Autre caméra. Le voilà dans les rayons, qui achète du paracétamol, une bouteille d'eau, une glace... Je passe en accéléré. Ensuite, il regagne sa voiture et rejoint le siège de Shibata et Laferte à la Défense. Je suis certain qu'il a libéré son complice dans ce parking. Celui-là devait commencer à craquer, enfermé qu'il était dans le coffre depuis un temps fou. C'est également pour pouvoir le laisser sortir qu'un autre complice a saboté le fonctionnement des caméras. Et voici les visages des personnes qui ont quitté le parking dans les deux heures qui ont suivi. Je ne pense pas que le complice soit resté trop longtemps dans le bâtiment, car autrement il aurait couru le risque d'attirer l'attention des vigiles.

Des personnes, filmées par différentes caméras vidéo, apparaissent à l'écran. Certaines images sont en couleur et d'une grande netteté, d'autres en noir et blanc et imprécises.

— Selon la sortie qu'ils ont utilisée, ces gens ont été filmés par la caméra extérieure du supermarché ou bien par celles d'une agence bancaire proche.

Renog enclenche une séquence montrant Christie. Jérémie la reconnaît, bien qu'elle porte une casquette et marche tête baissée. Renog pointe son Bic sur elle.

— C'est la seule personne que les caméras ne montrent pas entrer dans le parking. Elle sort quarante minutes après Lancide. Je pense que c'est elle.

— Oui... On a quand même peu de certitudes. Cela fait beaucoup de spéculations empilées comme un château de cartes. Peut-être que le complice a quitté le véhicule lors d'un arrêt durant le trajet Dieppe-Paris, ou alors peut-être qu'il est toujours dans le coffre et que la panne des caméras n'a aucun rapport avec notre affaire, ou bien c'est une nouvelle diversion...

Renog prend un air songeur.

— Je vous ai connu plus fougueux, chef...

Sans qu'il s'en rende compte, son stylo revient tapoter sur le bord du bureau. Tap, tap, tap, tap...

— Bon, continuons à suivre votre théorie, lui propose Jérémie.

— J'ai utilisé notre logiciel de reconnaissance faciale. Les images sont médiocres mais, par chance, cette personne est un peu connue. C'est une paysagiste réputée. Donc notre banque de données des images publiques possède plusieurs photos d'elle parues dans des revues spécialisées ou copiées sur des sites web. Voilà pourquoi l'identification a réussi, mais après des heures de recherche. Il s'en est fallu de peu : si elle avait utilisé plus de contre-mesures pour modifier son visage, la reconnaissance faciale aurait échoué.

— Que proposez-vous ?

— Stratégie classique : perquisition et interrogatoire serré. Puisque cette enquête relève de la lutte antiterroriste, j'ai obtenu le mandat de perquisition. Le juge Séréba nous soutient.

Jérémie n'a pas le choix, il se lève avec un enthousiasme feint.

— Bon, je vous fais confiance. Bravo, bien joué ! On fonce ! Rassemblez les hommes et sonnez la charge ! Taïaut, taïaut !

Ses mots lui écorchent l'âme.

## Chapitre XXVI

Mercredi 28 mai 2027

Christie conduit le corps raidi, les mains crispées sur le volant. Elle vient de s'engager sur l'autoroute Le Havre Portsmouth. Cet ouvrage est le plus long pont maritime au monde : deux cents kilomètres. Les pylônes s'élèvent aussi hauts que des phares, maintenant en traction les câbles d'acier qui suspendent le tablier. Deux cents mètres plus bas, la Manche roule ses eaux grises sillonnées par des ferries, pétroliers, porte-conteneurs, bateaux de pêche, voiliers, hors-bords, navires de guerre, paquebots... Ce pont, on le surnomme « l'Autre Merveille », c'est la réponse des hommes d'aujourd'hui à ceux qui, au Moyen Âge, érigèrent le Mont-Saint-Michel. Et il est vrai que les deux constructions existent « *in periculo mari* », « au péril de la mer »...

— Musique : Jack White, *I'm slowly turning into you*, Amex version.

Le lecteur Ultra-HD à commande vocale, connecté à Internet par Wi-Fi, lance la chanson. Le son est d'une pureté absolue. Elle pense à Jérémie, le reverra-t-elle jamais ? *Dans quoi t'es-tu embarquée, ma pauvre...*, songe-t-elle. Elle bâille, les nuits d'insomnie de ces dernières semaines embrument son âme. Par moments, son attention flanche, sa voiture dévie, on la klaxonne ou bien ce sont des appels de phares. Son cerveau ralenti est un flocon de coton.

— Je somnole, empêche-moi de dormir ! Musique : *Girlschool, Innocent*.

Elle connaît par cœur cette chanson, chante avec Kim McAuliffe, hurle le refrain « *All Day ! All Night !* ». Des larmes lui viennent aux yeux, elle pleure Kelly Johnson, la chanteuse-guitariste morte en 2007. Elle se sent proche d'elle. Il s'en est fallu de peu qu'elle aussi devienne une « *girlschool* morte », une « fille de l'école », une lycéenne au corps éclaté et déchiqueté...

— Dis-moi ce que tu écoutes et je te dirai qui tu es...  
Musique : *Open Hand, Tough Girl*.

Et voilà ce qu'elle est devenue : une « *Tough Girl* », une « fille dure », un cœur endurci.

Aussitôt une chanson s'achève-t-elle que Christie en lance une autre, ces temps-ci elle est allergique au silence.

— Musique : *Tsunami Bomb, Russian Roulette*.

Elle éclate de rire, ce choix lui est venu comme ça...  
Roulette russe... Elle entend un barillet imaginaire tourner à quelques centimètres de sa tempe.

— Musique : *The Head Cat, American Beat*.

Le long des parapets du tablier se dresse une forêt d'éoliennes. Elles sont des milliers à tourner dans le vent violent. Au pied des piliers géants, à des dizaines de mètres de profondeur, sont fixées des turbines marémotrices. Par ici, les courants marins sont puissants. L'électricité produite alimente la France, la Grande-Bretagne, l'Allemagne et la Belgique. Ce pont est aussi un doigt de lumière.

— Musique : *Dropkick Murphys, I'm Shipping Up to Boston*.

Et ensuite ? Voyons...

— Musique : *Rose Tattoo, 17 stitches*.

La batterie mène le tempo au pas de charge, le son de la guitare électrique déchiquette l'habitable, *Angry Anderson* se met à chanter et elle l'adore, oh qu'elle l'adore, cet homme-là ! C'est l'un de ses *lead vocals* préférés. Il y a quelques années, le groupe était en tournée en Europe. À Paris, elle se tenait dans la foule, jeune femme de vingt ans accompagnée d'amies déchaînées. Pour offrir une

surprise au public, les membres décident de gagner la scène en traversant la salle comble, et les voilà qui s'avancent, Angry Anderson en tête. Des gardes du corps les encadrent et calment les fans surexcités. Ils cheminent ainsi, péniblement, happés par des dizaines de bras tendus, et soudain, comme ça, elle se fraie un chemin vers eux en dépit des obstacles, se faufilant, jouant des coudes, bousculant, forçant les résistances... Elle les a presque rejoints. Un vigile en costume noir écarte les bras, lui barrant le passage. Sur ses lèvres elle lit : « Stop ! Pas plus loin ! », mais ses mots sont inaudibles dans le vacarme. Il est excédé, son oreillette pend sur son épaule, parce qu'une fille frénétique a accroché le fil en tendant un carnet à autographes. Le groupe arrive à leur niveau, elle veut contourner le vigile, celui-ci la repousse et, là, un déraillement se produit en elle. Le geste de cet homme se confond avec d'autres gestes, ceux des CRS chargeant ses parents. Alors elle fait mine de vouloir une nouvelle fois le contourner, il se penche sur sa gauche en croyant faire obstacle, elle le saisit par la veste, balayage du pied avec déséquilibre arrière, *harai-tsurikomi-ashi*, l'homme bascule sur le côté comme une voiture partant en tonneau et se retrouve par terre sans avoir rien compris. (C'est son père qui lui a appris cette prise de judo, celle-ci et quelques autres, pour qu'elle sache se défendre en cas d'agression, bien que, cette fois-ci, elle abuse un petit peu du concept de légitime défense...) S'engouffrant dans la brèche, elle saute au cou d'Angry Anderson et l'embrasse sur les lèvres par surprise. Aujourd'hui encore, elle demeure stupéfaite par sa propre audace... Et la sidération du chanteur... Mais elle aime tellement quand il chante. En fait, ce jour-là, c'est sa voix qu'elle a embrassée, cette même voix qui crie en ce moment même : « *17 stitches years !* »

— Angry, Angry... Toi, tu as « 17 points de suture, un pour chaque année, 17 ans de jours difficiles », moi, des cicatrices, j'en ai 47...

*Qui peut bien venir après Rose Tattoo ?* se demande-t-elle.

— Musique : Glyder, *Make a Change*.

Ensuite ? Quelle guitare électrique et quelle voix pour répondre à Glyder ?

— Musique : Patterson Hood and the Screwtopians, *All the Girls Love Alice*.

Elle est colère, il lui faut quelqu'un pour crier sa rage à sa place.

— Musique ! Patti Smith, *Horses*.

Et voici Marilyn Manson, *Born Again*, parce qu'il est l'heure de sécher ses larmes et de ressusciter, « *I am born again* ».

Les chansons s'enchaînent...

Shakra, *Ashes To Ashes*

Rob Zombie, *What*

Life of Agony, *Weeds*

Nightwish, *Storytime*

Týr, *Hold The Heathen Hammer High*

The Killers, *Somebody told me*

Billy Idol, *Scream*

The Kills, *Pull A U*

Ruby The Hatchet, *Wicked Ones*

Rival Sons, *Pressure And Time*

Michael Schenker Group, *Competition*

Lynyrd Skynyrd, *Last Of A Dying Breed*

Gary Clark Jr, *Don't Owe You A Thang*

...

La côte apparaît enfin. On aperçoit les étendues d'herbe vert émeraude sous le ciel gris, les quartiers édifés en briques grenat ou orange, la *Spinnaker Tower* semblable à une voile gonflée par le vent, le va-et-vient des navires dans le port... Christie est saisie par l'émotion. Elle chérit la Grande-Bretagne, ici, c'est son autre chez elle. C'est dans ce pays qu'elle viendra se réfugier. Elle s'installera dans une maison avec un terrain qu'elle transformera en deux jardins, l'un à la française, l'autre à l'anglaise. Tout cela : bientôt, mais pas encore... Elle n'en est qu'à ses premiers « rebonds de boule de billard », pour reprendre l'expression de Jérémie. Et puis, elle veut lui montrer quelque chose qui se trouve bien loin de cet

endroit. En attendant, elle klaxonne, mêlant son vacarme à ceux des autres automobilistes. Telle est la tradition lorsque l'on aperçoit Portsmouth ou bien Le Havre depuis le pont.

— Pour le Salut à l'Angleterre : Musique ! Dropkick Murphys, *Amazing Grace* !

\* \* \*

Depuis l'autre côté de l'avenue, appuyé contre un arbre, Kévin observe Lydia. Il ne veut pas qu'elle l'aperçoive et le rejoigne, s'étonne, lui pose des questions, s'inquiète... Les événements n'évoluent pas comme prévu. Si la police est en train de remonter jusqu'à Christie, alors lui aussi est peut-être en danger. Préférant opter pour la prudence, il va partir. Il enverra un mail à Lydia, prétextant que son patron l'a envoyé en formation à la dernière minute, en remplacement d'un collègue malade. C'est un mensonge crédible. Régulièrement, il part une semaine ici ou là, pour apprendre à utiliser un nouveau logiciel. Cela lui permettra de temporiser, puis il s'adaptera en fonction des événements.

Lydia porte un chemisier couleur cerise et un pantalon vert sapin. Elle aime les contrastes. Elle plaisante avec une cliente, l'invite à essayer une robe de soirée argentée. Ses gestes sont expressifs. Rien qu'à observer les expressions de son visage, sa tenue du corps, on la comprend déjà. Elle fait de la danse classique. Kévin adore aller assister à ses échauffements, et lorsque Lydia se tient à la barre et se cambre, levant haut une jambe, lui voit une danseuse échappée d'un tableau de Degas.

Ils se voient tout le temps, il ne déjeune plus car il utilise sa pause de midi pour passer l'embrasser au magasin, ils s'enlacent le soir et ne se désenlacent qu'au matin. Mais, aujourd'hui, elle est loin de lui, de l'autre côté d'un flot de voitures comme de l'autre côté d'un fleuve.

Il se résigne. Il doit partir.

Il entreprend de remonter l'avenue. Les passants face à lui prennent un air affolé. Ils se figent puis reculent,

s'enfuient, s'éparpillent. Ils le prennent pour le diable ou quoi ? La panique se propage, la foule en émoi se disloque. Des visages poussent des cris silencieux. Deux coups de tonnerre retentissent, pourtant le ciel est pur. Kévin les a entendus – deux petits grondements semblant provenir du lointain –, donc la foudre a dû s'abattre tout près. Il se retourne. Trois hommes pointent leurs armes sur lui. Ils arborent un brassard orange fluo sur lequel est écrit « POLICE ». Leurs bouches grandes ouvertes s'agitent, ils hurlent quelque chose mais il ne peut pas lire sur ces lèvres qui vocifèrent. Sur le trottoir, au pied de l'un d'eux, roulent les deux douilles des tirs de sommation. Ignorant sa surdité, ils allaient ouvrir le feu sur lui.

\* \* \*

La langouste dégage un parfum délicat. Un bol de thé noir l'accompagne, où flottent des petits légumes croquants. Les verres en cristal et l'argenterie brillent à la lumière des lustres. Théo a perdu le fil de la succession des plats. Il avale un comprimé d'*Appétisant*, la dernière trouvaille de l'industrie pharmaceutique. Cette molécule anesthésie la sensation de satiété et accélère la digestion, si bien que l'on peut avec aisance manger quinze plats à la suite. Ce traitement est supposé aider les patients présentant des pertes d'appétit, mais, pour l'instant, il permet surtout aux gourmets de se gaver plus encore... Se sont déjà succédé cuillère d'argent emplie de caviar blanc, tartare de veau au caviar noir, huîtres en nage glacée, araignée de mer sauce hollandaise, granité de vodka à la menthe poivrée, esturgeon sauce au champagne, sorbet au fenouil préparé sous ses yeux, homard de Roscoff rôti au beurre salé... La note va être exorbitante, mais peu importe puisque la justice bloquera bientôt ses comptes. Quel dommage qu'aucun restaurant gastronomique ne propose un menu dégustation à trois millions d'euros... Théo est un fugitif. Les policiers lancés à sa recherche doivent l'imaginer caché chez un ami, tapi dans un bus en route pour l'Espagne ou l'Allemagne, rôdant dans les

ombres d'un port avec l'espoir d'embarquer discrètement, conduisant sur des routes isolées, s'ensevelissant sous la paille d'une grange pour y passer la nuit... Alors qu'en réalité, il festoie dans le restaurant d'un château, deux étoiles au Guide Michelin ! La tête des policiers, lorsqu'ils retrouveront sa piste et débarqueront ici... A chaque fois qu'il y songe, ses épaules s'agitent et il se tremousse sur sa chaise, réprimant un fou rire.

Il observe la chorégraphie des serveurs, leurs gestes étudiés, leur va-et-vient harmonieux sous l'œil attentif du chef de salle... C'est un spectacle, un ballet. Maintenant que sa vie d'homme traqué commence, l'une des rares choses qu'il va regretter, ce sont les restaurants gastronomiques, l'une de ses folies de millionnaire.

— Tout se passe bien, monsieur ? s'enquiert une serveuse.

Cheveux coupés au carré, blonde mais de teint mat, elle a une tenue particulière du corps. Son attitude assez raide, menton relevé, lui donne un air guindé, à tort car elle est en réalité chaleureuse lorsqu'elle s'exprime.

— C'est parfait ! Puis-je me permettre une question personnelle ? lui demande Théo.

La jeune femme hoche lentement la tête en silence, non sans une certaine appréhension.

— Je suis d'une curiosité obsessionnelle. Donc voici ma question : il me semble que vous avez une façon inhabituelle de vous tenir. Quelle est la raison de ce mystère ? Vous avez fait de la danse classique ?

Elle laisse apparaître son soulagement, sourire discret. Elle craignait une remarque du genre : « Quand vous aurez fini votre service, vous ne voulez pas venir prendre un verre avec moi ? Je suis à la chambre 14... » Elle répond :

— Oui, c'est exact. Je continue à en faire, d'ailleurs.

— C'est votre tenue du buste, votre maintien, la grâce de vos gestes...

Elle sourit de manière plus franche, c'est un beau compliment, et il sera même magnifique si la conversation s'arrête là.

— Je vous remercie, monsieur. Excusez-moi mais je dois retourner en cuisine, le service n'attend pas...

— Je sais, comme on dit dans le jargon de la restauration : « C'est le coup de feu ». Merci pour votre grâce.

À travers les portes-fenêtres, il admire le jardin à la française, dont les statues en marbre blanc rosissent sous les rayons du couchant. Les tapis d'herbe brillent d'un dernier éclat qui s'éteindra dans quelques instants. Les feuillages des hêtres et des tilleuls sont déjà peints en noir par les ombres qui s'accumulent. Le jet d'eau d'une fontaine, retombant en pluie, pleure la fin du jour. Les rayons, arrivant maintenant à l'horizontale, viennent illuminer la salle à manger, modifiant les couleurs, tirant le spectre vers le rouge. Les murs pastel, d'un rose saumon pâle, virent à l'incarnat, les portes en acajou luisent comme si l'on venait de les vernir, les nappes blanches se teintent de crépuscule, les rideaux beiges deviennent capucine... Et tout disparaît subitement. En basculant de l'autre côté de la ligne d'horizon, le soleil a été soufflé comme une bougie.

Théo fait signe au sommelier.

— Quelle est votre bouteille de vin la plus chère ?

— Nous avons un excellent Château Petrus Pomerol 2012.

— Quel est son prix ?

— Quatre mille euros. Vous comprenez, il s'agit d'un vin hors-norme que nous réservons pour nos mei...

— C'est vraiment votre bouteille la plus chère ? Moi, je vous parle de vos « vins-trésors »...

— Oui, nous avons effectivement un trésor. Un Richebourg Grand Cru 1970.

— Pourquoi ne pas m'en avoir parlé tout de suite ?

Le sommelier hésite, est-ce un client sérieux, un rêveur ou un plaisantin ?

— Monsieur, il s'agit là de l'un des vins les plus chers au monde... Cette bouteille coûte quatre-vingt-seize mille euros. C'est son prix, vous la trouverez référencée et cotée sur Internet.

— Parfait, je la prends.

Le sommelier se fige. Théo désigne son verre en cristal.

— Pour un tel prix, j'espère que vous m'offrez le verre

pour la boire. Comme je prendrai le volant tout à l'heure, je vais l'emporter.

— Bien sûr, monsieur. Toutes mes félicitations pour votre choix, j'avoue que je vous envie.

Vient le moment de payer. Théo est gagné par l'appréhension. Normalement, ses comptes bancaires ne doivent pas avoir été bloqués, en vertu de la loi sur la présomption d'innocence. On peut vous emprisonner au titre de la détention préventive, on n'enferme pas votre argent. Ah, la délicieuse logique aberrante des lois ! Il va tout de suite vérifier cela. Le chef de salle lui tend le terminal de paiement. Théo presse le pouce sur l'écran. Ses empreintes digitales sont scannées, les contrôles électroniques ont lieu. En ce moment même, sur les écrans de dizaines d'ordinateurs de la police, des messages d'alerte signalent que le fugitif Théo Lancide vient d'être localisé aux abords de Reims. Le payeur étant solvable, la demande de virement est validée. Théo dit au revoir à la serveuse ballerine, félicite le chef et le chef pâtissier... Les serveurs s'alignent de part et d'autre du hall d'entrée, formant une haie d'honneur, et le saluent au passage. L'inquiétude le gagne. Théo guette les sirènes des voitures de police qui convergent à toute vitesse vers le restaurant, il ne les entend pas encore, mais elles sont forcément là, elles arrivent... Jusqu'à quel point est-elle rapide, la police de Reims ? Ah, il a voulu jouer avec le feu ? Voilà que son allumette commence à lui brûler les doigts...

Le directeur de l'hôtel est venu le remercier en personne.

— Nous espérons vous revoir bientôt, monsieur.

— Si cela ne tenait qu'à moi, ce serait avec joie. Mais je crains qu'il ne me faille patienter un certain temps... Un petit souci à régler.

On lui tend la bouteille de Richebourg, enveloppée d'un emballage protecteur. Il la prend dans ses bras et la porte comme un nouveau-né. Il s'installe au volant de son Alfa Romeo, dépose son précieux paquet au pied du siège passager, et démarre pied au plancher. Le personnel, abasourdi, le voit remonter à cent à l'heure la longue

allée, projetant une pluie de gravier sur son passage. La voiture bondit sur un ralentisseur, retombe, dérape, se réaxe d'un brutal coup de volant et évite de peu de percuter l'une des grilles du grand portail en fer forgé. Au loin hurlent des sirènes de police qui se rapprochent.

\* \* \*

Vêtus de noir, en gilets pare-balles, cagoulés et casqués, les policiers du RAID progressent en pointant leurs armes. Ils se déploient en silence, cernant l'ancienne ferme, tels des scorpions se faufileant partout. Un premier groupe longe le mur droit du côté extérieur, il va couvrir les arrières et lancer un assaut à revers. Un autre prend position sur la gauche, dissimulé dans un bosquet coiffant un point dominant. L'unité principale se tient postée de part et d'autre du portail grand ouvert. Jérémie observe les opérations à distance, à la jumelle. Derrière son visage impassible, pensées et émotions se télescopent en un fantastique carambolage. C'est la maison de Christie et il ne peut rien empêcher ! À cette pensée, il a l'impression que l'air n'arrive plus à ses poumons. Il suffoque, comme s'il sombrait dans un étang. Oui, c'est cela : il est en train de se noyer à l'intérieur de lui-même. Ses bronches se remplissent d'une eau de colère, il étouffe. Mais il se raccroche à une pensée, sa bouée de sauvetage : en participant à cette enquête, il peut encore mieux protéger Christie.

Il se tient posté au sommet d'une colline, tapi derrière les feuillages d'un arbuste, immobile comme un prédateur.

— Cette fille dans la cour, ce n'est pas la suspecte.

Louis Renog, accroupi derrière un buis, la suit des jumelles.

— Effectivement. C'est son employée, Claire Wurnst, sa photo est sur le site web. Rien de suspect, elle est sur son lieu de travail.

Trois tireurs d'élite sont postés près d'eux, allongés sous des filets de camouflage et des branchages coupés.

Même en sachant où ils sont, lorsque l'on pose le regard sur eux, on ne les voit pas. L'œil n'observe qu'un amas de feuilles, d'herbes et de fougères. Derrière eux, sur la contre-pente, sont dissimulés trois véhicules, un fourgon banalisé et deux VAB, des Véhicules de l'Avant Blindé dans lesquels patientent quinze policiers tenus en réserve. Jérémie n'avait pas songé que sa diversion russe serait efficace à ce point. Depuis la libération *manu militari* de Théo, ses supérieurs sont convaincus que la mafia russe est impliquée dans cette affaire. Du coup, la procédure anti-mafia est mise en œuvre : le RAID vient épauler la MAJ, l'armée va dépêcher deux sections des Forces Spéciales, Interpol leur envoie des agents de liaison... Mais cette fois-ci : tout ça pour des pâquerettes, c'est le cas de le dire...

Jérémie rejoint le fourgon, où est aménagé un centre de commandement : ordinateurs, systèmes de télécommunication, matériel d'espionnage... L'un de ses hommes scrute un écran sur lequel on observe le corps de ferme et le jardin en vue aérienne. Il téléguidé un drone qui survole la zone.

— Alors ? lui demande Jérémie.

— Probablement une seule personne. J'ai zoomé sur son visage : elle n'a pas l'air inquiète. Elle jardine avec un baladeur sur les oreilles. Elle remue parfois les lèvres, je pense qu'elle chantonne. Si elle avait pris un appel en kit main libre, on aurait capté la communication.

Les équipes sont en place. Jérémie donne l'ordre de lancer l'opération. En quelques instants, des silhouettes noires apparaissent de tous les côtés et investissent les lieux.

Un VAB le conduit jusqu'à la ferme. Les énormes pneus tout-terrain font jaillir des gerbes d'eau boueuse lorsqu'ils traversent les flaques laissées par la Méga Tempête. Obligé de jouer cette étrange comédie, Jérémie est en tenue de combat : gilet pare-balles et pistolet visible à la ceinture. Ses rangiers s'enfoncent dans la boue. Il va rassurer la jeune employée : « Ne vous inquiétez pas, mademoiselle, ceci est une opération de police, nous

devons vous poser quelques questions. » Claire le fixe sans comprendre, stupéfaite. Elle est pareille à un client dans un magasin de chaussures qui voit soudain jaillir des diabolotins de toutes les boîtes.

Un officier du RAID attend son autorisation pour pénétrer dans la maison. En théorie, c'est lui, Jérémie, qui devrait superviser en personne la perquisition. Mais, cela, il ne peut pas le faire. Il aurait l'impression de bafouer l'intimité de Christie. Se tournant vers Renog, il lui dit :

— Vous vous chargez de l'habitation, moi je vais inspecter le jardin.

Renog acquiesce. Subitement, Jérémie se précipite sur deux hommes du RAID qui longent la façade et jettent de brefs coups d'œil à l'intérieur, par les fenêtres. Il leur hurle :

— Sortez de là ! Vous ne voyez pas que vous saccagez les fleurs ?

Un instant sidéré, les deux policiers obéissent. Jérémie ne peut détacher ses yeux des dégâts. Piétinées, les pivoines, tulipes et roses ont mêlé leurs pétales rouges, il a l'impression de contempler le corps de Christie réduit en bouillie.

## Chapitre XXVII

Samedi 31 mai 2027

Christie a voulu achever son tatouage en une seule séance. Demain déjà, elle quittera l'Angleterre, fuyant vers un autre pays, elle ne sait même pas encore lequel. Voilà six heures que les aiguilles percent sa peau. C'est comme un marathon de douleur, mais elle continue à lutter. Le Maître appose sa signature en caractères japonais. Son nom d'artiste est *Kitsuné*, « Renard », car sur son bras gauche est tatoué un renard qui regarde la lune. Enfin, il approche sa baguette de l'œil du saumon, pour encre la pupille. C'est la touche finale. Selon une vieille croyance, on raconte que c'est à ce moment-là qu'une œuvre prend vie.

— C'est fini, annonce-t-il.

Christie se redresse en maintenant la serviette contre son buste. Elle frissonne, elle a l'impression de s'être jetée nue dans la neige tandis que son dos est en flammes. Elle contemple le saumon dans un miroir. Il réagit à chacun de ses mouvements, comme s'il l'accompagnait, nageant auprès d'elle.

— Merci..., chuchote-t-elle.

Elle tente de se relever mais retombe. Il doit la soulever et l'aider à se rhabiller. Il l'accompagne jusqu'à un hôtel, à quelques pas de chez lui, et lui prend une chambre pour la nuit. Elle n'est même plus en état de monter dans un taxi pour se rendre au *Bed and Breakfast* où elle a déposé ses affaires avant de venir.

Après les séances de tatouage, il est important de prendre un bain chaud. Sur le moment, c'est douloureux, mais, ensuite, cela apaise le feu des blessures. Christie s'est donc immergée dans la baignoire de sa chambre. La salle de bains est emplie de vapeur. Elle se laisse flotter dans ces eaux brûlantes, et en elles se déversent toutes les autres eaux : l'étang de Madame Vieille Pomme, les bains antiseptiques du service des brûlés, les eaux infestées de requins des Bahamas, la rivière où elle a failli se noyer lors de sa chute folle en parachute, le bassin aux carpes de son jardin...

\* \* \*

Allongé sur sa couchette, Kévin ne dort pas. On l'a incarcéré à la Reinette, une prison située à Versailles. L'administration pénitentiaire, superstitieuse, a préféré ne pas le placer en détention à la Versaillaise, puisque Théo s'en est évadé. Lui aussi porte la tenue écarlate des prisonniers prioritaires. Sur l'horloge encastrée dans le mur de sa cellule, les cristaux lumineux indiquent trois heures du matin. Kévin se lève et enroule autour de son torse ses draps et sa couverture noués en corde. Pour réveiller ses codétenus, il commence par Simon, un voleur qui se vante d'avoir dérobé plus de mille véhicules. Après six ans sans se faire prendre, il s'est subitement mis à voler les voitures de police. C'était inutile, absurde, dangereux, et pourtant : impossible de s'en empêcher. Il brisait la vitrine d'une bijouterie pour faire diversion, et s'emparait du véhicule de patrouille tandis que les agents intervenaient. Ensuite, il fonçait dans Paris, sirène hurlante et gyrophare allumé, fou de joie, tel un gosse qui s'amuse avec un sapin de Noël décoré de guirlandes électriques... Les deux premières fois, la surprise a joué en sa faveur. La troisième, il a démarré en catastrophe tandis qu'il voyait dans son rétroviseur les policiers accourir l'arme au poing. La quatrième : ses pneus ont éclaté sous les tirs, d'autres véhicules de police sont arrivés, il a jailli

hors du véhicule pour s'enfuir, mais il n'a pas fait vingt mètres avant qu'on ne le plaque au sol. Tandis qu'on lui menottait les mains dans le dos, il regardait l'Arc de Triomphe. Quelques instants plus tôt, il était en train de remonter les Champs-Élysées.

— *C'est déjà l'heure, Kévin ? Je m'étais endormi...*, lit-il sur les lèvres de Simon.

Kévin n'apprécie pas que ses codétenus l'appellent par son prénom, mais mieux vaut « Kévin » que « Sourdingue » ou « Oreilles mortes ». Tandis que Simon noue à son tour ses draps en corde, Kévin réveille « l'Australien », qui passe ses journées à jurer qu'il n'a rien fait, il est innocent, INNOCENT ! Mais comment faut-il vous le dire, nom de Dieu ? Il n'a rien à voir avec tout ce dont on l'accuse, c'est incroyable de voir la justice française se tromper à ce point, ça va vous coûter une fortune en indemnités, ça se paiera par millions ! Incompétents ! Incapables ! Crétins ! C'est vous les criminels ! Dans quelques jours, il doit être extradé à Sidney, où il est accusé d'une dizaine de braquages. Il tend ses draps et sa couverture à Kévin, se rallonge sur sa couche et s'apprête à jouir du spectacle. Pour lui, tout ce qui va se passer est une pièce de théâtre, un divertissement. Il ne vient pas, il applique une autre stratégie. Selon lui, la meilleure façon de s'évader de prison, c'est d'avoir un excellent avocat. Le tunnel qu'il creuse pour s'échapper se nomme « vice de procédure ».

Ensuite, c'est au tour de David, un gaillard de cent trente kilos qui raffole de la salle de musculation. On le surnomme « le Casse-noix » parce que, dans les bagarres, il fracasse les crânes de ses adversaires en les tapant contre les murs. Ses condamnations se montent à cinq fois la perpétuité. Il vient de revenir après deux mois d'isolement, et répète à tout va que les gens lui prennent la tête.

David est furieux, ses lèvres remuent mais sont illisibles. Lors d'un braquage, la balle d'un vigile est venue se loger dans son crâne. Il portait un casque de motard, mais le projectile a perforé cette protection et lui a disloqué l'os

du rocher. Il a, pour séquelles, une paralysie faciale et des accès de fureur. La moitié droite de son visage est éternellement immobile. Pour Kévin, ses mots sont des grimaces. David a encore son sparadrap sur la paupière droite, pour éviter le dessèchement de cet œil, car il ne peut plus le fermer. C'est un cyclope hargneux. Il repousse Kévin, mais celui-ci montre l'horloge et lève la main, les doigts écartés, puis les abaisse un à un : 5, 4, 3, 2, 1... À 0, les alarmes incendie se déclenchent et toutes les grilles s'ouvrent. Stupéfaction ! Kévin saisit David par la manche et l'entraîne avec lui. Mais celui-ci se dégage : il veut se précipiter vers la sortie, comme tous les autres, tandis que Kévin tente de l'entraîner vers l'étage supérieur. Il n'a pas compris que, dans une prison, le chemin le plus court est toujours le plus difficile. Kévin l'agrippe à nouveau, cette fois des deux mains, et le tire vers les escaliers. Simon, les bras emplis par tous les draps de la cellule, lui explique : « Viens avec nous, Kévin a un plan ! On ne pouvait pas t'en parler, tu étais en isolement ! ». « Casse-noix » accepte enfin de les suivre, car Kévin est une noix très maligne.

Ils montent au pas de course, croisant les détenus du niveau supérieur qui, eux, dévalent les marches, on se percute, il faut se frayer un chemin comme on nage à contre-courant. Ceci dit, dès que les fuyards aperçoivent « Casse-noix », ils dégagent de son chemin.

La loi autorise les prisonniers à avoir accès à Internet, quatre heures par jour. Pour respecter la vie privée, les gardiens n'ont pas le droit d'observer ce que font les détenus, mais ceux-ci ne peuvent utiliser qu'un accès filtré. Kévin n'a eu cependant aucun mal à forcer les blocages pour accéder aux paramètres du logiciel de contrôle. Une fois son accès débridé, il a réussi à percer les défenses du site informatique pourtant ultra-sécurisé de l'administration pénitentiaire. Depuis ce site, il a pu accéder au logiciel qui gère le fonctionnement de toutes les prisons françaises. Tout cela fut extrêmement complexe, mais il s'exerce à ce type d'intrusions depuis des années. Depuis qu'il est devenu sourd, le monde a perdu une

partie de sa saveur, celui-ci s'est rétréci, appauvri... Mais, grâce à un entraînement sans relâche, en se perfectionnant sans cesse en informatique, Kévin a désormais l'impression, lorsqu'il va sur Internet, d'être le roi d'un royaume sans limites.

Il a communiqué de fausses données météorologiques au logiciel de sécurité de la Reinette, pour le faire passer en mode « Alerte Méga Cyclone ». Puis il a programmé une modification des paramètres pour simuler un incendie, à trois heures dix du matin. En 2005, à la Nouvelle Orléans, lors de l'ouragan Katrina, des détenus se sont noyés dans leur cellule, durant l'inondation de la ville. Depuis lors, en France, dans les prisons, des systèmes de sécurité gérés par informatique déverrouillent les cellules en cas de menace vitale imminente. Pour augmenter ses chances, pour éparpiller au maximum les forces de police qui vont être envoyées en renfort, Kévin a appliqué le même scénario informatique à la totalité des prisons françaises. En ce moment même, trois cent soixante mutineries pénitentiaires viennent d'éclater simultanément...

Kévin court le long de la cursive, croisant les derniers prisonniers du second niveau à fuir les lieux. Il imagine les flammes virtuelles qu'il a créées dans son programme, de longues langues de feu qui se propagent partout. Il traverse ce brasier imaginaire, son corps s'embrase en rêve, il rôtit vivant.

À dix mètres en contrebas, au rez-de-chaussée, c'est l'émeute. La foule des prisonniers se masse contre la première grille du couloir principal, elle pousse et se contorsionne tel un ver monumental qui se démène pour sortir d'une charogne. Ceux du premier rang sont pressés contre les barreaux, ils suffoquent, le visage grimaçant, bouche grande ouverte pour faire entrer un peu d'air dans leurs poumons compressés. Automatiquement, la grille se déverrouille et coulisse sur son rail. Le ver se rue en avant pour venir buter contre la seconde grille. Six grilles se succèdent ainsi, et elles vont s'ouvrir les unes après les autres, toutes les dix secondes, conformément

à la procédure « Gestion d'un incendie majeur ». À l'autre bout du couloir, douze gardiens accourent en catastrophe et viennent se poster sur deux lignes, fusils d'assaut pointés droit devant, peloton d'exécution attendant l'ordre de faire feu. Leurs collègues essaient en vain de reprendre le contrôle du système informatique, mais Kévin a modifié les mots de passe. La seconde grille se déverrouille à son tour et les surveillants se débloquent, fuyant le ver géant qui veut les dévorer.

Kévin atteint la porte blindée qui barre l'accès au dernier étage. Dans l'incendie virtuel qu'il a programmé, les fumées s'accumulent. La porte s'ouvre automatiquement, ainsi que les trappes de désenfumage. « Casse-noix » et Simon le regardent comme s'il était un magicien. Ces trappes sont situées en hauteur. Kévin et Simon, chacun muni d'une corde de fortune, lancent l'extrémité lestée d'un nœud. Ils ratent, recommencent, échouent à nouveau, réessaient...

— Grouillez-vous ! les presse David.

Des rafales éclatent dans la cour, en théorie, ce sont pour l'instant les tirs de sommation. La foule des prisonniers va se ruer sur la triple porte d'entrée, mais celle-ci ne s'ouvre pas en cas d'incendie. Cul-de-sac.

La corde de Kévin passe enfin par-dessus la barre de la trappe. Il en récupère l'extrémité, la noue à l'autre bout, et grimpe. David le talonne, puis Simon. Ils se retrouvent sur le toit. Les lumières de Versailles se déploient autour d'eux. On aperçoit au loin la façade du château, éclairée au cœur de la nuit comme si le Roi Soleil y brillait encore. Kévin est pris d'un vertige. Le ciel est si grand... Le monde lui paraît plus vaste que dans ses souvenirs. En cinq minutes, il vient de passer de quelques mètres carrés à l'immensité. Le grand air, les étoiles, le vide, sont un alcool fort qui lui fait tourner la tête.

David sursaute au fracas métallique qui résonne en contrebas. Sans relâche, le ver géant se rue contre la porte principale dans le fol espoir de l'enfoncer, sa tête s'écrase contre l'acier. Des grenades fumigènes sont lancées depuis les miradors et explosent dans la cour.

Ayant noué la corde à la trappe, Kévin fait un nœud coulant à l'autre extrémité, le lance par-dessus le vide et accroche l'une des barres d'acier fixant les rouleaux de barbelés, au sommet du mur d'enceinte. Simon passe le premier. Il a enroulé sa propre corde autour de son torse, et il en a laissé une autre à Kévin, au cas où il chuterait... Kévin se sent basculer en arrière et tombe sur le dos. David l'a tiré par le col pour le doubler. Cramponné à la corde par les mains et les genoux, il se déplace vite, comme une grosse araignée sur son fil. Déséquilibré, Kévin glisse sur la pente du toit, se rattrape d'une main à la corde, sa ligne de vie. Il entreprend à son tour la traversée du vide. Ses yeux le piquent, il se met à pleurer, son nez coule, sa gorge semble boire de l'acide. Ce sont les nuages des gaz lacrymogènes qui montent jusqu'à lui. Quinze mètres plus bas, les prisonniers courent en tous sens, telles des souris suffoquant dans un labyrinthe sans issue. Ceux-là accaparent l'attention des gardiens postés dans les miradors, ils font diversion sans le savoir. Kévin rejoint David, qui se dégage des barbelés en grimaçant. Lui aussi est entaillé par les pointes de métal, il sent des morsures et saigne. C'est comme si des dizaines de crabes couraient sur lui et le découpaient vivant pour le dévorer. Simon ayant déjà fini de nouer sa corde autour de la barre, Kévin lui passe la sienne, qu'il noue bout à bout et jette dans le vide. C'est trop court de cinq mètres. Tant pis ! Pour David, c'est cinq mètres ou cent ans, il se laisse glisser le premier. Mais son empressement et son surpoids l'emportent toujours plus vite, il ne réussit pas à contrôler sa vitesse de chute, l'extrémité libre le lâche dans le vide, il tombe en gesticulant et s'écrase sur le sol, sa tête vient heurter le trottoir. C'est la dernière noix qu'il aura cassée... Il ne bouge plus, un sourire incongru aux lèvres, peut-être que la mort n'est finalement qu'une mauvaise plaisanterie.

Simon se laisse glisser à son tour, chute, roule sur lui-même et se relève, s'élançe au pas de course et disparaît dans une rue. Kévin hésite. C'est un sacré pari. Pile ou face : pile je file, face je casse... Il se jette dans le vide

comme on saute à l'eau parce que le navire est en flammes. La corde de drap passe à toute vitesse entre ses paumes et le brûle, il a l'impression de serrer une barre incandescente. La chute des derniers mètres éveille en lui des souvenirs d'enfance, quand il sautait du grand plongeur de la piscine municipale, mais il atterrit dans une piscine en béton. Une onde de douleur le submerge, il a l'impression d'être un bâton frappé par un enfant contre un mur pour jouer à casser. Il reprend ses esprits, allongé sur le trottoir, au milieu des mégots. Une vieille Peugeot à la vitre brisée s'arrête à son niveau. Simon est au volant, et ses lèvres lui disent :

— *Je te dépose quelque part ?*

## Chapitre XXVIII

Dimanche 1<sup>er</sup> juin 2027

**T**out va très vite, trop vite. Jérémie, installé dans un fauteuil face à la fenêtre de son bureau, les pieds posés sur le rebord, son ordinateur portable sur les cuisses, parcourt les différents rapports.

On a repéré Théo à Reims. Mais, le temps de serrer le collet, le lièvre avait filé, on n'a saisi que le souffle de sa fuite.

Kévin a été identifié par les experts de l'Unité Zombie. Ses manipulations informatiques l'ont trahi. Malgré ses précautions (fausses adresses IP, multiples relais disséminés dans différents pays, utilisation d'ordinateurs pirates...), les « chasseurs » ont réussi à remonter jusqu'à son ordinateur et ont identifié son propriétaire. C'est encore un joli succès de « Soleil Vainqueur » alias Sun Soo-Yun. Jérémie l'imagine s'exclamant : « *Seungnini Taeyang !* » Il va falloir lui trouver un nouveau cadeau, cette fille le ruine... Renog a fait preuve d'initiative. Au lieu d'informer son supérieur, il a mené l'offensive tout seul. En analysant les mails et les photos de l'ordinateur de Kévin, il a identifié sa petite amie, une certaine Lydia Welhem. Il a alors placé en embuscade une unité de police devant le domicile de celle-ci, une autre devant son lieu de travail, et ça a marché. Mais on a frôlé la catastrophe, car Renog n'avait pas découvert que Kévin est sourd ! Comme le suspect ne répondait pas aux injonctions, les policiers ont effectué des tirs de sommations. Quelques secondes de plus et la

loi les autorisait à tirer dans les jambes en cas de fuite... Finalement, la police l'a eu, mais pour le perdre aussitôt. Kévin a réussi à s'évader de prison – nul ne lui soupçonnait pareil talent !

Jérémie soupire. Théo, Théo... *Tu es un vrai Loki, tu sèmes le chaos partout où tu passes...*

Des vagues d'angoisse l'assaillent, son cœur palpite, sa respiration se dérègle, il a l'impression de suffoquer, des gouttes de sueur glissent le long de son dos et imprègnent sa chemise... Dopées à l'adrénaline, ses pensées s'emballent, imaginant des scénarios catastrophes et cherchant des solutions. Chaque bruit de pas dans les couloirs lui fait croire que l'on vient l'arrêter. Il tente d'employer des méthodes de gestion du stress : relaxation, cardiofréquence-métrie, méditation pleine conscience, mais rien ne marche et tout cela l'énerve plus encore. Il pose son ordinateur sur la moquette et entrouvre la fenêtre. Le trèfle continue de pousser, et maintenant de la mousse se développe aussi le long de la corniche. Son portable émet un petit bip et Jérémie le reprend aussitôt. Ce signal se déclenche lorsqu'il reçoit un mail envoyé à l'adresse Internet qu'il a donnée à Christie.

Cher Jérémie,

Est-ce qu'on se voit toujours dans 2 semaines à Venise ? Tu ne m'as rien confirmé ! Étourdi ! J'espère que le Devoir ne t'a appelé pour je ne sais quel truc ahurissant. Il n'y a pas que la France dans la vie, il y a aussi l'Italie ! Refile ton boulot à tes collègues et rejoins-moi. À quoi ça sert d'être le chef si ce n'est pas pour faire faire son travail par les autres ? Donne-moi ton jour d'arrivée et je te dirai à quelle heure et où on se donne rendez-vous. Si tu n'as pas déjà pris tes billets, ça va te coûter un max ! Mais c'est pour la bonne cause : c'est pour moi !

Tu n'as pas intérêt à te défiler !

I WANT TO SEE YOU !

777 Kisses

Patti (qui commence à stresser)

Même si Christie avait oublié le code « 777 », Jérémie aurait deviné que ce message venait d'elle. En seconde, après être tombée sur un vieux carton de CD de ses parents, elle était devenue folle de Patti Smith. Il lui arrivait même de s'habiller comme son idole posant sur la jaquette de l'album *Horses*, qui date pourtant de 1975.

Mais qu'est-ce qu'elle va faire à Venise ?

\* \* \*

Malgré les heures de randonnée qui l'ont mené à mille sept cents mètres d'altitude, Théo ne ressent aucune fatigue. Autour de lui, les Alpes déploient leur splendeur. En contrebas, ce sont des pentes forestières. Au soleil, elles sont constellées de différents verts, dans les zones d'ombre, elles se fondent en une masse noire aux reflets verdoyants. Plus bas encore, les chênes prospèrent sur des centaines de mètres de dénivelé. À leur pied s'étend une vallée inhabitée, coulée herbeuse d'un vert tendre lumineux. Une route communale mal entretenue, trouée par les morsures de la glace, la parcourt. C'est depuis cette ligne grise que Théo est parti, tôt ce matin, déposé par un automobiliste qui lui a souhaité une belle balade. Afin de diminuer les risques d'être identifié, il portait une fausse barbe et une perruque. Il rit encore de s'être ainsi grimé. Par moments, la vie ressemble à un numéro de cirque, elle vire au clownesque. Au-dessus de lui débute l'étagé subalpin, le royaume des forêts de pins à crochets. Ces arbres, aux troncs droits et nus comme des allumettes, s'épanouissent en rameaux aux aiguilles foncées. La vie y prospère, là-bas il pourra chasser : oiseaux (il rôtera des tétras au-dessus de feux de branches sèches), mulots, écureuils...

Vers deux mille six cents mètres, les arbres ne poussent plus. Se dressent alors les étendues herbeuses et les landes. Sur les sommets les plus hauts, on n'observe plus qu'un dénuement rocheux parfois tacheté de mousses ou de lichens. Seuls quelques pics sont blanchis par la neige. D'autres ont accroché d'épais nuages blancs, comme si

leurs pointes avaient éventré la toile du ciel pour en faire jaillir le rembourrage de coton.

Après sa fuite en voiture, il a pris plusieurs trains régionaux, toujours pour de courts trajets, des sauts de puce, puis il a poursuivi en auto-stop. Maintenant, il est devenu l'homme qui marche...

Ses mains sont tachées de jus de fraises des bois. Il en a dégusté des dizaines, avide comme un enfant. Une petite forme verte attire son attention. Sur un brin d'herbe, une mante religieuse dévore les restes d'une sauterelle. Théo la saisit prestement et la croque comme un cornichon. *Désolé, toi aussi tu es comestible...* Il mâche et avale, au bord de la nausée. C'est sûr, cela change des restaurants gastronomiques... Mais, désormais, se procurer de la nourriture est devenu l'un de ses problèmes cruciaux. Et aussi se protéger du froid, savoir se soigner si besoin, se cacher...

Toutes les polices doivent le rechercher : Police Nationale, MAJ, Brigade de Recherche des Fugitifs, Gendarmerie, Police aux Frontières, Interpol... Il est un soldat isolé en territoire ennemi. Qu'importe ? Il les met tous au défi de le capturer ! Se retrouver seul contre le monde entier lui procure une jouissance indicible.

Il coupe à travers une forêt de mélèzes, d'épicéas, de pins sylvestres et de hêtres, utilisant son GPS pour s'orienter, et contourne la montagne pour changer de versant. La pente est raide, ses chaussures de randonnée glissent sur la terre ocre et boueuse ou sur les tapis de cailloux. Il s'aide en s'agrippant aux branches, insensible aux aiguilles qui picotent ses paumes. Son corps ruisselle de sueur, son tee-shirt colle à son torse comme une deuxième peau. Percevant un chuintement, il s'arrête et ferme les yeux. Une rivière coule non loin d'ici. Elle l'appelle, lui murmure : « Courage, tu es presque arrivé à la maison... » Il a soif à lécher des cailloux en imaginant sucer des glaçons. Il se presse, se guidant au bruit. Apercevant enfin le cours d'eau qui cascade entre les rochers, il se jette à plat ventre pour boire goulûment. L'eau glacée glisse dans sa gorge asséchée, rafraîchissant son corps brûlant.

Ôtant son sac à dos, il contemple la vieille bergerie abandonnée. Bien orientée sur le versant sud, l'adret, elle se chauffe au soleil comme un lézard pétrifié. Il l'a découverte trois ans plus tôt, et il y est revenu l'an dernier, pour y cacher des vêtements, de la nourriture, des médicaments, des briquets, des outils, un couteau, une carabine, une canne à pêche, un sac de couchage polaire... Pendant des années, il s'est procuré des livres sur les bergeries d'autrefois, les refuges d'antan... Puis, durant ses randonnées, il a réussi à localiser certains de ces lieux oubliés. Il s'est ainsi aménagé quelques caches, dans les Alpes françaises et italiennes et dans les Pyrénées espagnoles. De temps en temps, se faisant passer pour un randonneur, il ira acheter du lait de vache, du Beaufort, de la tomme, du reblochon, du jambon cru, du pain... Il en salive déjà.

La bâtisse est couverte de lichens et de mousse. Avec son toit effondré, elle ressemble à un œil crevé. Réparer ce toit est une priorité, puis il isolera les murs avec de la boue argileuse et des herbes sèches. Il doit également pêcher et chasser, récolter du miel, des baies, des racines comestibles... À six cents mètres en contrebas s'étend un petit lac étroit cerné par la forêt. L'an dernier, Théo a voulu le sonder, mais son fil lesté n'était pas assez long. Cette eau plonge à des profondeurs inattendues. Il espère y attraper des truites arc-en-ciel, des truites de lac, des saumons de fontaines et des ombles chevalier. Mais peut-être s'agit-il d'eaux mortes, et il ne ferrera que ses espoirs déçus...

La bergerie se dressait autrefois à la lisière de la forêt, mais cette dernière a progressé. Des épicéas poussent maintenant contre la vieille bâtisse, et leurs racines déstabilisent les murs. Plusieurs pierres sont devenues instables, telles des dents qui bougent dans la mâchoire d'un vieillard. Probablement planté par un berger, un noisetier s'épanouit au sud, les branches chargées de fruits. Au pied du tronc, les champignons abondent, sur un tapis de noisettes tombées les années précédentes. Cet arbre, Théo l'adore. Chaque fois qu'il est venu ici, il s'est allongé

auprès de lui, au soleil, la tête posée sur une racine, et il a somnolé, le temps que la douleur de la randonnée s'écoule hors de ses cuisses et ses mollets. Tout à l'heure, il ne manquera pas d'aller le saluer, comme si ce noisetier était un chien fidèle qui, toujours, guette sa venue. Mais d'abord, Théo entreprend de gravir un empilement rocheux, les décombres d'un éboulement poli par les vents et les pluies. Au sommet de ce promontoire, il s'assoit et enserme ses genoux dans ses bras. Il contemple un vaste espace circulaire se prolongeant vers l'est par une vallée. Au fond de celle-ci se précipite une rivière, si blanche d'écume qu'elle ressemble à une coulée de lait jaillissant du sein de la terre. Théo jubile. Il a l'impression d'être un unique spectateur installé dans un opéra géant. Le voilà dans l'opéra Garnier des Alpes, pareil à un roi solitaire. Sous peu, il va assister au Grand Changement. Quelques jours plus tôt, les trois coups annonçant le lever de rideau ont été frappés par les millions de coups de tonnerre de la Méga Tempête Sylvia. Maintenant, que le spectacle commence !

Ayant apporté jusqu'ici sa précieuse bouteille, il la débouche avec un couteau suisse et emplit son verre. Il patiente, le temps que le vin s'aère, et l'attente aiguise son plaisir. Le liquide, dense, rouge rubis, libère un parfum qui vous couvre l'esprit de vignes. Du Richebourg dans du cristal... À ce prix-là, c'est plutôt le sang du Christ dans le Saint Graal. Théo porte un toast en lançant aux immensités :

— Je suis le Dieu de la Montagne !

## Chapitre XXIX

Vendredi 13 juin 2027

**F**urieux. Le prince Walid ben Misnis est furieux. Il y a un « problème » avec son jardin du désert. Quel problème ? Il l'ignore. Ce qu'on a tenté de lui expliquer est si incongru, incohérent, absurde, qu'il n'a rien compris. Il chérit cette merveille et, dans quelques jours, il y recevra son ami et rival, l'émir de Dubaï. Celui-ci sera ébloui par ce prodige, la jalousie lui brûlera les yeux ! Il est donc hors de question qu'il y ait un « problème » !

— Plus vite ! Plus vite ! ordonne-t-il au pilote.

Mais l'hélicoptère file déjà à vitesse maximale au-dessus du désert. Dans la lumière du couchant, les dunes se parent de couleurs orangées. Une étendue sombre apparaît à l'horizon, le prince fronce les sourcils.

— Qu'est-ce que c'est ? demande-t-il d'un ton sec.

Le pilote contrôle ses coordonnées GPS.

— Je ne sais pas, ça ne devrait pas être là, Votre Altesse... Nous sommes presque arrivés, mais...

L'image, en se rapprochant, se précise : des petites plantes, des buissons et des arbustes couvrent les dunes. On dirait une moisissure verte s'étendant sur une orange. Le prince en est bouche bée, jamais il n'a observé pareil phénomène. Le pilote vérifie une nouvelle fois ses coordonnées de vol, le GPS a dû se dérégler, ils se sont forcément perdus, un lieu pareil n'existe pas dans le désert... Mais voilà qu'apparaissent le palace et son jardin. On

peine à reconnaître l'endroit. Les arbres ont grandi à une vitesse incompréhensible, leurs feuillages ont gagné en abondance. Les plantes ont proliféré et ont tout envahi. À croire que Dieu s'est amusé à découper une pièce de la jungle d'Amazonie pour venir la coudre ici, sur le tissu du désert d'Arabie Saoudite. L'hôtel, à peine visible, n'est plus qu'un rocher de marbre recouvert de végétation.

## Chapitre XXX

Samedi 14 juin 2027

**L**e *vaporetto* glisse avec fluidité, tel un fer à repasser lissant un drap bleu vert aux reflets turquoise. Jérémie se tient appuyé contre le bastin-gage, s'imprégnant des embruns. Il regarde s'éloigner le Colleone, le nouvel aéroport de Venise, achevé depuis trois mois seulement. La longue dalle de béton s'élève à cinquante mètres au-dessus de la surface, supportant les pistes et les bâtiments aéroportuaires. Elle est soutenue par des centaines de piliers de bétons cyclopéens qui plongent dans les eaux, percent le fond marin et traversent diverses couches de sédiments, de sable et de terre, avant de s'ancrer enfin profondément dans le socle rocheux. On dirait un porte-avions géant baigné par l'Adriatique.

Deux bateaux dépollueurs récoltent les derniers débris flottant dans le sillage de Sylvia. On les surnomme « les mangeurs d'ordures ».

Le *vaporetto* s'approche de la Grande Digue Vénitienne. Ce rempart, qui protégeait autrefois Venise de la montée des eaux et des tempêtes, a été rompu par Ulysse, le Méga Cyclone de 2024. Le mur continue de se dresser fièrement, fidèle au poste, par endroits intact, ailleurs ébréché, fissuré, fendu ou abattu. Composé de béton mélangé à de la pierre calcaire d'Istrie, il est d'une élégante couleur crème que le soleil recouvre de vernis

doré. On croit observer les vestiges d'une forteresse, une construction prodigieuse imaginée par Léonard de Vinci. Des ruines des hommes les oiseaux ont fait leur nid. En 2024, l'Adriatique ayant inondé une partie des terres alentour, ils trouvèrent refuge ici, par milliers. Dans les jours qui suivirent le désastre, ils ramassèrent du bec les brindilles et les débris qui flottaient par milliards à la surface des eaux encore boueuses. Et ils édifièrent leurs nids, partout : au sommet du rempart, en encorbellement sur la paroi, dans les fissures, parmi les éboulis, sur les carcasses métalliques des plates-formes de contrôle, dans les épaves des navires... Bien que la Méga Tempête Sylvia ait dévasté les lieux, ils ont déjà tout reconstruit. Outre les oiseaux de la lagune et des marais, goélands argentés, mouettes rieuses, hérons, grues, bécasses, échasses blanches, cigognes noires, coucous gris, canards, oies et tant d'autres, on aperçoit d'innombrables oiseaux migrateurs : grives, sarcelles d'été, vanneaux huppés, combattants, crabiers chevelus et même des flamants roses et des flamants rouges apparus avec la montée des températures... Quant aux espèces réfugiées climatiques, fuyant les fournaises du Sud, elles sont plus nombreuses chaque année : ibis chauves, ibis sacrés, roselins du Sinaï, bulbul d'Arabie, becs-en-ciseaux, moineaux dorés du Soudan...

Le capitaine du *vaporetto* fait retentir trois coups de sirènes, les oiseaux s'envolent par milliers. Ils forment une longue colonne filant vers le navire, on croit voir Quetzalcoatl, le Dieu Serpent à Plumes. Une nuée s'amasse et tourbillonne au-dessus du navire, un vortex piaillant et criant. Elle en dissimule le soleil, plongeant le bateau dans son ombre. Des matelots jettent des poissons et du pain de mie, les oiseaux s'abattent sur la nourriture, faisant éclater de rire les enfants. Rapidement, il n'y a plus rien et la multitude se débande. Seules demeurent les mouettes, toujours affamées, exaspérées, exaspérantes, qui vous vrillent les tympans de leurs cris stridents et donnent des coups de bec sur la coque, les vitres, le toit. Un jour, elles vous mettront en pièces un bateau

comme elles le font des carapaces des crustacés, et elles becquetteront les passagers en guise de chair de crabe...

Le *vaporetto* manœuvre pour s'engager dans l'une des brèches de la Grande Digue. L'obstacle passé, Venise la noyée apparaît. La ville est une Ophélie de Millais baignant dans la lagune. On reconnaît le campanile Saint-Marc, les coupoles des basiliques Santa Maria della Salute et Saint-Marc, le palais des Doges au rez-de-chaussée immergé... Les touristes continuent à affluer, envers et contre tout. Des navires de croisière ont jeté l'ancre dans la lagune et font office d'hôtels flottants. Des nuées de bateaux taxis, hors-bord et gondoles sillonnent les eaux miroitantes.

Le *vaporetto* accoste au quai numéro 1, une plate-forme en bois ancrée au fond sablonneux par des dizaines de chaînes. Auparavant, il en existait six, mais Sylvia les a disloqués entre les doigts de ses vagues. On vient tout juste de reconstruire le premier, les autres sont en chantier. Jérémie débarque au milieu d'une cohue. Des policiers italiens les pressent, *presto !, presto !*, on ne doit pas s'attarder ici, trop peu de place, trop de monde. Jérémie suit le mouvement et rejoint les chemins flottants, qui remplacent les rues immergées.

Les touristes sont innombrables. Jérémie n'a obtenu des billets qu'au prix fort. On pénètre dans les musées, les hôtels et les restaurants par les fenêtres du premier étage, les enfants en riant : c'est comme une bêtise autorisée et même obligatoire.

Le soleil se dégage des nuages, tel un poussin s'extirpant d'un œuf cotonneux. Ses rayons blanchissent les façades, exacerbent les toits orangés et font progresser, dans les eaux du Grand Canal, une coulée bleu turquoise. Jérémie arrive dans la rue indiquée par Christie. Et elle est bel et bien là, qui sourit en l'apercevant. Après l'aquarium des abysses, c'est à elle de l'inviter dans son monde. Mais pourquoi Venise ?

— Je suis vraiment heureux de te revoir. Tu vas bien ? lui demande-t-il.

— Jérémie, arrête de tout le temps t'inquiéter pour le monde entier.

— Ah, mais je te rassure : je me fous du monde entier. Je veux juste savoir si, toi, tu vas bien.

Elle semble inquiète. Ses lèvres se plissent, au point que sa bouche n'est plus qu'un trait à peine esquissé.

— Ça va bien.

Il l'entraîne au bord de l'eau, pour s'éloigner des indiscrets. Jugeant que cela n'est pas suffisant, il la fait monter avec lui dans un hors-bord amarré à la plate-forme.

— Est-ce que tu as suivi mes consignes de sécurité ?

— Oui. Avec une voiture de location, je suis allée en Grande-Bretagne, sous une fausse identité. Théo avait envisagé l'éventualité que nous soyons identifiés. Alors il nous avait procuré à chacun une dizaine de faux passeports fabriqués par un faussaire.

— Ça ne marche pas, les vrais-faux passeports, Christie ! On finit toujours par se faire piéger.

— Je sais, mais bon, je n'ai pas le choix. Théo m'a tout expliqué : il ne faut jamais en utiliser un plus de cinq jours. Je dois employer mes cinquante jours pour trouver une solution, sinon je suis perdue. Théo était très sûr de lui, il était convaincu que nous ne serions pas démasqués. Ces faux passeports, c'était juste « au cas où »...

— Encore une « bombe » de Théo qui vous a explosé à la figure !

— On peut dire ça... Enfin, jusqu'à présent, ces faux documents ont fonctionné. Après l'Angleterre, j'ai pris un ferry pour Rotterdam, en utilisant un autre passeport. De là, j'ai emprunté une série de trains à travers l'Europe. J'ai dû utiliser ma troisième identité. Finalement, je me suis rendue à Trieste, pour monter dans un bateau à destination de Venise, où je loge sous une quatrième identité. Avec mes dix passeports, je suis comme un chat à dix vies. Dans trois jours, je devrai changer d'hôtel et entamer le cinquième nom. Mon nombre de vies diminue à vue d'œil...

— Tu as été précautionneuse, bravo ! Jamais d'avion pour le moment. Les contrôles sont beaucoup plus poussés dans les aéroports.

— Je l'ai bien compris.

Jérémie ouvre son sac à dos pour en sortir une pochette. Devant ce pêle-mêle de vêtements mal pliés, Christie se met à rire.

— Ah, ça, c'est vraiment un sac de voyage fait par un homme...

Une pointe de jalousie pique Jérémie. A-t-elle déjà voyagé avec un ami ? Un amant ? Il voudrait tellement l'emmener loin d'ici. Il l'installerait dans la vieille BMW de son père (il l'a gardée, mais il a dû faire changer le moteur et toute une série de pièces, et chez BMW personne ne comprenait pourquoi il ne préférerait pas s'en acheter une neuve pour le même prix). Et ils se lanceraient sur les routes ! Ils iraient à Séville se promener sous les orangers, en Toscane marcher au milieu des champs d'oliviers, traverser les ponts de Budapest, déguster des gâteaux dans les rues de Vienne, ils passeraient l'hiver dans un chalet suisse et ils iraient skier... Et le lac Baïkal ? Son point le plus profond atteint mille six cents mètres ! Ce lac recèle des abysses ! Outre les abysses salés des océans, il existe donc aussi des abysses d'eau douce... On raconte que le Baïkal est si vaste que ses berges n'ont pas de fin. Ils iraient s'y baigner.

Mais, pour l'heure, il faut protéger Christie. Jérémie ouvre sa pochette, révélant un passeport, une clé USB, des feuilles imprimées ou griffonnées... Lorsqu'il lui montre le passeport, Christie est étonnée de découvrir une photo d'elle, quoique pas exactement... C'est *presque* elle...

— Christie, voilà un vrai passeport, pas une création avec une identité imaginaire. Ça, c'est un faux-vrai passeport avec usurpation d'identité, ce qui change tout ! Tu vas brûler tous les autres documents d'identité que tu possèdes, y compris les tiens, les vrais. Tu réduis tout en cendres. Tu vas apprendre par cœur ton personnage. Dis-toi que tu es une actrice qui va jouer le rôle de sa vie, parce que c'est exactement ce dont il s'agit. Désormais, tu t'appelles Eefke Uurt. Cette personne a réellement existé, tu comprends, et c'est son véritable passeport que je te donne. Il a été modifié par un faussaire de génie qui

me doit une fière chandelle – mon équipe a démantelé le gang qui voulait lui faire la peau. Il a réalisé un copier-coller de l'image numérique de ta photo d'identité, celle qui est dans nos fichiers. Il l'a ensuite retravaillée avec ses logiciels, pour te faire grossir de douze kilos, éclaircir la couleur de tes cheveux... Ainsi, si des photos de toi sont diffusées sur Internet dans le cadre d'un avis de recherche international, la photo d'identité de ton passeport ne te trahira pas. Mais tu vas devoir changer de look...

— Ça, je sais faire. J'aime bien.

— Mon « ami » a reprogrammé la puce électronique de ton passeport « Eefke », pour y glisser ta description physique, ta photo d'identité retouchée, tes empreintes digitales, le cliché de ton iris... C'est moi qui lui ai transmis ces éléments. J'ai fait un copier-coller de tes données dans le fichier des passeports et des cartes d'identité. J'ai accès à ce fichier parce que, dans la MAJ, nous piratons quelquefois de vraies identités, pour mener des opérations d'infiltration. Nous utilisons les identités de personnes décédées. Ensuite, j'ai modifié les informations te concernant dans ce fichier-là, et aussi dans les fichiers de la police et dans la base de données de notre logiciel de reconnaissance faciale. J'ai remplacé tes caractéristiques biométriques et tes photos par celles d'une autre femme décédée qui te ressemble vaguement. Ainsi, tu ne cours plus le risque d'être identifiée par une caméra de surveillance. Le logiciel croit te chercher mais, en réalité, il chasse un fantôme. De même, le signalement communiqué à ton sujet aux unités traquant les fugitifs n'est, en fait, pas le tien.

— Tu as fait tout ça pour moi ?

— Évidemment ! Quand tu connaîtras par cœur ta nouvelle identité, tu pourras recommencer à prendre l'avion. Pas trop souvent, pour ne pas tenter le diable. Attends au moins trois mois, le temps que les choses se calment.

— Elles ne vont pas se calmer, Jérémie. C'est tout le contraire...

— Qu'est-ce que c'est que cette énigme de Sphinx ?

— Tu comprendras bientôt. Mais c'est qui, cette « Eeke Uurt » ?

— « Eefke » ! Si tu hésites, dis « Eek », c'est ton surnom, l'abréviation de « *Eekboorn* », « l'écureuil ». Pour toi, je me suis plongé dans des dictionnaires de néerlandais.

— « Eefke Uurt », mais c'est « Eek » pour les intimes, parce que mon père disait que j'étais son petit écureuil...

Elle prononce ce nom plusieurs fois, pour habituer son palais à la saveur de ces nouveaux mots.

— Alors maintenant, je suis Eefke. Je suis devenue quelqu'un d'autre.

— Surtout pas ! Ne change jamais, Christie.

— Jekyll et Hyde, Christie et Eefke. Elle sera mon double. Et toi, tu es mon ange gardien...

— Cette femme a vraiment existé, c'est pour cela que c'est un vrai passeport que je te donne et non une création, comme les fausses identités que tu as utilisées jusqu'à présent. Elle est morte, mais j'ai effacé son nom du fichier des décès. Maintenant, du point de vue administratif : elle est toujours vivante.

— Comment as-tu réussi à faire ça ?

— Pour nos opérations d'infiltration, nous avons aussi accès à ce fichier. Tu dois tout apprendre sur cette Eefke. Je t'ai mis sur la clé USB le peu que la police sait sur elle. Tu mémorises tout, puis tu détruis cette clé. Tu es de nationalité française, parce que ton père était français et que tu es née en France. Il travaillait aux Pays-Bas, comme ingénieur sur une plate-forme à éoliennes. C'est là-bas qu'il a rencontré ta mère, une Néerlandaise. Ton père est retourné en France avec ta mère, enceinte. Tu es née à Paris, tu portes le nom de famille de ta mère. Tes parents se sont séparés. Tu as alors vécu avec ta mère à Amsterdam, jusqu'à l'âge de trois ans, puis celle-ci t'a confiée à tes grands-parents paternels et elle a disparu. Ton père est décédé dans l'incendie d'une plate-forme pétrolière, au large de l'Angola. Tes grands-parents sont morts eux aussi, quand tu étais adolescente. Ils étaient déjà très âgés quand ils t'ont recueillie. Ta mère avait des problèmes de toxicomanie, son décès est enregistré à Rotterdam. Overdose.

— Quel passé tu m'as trouvé, Jérémie...

— Toute l'histoire de cette fille est du même genre : fugues, errance, drogue... Il y a trois ans, elle est décédée à Calais, à cause d'une héroïne mal coupée à la strychnine, une saleté qui a fait plus de cent morts avant que la police n'arrête le dealer apprenti chimiste à l'origine de cette hécatombe. Le dossier indique que l'on n'a identifié aucun proche à informer de ce décès. Depuis lors, si un parent avait lancé un avis de recherche à son sujet, il en serait fait mention. Or il n'y a rien. On dirait que personne ne s'est aperçu de sa disparition. Elle n'a pas laissé de traces. Sa vie est une page blanche.

— Peut-être est-elle morte pour que je puisse vivre...

S'étonnant de ses propres paroles, elle ajoute aussitôt :

— Je ne sais pas pourquoi je viens de dire ça, ça m'est venu comme ça.

— Ne fais jamais semblant de savoir quelque chose que tu ignores. Tu vas donc apprendre ce que cette Eefke connaissait. Tu dois être incollable sur les drogues. Tu as tout essayé : Nouvelles Drogues de Synthèse, amphétamines, ecstasy, héroïne, cocaïne, *speedball*, psylo... Quand tu n'avais rien de « dur » à t'envoyer dans les neurones, tu passais au « doux » : alcopops, subu, benzo à gogo... Tu liras des témoignages et tu en feras des copier-coller dans ta tête. Retiens tout : le flash, les *bad trips*, comment se piquer une veine de la cuisse pour que tes bras ne te trahissent pas, pourquoi tu étais une camée mais pas une junkie, ce que ça fait quand on a « des poussières »... Si tu croises un toxicomane, tu dois être capable de comprendre son argot et de lui répondre dans le même jargon. Bref, tu as deux langues à apprendre : le « toxicomane » et le néerlandais. Pour être plus précis : tu ne parles pas néerlandais. C'est logique, puisque tu as vécu seulement brièvement aux Pays-Bas. Mais tu entendais les gens discuter, et ta mère te parlait dans sa langue natale. Même si tu étais très petite, tu as mémorisé quelques mots. Le néerlandais est d'ailleurs inscrit dans ton prénom et ton nom, ce qui exprime l'amour de ta mère pour sa langue et son pays. Ton premier mot a sûrement

été « *mama* », et le second « *vader* » c'est-à-dire « papa ». Tu apprendras donc un peu de néerlandais. Sois particulièrement vigilante concernant la prononciation ! Un enfant mémorise les sons, tu entendais ta mère te parler en néerlandais : la musique de cette langue s'est gravée en toi.

— Exactement comme la mélodie de ta voix a dû se graver en moi tandis que j'étais dans le coma. Ma mère m'a raconté que tu es resté pendant sept heures à côté de moi, à me parler... C'est peut-être le fruit de mon imagination, mais j'ai l'impression de me souvenir de ta présence.

Jérémie ne sait que lui répondre. Mais il veut d'abord la protéger. Alors il poursuit ses instructions.

— Va sur Internet et travaille la prononciation. N'apprends que quelques mots, mais prononce-les avec une justesse irréprochable ! Tu iras aussi faire plusieurs séjours aux Pays-Bas.

— Vraiment ? Pourquoi ?

— Parce que c'est sûrement ce qu'aurait fait Eefke si elle avait vécu.

— Je le ferai pour elle et moi, alors.

— Tu iras chercher tes racines, les traces de ta mère. Elle est née à Amsterdam et morte à Rotterdam. Entre ce point de départ et ce point d'arrivée, il y a Paris et ta naissance. J'imagine que cette Eefke, peut-être, serait allée se promener dans ces deux villes, c'est donc ce que tu feras un jour.

— C'est vraiment obligé ?

— Non, tu as le choix entre les tulipes hollandaises et les fleurs de Fleury-Mérogis, quartier des femmes, promenade tous les jours à 13 h 15, les prisonnières sont autorisées à peindre des fleurs sur les murs de la cour intérieure, comme ça « Fleury est fleurie ».

— Tu es dur, parfois, Jérémie. C'est cette bombe, elle t'a tanné le cœur comme du cuir.

— Les cœurs en cuir souffrent moins, je suppose. Je reconnais que mon humour caustique peut choquer. Mais je veux te protéger, tu comprends. Tu n'imagines pas le nombre d'enquêtes résolues juste parce qu'un petit détail clochait. Si tu ne fais pas ce voyage, un jour,

quelqu'un s'en rendra compte et se dira : « Tiens, c'est étrange que Eefke ne soit jamais allée aux Pays-Bas ». Oh, ce sera juste une goutte d'eau... Après tout, pourquoi pas ? Mais, quelque part dans l'esprit de cette personne, il y aura ce mot qui résonne : « étrange »... Et si cette même personne découvre un autre détail étrange, cette deuxième goutte d'eau fera déborder le vase.

— OK.

— Non ! Pas « OK » : « *Ja* » ! Quand tu étais petite et que tu demandais quelque chose à ta mère, elle te répondait « *Ja* » ou « *Nee* ».

— Tout le monde dit « OK ».

— Tu dis « OK » aux gens que tu ne connais pas. Pour les amis, tu emploies souvent « *Ja* » et « *Nee* ».

— *Jawohl, mein General !*

— Si tu veux... Excellent, même ! Tu en feras une version néerlandaise.

— « Général », c'est tout à fait toi.

— Un général rebelle qui est en train de trahir son armée...

— Jérémie, tu étais dans *notre* armée avant de rejoindre la leur. Est-ce que tu vas faire la même chose pour Kévin et Théo ?

— Non. Si je pouvais le faire, je le ferais pour Kévin. Quant à Théo, je ne sais pas... Je lui en veux beaucoup, même si, d'un autre côté... Bref, c'est compliqué.

— Il faut que tu le fasses pour eux aussi, Jérémie. Sauve-les !

— Pour sauver Théo, il faudrait déjà commencer par le sauver de lui-même... Parfois, on dirait que son cerveau est réglé sur le mode autodestruction. Je ne peux pas leur créer de faux-vrais passeports. J'ai passé quinze heures à chercher ton double identitaire, cette Eefke, dans notre Livre des Morts, le grand cimetière informatique des actes de décès. C'était durant la Méga Tempête, aussitôt après avoir découvert que, le complice de Théo, c'est toi. Il y a quand même des risques, Christie ! Peut-être croiseras-tu un jour une toxicomane qui connaissait Eefke, ou bien peut-être qu'une cousine va tout à coup

se lancer à sa recherche, ou ce sera un ex-petit ami, un dealer à qui elle doit de l'argent... Plus je fabriquerai de nouvelles identités, plus les risques augmenteront. Si j'en faisais trois et qu'un seul d'entre vous était démasqué, la police passerait au peigne fin la totalité du fichier décès, à la recherche d'autres « morts-vivants », des décédés à l'identité ressuscitée. Vous seriez comme des dominos : la chute de l'un entraînerait l'effondrement des deux autres... De vous trois, je ne peux en aider qu'un, et c'est toi.

Pensive, Christie hoche la tête. Son regard glisse sur les eaux miroitantes.

— Je vois...

— Pour le moment, Théo et Kévin se débrouillent plutôt bien. La police a beau les rechercher, ils demeurent introuvables.

— Alors Kévin aussi... J'espérais que lui, au moins, passerait à travers des mailles du filet.

— Qu'est-ce qui se passe, Christie ? Qu'est-ce que vous avez fait ?

— Et toi aussi ! Tu ne te comptes pas parmi nous ? Théo m'a contactée, il m'a dit que c'est toi qui l'as libéré !

— Oui... En fait... Mais ce n'est pas la question ! Théo ne doit plus jamais te contacter !

— D'après lui, tu as agi pour me protéger. Je n'arrive pas à croire que tu aies fait ça pour moi !

— Bon sang, qu'est-ce qui se passe, Christie ?

— Tu vas vite le découvrir par toi-même... Tu brûles de savoir ce qui se passe, tu t'intéresses au « Quoi ? », mais, moi, je veux d'abord répondre à une autre question : « Pourquoi ? » Pour que tu comprennes, il suffit que tu regardes autour de toi... Cette ville est un joyau de l'humanité ! Et que faisons-nous ? Nous la détruisons comme des gosses piétinant un château de sable. Cette merveille est en train de sombrer et nous continuons à libérer des quantités fantastiques de gaz à effet de serre, à polluer les eaux, l'air... À ce rythme-là, d'après les spécialistes, Venise n'a plus que trois ans à vivre.

— Oui, je l'ai entendu dire. Mais quel rapport avec Théo, Kévin et toi ?

— Tout est lié, Jérémie ! Le monde est un navire en perdition. Je voulais te montrer Venise en train de couler, et cette catastrophe n'est que l'avant-goût de la destruction totale de l'humanité.

— Il ne faut pas renoncer ! Pour chaque problème, il existe forcément des solutions... Dis comme ça, ça ressemble à des paroles en l'air et des clichés, mais je le pense sincèrement !

Christie éclate d'un rire franc. Elle a gardé cette spontanéité des sentiments, Jérémie aimerait se pencher en avant et embrasser ce rire.

— C'est tout à fait ça, Jérémie. Oui, il existe des solutions, tu ne crois pas si bien dire. Mais il faut autre chose que les solutions-rustines habituelles. New York, la Floride et la Louisiane sont « protégées » de la montée des eaux et des Méga Cyclones par des digues géantes longues de milliers de kilomètres. Tu appelles ça une solution, toi ? L'humanité s'enferme elle-même en prison. Ah, elles sont belles, nos digues monumentales ! Il ne leur manque plus que des miradors et le tableau sera complet ! Bien sûr, dans le même temps, les États-Unis demeurent le plus gros pollueur mondial de gaz à effet de serre. Et la Chine et l'Europe les talonnent. Nous jouons à la roulette russe ! Nous appliquons un pistolet sur la tempe de la Terre, et chaque pays continue à rajouter des balles dans le barillet et à presser la détente...

Elle ôte ses chaussures et va s'asseoir sur le bord du bateau. Ses pieds plongent dans l'eau turquoise. Un poisson, curieux, s'approche de ses orteils.

— Je l'aime tellement, cette ville. Je suis venue ici, il y a longtemps. Avec mes parents. Je m'étais promis d'y revenir. Mais j'étais loin d'imaginer que je la retrouverais dans cet état. Combien de temps nous reste-t-il à passer ensemble ?

— Mon avion décolle dans dix heures, je suis obligé de reprendre mon service.

— Tu ne peux pas rater ton vol ? Le *vaporetto* était bondé, il n'a pas pu te prendre. Ou bien il s'est échoué :

c'est encore arrivé la semaine dernière, à cause des nouveaux courants sous-marins qui entassent le sable et font apparaître des dunes immergées, des bancs de sable migrants. Ou alors, il était tellement chargé qu'il a chaviré, il a brûlé, il a explosé, il a sauté sur une vieille mine oubliée de la guerre de 40, un sous-marin russe l'a torpillé, une baleine l'a percuté, un kraken l'a broyé dans ses tentacules, le Hollandais Volant l'a emporté...

— Non, je regrette. Je ne dois pas attirer l'attention en sortant de mes routines. Tu me donneras des nouvelles par mails, en signant « Eefke ». On discutera comme si tu étais une amie « normale ». C'est une stratégie : « caché dans la lumière », on ne dissimule plus rien puisque tu es Eefke. Tu m'indiqueras ton adresse finale, celle où tu auras décidé de vivre. Je reviendrai te voir, après une période de quatre ou cinq mois, le temps d'être certain qu'on ne me suspecte pas. Espérons que personne ne découvrira notre passé commun... De ce côté-là aussi, j'ai essayé de nous protéger. J'ai créé de faux éléments biographiques vous concernant, Théo, Kévin et toi. J'ai aussi modifié des documents dans les fichiers de la police. Je connais bien ces techniques, on les emploie pour notre programme de protection des témoins et nos missions d'infiltration.

— Dix heures, c'est très peu et c'est énorme. À nous de faire en sorte que ces dix heures soient aussi intenses que dix jours !

Elle se lève et quitte le bateau sans prendre la peine de remettre ses chaussures qu'elle tient à la main. Elle l'entraîne dans le dédale des rues flottantes. Ses pieds nus, mouillés, laissent des empreintes sur le bois des pontons. Ils se faufilent dans la foule, Christie lui prend la main pour s'assurer de ne pas le perdre. Ils atteignent une autre plate-forme, amarrée le long du Grand Canal. Christie s'adresse à un Italien qui lui répond dans un anglais approximatif. Elle se tourne vers Jérémie.

— Déshabille-toi.

— Quoi ?

Elle commence déjà à déboutonner son chemisier blanc.

— Tu as des cabines pour te changer et des consignes, dans le bâtiment derrière toi. Tu peux y acheter un maillot si tu n'en as pas pris. Dépêche-toi !

Jérémie s'exécute. Lorsqu'il revient, Christie est déjà en maillot et examine du matériel de plongée. Ses vêtements, soigneusement pliés, sont emportés par une adolescente qui va les ranger à l'intérieur. Le corps de Christie happe son esprit, ne le lâche plus. En rêve il l'enlace, la caresse, l'embrasse, fait glisser ses mains sur ses seins, ses épaules, son dos cambré... Elle lui fait signe de se presser.

— Je me souviens que tu aimais la plongée, autrefois. J'espère que tu sais encore te débrouiller.

— Oui, oui, pas de soucis, je continue à plonger de temps en temps.

Les yeux de Jérémie se posent sur le poignet de Christie, sur la cicatrice en pointe de flèche.

— Il y a autre chose que je voudrais te montrer, ajoute Christie.

Se retournant, elle lui révèle son dos, où le saumon danse dans l'océan. Jérémie en reste sans voix. Machinalement, il cherche les cicatrices, mais celles-ci ont disparu, à croire que ce saumon les a gobées. Et ce choix d'un poisson... Est-ce pour lui ? C'est comme si elle s'était gravé Jérémie dans la peau, comme si elle faisait corps avec lui. Il tend la main et effleure ce tatouage, Christie en a un frisson, le saumon frémit. Elle se retourne et désigne la blessure au bras de Jérémie.

— C'est quoi, ça ?

— C'est... C'est russe.

La peau, congestionnée, d'une couleur joues rougissantes, est exquisément douloureuse. La plaie, enflée et aux bords boursoufflés, ressemble à deux lèvres volumineuses au baiser de pus. Jérémie est sous antibiotiques. Il colle un sparadrap étanche sur sa lésion avant d'aller nager. Christie soupire.

— Là, il y a une autre blessure sur ton tibia, plus ancienne. Et encore une autre, sur ton avant-bras gauche. Celle-là, on dirait une balafre laissée par un couteau... Tu

veux avoir un corps comme le mien ? Tout couvert de cicatrices ?

Jamais Jérémie n'avait envisagé les choses sous cet angle. Un corps semblable à celui de Christie... Comme s'il avait une dette de sang à payer, une livre de chair à prélever. Est-ce qu'il s'inflige inconsciemment la loi du Talion ? Plaie pour plaie, goutte de sang pour goutte de sang. Tout cela pour un crime qu'il n'a pas commis.

— Au lieu de protéger les autres, Jérémie, occupe-toi déjà de te sauver toi-même ! Tu es comme Théo. Bon allez, on arrête de se lamenter ! Équipe-toi !

Elle lui tend des bouteilles, ils se harnachent, enfilent des palmes et s'immergent dans les eaux turquoises. Elles sont claires. La montée du niveau des océans et la Méga Tempête Sylvia ont brassé la lagune et les canaux. Avec aisance, Christie nage en tête. Un mérrou brun vient se placer dans son sillage. Jérémie imagine que c'est son tatouage qui s'est détaché d'elle, ayant pris vie au contact de l'eau.

Ils atteignent la place Saint-Marc, où évoluent d'autres plongeurs. Des rascasses rouges, des vives, des grondins et des dorades errent entre les « récifs » aménagés par les décombres. Des seiches, immobiles entre deux eaux, semblent vous surveiller de leurs mornes regards. Christie tend la main pour désigner quelque chose : trois raies les rejoignent en ondulant et tournoient gracieusement autour d'eux. Jérémie se rapproche du fond et écarquille les yeux de surprise. Ce qu'il a pris pour des amas de sable sont en réalité des centaines de pieuvres reposant sur le sol. Par homochromie, magiciennes du mimétisme, elles ont pris la couleur du revêtement gris. Il progresse encore un peu, afin de mieux étudier ce phénomène, ce qui déclenche une panique, les poulpes se propulsent dans tous les sens en expulsant des jets d'encre. Jérémie doit battre en retraite, aveuglé, se débattant dans un nuage noir. Quand il s'extirpe enfin de son encrier renversé, il découvre Christie, hilare, dont le fou rire jaillit en volumineux lâchers de bulles.

Elle l'entraîne vers les arcades immergées du palais des Doges. Ils vont s'y engager et de là ils iront s'engouffrer

dans le bâtiment. Tandis qu'elle se rapproche, une vision la saisit. Elle se voit elle-même, enfant, courant sous ces mêmes arcades, éclatant de rire, sa mère jouant à la poursuite, toutes deux jaillissent sur la place. Christie nage vers elle-même, tend la main et effleure le visage de la fillette qui s'éloigne et se fond dans le bleuté des eaux.

## Chapitre XXXI

Vendredi 7 novembre 2027

J érémie roule avec difficulté. De temps en temps, à un croisement, il tourne et se replace machinalement à droite, alors son GPS déclenche une sonnerie d'alarme et une voix de femme annonce : « Attention ! Replacez-vous sur la voie de gauche ! Roulez à gauche, vous êtes en Angleterre ! »

Christie lui a donné à nouveau rendez-vous, après quelques mois, comme convenu. Il a demandé une semaine de congé. Sa hiérarchie a émis un avis défavorable, on voulait qu'il poursuive l'enquête sur l'affaire Théo Lancide, mais il est passé outre. Maintenant, Christie se trouve dans le North Yorkshire, à soixante-dix kilomètres de York, dans le nulle part vert de la campagne anglaise.

Le monde est en pleine métamorphose ! La Nature s'est mise à proliférer. Partout, elle reconquiert les territoires perdus. Ce phénomène a débuté en Europe et en Russie, le long du trajet de la Méga Tempête Sylvia, ainsi qu'en Floride et en Arabie Saoudite. Mais il se propage et atteint maintenant tous les points du globe. Les plantes poussent à des vitesses prodigieuses, en trois mois les graines deviennent des arbustes, les arbustes des arbres à maturité, les mousses et les lichens tapissent les immeubles, les forêts sont de plus en plus denses et s'étendent, le Sahel se couvre de prairies, de vastes superficies des

déserts de Libye, d'Arabie Saoudite, d'Iran et d'Irak verdissent, les jardins et les parcs « débordent » et se lancent à l'assaut des rues, des pans de routes disparaissent sous la végétation...

La communauté scientifique mondiale tente de comprendre ce phénomène. Ce que l'on sait pour le moment, c'est que les cellules végétales se sont lancées dans une hyperactivité majeure que plus rien ne semble arrêter. Ce type de prolifération cellulaire est observé dans les cancers, mais ici on ne détecte aucune anomalie dans les nouvelles cellules, la plante prospère. Dans la majorité des cas, on retrouve une séquence génétique inconnue venue s'ajouter à l'ADN des plantes. Il s'agit d'un phyto-virus favorable aux végétaux qu'il parasite, un virus symbiotique jusqu'à présent inconnu. C'est un mégavirus, un virus géant dont le très long génome peut fabriquer plus de deux mille protéines. Il agit comme un puissant stimulateur de croissance et un fortifiant. Son adaptabilité est extraordinaire : il est capable d'infecter des milliers d'espèces végétales différentes. On l'a baptisé « Virus Virens », « Virus Vert », « Virus Verdissant »... Plus les plantes sont nombreuses à être infectées, plus le virus prospère, et vice-versa. Le phénomène suit une évolution exponentielle.

Les herbicides sont inefficaces. Là où on brûle les plantes, celles-ci renaissent de leurs cendres. Là où on coupe troncs et branches s'écoule une sève épaisse et visqueuse comme du sirop d'érable, et dans les flaques qui se forment apparaissent de nouvelles pousses. Là où on arrache, les plantes extirpées reprennent racine dans les décharges publiques. Les végétaux sont devenus plus résistants, on les voit prospérer sur les toits des maisons, se faufiler dans les fissures du béton pour se dresser vers le soleil...

L'une des hypothèses est que ce phyto-virus est une création humaine. Et Théo Lancide est le principal suspect. Il est l'une des rares personnes capables de mener ce type d'expérimentation et il en avait les moyens techniques, grâce à son laboratoire de génie génétique basé à

Dieppe, ce même laboratoire qu'il a fait exploser (pour effacer les traces de son crime ?). Le monde entier le recherche. Mais le chaos est total. Les uns le voient comme un criminel mégalomane, un scientifique fou, « le Frankenstein Vert », on veut l'arrêter et le forcer à mettre au point un antidote. D'autres le considèrent comme un héros, un Robin des Bois moderne, un sauveur de la Nature... Sur un site Internet intitulé « Bravo Théo ! », des gens de tous les pays indiquent leurs coordonnées en promettant de l'aider s'il les contacte. Chaque heure, la liste s'accroît. Théo a maintenant des millions d'amis.

Dans le Yorkshire, les prairies, d'un vert phosphorescent, ont tant proliféré que la route elle-même disparaît par endroits. La voiture dérape sur une étendue d'herbe mouillée, Jérémie freine tout en braquant pour se rétablir, le bruit strident du crissement des pneus lui écorche les tympan, il fait un tête-à-queue et s'immobilise. Les moutons qui paissaient non loin s'enfuient dans toutes les directions.

Il reprend son périple, moins vite. Le GPS lui indique qu'il est presque arrivé. Il s'engage sur une petite route, traverse un bois. On distingue des arbustes et des jeunes branches par milliers, des suintements de sève coulent le long des troncs... Des odeurs végétales l'assaillent en permanence : l'herbe trempée, le parfum boisé des coulées de sève, les flétrissures de l'automne, l'humus, les mousses, les champignons... Ses pneus butent sur un obstacle, les racines lui font des crocs-en-jambe. Plus loin, l'asphalte se morcelle, tel un puzzle dont les pièces commencent à se désemboîter. Jérémie songe à ce trèfle qui a poussé sur sa corniche. La mousse est apparue ensuite, puis d'autres trèfles, par millions. Maintenant, son Quartier Général ressemble à un tumulus géant.

Enfin, après quelques virages, la maison apparaît. C'est une bâtisse blanche, en bois, de style victorien. Elle s'élève entre jardin et plage, posée à la lisière de ces deux mondes. La mer du Nord s'étend derrière elle, à perte de vue. Christie l'attend sur le perron, vêtue d'un coupe-vent

rouge corail. Elle l'accueille avec un sourire, mais son inquiétude transparait sous ses traits tirés.

— Je suis heureuse que tu sois venu.

— Christie, bon sang, qu'est-ce qui se passe ?

Elle ramène en arrière ses cheveux que le vent lui rabat sur le visage.

— Bien sûr... Viens, je vais tout t'expliquer. Mais autant le faire tout en te faisant visiter mon nouveau jardin.

Jérémie en rit : le monde est en pleine apocalypse verte et elle lui propose une promenade ! Mais il hoche la tête et la suit. De fait, ce jardin est saisissant. Ici, la Nature, exacerbée, a été maîtrisée et sublimée par Christie. Il s'organise en une succession d'espaces aux proportions harmonieuses, séparés les uns des autres par de grandes haies taillées. Le premier est tout en sobriété : un gazon rectangulaire, tel un tapis vert, bordé d'une frange tissée de myriades de violettes. Christie lui explique :

— De même qu'au restaurant on te sert un amuse-bouche pour te mettre en appétit, voici mon jardin servi en « amuse-regard ».

Vient ensuite un jardin de fougères, constitué de dizaines d'espèces différentes. Une bruine commence à tomber pour cesser aussitôt, comme si la pluie venait de changer d'avis. Jérémie lui demande :

— Théo est responsable de ce qui est en train de se passer, n'est-ce pas ?

— Oui. Après l'échec de sa bombe, il a changé de plan. Ce monde qui a détruit nos parents, il voulait le changer de fond en comble. Il répétait ça sans arrêt, tout en étant incapable de préciser son idée. De mon côté, quand je suis sortie du coma, cela a été très dur. Quand je regardais mon corps dans une glace, j'avais l'impression de contempler un monstre, une poupée de chair mal cousue.

— Tu plaisantes ? Tu es magnifique !

Elle se mordille la lèvre inférieure, se retient de lui demander : « Tu le penses vraiment ? »

— En Terminale, des connards me surnommaient « la Top Model du Gore ».

— Quelle bande de minables ! Si j'avais été là, je serais allé leur dire deux mots !

— Kévin s'en est chargé. Et comme il s'était muré dans le silence, il leur a parlé avec ses poings. À l'époque, il avait beau être chétif, il leur est tombé dessus comme un chat sauvage, à la sortie du lycée. Il a fallu trois profs pour le maîtriser.

— Kévin a fait ça ?

— Tu étais parti, tu ne l'as pas connu durant sa période « Je détruis tout ». Tu as raté quelque chose, crois-moi... Quand il a compris qu'il ne retrouverait jamais l'audition, il a brisé ses guitares électriques et son violon, il a fracassé au marteau sa chaîne hi-fi et ses centaines de CD... Il cassait tous ses sons. Pour moi aussi, c'était difficile. Pour me remonter le moral, j'ai repris le jardinage. J'y passais des heures. Là, j'étais heureuse ! Théo, lui, ruminait de sombres idées. Un mardi, juste après les cours, il est venu chez moi. J'étais seule et il le savait. Si ma mère avait été là, je crois qu'elle l'aurait frappé pour le chasser. Mais, tous les mardis, elle rentrait tard du travail, à cause d'une réunion. Quant à mon père, il suivait une formation de reconversion. Un jour, tu m'as dit que Théo te faisait penser à un rebelle sans cause, un général errant sans but et sans armée. C'était très vrai. Mais il a fini par le trouver, son but, oh oui ! Ce soir-là, donc, il était exalté. Il m'a annoncé qu'il avait enfin découvert la Solution, celle qui allait résoudre tous les problèmes. J'ai grincé des dents et je lui ai répondu : « Je crois que j'ai assez donné avec tes idées ! » Mais il m'a dit : « Cette idée-là, c'est mon  $E = mc^2$  » et il m'a fait part de son Grand Projet : créer un virus végétalisant qui allait sauver la Nature et changer la face du monde. C'était tellement extrême... C'était soit fou, soit génial. Évidemment, j'aurais dû me dire : « Ce sont juste les élucubrations d'un ado », mais comme, à l'époque, j'étais moi aussi une ado, cela me paraissait logique, d'une certaine manière... Parce que nous voulions que tout change ! Tu connais cette citation de Mark Twain : « Ils ne savaient pas que c'est impossible, alors ils l'ont fait. » ? Eh bien, c'est ce qui nous est arrivé ! Finalement, après des semaines de discussions,

Kévin et moi, chacun pour nos raisons, nous avons décidé de le soutenir. Nous sommes même allés jusqu'à choisir des métiers en lien avec ce plan.

— Quoi ?

— Théo a abandonné son projet d'intégrer Polytechnique et il s'est tourné vers le génie génétique. Quant à Kévin, il a choisi des études d'informatique, car nous aurions forcément besoin, à un moment ou à un autre, d'un informaticien. Ce choix lui convenait. Du fait de sa surdité, ses projets professionnels étaient restreints. Et puis, il s'est mis à éviter les gens. Aujourd'hui encore, il est capable de passer des jours entiers à pianoter sur son clavier, pour tenter d'infiltrer des sites sécurisés, ne sortant que dix minutes par jour pour prendre une douche de soleil. Heureusement qu'il est tombé amoureux... J'ignore s'ils sont toujours ensemble. Je l'espère.

— Et toi ? Qu'as-tu fait ?

— Pour moi, c'était facile, puisque ça ne changeait rien à mon rêve de devenir paysagiste. Mais oui, moi aussi, j'ai aidé Théo à réaliser son projet.

Jérémie se passe la main dans les cheveux, chassant des gouttes de pluie accumulées. Le vent met les nuages en charpie, dévoilant le soleil.

— Comment ?

— Pendant des années, tandis qu'il mettait au point ses grains de riz modifiés génétiquement, il travaillait aussi sur son Grand Projet de phytovirus favorable.

Quittant les fougères, elle le conduit dans le jardin des mousses, qui s'étend sous des bouleaux et des saules. Celles-ci recouvrent tout : la terre, des pierres en granit gris, une fontaine où une tête de lion gargouille une eau pure... Christie s'accroupit et lui désigne une fleur aux pétales d'un mauve intense, velouté et strié de violet. C'est l'unique fleur de ce lieu. D'abord on ne la remarque pas, ensuite on ne voit plus qu'elle.

— Cette orchidée est rarissime. J'ai réussi à en découvrir quelques spécimens, perdus dans les Pyrénées. Je les ai revendus à des instituts de botanique. Mais j'ai gardé celui-là pour moi, pour le planter là où je m'installerais.

Et grâce à la création de Théo, cette fleur vit ! Quand je me demande : « Est-ce que nous avons eu raison ? », je regarde cette orchidée et j'ai ma réponse. Ce n'était plus supportable, on ne pouvait plus laisser l'humanité tout détruire. Il fallait absolument arrêter le Grand Foutage en l'Air de la planète.

— Tu n'as pas suivi mes consignes de sécurité ? Tu es repassée chez toi pour prendre cette orchidée ?

— Rassure-toi, je l'avais déposée chez une amie qui s'en est occupée sans se douter de sa valeur. C'est comme si je lui avais mis un tableau de Van Gogh dans les mains et qu'elle m'avait répondu : « C'est mignon, c'est toi qui l'as peint ? » Je suis seulement passée chez elle récupérer ce trésor.

Elle lui prend le bras et l'entraîne vers le jardin suivant. Les haies barrant la vue, on ne sait jamais sur quoi on va tomber. Jérémie découvre une roseraie et, de manière surprenante, celle-ci est en fleur.

— C'est une roseraie de *late bloomers*, c'est ton jardin, Jérémie.

Les roses Pink Cloud et les fées des neiges sont au comble de leur floraison. Sous ce climat, ces beautés tardives se moquent de l'été et s'épanouissent aux baisers frissonnants de l'automne. Christie désigne le cœur de la roseraie, laissé à l'abandon pour le moment.

— Tu pourras me creuser un bassin, juste-là ?

Il éclate de rire, elle insiste, il rit de plus belle, elle ne lâche pas son idée.

— Mais je suis sérieuse, je compte sur toi ! Tu te rends compte de tout le travail que j'ai ici ? Alors ton coup de main sera le bienvenu. Ce sera un bassin rectangulaire, j'y mettrai des carpes. La rigueur de son tracé contrebalancera les courbes anarchiques des rosiers, et répétera la géométrie de ce jardin. On aura un rectangle dans un rectangle, leurs diagonales se coupant au même point central où coulera une fontaine. Ce sera mathématiquement magnifique.

Jérémie songe : *Avec toutes les polices du monde qui vous recherchent, si je me mets à piocher ici, j'aurai l'impression de creuser ma propre tombe...*

— D'accord, Christie. Mais explique-moi cette histoire de phytovirus...

— Théo l'a baptisé « Cernunnos ».

— J'aurais dû le deviner...

— Le Dieu du Renouveau de la Nature est de retour, et il fait reverdir le Monde. Tout est en train de changer ! Que va-t-il se passer exactement, je n'en sais rien. Mais la Nature reprend la première place.

Elle se penche pour humer le parfum d'une rose.

— L'ancien monde est en train de mourir, et nous l'enterrons sous un linceul de fleurs.

— Vous...

Ne trouvant pas ses mots, Jérémie s'interrompt. Christie cueille une rose rouge et la lui place à la boutonnière de sa veste.

— Et toi, Jérémie, tu nous as aidés. En récompense, voici ta Légion d'honneur !

— Qu'est-ce que c'est que ce virus ?

— C'est une sorte de fortifiant vivant. Théo s'est inspiré de la GH, la *Growth Hormone*. Lorsqu'un enfant présente un retard de croissance, dans certains cas, on lui administre de la GH, ce qui corrige le problème. Il a créé un virus à action GH capable d'agir pour la majorité des végétaux. Les plantes infectées par ce virus suivent une croissance accélérée, elles deviennent plus résistantes, elles profitent mieux des minéraux et de l'eau si bien qu'elles prospèrent même sur un terrain médiocre et dans un climat hostile. Mais elles ne se déforment pas. Ce virus a l'effet d'un engrais hyper stimulant, c'est ce que Théo a baptisé un « virus végétalisant ».

— Les arbres poussent à toute vitesse ! On a vu des arbustes croître d'un mètre par semaine ! En trois mois, partout, des prés se sont transformés en forêts !

— C'est exact. Mais, une fois devenus adultes, ces arbres « infectés » sont identiques à ceux ayant grandi selon le processus naturel. Je n'aurais jamais soutenu Théo si son projet avait menacé de déformer la Nature. Tout au long de ces années, tandis qu'il étudiait la génétique, puis lorsqu'il travaillait dans son labo, je l'ai aidé

à réaliser son Grand Projet. Je suis une chasseuse de graines...

— Oui, j'ai lu ça sur des sites spécialisés qui t'ont consacré un article.

Elle a un petit sourire railleur.

— Ah, tu lis les articles qui parlent de moi... Je suis douée pour trouver les plantes rares. J'adore ce métier ! Tu pars en voyage, tu fais des randonnées dans des zones que tu as sélectionnées en fonction des caractéristiques du sol et du climat, tu découvres une plante recherchée, tu aides à sauver l'espèce en prélevant quelques graines, tu les revends à des instituts de botanique ou à de riches particuliers, et cela te rembourse tes frais ! Une poignée de graines pour Tahiti, une autre pour la Martinique, une troisième pour la Floride... Si ma précieuse orchidée continue à se développer et s'auto-pollinise, de ses graines je ferai pousser des voyages au Japon.

— Comment as-tu aidé Théo ?

— Je lui fournissais des végétaux contaminés par des phytovirus : virus de la mosaïque du tabac, des taches annulaires du tabac, de la mosaïque du concombre, CTV ou virus de la tristezza des agrumes, PPMoV du poivron, virus de la jaunisse nanisante de la pomme de terre, de la maladie bronzée de la tomate, du rabougrissement herbeux du riz, de la mosaïque de l'herbe de Guinée... Théo établissait le séquençage de leur génome, dans son laboratoire de Dieppe. Il menait des expérimentations pour identifier les actions de tel ou tel gène. Ses collègues ne se doutaient de rien. C'est un cavalier solitaire, un génie qui travaille dans son coin. Pour ne pas éveiller les soupçons, il prétendait qu'il étudiait ces virus afin de déterminer des parades génétiques. C'est l'un des grands principes des OGM : intégrer des gènes protecteurs au génome d'une plante que tu veux cultiver. Personne n'a deviné qu'en réalité, il *fabricait* un virus.

Jérémie va s'adosser contre un saule pleureur, ce qu'il entend bourdonne dans sa tête. Christie poursuit d'un ton déterminé.

— Dans la séquence génétique de ce virus Cernunos, Théo a associé divers gènes pris à des plantes aux

caractéristiques spectaculaires. Quand ce virus investit un végétal, il intègre son matériel génétique dans le génome de la plante et lui transmet quatre qualités cardinales, son carré d'as. Un : la résistance extrême du *Ginkgo biloba* et du séquoia géant. Après l'explosion de la bombe atomique à Hiroshima, les ginkgos ont survécu et n'ont même pas souffert de la radioactivité ! L'un de ces arbres a même résisté alors qu'il se trouvait à un kilomètre de l'épicentre de l'explosion ! On a de nouveau eu la preuve de leur capacité à survivre, après la catastrophe nucléaire de Fukushima. Quant au séquoia géant, sa longévité est incroyable. On a recensé des spécimens vieux de deux mille ans ! Deux : la croissance ultra-rapide des bambous. Tu savais que certains bambous peuvent croître de dix centimètres par jour ? Trois : des capacités optimisées à gérer les ressources. Là, il s'agit d'une combinaison des gènes de divers végétaux : cactus, palmier-dattier, acacia, lichen... Le but est d'aider les plantes investies à prospérer malgré le manque d'eau, la pauvreté du sol, un climat hostile... Les lichens, par exemple, résistent à la sécheresse et aux variations de température. Des expériences menées en laboratoire prouvent qu'ils survivent dans une amplitude thermique s'étendant de  $-70^{\circ}\text{C}$  à  $+70^{\circ}\text{C}$ . Quatre : la prolifération. Ici aussi, Théo a combiné les gènes de plusieurs espèces : l'ambrosie à feuille d'armoise, des algues filamenteuses et différents nénuphars. Ces séquences génétiques stimulent le système reproducteur de la plante, celle-ci produit plus de spores, de pollens, de graines, de fruits... Au final : la Nature est en train de reprendre possession de la Terre, et l'homme devra s'adapter.

— Théo est fou et il t'a avalée dans son délire !

— Possible... Avec tous les bouleversements de ces dernières années, il devient de plus en plus difficile d'y voir clair. Chacun pense comprendre la situation mondiale et lance aux autres qu'ils sont bernés par des mirages. Moi, je crois que les dérèglements climatiques déstabilisent aussi les esprits. Nos cerveaux sont des roses blanches elles aussi empoisonnées par la pollution et les

catastrophes. Le génie de Théo a été dévoyé par trop d'épreuves.

Jérémie demeure songeur, il n'avait pas envisagé les choses sous cet angle. Néanmoins, lui connaît une autre cause au basculement de Théo... Jamais il n'oubliera ce soir de mai, il y a dix ans, lorsqu'il surprit cette crise de violence alcoolique du père de son ami.

— Mais pourquoi, Christie ? Pourquoi avez-vous fait ça ?

— Pour que tout change ! Nous sommes les enfants de la crise, je ne l'oublierai jamais ! J'ai vu le monde de la mondialisation libérale broyer nos parents et transformer la Terre en décharge publique géante.

Jérémie se remet à marcher. Christie chemine à ses côtés, soucieuse de ses réactions.

— Tu n'as pas encore réalisé à quel point tout va changer. La prolifération de la Nature va régler tous les problèmes ! Ça en sera fini de l'effet de serre et du réchauffement climatique. Ces milliards de milliards de nouvelles plantes vont absorber du monoxyde de carbone et produire de l'oxygène. Le climat va redevenir tempéré, les Méga Tempêtes disparaîtront, les inondations et les sécheresses seront bien plus rares. La glace des pôles va se reconstituer, le niveau des mers va diminuer... On va enfin stopper l'appauvrissement de la biodiversité ! Tu savais que mille espèces animales et végétales disparaissent chaque année ? Grâce à la baisse des taux de monoxyde de carbone, les océans vont se désacidifier. En outre, le plancton prolifère lui aussi ! Donc les poissons vont retrouver des conditions de vie favorables. Dans les années qui viennent, les océans, les lacs et les rivières regorgeront à nouveau de vie ! Tu vois, j'ai pensé à toi : je sauve tes précieux poissons des abysses. Et grâce à la multiplication des ressources de l'agriculture, de la pêche et des élevages, les famines disparaîtront !

Elle voudrait tant qu'il l'approuve, elle ajoute :

— Venise va être sauvée grâce à nous ! Et les Pays-Bas, les Maldives... Nous pourrions retourner ensemble sur la place Saint-Marc. Mais, cette fois-ci, nous marcherons, tu

n'effraieras plus les pieuvres... J'aime tellement cette ville. Rien que pour elle, j'aurais soutenu Théo, même à risquer mille ans de prison !

— Tu l'as beaucoup aidé... Il a beau être un génie des gènes, je ne pense pas qu'il ait une connaissance aussi fine du monde végétal.

— C'est juste. C'est moi qui lui ai parlé du *Ginkgo biloba*, des lichens... Lorsqu'il tentait d'identifier leurs gènes « résistance », je lui sélectionnais d'autres plantes d'une résistance extrême. Il pouvait ainsi comparer les génomes, repérer des similitudes... Il me disait qu'en observant tous ces gènes, il avait l'impression d'être un astronome scrutant des milliards d'étoiles au télescope. Mais, de temps en temps, il découvrait un motif semblable. C'était comme un jeu inversé des sept erreurs : deux images sont en apparence totalement différentes, mais tu dois trouver leurs sept points communs.

— Tu l'as aussi aidé à disséminer ce virus ?

— Oui. Je me suis rendue en Floride, pour le répandre sur le continent américain, et j'ai aussi utilisé des plantes GR dans un jardin sur lequel j'ai beaucoup travaillé, en Arabie Saoudite.

— Ça veut dire quoi, « des plantes GR » ?

— « Génétiquement Renforcées » par notre virus.

Jérémie erre au milieu d'arbustes aux roses blanches, longe un treillis envahi de rosiers grimpants... Marcher l'aide à contenir son trouble.

— Comment votre virus parvient-il à infecter un si grand nombre d'espèces différentes ?

— Par deux mécanismes. Le premier est direct : Théo a incorporé dans son matériel génétique les séquences de différents virus ayant chacun leurs vecteurs, c'est-à-dire les agents qui transportent le virus, et leurs hôtes, les végétaux contaminables. Le second est indirect : c'est un virus instable, son matériel génétique inclut des séquences à fort taux de mutation. Ainsi, il a de grandes chances de s'adapter à de nouveaux végétaux, aux différents climats... Nous disons « le virus Cernunnos » mais, en réalité, nous devrions maintenant dire « les virus ».

Car il a certainement déjà muté. Je suis sûre que c'est ce qui est arrivé dans le jardin que j'ai créé en Arabie Saoudite. Là-bas, la végétalisation a été encore plus rapide qu'ailleurs ! Le Moyen Orient desséché reverdit, il ressuscite ! D'après Théo, les conditions hostiles du désert ont exercé une telle pression sur notre virus que celui-ci a muté. Cette nouvelle souche est encore mieux adaptée aux climats désertiques chauds, et elle semble encore plus prolifique. Le temps qu'un laboratoire mette au point un virucide, il y aura deux, trois, dix ou vingt virus Cernunnos différents...

— Pourquoi avez-vous fait sauter cette usine, à Dieppe ?

— Pour la dissémination. Nous voulions répandre très vite ce virus sur une superficie gigantesque. Théo a donc fait se multiplier son virus, pour en obtenir des milliards de milliards. C'était facile, car Cernunnos prolifère aisément. L'explosion de l'usine les a disséminés dans l'atmosphère. Au moment où Kévin a enclenché la mise à feu...

— Ah ! Kévin...

— Oui, Théo et moi, à ce moment-là, nous étions loin, afin d'avoir un alibi, au cas où on nous aurait soupçonnés. Kévin a observé l'évacuation du site. Il n'aurait pas fait sauter la bombe si des gens étaient restés sur place. Nous avons tout calculé, nous avons mené notre opération comme une campagne militaire. Au moment de l'explosion, le vent soufflait vers le large, ce qui a empêché le nuage chimique d'aller vers les terres et d'intoxiquer des gens. La plupart des gouttelettes chimiques et des cendres, relativement lourdes, sont tombées à l'eau. Ensuite, les vents de la Méga Tempête Sylvia sont arrivés, alors que l'air était encore empli de projections virales, et ils ont disséminé Cernunnos dans toute l'Europe et en Russie jusqu'en Sibérie. À partir de là, le virus a proliféré et, par les vents, les insectes porteurs, les acariens, les oiseaux, les déplacements humains, les circulations de marchandises, il s'est propagé en Chine, en Corée, au Japon, en Océanie...

— J'ai observé les films de la destruction de l'usine : les enregistrements amateurs sur téléphone portable, ceux

professionnels des médias, les images satellites... C'était un océan de feu ! Votre virus a survécu à ça ?

— Tu connais Théo et son obsession de la perfection. En étudiant les virus bactériophages, les virus qui parasitent des bactéries, il a isolé des séquences génétiques qu'il a combinées au génome de Cernunnos. Du coup, celui-ci peut parasiter la bactérie de la maladie du charbon, le *Bacillus anthracis*.

— L'anthrax ? Mais c'est une bactérie mortelle ! C'est l'une des pires armes bactériologiques existantes, une arme de destruction massive !

— Théo a réussi à créer une souche non pathogène de l'anthrax. Il a utilisé les techniques permettant d'obtenir des souches atténuées pour fabriquer des vaccins, comme pour le BCG contre la tuberculose, le vaccin de Sterne contre l'anthrax... Cette souche, il l'a baptisée « anthrax-i », le « i » signifiant « inoffensif ». Théo dit que l'anthrax-i est un lion auquel il a arraché les griffes et les crocs. Il en a fabriqué des quantités monumentales, puis il les a fait infecter par son virus. Ensuite, en créant en laboratoire des conditions hostiles, il a amené l'anthrax-i à passer sous forme sporulée. La spore, c'est la forme de résistance d'une bactérie. C'est comme l'huître qui se recroqueville dans sa coquille, le soldat qui se verrouille dans son bunker... La spore de l'anthrax résiste aux très fortes chaleurs, à la sécheresse, aux désinfectants et autres substances chimiques... Théo en a fait une version encore renforcée, en intégrant dans le génome de l'anthrax-i les gènes codant pour les spores de différentes bactéries. Protégé par cette carapace, notre virus ne craint rien. Et, dès que l'anthrax-i détecte des conditions favorables, il abandonne ce mode de défense, ce qui permet alors au virus Cernunnos d'infecter un hôte. Les pluies diluviennes déversées par Sylvia ont d'ailleurs amené l'anthrax-i à quitter rapidement sa forme sporulée.

— Vous avez lancé un processus incontrôlable... On ne pourra jamais revenir en arrière !

— Revenir vers quoi ? Vers la tombe ? Oui, bien sûr, il y a un risque. Si Théo a fait une erreur, aussi génial soit-il, alors peut-être qu'il se produira une catastrophe.

— Si je résume ta théorie : de toute manière, si on ne changeait rien, l'humanité allait mourir, alors autant tenter le tout pour le tout. Et si vous échouez, au moins, nous mourrons tous avec des fleurs, ce sera plus gai.

À cette idée, il a soudain l'impression que les centaines de roses qui l'entourent sont les cadavres d'un charnier, les blanches : les crânes des squelettes, les écarlates : des corps sanguinolents, celles couleur chair : des dépouilles fraîches, celles rose pâle : les affaiblis par l'agonie, les jaunes : des corps pourrissant... Il presse le pas et se réfugie dans le jardin suivant, un verger constellé de couleurs : bleu violacé des quetsches, jaune lumineux des Golden, vert acide des Granny Smith, rose joues de poupée des Pink Laidies, jaune cotonneux des coings, ocre des Passe-Crassane...

Christie guette les émotions de Jérémie.

— Tu ne nous approuves pas ? Pourtant, c'est bien toi qui, autrefois, disais toujours : « Il ne faut pas se laisser faire par la vie ! Bats-toi ! » Tu as changé d'avis ? Toi aussi, comme les autres, tu as fini par hisser le drapeau blanc ?

— Je n'ai pas dit ça...

— Non, bien sûr, puisque tu ne dis rien.

— Laisse-moi un peu de temps pour me ressaisir.

— Je te comprends. Moi aussi, j'ai eu des moments comme ça. Quelquefois, je me réveillais en pleine nuit, et j'avais envie de téléphoner à Théo pour lui dire : « Dis-moi, c'était bien une blague, ton projet ? Avoue que tu m'as fait marcher ! » Seulement, dans le même temps, les conférences sur le climat continuaient à échouer, les émissions de gaz à effet de serre augmentaient, les espèces animales et végétales disparaissaient les unes après les autres, on continuait à abattre la forêt amazonienne, la banquise fondait, la désertification s'accélérait, des pays entiers comme l'Iran, l'Irak, la Libye et le Soudan se changeaient en sable, on avait toujours plus de famines, de guerres, de groupes terroristes, de faillites, de chômeurs, de pauvres, de malades empoisonnés par les polluants, d'allergiques, de feux éradiquant des forêts devenues sèches comme des paquets d'allumettes, de Méga

Tempêtes... L'ancien monde était une machine à broyer, de nos parents il a fait de la bouillie. Mais, nous, nous avons mis notre grain de sel ! Et maintenant, la grande mécanique tremble, s'étouffe, elle tousse et crache ses boulons, ses engrenages, ses mâchoires d'acier... Un monde nouveau est en train de naître. À vrai dire, personne ne peut imaginer ce qu'il va devenir. On verra. Il ne tient qu'à l'humanité de mettre à profit ce Grand Changement. Il ne faut pas avoir peur de l'inconnu, parce que nous pouvons agir sur lui. À nous de relever ce défi !

Le verger se prolonge par un jardin aromatique où poussent menthe, menthe poivrée, ciboulette, aneth, estragon, laurier, thym, romarin, sauge, anis, mélisse, moutarde blanche, moutarde noire... Christie se penche et cueille des fleurs de romarin, en met quelques-unes dans sa bouche et tend les autres à Jérémie. Ce ne sont que des petits pétales mauves au creux d'une paume, mais, quand il les goûte à son tour, une saveur profonde se déploie sous son palais.

Elle l'invite à passer dans le jardin suivant. Le chemin, bordé de hautes haies taillées, fait un coude, on se croirait dans un labyrinthe. Ils marchent sur des pierres plates rendues luisantes par la bruine. Apparait une explosion de fleurs jaunes et orange contrastant avec le vert clair du gazon et la masse sombre des haies.

— Voilà mon Van Gogh, annonce Christie. J'ai pris ses œuvres comme modèle pour « peindre » ce jardin.

Effectivement, l'impact visuel évoque les tableaux de tournesols de ce peintre de génie, ses champs de blé irradiant de lumière, ses étoiles tourbillonnantes... Plusieurs espèces fleurissent ici : crocus, chrysanthèmes, pensées, œillets, camélias, cyclamens... Les bordures sont encombrées de citrouilles orange flamme. Christie s'est amusée à leur creuser des visages d'Halloween. Devant ces faces grimaçantes aux dents pointues, on se croit en plein cauchemar.

— C'est mon jardin hollandais. Et voici Eek...

Elle désigne un écureuil en porcelaine grignotant une noisette, blotti au pied d'un noisetier.

— Au printemps, ce jardin se couvre de tulipes ! Alors j’imagine qu’il ressemble aux paysages que je contemp-  
plais quand j’étais toute petite, lorsque je vivais à Amster-  
dam, même si je ne m’en souviens plus. Quand je viens  
ici, je suis aux Pays-Bas. Le général est satisfait ?

— C’est bien, Eefke. Mais comment vas-tu gagner ta  
vie ? Tu es sûre que tes talents de chasseuse de graines  
vont suffire ? Comment paieras-tu ton loyer ?

— Je ne le paie pas, j’ai acheté la maison. C’est gentil  
de t’inquiéter, mais Théo, Kévin et moi, nous avons  
quand même réfléchi à l’éventualité d’avoir à fuir. Donc  
je dispose de cinq cent mille euros.

— Combien ?

— Théo a procuré les fonds, tu sais qu’il est devenu  
riche. Kévin nous a ouvert des comptes anonymes cryp-  
tés, dans une trentaine de pays. Il nous a aussi fait investir  
dans des monnaies informatiques type Bitcoin. Je ne  
comprends rien à ces trucs, mais ça marche ! Avec n’im-  
porte quel ordinateur, il suffit que j’aille sur le site web  
d’une banque singapourienne dans laquelle Kévin m’a  
fait placer un dépôt, je tape une série de mots de passe,  
et hop ! Accès validé ! Cent mille dollars singapouriens  
par-ci, dix millions de roubles par là...

— Cinq cent mille euros ?

— J’en avais neuf cent mille, mais j’ai acheté la maison,  
le terrain et la plage... Théo, lui, dispose de cinq millions.

— Des dizaines de gouvernements se battent pour  
interdire ces paiements anonymes. Une commission de  
l’ONU étudie cette question.

— Oui, je sais. Mais je ne m’inquiète pas trop. Par  
exemple, le gouvernement britannique proclame qu’il est  
contre ce système, car celui-ci permet aux organisations  
criminelles et aux fraudeurs fiscaux de blanchir de l’ar-  
gent. Pourtant, bizarrement, j’ai acheté ma maison en  
piochant dans les livres sterling de mon compte anonyme  
basé dans l’île de Jersey. Car, vois-tu, la Grande-Bretagne  
est contre, mais les îles Anglo-Normandes sont pour, et,  
puisque celles-ci disposent d’un gouvernement auto-  
nome, du coup, même en Angleterre, c’est un achat légal.

La vendeuse de l'agence était folle de joie, elle vient souvent m'acheter des fleurs et nous prenons le thé dans mon jardin. Mais enfin, si un jour l'impossible arrive, si Washington réussit à se mettre d'accord avec Moscou, Kiev, Oulan-Bator, Pékin, Singapour, Bangkok, Marrakech, Dubaï, Kinshasa, Pretoria, New Delhi, Rio de Janeiro, Apia des îles Samoa et encore quinze autres que j'oublie, bref, si les comptes anonymes sont gelés partout dans le monde, alors je mangerai mes graines...

Ils atteignent le dernier jardin, envahi de fleurs aux mille bleus. Ce camaïeu évoque l'océan, d'autant plus que l'on entend la mer du Nord rouler ses vagues. Cette idée est reprise par deux frises de coquillages et d'étoiles de mer qui délimitent un passage. C'est un étrange jardin entre terre et mer. Au bout du chemin de coquillages, on aboutit à une percée dans les haies, et l'on se retrouve sur une plage de sable pâle, face aux eaux gris bleu s'étendant à perte de vue.

— Voilà, dit-elle. Ce jardin aussi est pour toi. C'est ton jardin-océan, je te l'avais promis. J'espère qu'il te plaît.

— Magnifique...

Jérémie le traverse et rejoint la plage. Ses pieds s'enfoncent dans le sable humide. L'air est frais, mais ce n'est pas désagréable. Il murmure :

— Je ne sais plus quoi dire... Ces changements, tout ce que tu me racontes...

— Au début, cela m'a fait la même chose. Après l'explosion de l'usine de Dieppe, quand je pensais à la dissémination du virus, j'étais effrayée. Cette idée que nous allons tous vers l'inconnu sans possibilité de retour en arrière... Même encore aujourd'hui, parfois, j'ai l'impression que je viens de sauter du haut d'un promontoire, pour me baigner, mais la chute n'en finit pas ! Je tombe, je tombe, et jamais je n'atteins la mer. Ma vie ressemble à une chute sans fin, avec rien à quoi m'agripper.

— Oui, moi aussi je suis un peu perdu...

— Désormais, on ne peut qu'attendre que le monde achève sa transformation, puis nous nous adapterons. Advienne que pourra. En attendant : la vie continue !

La mer est agitée, ses vagues étalent de larges bandes blanches d'écume, l'air a un fort parfum d'embruns. Christie lui demande :

— Tu ne pars pas dans dix heures, cette fois-ci ?

— Non. J'ai posé sept jours de congé, voire beaucoup plus si je suis viré...

— Bien ! Donc tu vas pouvoir tenir ta promesse. Je déteste les gens qui ne tiennent pas leurs promesses.

— De quelle promesse parles-tu ?

Elle prend un air provocateur, mais, au ton de sa voix, on devine que ce sujet compte beaucoup pour elle.

— Un jour, tu m'as promis que tu m'emmènerais faire du surf à Hawaï.

Oui, Jérémie s'en souvient. Il le lui avait promis juste après l'avoir embrassée. Évoquer ce souvenir le trouble, jamais le passé n'a été aussi présent qu'en cet instant. Christie regarde la mer qui roule ses eaux furieuses, dans quelques heures une tempête se lèvera.

— Hawaï est bien loin, mais, là, je vois la mer ! Je veux que tu m'emmènes surfer.

— Maintenant ?

— Maintenant, tout de suite, immédiatement, sur-le-champ.

— Avec tout ce qui est en train de se passer, tu veux aller surfer ?

— Oui, pourquoi ? Tu as mieux à proposer ?

Non, effectivement. Sur le visage de Christie se peint une joie nostalgique.

— Dans la vie, on rêve d'Hawaï et on se retrouve dans le Yorkshire... Mais on s'adapte, on s'adapte ! Tu vas voir que la mer du Nord peut gronder aussi fort que le Pacifique. Qu'importe les vagues, pourvu qu'on ait l'ivresse ! Ici, ce sera notre Hawaï.

Elle rejoint la maison en passant par les dunes, presse le pas, se met à courir. Jérémie la talonne. Ils se faufilent entre les touffes d'herbe agrippées au sable et courbées par le vent.

À l'intérieur, c'est un vrai capharnaüm : colis pas encore déballés, pots de peinture et pinceaux entreposés

au pied d'un mur à moitié repeint... Les pièces n'ont presque pas de mobilier, tout est à acheter, installer, équiper. Christie a aménagé le jardin avant de s'occuper de la maison. Au garage, les planches de surf sont posées au milieu d'un pêle-mêle d'affaires neuves : canoë, chaussures de randonnée, baudriers et cordes d'alpinisme, matériel de plongée, tenues d'équitation, skis...

— Je t'ai acheté des maillots, et là tu as des combinaisons. Tu peux aussi utiliser de la crème isolante.

— Je préfère une combinaison.

— Comme tu veux ! Moi, je suis plutôt crème. Tu peux te changer ici, moi je vais prendre un maillot dans ma chambre.

Jérémie s'équipe tout en s'émerveillant devant les planches. Celles-ci sont revêtues d'une peau de requin synthétique, ce qui leur confère des qualités hydrodynamiques exceptionnelles. Malheureusement, ces planches attirent les requins qui les prennent pour de vrais squales...

— Jérémie ? murmure Christie.

Il se retourne et se fige de surprise. Christie se tient nue, de dos, dans l'encadrement de la porte de communication avec la maison.

— Est-ce que tu me trouves laide, avec mes cicatrices ?

Le saumon déploie ses couleurs, les blessures du passé sont devenues ses écailles et ses éclaboussures, la puissance et la grâce de son mouvement sont fascinants.

Jérémie marche jusqu'à elle et la prend dans ses bras, Christie frissonne. Elle se dégage doucement et se retourne en posant les mains sur les yeux de Jérémie.

— Compte jusqu'à vingt sans regarder.

À vingt, elle a disparu.

Lorsqu'elle revient, elle a passé un maillot. Ils prennent leurs planches et rejoignent la plage. Le vent a forci, les vagues se dressent, roulent et s'effondrent dans des tumultes d'écume. Protégée par la crème isolante, Christie supporte le froid. Seuls sa nuque et son visage sont exposés. Elle aime sentir la morsure du vent dans son cou, ses joues rougir, ses lèvres blêmir. Les nuages, couleur plomb,

projetent leurs ombres sur la mer devenue gris ardoise, tandis que le sable ressemble à une étendue de cendre. Jérémie songe que le paradis est en noir et blanc.

— Cours ! lui crie-t-elle en s'élançant dans les flots.

Avec aisance elle se met à surfer. Elle glisse à toute vitesse sur les vagues, laissant Jérémie derrière elle, empêtré dans des remous couleur de neige. Elle se faufile dans les rouleaux de la tempête naissante. Elle défie une vague redoutable, massive et très rapide, qui brusquement s'effondre et l'engloutit. Christie se retrouve immergée dans un tourbillon blanc où l'air et l'eau se mêlent dans une ébullition de mousse de champagne. Son corps encaisse le choc et, quelque part au fond d'elle-même, elle a l'impression de subir à nouveau l'onde de choc de l'explosion. Mais elle n'a plus peur. Elle regagne la surface, se hisse à nouveau sur sa planche et rejoint Jérémie. Lui n'a pas la même maîtrise, une déferlante l'ensevelit sous son écume. Il se relève, de l'eau jusqu'à la poitrine, et fait une pause pour reprendre ses esprits. Christie lui lance :

— Aïe, aïe, aïe... Alors c'est ça, l'élite de la police française ?

S'approchant de Jérémie, elle l'enlace et l'embrasse.

## Chapitre XXXII

Samedi 8 novembre 2027

Ce matin, vision magnifique, la forêt s'est encore étendue ! Théo ne peut se lasser de ce spectacle. Peu lui importe la morsure du froid automnal, ses joues rougissantes écorchées par le vent glacé, les frissons qui secouent son corps comme un grelot... Chaque jour, il observe la progression de son œuvre. La Nature, pareille à une armée en marche, recouvre, conquiert, submerge... Théo se met à applaudir, et ses mains engourdis lentement se réveillent. Dans les Alpes plus encore qu'ailleurs, les arbres ont forci tout en se multipliant. Les épicéas atteignent des hauteurs prodigieuses et leurs rameaux s'entremêlent en d'inextricables enchevêtrements. La forêt grimpe, se rapproche des sommets. Elle s'écoule aussi dans les vallées et les noie comme une marée sombre constellée de taches jaunes, orange, marron, rouille, rouges... Elle a pris des allures de conte. Qui la parcourt croit entrevoir, tapis dans ses ombres, des ogres et des trolls. Les vouîtes d'épines ne laissent passer que de rares filets de lumière. On évolue à l'aveuglette dans ce labyrinthe. Avancez de trente pas, vous voilà perdu ! La semaine dernière, Théo s'est égaré. Il a voulu utiliser le GPS de son mobile, mais celui-ci, abîmé par l'humidité, ne fonctionne plus. Confiant, il demeurait persuadé qu'il allait vite retrouver sa bergerie. Il se fiait à son sens de l'orientation, évaluait la topographie des lieux, puisait dans ses

souvenirs, brassait des cartes imaginaires... On aurait dit un dément calculant les distances entre toutes les planètes de l'univers, selon toutes les combinaisons possibles. Mais la succession des troncs se répétait à l'infini, seule changeait peu à peu l'inclinaison des filets de lumière. Les rares rayons du soleil traversant les feuillages coulaient comme du miel. Quand Théo faisait une pause, il se plaçait sous l'un d'eux, se réchauffant tel un lézard. Plus il accélérât pour prendre le couchant de vitesse, plus il ressemblait à ces hamsters qui courent dans la roue de leur cage pour tenter de s'échapper. Vint la nuit. Théo s'écroula, épuisé, au bord des larmes comme un enfant perdu. Il se tapit contre un sapin, coupa des branchages au canif, et s'ensevelit sous une couverture de rameaux. La température chuta, refroidissant son corps, ralentissant les battements du cœur, tentant de transformer le sang en glace rouge. Il se réveilla grelottant et dut reprendre sa marche de peur de périr gelé. Un nouveau jour se leva, lui errait toujours. Il remontait vers le sommet, redescendait la pente, demeurait perdu. Il escaladait des empilements rocheux ou grimpaux aux arbres, pour s'orienter. En vain. Affamé, il se jetait sur les insectes, tentait de lapider les oiseaux et les lézards, grignotait des lichens... Découvrant une fourmilière, il l'assaillit sans pitié. Il fit un festin de fourmis, racla la terre avec les ongles pour atteindre la pouponnière et dégusta les larves comme du caviar blanc. L'obscurité lui devenait insupportable, il se pressait d'un filet de lumière à l'autre, comme un conquistador qui croit voir briller l'El Dorado. Quand une faim intense vous ronge, une vraie faim de famine, elle vous déguste la cervelle. Il se mit à frapper les troncs, comme s'il voulait défricher la forêt à coups de poing... Ce n'est qu'au troisième jour d'errance qu'il retrouva sa bergerie. Avec sa barbe hirsute, ses cheveux ébouriffés, ses vêtements couverts d'épines et de terre, son menton taché de fourmis écrasées comme des mûres, il ressemblait à un Zarathoustra fou.

Mais, même frappé par la dure réalité de son rêve réalisé, il ne regrette rien. Sa création lui échappe ? Tant pis ! Tant mieux !

Théo s'arrache à sa contemplation. Il a tant à faire ! Sa bergerie, déstabilisée par la croissance des racines, est de guingois. Ses murs penchent, perdent des pierres. La bâtisse est un château de cartes qui tombe en pièces. Avec précaution, il soulève une pierre et entreprend de la replacer. Hier, pressé d'en finir, ses pensées traçant des calculs grandioses dans le ciel, il a voulu charrier une pleine brassée de cailloux. L'un d'eux lui est tombé sur le pied, écrasant ses orteils comme un coup de marteau. Tel Sisyphe, il charrie son rocher, encore et encore. Les racines sont des doigts de géants qui plongent dans les murs et les désorganisent. Ils pétrissent la construction comme une pâte dure, la malaxent, désolidarisent les pierres, font apparaître des fissures... Si Théo ne trouve pas de solution, il périra gelé cet hiver. Ou bien la bergerie s'écroulera sur lui, elle deviendra le mausolée de son corps broyé, le tumulus d'un roi caché.

Les pierres, il en marre, au diable ces caillasses ! Il reprendra cette tâche plus tard. Il regagne l'abri de la bergerie couverte de mousse. À l'intérieur, il fait frais mais pas froid. Théo allume sa lampe de camping. Alimentée par une pile TLD (Très Longue Durée), celle-ci devrait fonctionner pendant vingt ans, sauf si l'humidité la corrompt... Les murs, penchés, désalignés, se sont aussi tapissés de mousse sur leur face intérieure. La lumière artificielle suffit à la faire proliférer. Au début, Théo l'arrachait. Autant peler une orange dont la peau repousse... Donc il laisse faire, en espérant que cette « moquette » améliore l'isolation thermique de la bâtisse. La pièce centrale, déformée, a pris une forme arrondie. Théo a l'impression de s'être réfugié dans l'utérus de la Nature.

Pour son petit-déjeuner, il trempe du pain durci dans du lait. La veille, il s'est rendu dans une ferme (désormais, pour ses déplacements, il emporte toujours ses deux ordinateurs portables, pour se guider au GPS). Il en est revenu avec un bidon à lait et des fromages. Le lait n'a pas tourné, mais cela ne tardera pas. Théo sait qu'il lui faudrait un petit frigidaire fonctionnant avec des piles TLD, mais comment le transporter jusqu'ici ? Il plonge

les dents dans un saint-marcellin crémeux. Le froid et les efforts physiques l'affament, son corps s'est amaigri et musclé.

Il met le feu aux branches mortes entassées dans la cheminée. Hier soir, il a rôti un corbeau. Durant la cuisson, il l'arrosait de miel. La chair, croustillante et laquée, au goût de gibier adouci par le sucre caramélisé, lui a paru digne d'un prince ! Mais, le plus souvent, son régime est maigre. Obligé de se rationner pour préserver ses réserves, il se nourrit comme le seigneur d'un château-fort assiégé. Les branches fument et chauffent peu. Passer l'hiver ici s'annonce plus difficile qu'il ne l'imaginait. Si cela devient trop dur, il franchira la frontière italienne, pour rejoindre un autre de ses refuges, dans le Piémont. Celui-ci n'est situé qu'à sept cents mètres d'altitude, le quotidien y sera plus facile. Seulement, l'endroit est plus accessible, ce qui augmente le risque d'être repéré.

Il ferme les yeux. Mais il ne doit pas s'endormir, il a du travail ! Constituer des réserves de nourriture, acquérir des objets de première nécessité (hache, scie, marteau, clous, vêtements, bâches en plastique, réchaud à gaz...), améliorer l'isolation de la bergerie, couper du bois et stocker les bûches, trouver une idée géniale pour réussir à apporter jusqu'ici un mini-frigo et un chauffage... Il n'a pas le loisir de faire la cigale. Bon Dieu que cette vie est épuisante ! Malgré ses paupières closes, des petites lumières scintillent, une poignée de poudre d'or. Un souvenir refait surface. C'est au moment du dîner. Son père hurle, il est rentré très tard, ivre... Théo aimerait lui dire : « Papa, s'il te plaît, calme-toi et arrête de boire... » Mais il n'ose pas. Et puis, il est trop fier pour avouer son désarroi. Non, son visage demeure impassible, un masque mortuaire. Il toise son père qui titube et, de rage, fracasse la vaisselle. Une assiette explose sur le dallage, Théo a l'impression que c'est leur famille qui vole en éclats. Ce n'est pas la première fois que cela se produit. Depuis que son père a rechuté dans l'alcoolisme, il est devenu violent. Mais, ce soir, c'est pire que jamais. « Ils s'en foutent, de notre grève ! Tout est déjà foutu ! » crie son père. « Qu'est-ce

que ça peut te faire, hein, que je boive ? » lance-t-il à sa femme en levant la main. Théo songe : *S'il la frappe, je lui saute dessus et je le fous par terre !* Le plat de spaghetti bolognaise se pulvérise contre un mur, laissant une large tache ronde et rouge, on dirait que l'on vient de fracasser la tête de quelqu'un. « Rien à foutre ! Rien à foutre ! Rien à foutre ! Tout est foutu ! » répète-t-il en boucle en jetant de toutes ses forces les assiettes, les verres, une casserole, le pot de coulis de tomate... « Christian... Christian... » le supplie sa femme en larmes. Elle prononce son prénom comme on fait du bouche-à-bouche à un noyé, pour le réanimer, le ramener du côté des vivants. Enfin il se calme. La cuisine, dévastée, constellée d'impacts et de débris, ressemble à l'intérieur d'une maison dans un pays en guerre. On dirait qu'un tank y a logé un obus, que des éclats de tirs de mortier ont ricoché de mur en mur, que des fantassins retranchés là s'y sont fait grenader et leur sang a éclaboussé partout... Christian, immobile, bras ballants, contemple le désastre. Ses mains se mettent à trembler comme celles d'un vieillard. « Voilà... C'est ça ma vie et c'est comme ça dans ma tête. » Il va s'éloigner, mais Théo l'interpelle, « Papa ? » Christian se retourne. « Papa, tu as oublié la carafe. » Sur ce, Théo prend ce dernier objet intact sur la table et le propulse sur la baie vitrée où il explose. Théo rouvre les yeux pour revenir au moment présent, à sa bergerie glacée.

Il allume l'un de ses ordinateurs portables, tout en piochant des noisettes dans un bol. De temps à autre, petite fantaisie, il croque un grain de poivre noir de Madagascar et son palais s'embrase, puis apparaissent des notes boisées et terreuses qui s'achèvent sur une pointe d'amertume. Son regard se pose sur le sol, dans un coin de la pièce où il a aménagé une cachette. Là-dessous se trouve son sac à dos, qui recèle cent mille euros, cinquante mille dollars et cinquante mille livres sterling. Dans ses six autres caches aussi, il a dissimulé de l'argent liquide.

Le visage illuminé par l'écran, Théo bondit de site en site, enclenche un reportage. Un hélicoptère de l'armée

brésilienne survole la forêt amazonienne. Celle-ci, en pleine expansion, reconquiert les zones de déforestation. La caméra montre des champs de soja et de canne à sucre : les arbres y repoussent, ainsi que les lianes, les fougères, les fleurs... Partout, on aperçoit des panaches de fumée. Les paysans abattent la végétation, tronçonnent, arrachent et brûlent. En vain. Sur les tas de cendre de la veille s'élèvent déjà de nouvelles plantes, les pousses jaillissent, les canaux d'irrigation se couvrent de nénuphars, les routes disparaissent sous le foisonnement végétal... À des centaines de kilomètres plus au sud, la ville de Brasilia est submergée par la savane du Cerrado. Les avenues et les places ont disparu sous les arbres et les herbes. Une caméra de surveillance montre une bande de singes pillant un supermarché, semant la panique parmi les clients...

Autre reportage. Des guides indiens gesticulent devant le gouverneur de l'état de l'Uttar Pradesh. Derrière eux, le Taj Mahal est cerné par une forêt surgie en quelques semaines. Le joyau de marbre, poli par le soleil de midi, ressemble à un nénuphar blanc étincelant au cœur d'un bouillonnement de verts. Chaque jour, l'armée réouvre un chemin à la machette, pour permettre aux touristes de continuer à le visiter.

Des zones entières du Sahara se parsèment de petites plantes tenaces. En Algérie, à Tamanrasset, des prairies sableuses sont apparues. Des bergers y éparpillent leurs troupeaux de chèvres. Eux riant, quelle chance ! Leurs bêtes produisent plus de lait qu'avant, il est plus crémeux, et chaque jour il y a plus d'herbe.

En Égypte, les berges du Nil sont en pleine expansion. Palmiers, tamaris et acacias colonisent les abords du désert. Les vergers de palmiers-dattiers sont devenus luxuriants. Des gamins hilares courent, les bras chargés de régimes de dattes.

En Arabie Saoudite, le dernier-né des rêves du prince Walid ben Misnis, le Palace des Sables, a disparu dans une forêt d'oasis. Le jardin a mangé l'hôtel, telle une huître qui aurait englouti sa perle.

Au Japon, dans les monts Hida, des villageois montrent leur village disloqué par la poussée subite des pins. Des prêtres shintoïstes accomplissent des rituels destinés à apaiser l'esprit de la montagne. Dans une vallée voisine, un cortège de moines bouddhistes grimpe vers un temple perché sur un sommet.

En Inde, en Thaïlande, au Vietnam, en Birmanie, en Chine, au Japon, en Malaisie, en Indonésie, les rizières foisonnent et colonisent les berges des rivières.

Aux États-Unis, le désert du Nevada s'est changé en une plaine buissonneuse. L'Alaska est en proie à une prolifération d'arbres incontrôlable, à tel point que le gouverneur a fait appel à l'armée qui ne sait pas quoi faire. À New York, Central Park s'étend dans les avenues. Les arbres craquellent le bitume et s'élèvent, l'herbe pousse dans les fissures, des fleurs éclosent sur les trottoirs morcelés, les bouches d'égoûts vomissent une eau emplies d'algues, les fougères et les mousses recouvrent les buildings, les lichens colonisent les murs... Les Grandes Plaines se couvrent d'une herbe drue d'un vert intense. Un vieux Sioux Lakota explique : « Nous assistons au Retour des Temps Anciens. Le Wakan Tanka rétablit tout comme avant. » « Avant quoi ? » lui demande un journaliste de CNN. Le vieillard lui répond : « Avant que vous, les Blancs, ne veniez tout saccager. Le Grand Esprit est en train de soigner le monde de votre folie. » Théo songe : *C'est peut-être moi, le Grand Esprit...* L'Indien ajoute : « Avant ma naissance, mon père a eu une vision, celle d'un vieillard aux yeux rouges. Alors mes parents m'ont donné un nom blanc, « John », mais ils m'ont aussi donné un nom indien : « Yeux Rouges ». Aujourd'hui, je comprends enfin le sens de mon véritable nom. » La caméra zoome sur ses yeux, rougis par des pleurs de joie.

Théo continue de bondir d'une séquence à l'autre, un intitulé accroche son regard. Il clique dessus. Il s'agit d'images filmées par la Grande Station Spatiale Européenne. La Terre a changé. Des zones gigantesques ont verdi : le Groenland, les États-Unis, le Mexique, le sud de

l'Europe, la Russie, une grande partie de l'Afrique, de l'Inde et de l'Amérique du Sud, l'Australie... La nature a prospéré sur des millions de kilomètres carrés, si bien que la planète n'apparaît plus bleue mais bleue et verte.

Le silence, surprenant, l'arrache à sa contemplation. Théo se tient aux aguets. Les oiseaux se sont tus, pourtant, d'habitude, la faim et les premiers froids les agitent. Est-ce que quelque chose les effraie ? Il jaillit hors de la bergerie. Il court déjà, tandis que son esprit analyse la situation. C'est un réflexe de survie. Il bondit par-dessus les racines, se baisse pour esquiver les branchages, ses chaussures de randonnée dérapent sur les tapis de feuilles mortes... Il se retrouve nez à nez avec trois hommes vêtus de noir, cagoulés et équipés de gilets pare-balles sur lesquels est écrit, en grandes lettres blanches, « POLICE – MAJ ». Théo se lance droit sur un policier et le percute comme un projectile. Pris par surprise, l'homme est projeté en arrière, s'étale et roule dans l'humus. Théo se faufile entre les troncs, par peur des balles. Il disparaît aussi vite qu'il est apparu, à croire qu'on l'a rêvé. L'un des assaillants annonce dans son micro : « Ici éclaireurs, le suspect nous a repérés ! Il s'enfuit en descendant vers le sud-ouest. Il fonce droit sur les unités 3 et 4. » Abandonnant leur collègue encore étourdi par sa chute, les deux policiers se lancent à la poursuite du fugitif.

Théo court comme un dément, ses jambes s'agitent à une vitesse ahurissante. On dirait un cheval au galop fuyant les loups. Il ne fonce pas droit devant lui, ce serait trop prévisible, mais selon une ligne oblique descendante. Il suit son chemin de fuite, un trajet pré-étudié et soigneusement sélectionné. D'autres silhouettes noires apparaissent en contrebas, déployées pour mener une battue. Au moins une vingtaine d'hommes, espacés de quelques pas. Les mailles de ce filet sont tissées serrées, mais les obstacles du terrain gênent leur progression et désorganisent leur nasse.

— Stop ! Police ! Arrêtez-vous !

Les sommations sont lancées de tous les côtés, on le met en joue. Théo est convaincu qu'ils ne tireront pas.

On le veut vivant, pour qu'il livre ses secrets. Alors il les charge. Trois détonations retentissent, deux projectiles font éclater l'écorce d'un épïcéa, juste à côté de lui. Ce sont des balles en caoutchouc à haute vélocité. Mais les arbres et la course de Théo, irrégulière, chaotique, gênent les tireurs. En outre, ce fugitif se déplace étonnamment vite sur ce terrain difficile. Théo fonce vers un policier. Celui-ci le vise avec un fusil à munitions en caoutchouc. Il ne se presse pas, il attend que sa cible se rapproche. Soudain, Théo plonge sa main dans son dos, empoigne le pistolet volé au vigile et le brandit en ôtant la sécurité. Toujours au pas de course, il vise, bras tendu droit devant lui. Aussitôt, le policier lâche son fusil et dégaine à son tour son arme de poing, hors de question qu'il affronte un 9 mm automatique avec de misérables balles en caoutchouc ! Mais Théo bondit sur lui. Le policier heurte violemment le sol tandis que Théo amortit sa chute en se servant du corps de son adversaire comme d'un matelas. De douleur, la main du policier se crispe sur la détente, le coup de feu part, une balle frôle la cuisse de son assaillant, entaillant la peau. Déjà debout, Théo poursuit sa fuite éperdue, les silhouettes noires ne le lâchent pas. Mais rien ne le décourage. Le terrain est avec lui. Tous les jours, il va courir dans les montagnes. Ses pieds sont si habitués à ce terrain hostile qu'il semble être devenu un homme aux pieds de chamois, un satyre des Alpes. Bien que lancé à grande vitesse, il est capable de prendre un virage serré, en agrippant une branche pour pivoter autour du tronc. Les balles en caoutchouc volent, arrachant des branchages, rebondissant contre un tronc, pulvérisant une motte de terre... Théo se souvient de leur course folle, dix ans plus tôt. C'était la grande époque du Club Cernunnos. Lors de ce défi, il avait eu l'impression que, s'il courait suffisamment vite, mais alors vraiment très très vite, le monde changerait du tout au tout ! Ces dernières années n'ont peut-être été qu'une rêverie, et sa course d'aujourd'hui est la même que celle de 2017, s'il se retourne, il apercevra Jérémie, Christie et Kévin se ruant en avant pour tenter de le rattraper...

Un bourdonnement se fait entendre, de plus en plus intense. Un hélicoptère vient tourner au-dessus de Théo. Un haut-parleur lance :

« Monsieur Lancide, arrêtez-vous ! Vous risquez de vous briser les os dans un ravin. Vous êtes cerné par des dizaines de policiers. Je suis le lieutenant Louis Renog, de la Section des Crises Majeures. Rendez-vous ! Vous n'avez aucune chance ! »

Mais Théo continue à dévaler la pente. Il ne ressent aucune fatigue. Rien n'épuise un marathonnier habitué à vivre dans les montagnes. La descente devient plus raide, le monde semble être une assiette qui s'incline dangereusement sur le bras du serveur. La terre prend une couleur rougeoyante, comme si Dieu, créant le monde, avait ici griffonné à la sanguine. Théo maintient son rythme effréné. Ses chaussures de randonnée sont couvertes de terre rouge, on dirait qu'il court pieds nus, en sang. Un précipice apparaît devant lui, si subitement qu'il semble s'ouvrir sous ses yeux comme une gueule. Théo s'arrête et évalue l'abîme. Dans son dos, les voix se rapprochent, « Par là ! », « Ici ! ». . . Alors il saute. Il s'agrippe aux branches de sapins qui cèdent sous son poids, saisit tout ce qu'il peut pour ralentir sa chute, ses pieds heurtent le sol et il se laisse basculer en une roulade avant, pour amortir l'impact. Il tente de se relever mais son élan est trop grand, il retombe et roule sur lui-même, soulevant un nuage de poussière ocre rouge, passe sur des pierres qui lui meurtrissent les côtes, et vient finir son roulé-boulé dans un buisson épineux. Il se redresse, écorché, sanguinolent, et reprend sa course. La pente est maintenant terriblement escarpée. Il a surnommé cet endroit « la voie impossible » et c'est donc justement celle-là qu'il prend. Au moindre faux pas, il basculera en avant et dévalera pour venir se rompre les os contre un tronc ou un rocher. Concentré, le regard guidant ses pas, il court et bondit, s'agrippe aux branches, aux troncs. On dirait qu'il s'enfonce dans les entrailles de la terre.

Derrière lui, bien plus haut, les policiers se sont arrêtés devant le précipice. Certains n'arrivent pas à croire

que le fugitif ait poursuivi droit devant lui. Ils inspectent les buissons, persuadés qu'ils vont le débusquer là, lièvre tremblant recroquevillé sur lui-même. Les autres contournent l'obstacle de part et d'autre, mais la faille s'étire comme une bouche immense, c'est la montagne qui rit de leur bêtise.

À bord de l'hélicoptère, Renog reçoit le message qu'il redoutait.

« Ici unités 3 et 4, nous avons perdu le fugitif. Nous sommes arrêtés par un à-pic. »

Agacé, il répond dans son micro :

« Ici l'unité aérienne, nous, nous l'avons toujours ! Il continue à descendre selon un axe sud-ouest. Il se rapproche de la vallée. »

Assis à la place du copilote, il commande lui-même les caméras à détection thermique. La silhouette de Théo est parfaitement visible, en dépit du couvert des feuillages. Le visage et le torse sont rouges, les membres orange, tant ce corps dégage de la chaleur sous l'effet de son effort intense. Renog se tourne vers le tireur d'élite posté derrière lui.

— Vous pouvez l'atteindre à la jambe ?

— Oui, mais les conditions de tirs sont mauvaises. Je ne peux pas éliminer le risque d'une blessure mortelle, si une artère est touchée ou s'il chute dans un ravin.

— Non, non, non ! Il nous le faut à tout prix vivant !

— Alors je ne peux rien faire jusqu'à ce qu'il atteigne la vallée. Une fois là-bas, ma balle le cueillera sans risque.

Renog sort son Bic et se met à tapoter sur sa cuisse. D'habitude, cela l'amuse. Mais, cette fois-ci, il a envie d'ôter le capuchon et de se planter la pointe dans la chair ! Il risque de rater l'arrestation du siècle ! En plus, pour une fois, il n'a pas son chef dans les pattes. En cas de succès, il récoltera seul les lauriers. Ça, c'est un coup à se retrouver promu directeur adjoint de la Police Nationale ! Et l'autre en bas qui continue à courir comme un forcené...

Ses chaussures dérapent sur des tapis de cailloux, son pied droit heurte un rocher et Théo fait un vol plané en avant. Il atterrit à plat ventre avec un cri de douleur, continue à glisser, il lui semble entendre cette Néerlandaise qui s'était inquiétée pour lui, au stade : « *Idiot...* » Il se relève, repart de plus belle. Ses poursuivants sont certainement en train de tenter de le déborder par les côtés, ralentir c'est mourir.

Tout ça à cause de fromages... Il a dû être reconnu par le fermier, malgré sa barbe et son allure hirsute. Sa photo est diffusée partout : sur Internet, aux informations télévisées, elle est affichée dans les bureaux de poste, les banques, les écoles, les gares, les aéroports... Le FBI et Interpol l'ont placé sur la liste des *Ten Most Wanted Fugitives*, les dix hommes les plus recherchés au monde. Il enrage ! Il avait tout calculé, il croyait avoir tout prévu, planifié, maîtrisé, et voilà que sa vie marche sur un fromage, glisse et se casse la gueule !

À grandes enjambées, il poursuit sa descente. Quelque chose s'agite dans des buissons, sur sa droite. Mais il est impossible qu'un policier ait réussi à le suivre ! Une forme jaillit de là-dessous, c'est un berger allemand, qui aboie et bondit sur lui. Par réflexe, Théo brandit son pistolet – ses doigts sont si crispés sur la crosse qu'ils semblent s'y être incrustés – et tire six fois, les balles déchiquettent le chien dont le cadavre en bouillie retombe dans les fourrés. D'autres aboiements se font entendre, très près derrière lui. Tandis qu'il s'élance pour bondir par-dessus un trou, une mâchoire se referme sur son mollet gauche, il hurle, chute sur le côté et roule sur lui-même avec le chien qui ne lâche pas prise. Il se débat à terre, expédie des coups de talon du pied droit dans le museau du doberman qui encaisse sans desserrer l'étau de ses dents, pointe son arme et fait feu à bout portant sur la bête, lui disloquant la boîte crânienne. Il se relève, hagard, maculé de sang, le sien, celui des chiens... De nouveaux aboiements retentissent, toutes les mâchoires du monde veulent le dévorer. Il reprend sa course, le corps secoué de frissons au gré des libérations d'adrénaline. Un troisième chien saute sur

lui au moment où il plonge dans le gouffre. Le doberman lâche prise et gémit de terreur. Tous deux tombent dans le torrent d'eau glacée.

À bord de l'hélicoptère, Renog écarquille les yeux. Le fugitif vient de disparaître à l'écran... On dirait qu'il a été désintégré ! Les chiens de la Brigade de Recherche des Fugitifs s'arrêtent devant un obstacle, une large bande noire. Abandonnant la détection thermique, il fait basculer la caméra en mode standard. Sur les images, le torrent, aux eaux bleu glacier, grossi par les pluies d'automne, coule en tumulte.

Théo se débat pour rester à la surface tandis que les eaux glacées l'emportent. Le froid lui brûle la peau, son corps s'engourdit. Les rapides le jettent dans une succession de cascades.

## Troisième époque

## Chapitre XXXIII

Vendredi 12 mai 2028

**L**e monde a tant changé... La luxuriance végétale a submergé les zones urbaines. C'est à grande peine que l'on désherbe chaque jour les rues principales et les bâtiments historiques. Elle est bien finie, l'époque où les villes abattaient les forêts pour s'étendre, maintenant c'est l'inverse. Les usines se grippent, les mouvements de population ralentissent, la pollution est en chute libre... L'homme ne maîtrise plus la Nature.

Jérémie a démissionné. À son chef étonné, il a montré sa blessure au bras en lui disant : « Ce n'est pas un métier que l'on fait toute sa vie. Notre départ à la retraite, c'est la morgue. Je veux passer à autre chose. » Renog lui a organisé un magnifique pot d'adieu, pensez-vous : il prend sa place !

Il vit maintenant avec Christie, entre fleurs et vagues. Par webcam, il suit les cours d'océanographie du CNRS, en auditeur libre. Il veut réaliser son rêve de toujours : se spécialiser dans l'étude de la faune marine. Il voudrait s'embarquer de temps en temps, pour participer à des expéditions de recherche. C'est un projet réaliste. Depuis le Grand Changement, les missions scientifiques se multiplient. L'homme tente de mieux comprendre ce nouvel environnement dans lequel il évolue, pour regagner un peu d'emprise.

Kévin les contacte régulièrement, par webcam, en utilisant une connexion cryptée qu'il fait transiter par une succession de relais éparpillés aux quatre coins du globe. Jérémie aime regarder Christie agiter ses mains devant l'écran, pour communiquer avec Kévin. Elle ressemble à un prestidigitateur faisant apparaître des mots. Lydia a convaincu Kévin de négocier sa reddition, avec l'aide d'avocats. Il n'a pas eu de mal à persuader la police qu'il ignore où se trouve Théo, puisque c'est la vérité. Il a feint de croire qu'il ne savait rien des projets de celui-ci. Au final, les quinze ans de prison qu'il encourait ont été convertis en quinze ans de liberté conditionnelle avec obligation de travailler pour l'État français. Il a été recruté par l'Unité Spéciale Informatique : il a rejoint les zombies ! Car son évasion de la ReINETTE a été un coup de maître. Le ministère de la Justice en grince encore des dents, tandis que les services secrets continuent d'applaudir...

Théo est devenu l'homme le plus recherché du monde. Toutes les polices le recherchent. Il est premier sur la liste des *Ten Most Wanted Fugitives* du FBI, avec une prime de trente millions de dollars offerte pour sa capture. Lui qui rêvait d'obtenir une consécration mondiale, il remporte en quelque sorte le Prix Nobel du Crime.

Jérémie et Christie ont commencé leur voyage trois jours plus tôt. Les déplacements sont devenus compliqués. Si les avions et les bateaux fonctionnent encore correctement, se déplacer en voiture est laborieux. Il est fréquent que les routes soient coupées, et les automobilistes doivent alors attendre que le génie civil ou militaire vienne défricher et réparer la voie.

Ils sont passés revoir Paris, qui ressemble maintenant à la Babylone antique ployant sous ses jardins suspendus. Le jardin des Tuileries, celui du Luxembourg et le bois de Boulogne ont proliféré, submergeant la ville. La nuit, il arrive que l'on y surprenne des cerfs.

L'humanité cherche de nouveaux modes de vie. Le plus spectaculaire est celui des villes aériennes. On les érige sur des piliers de béton armé, à soixante mètres au-dessus du

sol. Les usines ainsi surélevées ressemblent à des plates-formes pétrolières flottant dans les airs. Les quartiers résidentiels sont des buildings reliés par des passerelles, et des autoroutes perchées connectent les différents secteurs. Dans les zones en construction, les grues s'élèvent par centaines, telles des forêts pétrifiées en silice rouge. Jérémie et Christie ont ainsi roulé une cinquantaine de kilomètres, sur un viaduc enjambant des paysages revenus à l'état sauvage. Mais, parvenus à Chantilly, ils ont dû abandonner leur voiture de location. La route menant à l'usine a disparu sous la végétation. Il n'en reste que des gravats d'asphalte, des cailloux de Petit Poucet.

Ils avancent avec peine. Quelquefois, il faut même ouvrir la voie à la machette. Alors qu'il se fraie ainsi un chemin, Jérémie perçoit soudain de l'agitation devant lui. Deux sangliers suivis de marcassins jaillissent des fourrés, déboulent devant eux et s'enfuient en les frôlant, grognant, couinant et claquant des mâchoires. Jérémie, stupéfait, tient encore sa machette levée, prêt à se défendre avec cette arme dérisoire. Autrefois, ces animaux auraient évité le contact, détalant beaucoup plus tôt, dès qu'ils auraient entendu des humains approcher. Leurs comportements se modifient, leur audace croît avec la prolifération de la nature.

L'usine apparaît enfin, ruinée, ensevelie sous la végétation. On dirait les vestiges d'une civilisation disparue, une sœur des citées mayas englouties par la jungle, une Atlantide des forêts. Impatiente, Christie progresse en tête. Kévin l'aperçoit et la rejoint, suivi de Lydia. Ils se livrent aussitôt à l'un de leurs interminables dialogues de mains. Kévin porte un bracelet électronique à la cheville, mais il a réussi à introduire un virus dans le système informatique de l'Unité de Surveillance Électronique Mobile. Du coup, peu importe le signal envoyé par son émetteur, le logiciel de la police le localise en train de se promener dans Paris.

Ils évoluent dans cet endroit à peine reconnaissable. Les bâtiments éventrés déversent des entrailles de fougères, des chênes et des hêtres ont crevé les toits, des renards

traquent les rongeurs dans les canalisations... Quant aux oiseaux, ils piaillent et chantent dans les anciens bureaux. Avec les livres, les classeurs et les formulaires redevenus pâte, ils ont façonné leurs nids.

Théo se montre enfin. Voilà deux jours qu'il rôde dans les environs, pour s'assurer de ne pas tomber dans une embuscade. Sur son corps meurtri, on lit les épreuves de sa nouvelle vie. Amaigri, il flotte dans ses vêtements abîmés. Ses muscles ont forci. Sa démarche, souple, fluide, évoque celle d'un soldat d'élite menant une mission secrète en territoire hostile. Des cicatrices de ronces strient ses avant-bras, un bandage entoure sa paume gauche, une tache de sang coagulé macule son jean. Mais, soucieux de son apparence, il a pris un bain dans un étang et s'est rasé de frais.

Ils se saluent, Christie le serre dans ses bras. Théo demeure aux aguets. Les bruits le font sursauter tandis que le silence déclenche des alarmes en lui. Christie s'étonne du peu d'affaire qu'il transporte, un sac récupéré dans l'une de ses caches.

— C'est tout ce que tu as ?

— Ne t'inquiète pas. Mon sac à dos, c'est la forêt.

— La Nature se développe plus que prévu ! Elle a largement dépassé tes prévisions...

— Tant mieux ! Le succès n'en est que plus beau. Par contre, tu as vu ces nouvelles constructions, ces « villes aériennes » ? Il en pousse partout. Les gens s'obstinent à essayer de reconstruire l'ancien monde, comme un clochard qui s'agrippe aux lambeaux de ses vêtements d'autrefois. C'est incroyable ! L'humanité recommence déjà à tout polluer !

Jérémie le fixe droit dans les yeux.

— Après deux usines détruites et ton virus, ne me dis pas que tu es en train de songer à fabriquer une quatrième bombe...

— Pas pour le moment. Mais j'espère que les gens vont enfin apprendre à coexister avec la Nature... Je n'ai pas beaucoup de temps. Si je m'attarde trop ici, je cours des risques et je vous mets aussi en danger.

Christie hoche la tête.

— Tu veux que nous transmettions un message à tes parents, ou à quelqu'un d'autre ?

— Dites-leur juste ceci : je n'ai aucun regret !

À ces mots, il sourit. Hier, perché dans un arbre, surfant sur Internet, il s'est rendu sur le blog de son père, et là, en première page, on peut lire : « Je suis fier de toi, Théo. »

Il écarte les bras, Christie et Kévin l'imitent, puis Jérémie, avec un temps de retard. Ils font signe à Lydia de les rejoindre. Les voilà à nouveau bras dessus bras dessous, mais cette fois-ci ils sont cinq. Théo annonce :

— Un jour, nous serons des milliards à faire ce cercle !

Onze ans plus tôt, la grève était écrasée, ici même. Aujourd'hui, ils ont vengé leurs parents ! Théo se dégage, déjà il doit fuir. Ils se disent au revoir. En cet instant, tandis qu'il s'enfonce dans la pénombre de la forêt, il ressemble au vieux dieu Cernunnos, le Dieu Moussu, le Dieu aux Cheveux de Fougère... Jérémie songe : *Cours, Théo, cours : les zombies sont à tes trousses...*

Avant d'entamer le chemin du retour, Christie et lui décident d'aller revoir leur Frêne. Ce ne sera pas simple dans ce fantastique chaos végétal. Leur arbre a-t-il senti le changement ? Une sève revigorée coule-t-elle dans ses veines ? Mille souvenirs leur reviendront et ils s'embrasseront sous ses branches. Alors qu'il s'agrippe à un jeune châtaigner pour ne pas glisser sur un tapis de mousse, Christie lui dit :

— Tu ne m'as jamais demandé pourquoi j'ai aidé Théo à réaliser son Grand Projet.

Il s'étonne de cette remarque.

— Je pensais l'avoir deviné... Je veux dire, c'est évident...

— Rien n'est jamais évident. Ses raisons ne sont pas les miennes.

— Mais alors pourquoi ?

Le visage rayonnant, elle lui répond :

— Moi, j'ai transformé le monde en jardin.

Découvrez les ouvrages de science-fiction  
aux éditions Nestiveqnen  
[www.nestiveqnen.com](http://www.nestiveqnen.com)



*Le Sang des Héros*  
de Cyril DURR

L'apparition des suprahumains a profondément bouleversé le monde. Aux États-Unis, un service militaire a été mis en place pour encadrer les nombreux jeunes qui se découvrent des super-pouvoirs – aux effets parfois dévastateurs.

*Les pouvoirs sont dangereux. La vérité l'est plus encore.*

*Les Larmes de Yada*  
de Lilie BAGAGE

2089 – Lyon. Enis et Asha, deux personnes âgées, ont pour seul plaisir le club littéraire qu'ils fréquentent assidûment. Jusqu'au jour où Asha ne vient plus au rendez-vous. Elle a découvert une nouvelle drogue : *l'eau de Yada* qui permet de revivre les souvenirs de son passé. Jusqu'au jour où elle va réussir à « passer de l'autre côté du miroir ».



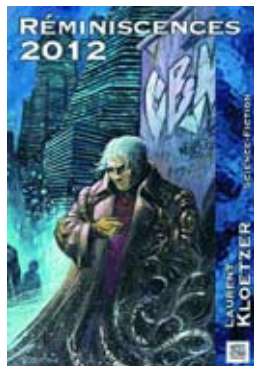
*L'éveil de Katal*  
de Luc VERDIER

Tiré de sa retraite par le supérieur de son ordre religieux, le lecteur d'âmes Leuwin Verdiger se voit confier une mission pour le moins étrange. On le presse de se rendre sur une planète-prison pour y entendre les confessions d'un jeune humain condamné à mort.

*Réminiscences 2012*  
de Laurent KLOETZER

*2012 – La ville s'étend à perte de vue.*

Une maladie incurable s'en prend aux enfants du monde entier, les fauchant à l'adolescence et laissant les adultes impuissants. La jeunesse devient sauvage, zone dans les rues et retarde les effets du virus grâce à l'Acide, qui décape le cerveau et donne les yeux argentés.



*Les Chasseurs – Sanglornis Prima 1*  
de Didier QUESNE

Laure est une étudiante en biologie qui s'inquiète des manipulations génétiques entreprises dans le laboratoire où elle fait sa thèse. Une nouvelle race hybride (les *Sanglornis prima*) est en train de prendre vie et se transforme en monstre dont l'intelligence égale la soif de sang.

Lorsque les spécimens de laboratoire s'échappent, la chasse commence.

*Mais qui est le gibier ? et qui sont les chasseurs ?*



*Dangereux élevage – Sanglornis Prima 2*  
de Didier QUESNE

Après l'extension des Sanglornis – une nouvelle espèce de carnassiers particulièrement hostiles – les hommes ont dû s'adapter pour survivre. Regroupés dans des villages ou des fermes fortifiées pour échapper aux attaques incessantes des Sanglornis, la vie s'organise tant bien que mal en autarcie.





*Musique de l'énergie*  
de Roland C. WAGNER

Par sa capacité à jongler avec les genres et les styles, à plonger les lecteurs dans des univers variés et haut en couleurs, Roland C. Wagner nous fait ici la démonstration de son grand talent de nouvelliste.

*Musique de l'énergie réunit les meilleures nouvelles de Roland C. Wagner.*